

**Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz**  
*Driemaandelijks tijdschrift van de Auschwitz Stichting*  
n° 92 juillet-septembre 2006 / nr. 92 juli-september 2006

## **Sommaire - Inhoudstafel**

BARON PAUL HALTER

**Editorial / Editoriaal** ..... 5

AUDREY PELLETRAT DE BORDE

**Les récits de prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale. Le paradoxe du récit de captivité** ..... 9

MICHELA ALMERINDA MOSCA

**La parole littéraire contre le silence des Lagers** ..... 39

MAGDALENA IZABELLA SACHA

**Le chêne de Goethe ou la protection des monuments naturels dans le IIIe Reich** ..... 51

GUNDL HERRNSTADT-STEINMETZ

**Jean Améry, combattant de la résistance et écrivain. Sentiments contradictoires d'un émigré autrichien analysés en fonction de trois problèmes** ..... 71

PAUL MORREN

**Het proces van Nürnberg. 60 jaar geleden** ..... 79

HEDWIG VOSSSEN

**Sebastian Haffner : zijn visie op het Duitsland van 1918-1945** ..... 93

YANNIS THANASSEKOS ET BARON PAUL HALTER

**Lettre ouverte à Sa Sainteté. La visite du pape Benoît XVI à Auschwitz : entre déception et indignation** ..... 107

*Open brief aan Zijne Heiligheid. Het bezoek van paus Benedictus XVI aan Auschwitz : tussen ontgoocheling en verontwaardiging* ..... 109

\*

LYDIA MANDEL

<b>Transmission inter-générationnelle du souvenir : histoire d'une famille juive précipitée comme tant d'autres sur les routes d'Europe</b> .....	<b>111</b>
---	------------

\*

INFORMATIONS / MEDEDELINGEN

<b>Colloque International sur la réception de l'œuvre de Primo Levi / <i>Internationaal Colloquium over de ontvangst van Primo Levi's werk</i></b> ...	<b>115</b>
<b>Résultats des délibérations des Prix Fondation Auschwitz 2005-2006 / <i>Resultaten van de deliberaties van de Prijzen</i></b>	
<i>Auschwitz Stichting 2005-2006</i> .....	<b>116</b>
<b>Séminaires de formation / <i>Vormingscyclus</i></b> .....	<b>119</b>
<b>Voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau / <i>Studiereis naar Auschwitz-Birkenau</i></b> .....	<b>121</b>
<b>Site internet / <i>Website</i></b> .....	<b>122</b>

\*

NOTES DE LECTURES / *LECTUURNOTA'S*

FRÉDÉRIC ROUSSEAU :

<b>Les soldats belges durant la Première Guerre mondiale</b> .....	<b>123</b>
- Bruno BENVINDO, <i>Des Hommes en guerre.</i> <i>Les soldats belges entre ténacité et désillusion, 1914-1918</i>	

FRANS C. LEMAIRE :

<b>Les relations Judéo-chrétiennes et l'histoire récente. Quatre livres - Benoît XVI à Auschwitz - Un curieux procès</b> .....	<b>127</b>
- François LAPLANCHE, <i>La crise des origines. La science catholique des Évangiles et l'histoire du XXe siècle</i>	
- Georges BENSOUSSAN, <i>Europe, une passion génocidaire.</i> <i>Essai d'histoire culturelle</i>	
- Marcel POORTHUIS en Theo SALEMINK, <i>Een donkere spiegel.</i> <i>Nederlandse katholieken over joden ; Tussen antisemitisme en erkenning</i>	
- Jan T. GROSS, <i>Fear. Anti-semitism in Poland after Auschwitz. An Essay in historical interpretation</i>	

JEF ABBEEL :

<b>Antisemitisme in het Midden-Oosten</b> .....	<b>133</b>
- Hans JANSEN, <i>Van jodenhaat naar zelfmoordterrorisme. Islamisering van bet Europees antisemitisme in het Midden-Oosten</i>	

YVES VAN DE STEEN :

**De rechtsorde in nazi-Duitsland. Deel 1 : Algemene beschouwingen . . . 135**  
 - Nicolaus WACHSMANN, *Hitlers gevangenen. De Rechtsorde in Nazi Duitsland*

\*

RECENSIONS / RECENSIES ..... 151

*Les Cahiers de la Mémoire contemporaine - Bijdragen tot de eigentijdse Herinnering*, Bruxelles - Brussel, Fondation de la Mémoire Contemporaine - Stichting voor de eigentijdse Herinnering, 2005, n° 6 - (E.V.); BENSOUSSAN Georges, *Europe. Une passion génocidaire. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Editions Mille et une nuits, 2006 - (F.L.); BENVINDO Bruno, *Des hommes en guerre. Les soldats belges entre ténacité et désillusion (1914-1918)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005 - (F.R.); BLUMENTHAL LAZAN Marion, *Vier gelijke stenen. Op de vlucht voor de holocaust*, Laren, Uitgeverij Verbum, 2006 - (R.H.); BOLLE Mirjam, *Je t'écris d'ici... D'Amsterdam aux camps de la mort : janvier 1943 - juillet 1944*, Paris, Editions Denoël, 2006 - (E.V.); BRAUMAN Rony, SIVAN Eyal, *Eloge de la désobéissance. A propos d'«un spécialiste» Adolf Eichmann*, Paris, Editions Le Pommier, 2006 - (D.W.); BRELOER Heinrich, *Speer et Hitler. L'architecte du diable*, Paris, Canal + éditions, 2006 - (B.D.P.); CARDOSI Giuliana, Marisa et Gabriella, *A la frontière. La question des mariages mixtes durant la persécution antijuive en Italie et en Europe (1935-1945)*, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 2006 - (E.V.); CHARGUERAUD Marc-André, *Survivre. Français, Belges, Hollandais et Danois face à la Shoah 1940-1945*, Genève / Paris, Editions Labor et Fides / Editions du Cerf, 2006 - (H.D.); CURRAT Philippe, *Les crimes contre l'humanité dans le Statut de la Cour pénale internationale*, Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, 2006 - (D.W.); DELAGE Christian, *La Vérité par l'image. De Nuremberg au procès Milosevic*, Paris, Editions Denoël, 2006 - (B.D.P.); DESPAUX Georges, *Portrettekeningen en scènes uit het concentratiekamp Buchenwald 1944-1945*, Berchem, Uitgeverij EPO, 2006 - (R.H.); *Le Dossier Hitler. Le dossier secret commandé par Staline. D'après les interrogatoires des deux plus proches collaborateurs de Hitler*, Paris, Presses de la Cité, 2006 - (E.V.); EINAUDI Jean-Luc, *Traces. Des adolescents en maison de redressement sous l'Occupation*, Paris, Editions du Sextant, 2006 - (H.D.); ENGEL Vincent, *Le don de Mala-Léa. David Susskind : l'itinéraire d'un Mensch*, Bruxelles, Editions Le Grand Miroir, 2006 - (H.D.); FARKH Nadia, LAGROU Pieter, LAPORTE Christian, SUSSKIND Simone, THANASSEKOS Yannis, *Paroles de mémoires, Paroles d'histoire : en jeu*, Bruxelles, Editions Racine / Communauté française de Belgique - Coordination pédagogique Démocratie ou Barbarie, 2006 - (H.D.); HAULOT Arthur, *Poèmes d'amour*, Charleroi, Couleur livres, 2006 - (E.V.); HERZBERG Helga, *Door het oog van de naald. Maastricht - Luik - Mechelen - Auschwitz*, Laren, Uitgeverij Verbum, 2006 - (R.H.); HUBER Gérard, *Mala. Une femme juive héroïque dans le camp d'Auschwitz-Birkenau*, Paris, Editions du Rocher, 2006 - (E.V.); KOPPEN Jimmy, *Passer en Davidster. De strijd van de Duitse bezetter en de collaboratie tegen de vermeende samenzwering van vrijmetselaars en joden in België (1940-1945)*, Brussel, VUB Press, 2005 - (R.H.); KOVACS Imré, *Le Vengeur. A la poursuite des criminels nazis*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2006 - (H.D.); LE MANER Yves, *Déportation et génocide, 1939-*

1945, *une tragédie européenne*, Saint-Omer, La Coupole, 2005 - (M.J.) ; von LORINGHOVEN Bernd Freytag, d'ALANCON François, *Dans le bunker de Hitler. 23 juillet 1944 - 29 avril 1945*, Paris, Editions Perrin, 2006 - (B.D.P.) ; MULLER Klaus, SCHUYF Judith (dir.), *Het begint met nee zeggen. Biografieën rond verzet en homoseksualiteit 1940-1945*, Amsterdam, Schorer Boeken, 2006 - (R.H.) ; NOVODORSQUI-DENIAU Monique (Témoignages recueillis par), *Pithiviers - Auschwitz 17 juillet 1942, 6h15, Convoi 6. Camps de Pithiviers et Beaune-la-Rolande*, Orléans, Editions du Cercil, 2006 - (B.D.P.) ; PLAS Pascal, KIENER Michel C. (dir.), *Enfances juives. Limousin - Dordogne - Berry, Terres de refuge, 1939-1945*, Saint-Paul, Editions Lucien Souny, 2006 - (B.D.P.) ; POLAK Jaap, SOEP Ina, *Tussen de barakken... Liefdesbrieven in Westerbork en Bergen-Belsen*, Laren, Uitgeverij Verbum, 2006 - (R.H.) ; RASTIER François, *Ulysse à Auschwitz. Primo Levi, le survivant*, Paris, Editions du Cerf, 2005 - (D.W.) ; ROTMAN Patrick, *Les Survivants*, Paris, Editions du Panama, 2005 - (B.D.P.) ; SCHATZMAN Benjamin, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers 12 décembre 1941- 23 septembre 1942*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2006 - (B.D.P.) ; SCHREIBER Marion, *Rebelles silencieux. L'attaque du 20<sup>e</sup> convoi pour Auschwitz*, Bruxelles, Editions Racine, 2006 - (E.V.) ; SUCARI Yossi, *Emilia et le sel de la terre. Une confession*, Paris, Editions Actes Sud, 2006 - (E.V.) ; VASSEUR Nadine, *Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre*, Paris, Editions Liana Lévi, 2006 - (D.W.) ; VERGEZ-CHAIGNON Bénédicte, *Vichy en prison. Les épurés à Fresnes après la Libération*, Paris, Editions Gallimard, 2006 - (H.D.) ; *La vie à en mourir. Lettres de fusillés, 1941-1944*, Paris, Editions Tallandier, 2006 - (B.D.P.) ; VOGELAAR Jacq, *Over kampliteratuur*, Amsterdam, Uitgeverij De Bezige Bij, 2006 - (R.H.)

**BARON PAUL HALTER***Président*

## Editorial

Ce 92<sup>ème</sup> numéro du Bulletin trimestriel fait la part belle aux écrits - et à la littérature - relevant de l'histoire et de la mémoire des camps de concentration et d'extermination nazis. Ainsi, trois étudiantes ayant déposé leur mémoire de fin d'étude ou leur doctorat pour concourir aux «Prix de la Fondation Auschwitz» furent invitées par les membres de leurs jurys, en raison de la qualité de leurs travaux, à les synthétiser sous la forme d'un article à publier dans le Bulletin. Audrey Pelletrat de Borde, la première des trois étudiantes concernées, nous a donc résumé son Mémoire de Maîtrise en Histoire contemporaine défendu à l'Université de Franche-Comté. Elle nous a fait part de ses remarques relatives à l'étude de dix-huit récits de prisonniers de guerre français maintenus en captivité durant la Seconde Guerre mon-

diale dans les Oflags et les Stalags qui parsemèrent l'Allemagne nazie. La seconde étudiante, Michela Almerinda Mosca, licenciée en littérature italienne de l'Université «Federico II» de Naples, nous a adressé, sur base de son mémoire, une contribution développant la thématique de la parole littéraire face au «silence des camps». Cette étude lui permit d'examiner les limites que rencontre l'écrivain lorsqu'il tente de rendre compte d'un événement souvent qualifié d'inexprimable par les survivants. La troisième candidate à nos Prix, Magdalena Izabella Sacha, nous a proposé, à partir des matériaux recueillis pour la préparation de sa thèse de doctorat, qui fut par ailleurs brillamment soutenue à l'Université de Gdansk en juin 2004, une recherche originale portant sur l'histoire du chène de Goethe qui

finît enserré entre les barbelés de Buchenwald. Dans la même veine littéraire, nous poursuivons avec un article de Madame Gundl Herrnsstadt-Steinmetz paru en allemand en 1986. Nous remercions les éditions Rodopi (Amsterdam) pour leur autorisation de nous laisser le reproduire, traduit par nos soins. L'auteur, spécialiste de l'œuvre de Jean Améry, y décrit notamment la prise de position de ce dernier vis-à-vis du judaïsme et le mouvement de résistance composé d'Autrichiens auquel ils appartinrent à Bruxelles. Nous quittons à présent la sphère littéraire pour opérer un retour au Procès de Nuremberg. La contribution de Paul Morren, Inspecteur de l'enseignement, nous rappelle en considérant le recul du temps, l'importance en soi de ce mémorable procès qui se tint de novembre 1945 à octobre 1946, en notant le précédent qu'il constitua pour l'évolution du droit international. Nous lui devons en effet, in fine, la création des tribunaux internatio-

naux de La Haye où sont en ce moment même examinés les crimes de guerre et les génocides commis en ex-Yougoslavie et au Rwanda. La contribution suivante est l'œuvre d'une licenciée en Histoire de la Katholieke Universiteit Leuven, Hedwig Vossen. Elle a consacré son mémoire de fin d'étude à Sebastien Haffner, un grand journaliste allemand qui a fui l'Allemagne nazie en 1938 pour l'Angleterre où il travailla pour l'hebdomadaire l'*Observer*. Son travail journalistique et ses analyses de l'Allemagne nazie restent aujourd'hui encore d'un grand intérêt.

Nous avons pensé également utile de publier ici un texte mémoriel dédié par Lydia Mandel aux membres disparus de sa famille durant la Seconde Guerre mondiale. Enfin, nous clôturons le sommaire de cette livraison par les commentaires caustiques que je partage avec notre Directeur Yannis Thanassekos sur la récente visite du Pape Benoît XVI à Auschwitz.

**BARON PAUL HALTER***Voorzitter***Editoriaal**

Dit 92<sup>e</sup> nummer van ons Driemaandelijks Tijdschrift geeft alle ruimte aan de geschriften en de literatuur betreffende de geschiedenis en de herinnering van de nazi-concentratie- en uitroeiingskampen. Zo werden drie studenten, die zich met hun eindwerk of doctoraat mede kandidaat gesteld hebben voor de «Prijzen van de Stichting Auschwitz», door de leden van de jury uitgenodigd om hun studie om te werken tot een bijdrage voor het Tijdschrift. Audrey Pelletrat de Borde, de eerste van deze drie studenten, heeft op basis van haar aan de Universiteit van Franche-Comté verdedigde verhandeling een artikel geschreven betreffende de dagboeken van achttien Franse krijgsgevangenen die tijdens de Tweede Wereldoorlog in de Oflag en Stalags van nazi-Duitsland verbleven hebben. De

tweede studente, Michela Almerinda Mosca, licentiaat in de Italiaanse literatuur aan Federico II Universiteit van Napels, heeft ons een bijdrage ingezonden waarin zij het thema ontwikkelt van het literaire betoog tegenover de «stilte van de kampen». Deze studie stelt haar in staat om de grenzen te bestuderen die de schrijver ontmoet wanneer hij probeert om verslag uit te brengen van een gebeurtenis die door de overlevenden van de kampen als «onuitsprekelijk» wordt omschreven. De derde kandidate van onze Prijs, Magdalena Izabella Sacha, stelt ons op basis van haar in juni 2004 aan de Universiteit van Gdansk met groot succes verdedigd doctoraat, een originele studie voor over de geschiedenis van de eik van Goethe, die uiteindelijk ingesloten werd door de prikkeldraad van Buchenwald. We

gaan verder in dezelfde trant met een in 1986 in het Duits verschenen artikel van Gundl Herrnsstadt-Steinmetz. Wij danken de uitgeverij Rodopi (Amsterdam) voor de toestemming die zij gegeven heeft om dit door ons vertaalde artikel te publiceren. De auteur, een specialiste in het oeuvre van Jean Emery, beschrijft er de opstelling van deze laatste tegenover het jodisme en tegenover de verzetsbeweging van de Oostenrijkers in Brussel.

Wij verlaten nu het literaire domein om terug te keren naar het Proces van Nuremberg. De bijdrage van Paul Morren, ere-inspecteur van het gemeenschapsonderwijs, brengt ons met het verloop van de jaren het belang van dit memorabel proces in herinnering, dat doorging van november 1945 tot oktober 1946, en dat op deze wijze één van de grondvesten vormt voor het internationaal recht. De oprichting van het internationaal tribunaal van Den Haag en de tribunalen waarin de oorlogsmisdaden en

genocides in ex-Joegoslavië en in Rwanda beoordeeld worden gaan in feite terug tot Nuremberg. De volgende bijdrage betreft het werk van Hedwig Vossen, licentiate in de geschiedenis van de Universiteit van Leuven. Zij heeft haar verhandeling gewijd aan Sebastian Haffner, de alom gerespecteerde Duitse journalist die nazi-Duitsland in 1938 ontvluchtte om in Groot-Brittannië voor *The Observer* te gaan werken. Zijn journalistiek werk en zijn scherpe analyses van nazi-Duitsland blijven tot op de dag van vandaag hun betekenis behouden.

Wij hebben het ook nuttig geacht een tekst te publiceren van Lydia Mandel ter nagedachtenis aan de verdwenen leden van haar familie tijdens de Tweede Wereldoorlog. Ten slotte sluiten we af met enkele spitante commentaren betreffende het recente bezoek van Paus Benedictus XVI aan Auschwitz, commentaren die ik deel met onze Directeur, Yannis Thanassekos.



AUDREY PELLETRAT DE BORDE\*

# Les récits de prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale

## Le paradoxe du récit de captivité

La captivité des soldats français de 1939-1945 constitue un fait historique sans précédent dans les annales de l'humanité. Jamais, en aussi peu de temps, un aussi grand nombre d'hommes n'avait été conduit et maintenu de force chez l'ennemi. L'historien Yves Durand estime à 1.800.000 le nombre de soldats français faits prisonniers. Environ 1.600.000 d'entre eux ont connu la captivité en Allemagne et près de 1.000.000 pendant cinq ans<sup>1</sup>. Telle est l'ampleur de l'événement.

La captivité a souvent été étudiée sous l'angle de l'établissement des faits, ce que Pierre Laborie nomme «*matérialité des faits*». Etudier la captivité à travers les récits écrits par d'anciens prisonniers, c'est choisir une autre approche historique, celle des représentations ; c'est analyser des perceptions de la réalité constituant «*une puissante "réalité historique" dont l'importance, par ses conséquences et sa signification, est parfois aussi grande, si ce n'est plus, que la réalité pre-*

\* NDLR : Défendu à l'Université de Franche-Comté en 2002-2003, le Mémoire de Maîtrise en Histoire contemporaine d'Audrey Pelletrat de Borde intitulé *Les récits des prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale*, synthétisé dans le cadre de la présente contribution, a été déposé pour concourir aux «Prix de la Fondation Auschwitz» 2004-2005. Ayant été tout particulièrement apprécié par les membres du jury, ceux-ci ont accordé à l'auteur le bénéfice de l'article 4 du règlement permettant au Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz de lui allouer un subside pour la poursuite de ses recherches. Le présent article en constitue le résultat.

<sup>1</sup> Estimations d'Yves Durand, in Yves DURAND, *Prisonniers de guerre dans les Stalags, les Oflags et les Kommandos, 1939-1945*, Hachette, 1994, 321 p.

*mière dite objective*»<sup>2</sup>. L'étude des mots prend alors une importance capitale dans l'analyse des récits, chaque terme reflétant une idée précise de ce qu'est la réalité de la captivité pour l'auteur, d'où l'intérêt d'un corpus de recherche diversifié.

Cette étude s'appuie sur un corpus de 18 récits<sup>3</sup> provenant notamment du Centre de Documentation du Musée de la Résistance de Besançon. N'ont été sélectionnés que des récits écrits après-guerre, non romancés. Le choix des ouvrages a été effectué de manière à avoir une vue d'ensemble de la captivité, à en avoir les représentations les plus diverses possibles. Ainsi, certains auteurs étudiés sont d'anciens officiers prisonniers en Oflag : Georges Hyvernaud, André Dassart, Roger Ikor.

Les soldats et sous-officiers, prisonniers en Stalag, mais travaillant pour la plupart en Kommandos<sup>4</sup>, sont également représentés dans ce corpus. Nous avons ainsi analysé les récits de prisonniers en Kommandos agricoles - Michel Daudey, René Dufour, Paul Fraisse et André Gault - mais aussi de prisonniers d'autres Kommandos (usine, chan-

tier, mine, entreprise...) - Charles Bender, Maurice Vite, Jacques Zimmermann et Robert Bruyez.

Enfin, nous avons choisi d'analyser des récits de prisonniers des camps de représailles : le camp de Colditz, réservé aux officiers évadés, à travers les récits du général Le Brigant et de Gilbert Thibaut de Maisières, le camp de Rawa-Ruska, pour les soldats et sous-officiers évadés, à travers les récits d'Albert Vidonne, Lucien Mertens et Jean Poindessault, et enfin, le camp de Kobjercyn réservé aux sous-officiers réfractaires, à travers les récits d'Albert Vidonne, mais aussi d'André Ringenbach et de Francis Ambrière.

Le second intérêt de ce corpus est qu'il comporte des récits écrits à différentes périodes. Cela nous permet notamment de nous poser la question du décalage entre le temps historique et le temps de l'écriture, en terme de mémoire ou d'enjeux. Ainsi, plusieurs récits ont été écrits après-guerre : *En revenant des kommandos*<sup>5</sup> (1945), *J'étais un prisonnier*<sup>6</sup> (1945), *Rawa-Ruska*<sup>7</sup> (1945), *Les grandes vacances*<sup>8</sup> (1946), *Les Indomptables*<sup>9</sup> (1948), alors que d'autres ont été écrits dans les années 1980, 1990 : *Captivité et évasions au*

<sup>2</sup> Pierre LABORIE, *L'opinion française sous Vichy*, Paris, Seuil, L'univers historique, 1990, p. 47.

<sup>3</sup> Cf. bibliographie.

<sup>4</sup> La Convention de Genève permettait aux sous-officiers de travailler s'ils le souhaitent. Néanmoins, n'ayant pas eu connaissance de ce traité dès le début de la captivité, les sous-officiers ont été forcés de travailler dans les kommandos, jusqu'à ce qu'ils le décident librement ou le refusent.

<sup>5</sup> Jacques ZIMMERMANN, *En revenant des kommandos*, Editions G.P., 1945, 222 p.

<sup>6</sup> André DASSART, *J'étais un prisonnier*, Alger, Office d'éditions et de publicité, 1945, 222 p.

<sup>7</sup> Lucien MERTENS, Jean POINDESSAULT, *Rawa-Ruska le camp de représailles des prisonniers de guerre évadés*, Editions du Cep, 1945, 132 p.

<sup>8</sup> Francis AMBRIERE, *Les grandes vacances 1939-1945*, Paris, Les éditions de la nouvelle France, 1946, 423 p.

<sup>9</sup> Général LE BRIGANT, *Les indomptables*, Paris, Editions Berger-Levrault, 1948, 236 p.

<sup>10</sup> René DUFOUR, *Captivité et évasions au pays des Sudètes*, Editions Marque-Maillard, 1982, 162 p.

<sup>11</sup> Maurice VITE, *Souvenirs de ma drôle de guerre*, dactylographié, 1983, 85 p.

<sup>12</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, Paris, Le Dilettante, 1993, 158 p.

<sup>13</sup> André GAULT, *Frieda : récit d'un prisonnier de guerre*, Le Mans, Editions Cénomane, 1995, 157 p.

<sup>14</sup> Michel DAUDEY, *Souvenirs de guerre et de captivité*, Besançon, Character's, 1996, 254 p.

<sup>15</sup> Georges HYVERNAUD, «Lettre à une petite fille», in *Carnets d'oflag*, Paris, Le Dilettante, 1999, pp. 241-250.

*pays des Sudètes*<sup>10</sup> (1982), *Souvenirs de ma drôle de guerre*<sup>11</sup> (1983), *La peau et les os*<sup>12</sup> (1993), *Frieda*<sup>13</sup> (1995), *Souvenirs de guerre et de captivité*<sup>14</sup> (1996), *Lettre à une petite fille*<sup>15</sup> (1999).

Les récits de captivité sont autant de représentations de ce qu'a été la captivité pour chaque auteur. Chacun écrit un ouvrage personnel, dans lequel il livre ses souvenirs. Chacun écrit son histoire telle qu'il l'a ressentie. Chacun écrit la captivité telle qu'il se la représente, sa captivité. Néanmoins, l'analyse des récits pousse le lecteur à élargir l'étude. L'auteur se fait rapidement l'écho de son groupe, l'écho des prisonniers de guerre (PG). Il ne raconte pas seulement sa captivité, mais raconte la captivité. Il écrit au nom de ses camarades d'infortune. C'est en ce sens que nous parlerons de *paradoxe* du récit de captivité : paradoxe d'une autobiographie qui se veut témoignage collectif.

Ainsi nous étudierons les récits de captivité des prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale en deux temps. Nous nous pencherons tout d'abord sur la dimension la plus intime et personnelle du récit, puis nous analyserons en quoi le récit se veut un acte collectif, écrit pour d'autres prisonniers, en leurs noms.

Ces deux mouvements pourront être observés par trois biais : celui de l'écriture à proprement parler, celui des représentations de la captivité, et celui du sens de la démarche d'écriture.

## 1. Le récit : un acte personnel

Il est indéniable que le récit de captivité est un acte personnel, intime. L'auteur écrit, avec ses mots, avec ses sentiments, avec ses souvenirs. Son récit est le sien. Il y décrit ses propres représentations de la captivité : comment il l'a vécue, comment il la vit au moment de l'écriture. Sa démarche, enfin, lui

appartient. Il décide de témoigner de ce qu'il a vécu, vu, pour les siens, pour l'Histoire. Le récit de captivité est avant tout le témoignage d'un homme sur une partie de sa vie.

### A. L'écriture : le fait d'un homme

Le récit de captivité est un texte écrit par un homme, ancien prisonnier de guerre, qui souhaite faire part de son histoire au lecteur. Ecrire est bien un acte unique, relevant du seul choix de l'auteur. Il décide d'écrire, choisit les souvenirs qu'il va faire partager, sous le contrôle de sa mémoire qui, selon le décalage entre le temps historique et le temps de l'écriture, valorisera certains faits et en atténuera d'autres.

### I. Une décision personnelle

Ecrire un récit de captivité est un acte personnel. L'auteur est à la fois écrivain, narrateur et acteur de son récit, ce qui confère à ce dernier un caractère autobiographique. Le PG décide de se mettre en scène dans l'univers captif. Il se raconte, se donne à voir à son lecteur. Le récit est son fait, sa mise en scène, son histoire. Quand bien même il aurait été encouragé par les siens, par un mouvement mémoriel, c'est bien lui qui prend l'ultime décision d'écrire.

La décision d'écrire sa captivité n'est pas anodine. 1.800.000 prisonniers, 1.800.000 récits ? Certainement pas ! Si personne n'a entrepris de recenser les récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale, il est certain que leur nombre reste très faible en proportion des hommes effectivement captifs. Le silence est l'attitude la plus courante. Raconter de vive voix la captivité est un acte éminemment difficile. Ceux qui auront connu un parent PG savent ô combien il a été difficile de parler avec lui de cet épisode douloureux.

Dans les récits même, certains PG se mettent en scène à leur retour au sein de leur foyer. Ils décrivent alors les impossibles dialogues,

emprunts d'incompréhension pour les uns et de pudeur pour les autres. Une citation de Maurice Vite évoque ce décalage : « *Une fois, un ami, lorsque j'ai été rentré, m'a dit : « Dans l'ensemble, vous n'avez pas été malheureux. » Je ne lui ai rien répondu* »<sup>16</sup>. Face à ce décalage, les prisonniers n'ont évoqué que certaines anecdotes : blagues et restrictions. Les épreuves les plus douloureuses ont souvent été tuées comme l'explique Georges Hyvernaud :

*« Et ainsi, à mesure que j'en parle, mes cinquante mois de captivité se transforment en une bonne blague de chambrée, en une partie de cache-cache avec nos gardiens. Voilà ce que j'aurai rapporté de mon voyage : une demi-douzaine d'anecdotes qui feront rigoler la famille à la fin des repas de famille.*

*Mes vrais souvenirs, pas question de les sortir. D'abord ils manquent de noblesse. Ils sont même plutôt répugnants. Ils sentent l'urine et la merde. Ça lui paraîtrait de mauvais ton, à la Famille. Ce ne sont pas des choses à montrer. On les garde au fond de soi, bien serrées, bien verrouillées, des images pour soi tout seul, comme des photos obscènes cachées dans un portefeuille sous les factures et les cartes d'identité* »<sup>17</sup>.

S'il veut cacher ses véritables souvenirs, les plus douloureux, les plus destructeurs, Georges Hyvernaud ne les écrit pas moins.

Ainsi, écrire un récit, écrire cette souffrance indicible, est un acte fort. Là où la plupart des PG se taisent, certains font le choix de l'écriture.

## 2. Le choix des souvenirs

Outre cette décision d'écrire, qui est propre à l'auteur, ce dernier choisit également ce qu'il écrit. Les anecdotes, les souvenirs sont sélectionnés par l'auteur. Le récit est donc bien le fait d'un homme.

Si certains auteurs revendiquent leur volonté de tout dire de leur captivité : « *Excusez-moi de vous donner tous ces détails, mais cela fait partie de mes souvenirs et je dois tout vous dire !!* »<sup>18</sup>, cela leur est impossible. Le choix des souvenirs qu'ils évoquent est une nécessité. Tout dire serait beaucoup trop laborieux comme le souligne Maurice Vite : « *[...] bref, nous en avons bavé et ce serait trop fastidieux de vous raconter notre train-train habituel [...]* »<sup>19</sup>.

Par ailleurs, les auteurs écrivent parfois que certaines choses « méritent » d'être écrites. Ainsi ils opèrent un choix entre certains faits. « *Vendredi 16 mars 1945. Je mets la date, car maintenant les jours qui suivent méritent d'être marqués plus nettement que par la simple relation des faits* »<sup>20</sup>. Charles Bender a donc choisi de ne pas écrire les dates antérieures, car il ne leur accordait pas d'importance.

<sup>16</sup> Maurice VITE, *op. cit.*, p. 17.

<sup>17</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os, op. cit.*, pp. 30-31.

<sup>18</sup> Maurice VITE, *op. cit.*, p. 35.

<sup>19</sup> *Idem.*

<sup>20</sup> Charles BENDER, *Ni des héros, ni des lâches et nous étions 1.500.000, 27 août 1939 - 29 mars 1945*, dactylographié, année non précisée, p. 194.

<sup>21</sup> Général LE BRIGANT, *op. cit.*, p. 116.

<sup>22</sup> Général LE BRIGANT, *op. cit.*, p. 198.

<sup>23</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os, op. cit.*, p. 33.

<sup>24</sup> Charles BENDER, *op. cit.*, p. 143.

<sup>25</sup> Jacques ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 111.

<sup>26</sup> René DUFOUR, *op. cit.*, préface.

Le général Le Brigant oriente son récit de captivité sur les évasions. Il ne raconte précisément que celles qui, d'après lui, le méritent : «*Parmi ces nombreuses évasions, il en est deux qui méritent une relation détaillée [...]*»<sup>21</sup>. Il va même plus loin, ne racontant rien concernant une période d'un an du fait de l'absence d'évasion dans cet intervalle. Pour lui, seul ce qui entretient un rapport avec l'évasion mérite d'être conté<sup>22</sup>. Le récit est donc bien le fruit d'un choix personnel, d'orientations que l'auteur souhaite lui donner.

Ainsi, la sélection d'un souvenir a pour contrepartie l'omission d'un autre. Si l'auteur choisit d'écrire certains épisodes, il choisit aussi de ne pas en écrire d'autres. Les deux exemples précités sont symptomatiques de ces oublis volontaires, que la construction du récit rend nécessaires.

En revanche, d'autres omissions sont réalisées volontairement par les auteurs, mais cette fois-ci pas pour les nécessités de l'écriture, mais pour tenter d'oublier des événements trop pénibles. Selon certains auteurs, l'oubli est parfois indispensable pour permettre à l'individu de vivre ; il est des souvenirs trop pénibles, trop lourds que l'on souhaite oublier. Ainsi, Georges Hyvernaud écrit :

«*Il faut mettre du silence sur tout ça.*»

«*Mettre des souvenirs faux sur les vrais jusqu'à ce que les vrais en crèvent. Nous racontons de bonnes histoires. On a bien rigolé, des fois, vous savez. [...] Mais les vrais souvenirs vivent par en dessous. Ils s'obstinent. Les souvenirs d'impuissance et de dégoût. Nous avons touché le fond. Nous nous sommes vus jusqu'au fond. Nous avons vu les autres jusqu'au fond. Ce n'est pas facile à oublier*»<sup>23</sup>.

Georges Hyvernaud est sans aucun doute l'auteur qui exprime cette volonté d'oublier le plus clairement. D'autres auteurs émettent

également le souhait de taire certains faits. Ainsi, Charles Bender écrit : «*Mais je renonce à décrire ces longues et terribles journées.*»<sup>24</sup>, la douleur prenant le pas sur la volonté d'écrire. Les prisonniers tentent d'oublier certains souvenirs trop pénibles, mais en vain, comme l'écrit Jacques Zimmermann : «*Souvenirs, souvenirs, et on tient toujours plus aux mauvais qu'aux bons...*»<sup>25</sup>.

### 3. Le rôle sélectif de la mémoire

La mémoire ne peut tout retenir. Si certains se basent sur des notes prises en captivité, des documents conservés après-guerre, les auteurs admettent fréquemment avoir oublié, par exemple, certains noms. Ils le justifient souvent à la manière de René Dufour : «*Seuls certains lieux, des dates restent obscurs dans ma mémoire, mais ne présentent pas d'intérêt marquant*»<sup>26</sup>. Les auteurs ne retiennent que les épisodes qui les ont particulièrement touchés. Lorsqu'un fait a une importance moindre aux yeux du prisonnier, il est oublié au profit d'autres moments plus forts. Aussi le choix des souvenirs est en partie inconscient.

Cela est d'autant plus vrai lorsque le récit est écrit plusieurs décennies après la captivité, ce qui est le cas de René Dufour qui fait publier *Captivité et évasions au pays des Sudètes* en 1982. Nous pouvons aisément comprendre que près de 40 ans après les faits sa mémoire lui joue quelques tours. Les récits écrits après-guerre sont effectivement plus précis, évoquent davantage d'événements, qu'il s'agisse des récits de Jacques Zimmermann (1945), André Dassart (1945), Francis Ambrière (1946), ou encore du général Le Brigant (1948). Alors que les récits écrits dans les années 80 ou 90 sont plus axés sur ce que les prisonniers ont ressenti lors des différents épisodes. René Dufour (1982), Maurice Vite (1983), Georges Hyvernaud (1993 et 1999), André Gault

(1995) et Michel Daudey (1996) inscrivent leurs récits davantage dans la réflexion, dans l'analyse de leurs sentiments, plus que dans les faits eux-mêmes. Etant donnée l'écriture plus tardive, les auteurs ont vraisemblablement oubliés les faits précis et concentrent leur mémoire sur les souvenirs les plus marquants : tout ce qui est de l'ordre du ressenti.

En outre, l'oubli des souvenirs les plus pénibles n'est parfois pas volontaire. La mémoire les occulte sans que l'individu ne s'en rende compte. Joël Candau<sup>27</sup> évoque une tendance des sujets à oublier les événements désagréables plus rapidement que les autres et à atténuer avec le temps le côté déplaisant de certains souvenirs. Il s'appuie sur une étude d'Alan Baddeley<sup>28</sup> qui rapporte les résultats d'une enquête effectuée sur d'anciens déportés interrogés en deux temps : la première fois entre 1943 et 1947, et la seconde fois entre 1984 et 1987. Il a pu observer une atténuation ou un refoulement des souvenirs les plus dramatiques. Concernant les récits étudiés, j'ai pu observer que les récits écrits tardivement - *Captivité et évasions au pays des Sudètes* de René Dufour (1982), *Souvenirs de ma drôle de guerre* de Maurice Vite (1983), *Frieda* d'André Gault (1995) et *Souvenirs de guerre et de captivité* de Michel Daudey (1996) - sont des récits dans lesquels la souffrance est peu apparente. Toutefois, il me semble exagéré de généraliser une telle observation, puisque le caractère moins dramatique de ces récits est par ailleurs lié à la captivité même des auteurs qui a été moins

pénible que celle d'autres prisonniers. De plus les récits de Georges Hyvernaud publiés en 1993 et 1999 laissent quant à eux une large place à la souffrance.

Parallèlement à l'occultation, à l'oubli, la mémoire a tendance à valoriser certains faits et à en atténuer d'autres. Si les auteurs souhaitent être complets et objectifs, dire «la» vérité, il est certain que «leur» vérité ne serait pas identique à celle d'un autre prisonnier qui aurait vécu les mêmes faits. Les prisonniers expriment ce qu'ils ont ressenti, la manière dont ils se représentent les événements. Cette représentation est propre à chacun. Et avec le temps, la mémoire recompose, transforme, établit une hiérarchie des faits en fonction des représentations du sujet. Le temps de l'écriture n'est pas le temps de l'action. Le rôle de la mémoire est une nécessité, il ne peut en être autrement.

«Pourquoi aurais-je forcé les couleurs, augmenté les contrastes ? Pourquoi aurais-je travesti la vérité d'une défroque cousue par l'imagination ?»<sup>29</sup> questionne André Dassart. Pourquoi ? Parce que la mémoire est «[...] ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations»<sup>30</sup> répond Pierre Nora.

L'individu aura tendance à valoriser certains éléments de la captivité par rapport à d'autres. Pierre Nora écrit à ce sujet : «La mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs

<sup>27</sup> Joël CANDAU, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, PUF, Que sais-je ? 1996, p. 101.

<sup>28</sup> Alan BADDELEY, *La mémoire humaine : théorie et pratique*, Grenoble, PUG, 1993, 547 p., cité par Joël CANDAU, *op. cit.* pp. 101-107.

<sup>29</sup> André DASSART, *op. cit.*, adresse au lecteur.

<sup>30</sup> Pierre NORA, «Entre mémoire et histoire» in *Les lieux de mémoire I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. XV.

<sup>31</sup> Pierre NORA, *op. cit.*, p. XV.

<sup>32</sup> Joël CANDAU, *op. cit.*, p. 107.

*flous, télescopants, globaux et flottants, particuliers ou symboliques, sensible à tous les transferts, écrans, censure ou projections*<sup>31</sup>.

A force de raconter un même événement, tout individu en vient à opérer une sélection inconsciente et l'histoire s'amenuise au fil des récits ; on en vient à arranger les faits, ce que Joël Candau<sup>32</sup> appelle «*l'affabulation*». On peut ainsi penser que dans les récits étudiés il manque un certain nombre de faits, de détails ou que les faits sont partiellement déformés, ce qui n'empêche pas une écriture sincère, en toute bonne foi. La réalité de la captivité telle que voudraient la décrire les auteurs devient «leur» réalité de la captivité.

Une étude plus poussée pourrait être menée afin d'établir un parallèle entre tous les faits évoqués dans les récits et les faits de la captivité établis par les historiens. Cela permettrait de mesurer les écarts de la mémoire. Nous n'avons pu mener une telle entreprise, néanmoins, un comparatif entre plusieurs récits de prisonniers ayant connu les mêmes camps a pu démontrer que les auteurs en question sont fidèles aux faits. Ainsi, les évasions entreprises à Colditz sont narrées par Gilbert Thibaut de Maisières et le général Le Brigant dans un grand souci d'exactitude. Tous deux sont très précis sur les dates d'évasions, les noms des prisonniers évadés, les mètres parcourus dans l'enceinte de la forteresse... Il est donc légitime de penser que ce fait a bien existé, et de la manière dont les auteurs le décrivent. Leur mémoire ne semble pas leur avoir fait défaut concernant ce fait, en effet tous deux lui accordent une importance centrale. Le seul élément qui diffère est la façon dont il est raconté. L'un se montrera plus détaché que l'autre qui sera plus enjoué. C'est bien la représentation de chacun qui est différente, le fait reste.

## B. Le récit : représentations d'un homme

Le récit de captivité est l'expression des représentations que l'auteur a de cette période de sa vie mêlant à la fois les représentations qu'il s'en faisait à l'époque des faits, et les représentations qu'il s'en fait au moment de l'écriture. L'auteur décrit des faits à travers sa manière de se les représenter. Son identité - qui il était avant guerre, quel prisonnier il a été, et quel homme il est au moment de l'écriture - influence la manière dont il écrit. Le récit des événements est subordonné aux valeurs de l'auteur, à ses convictions, à ses principes, mais aussi à ses sentiments, à ses réflexions. Comme nous l'avons montré auparavant, deux auteurs peuvent évoquer un même fait d'une manière complètement différente, sur un ton différent. Ils peuvent porter un jugement différent sur lui. C'est dans ce sens que le contenu d'un récit permet au lecteur de mieux cerner la personnalité de l'auteur, de mieux comprendre son identité, et ce aux différentes étapes de sa vie, aux différentes étapes du récit : avant, pendant et après la captivité. Notons ici que les auteurs de récit informent peu le lecteur de leur vie d'avant-guerre. Les récits sont centrés sur la captivité et le retour à la vie libre, notre analyse le sera également.

Chaque auteur a des valeurs propres, parfois identiques à celles d'autres prisonniers. Mais ces valeurs peuvent être hiérarchisées différemment. Ainsi, deux prisonniers peuvent revendiquer la dignité et la solidarité comme deux valeurs essentielles. Mais l'un peut considérer que la dignité est la plus importante, auquel cas il ne tolérera pas le comportement d'un prisonnier qui subit la captivité sans se rebeller, même si cet homme se montre généreux et fraternel avec les autres PG. L'autre qui considérerait la solidarité comme la valeur fondamentale se

représenterait ce même prisonnier comme un bon camarade.

Ainsi, la manière de se représenter la captivité est subordonnée au tempérament de chacun. Dans une même situation, certains verront l'espoir et d'autres le désespoir. C'est dans ce sens que Roger Ikor souligne sa capacité à aller de l'avant contrairement à d'autres prisonniers : «*Personnellement, j'étais toujours plutôt tourné vers l'avenir. C'est une question de tempérament. D'autres, au contraire, se trouvaient constamment à remâcher le passé*»<sup>33</sup>.

Il serait trop long d'analyser ici la représentation qu'a chaque auteur de sa captivité, aussi nous centrerons notre propos sur trois manières d'appréhender la captivité propre à trois auteurs. La captivité est vécue par le général Le Brigant comme une épreuve à surmonter, alors que Georges Hyvernaud la décrit comme une période de tourment intense et qu'André Gault la dédramatise.

### 1. La captivité : une épreuve à surmonter

Cette représentation de la captivité est partagée par plusieurs auteurs. Ce sont principalement les anciens prisonniers des camps de représailles - nous entendons par là les camps d'évadés récidivistes, Rawa-Ruska, Colditz et le camp des sous-officiers réfractaires de Kobjercyn. Nous prendrons ici l'exemple du récit du général Le Brigant, prisonnier à Colditz.

Les valeurs premières du général Le Brigant sont - en plus de la solidarité, valeur com-

mune à tous les PG - l'honneur, la dignité, le courage, la loyauté. Ce sont des valeurs militaires qui le poussent à résister. Il s'agit de refuser toute entente avec l'ennemi, être patriote et se battre par tous les moyens. La dignité et l'honneur sont intimement liés, comme le montre par ailleurs cette citation d'Albert Vidonne : «*Sans même le savoir nous avons lutté, nous avons résisté, pour l'honneur, pour une certaine idée de notre dignité. Rien de plus, rien de moins*»<sup>34</sup>.

Le récit du général Le Brigant est donc entièrement tourné vers la valorisation de la résistance et particulièrement de l'évasion. Le titre donne le ton : *Les indomptables*. Il n'admet pas l'armistice et considère que la captivité n'est pas un échec, mais un défi : il faut s'en évader. Les évadés sont pour lui l'élite des prisonniers de guerre, point de vue partagé par Francis Ambrière entre autres. Les prisonniers qui ne tentent rien contre les Allemands deviennent alors des traîtres.

«Ils [les prisonniers de Colditz] n'ont jamais admis qu'on pût se prêter à des ententes, à des rapports amiables, à une collaboration effective avec des gardiens en armes qui leur imposaient sans faiblesse les rigueurs d'un emprisonnement analogue à celui des prisonniers de droit commun. [...] Certains prisonniers, plus soucieux de méprisables avantages matériels que de dignité, se sont prêtés à ces dégradantes concessions»<sup>35</sup>.

Le général Le Brigant parle également de trahison concernant un officier de Colditz qui souhaitait partir travailler, puis s'était

<sup>33</sup> Roger IKOR, «La fuite du temps», in *Les KG parlent*, Denoël, 1965, p. 68.

<sup>34</sup> Albert VIDONNE, *Le jour de gloire n'est pas arrivé - Le bordel du diable - Survol des années noires*, dactylographié, année non précisée, p. 135.

<sup>35</sup> Général LE BRIGANT, *op. cit.*, avertissement p. VII.

<sup>36</sup> Général LE BRIGANT, *op. cit.*, p. 160.

<sup>37</sup> Général LE BRIGANT, *op. cit.*, p. 116.

<sup>38</sup> «La p'tite Amélie» est une chanson populaire de l'époque.

<sup>39</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 66.



rétracté. Malgré sa décision finale, les autres prisonniers lui en ont voulu d'avoir hésité. «Un seul [...] a posé sa candidature. [...] Peu de temps après il me rendait compte qu'il avait refusé la signature qu'on exigeait de lui et il reprenait la place parmi ses camarades qui lui pardonnèrent difficilement sa faiblesse. C'est que le travail en Allemagne était considéré comme une trahison par tous les PG de Colditz»<sup>36</sup>.

À l'opposé, les camarades qui partagent ces mêmes valeurs sont particulièrement appréciés. Ainsi, le général Le Brigant décrit un certain nombre de camarades qu'il appréciait beaucoup, tel que Debats : «*Cœur généreux, d'une loyauté scrupuleuse, modeste autant qu'on peut l'être, toujours souriant, il a vite conquis la sympathie et la confiance de tous*»<sup>37</sup>. Il multiplie ce genre de formules, mais jamais ne laisse entrevoir quoi que ce soit quant à son propre comportement.

En effet, le ton du récit est solennel et se veut neutre. Le général Le Brigant ne cherche pas à se mettre en valeur, il fait un récit très précis qui ressemble davantage à un documentaire sur les évadés de Colditz. Il impose une distance ; ses sentiments sont très peu exposés. Il tente scrupuleusement de mettre en œuvre sa volonté d'objectivité qu'il annonce dans son avertissement. Le texte est particulièrement dépouillé. La forme passive est beaucoup employée ; elle évite l'utilisation des pronoms de la première personne. Le premier «je» arrive à la page 99, mais il s'agit du «je» de l'auteur ; celui de l'acteur n'apparaît pour la première fois qu'à la page 105. Quant au «nous», on n'en lit, par exemple, que trois dans le premier chapitre. L'auteur leur préfère des «ils», «les prisonniers de Colditz».

Rappelons que ce récit paraît en 1948. La démarche est emprunte d'une volonté de reconnaissance des anciens prisonniers et surtout de ceux qui ont résisté d'une manière ou d'une autre, tel que nous le démon-

trerons ci-après, d'où cette manière solennelle et distancée de présenter le récit. Ainsi les représentations du temps de la captivité et du temps de l'écriture se mêlent dans le récit.

## 2. La captivité : souffrance et tourment

La captivité peut être montrée sous un tout autre angle comme a pu le faire Georges Hyvernaud dans *La Peau et les os* et *Lettre à une petite fille*. L'angle du tourment, de la souffrance. Cet auteur se représente la captivité comme la période la plus noire de son existence et en présente à ses lecteurs une vision très sombre. L'écriture est oppressante : le rythme est rapide, saccadé, les phrases sont courtes, il fait de nombreuses répétitions, mélange les registres soutenu et familier, ce qui contribue à cette atmosphère tourmentée :

*«Personne ne peut souffrir personne. On a parfois l'air de s'entendre. On rigole des mêmes obscénités. On se montre des photos de gosses. On joue aux cartes. Mais il circule là-dessous une haine patiente, attentive, subtile, méticuleuse. Une âcre méchanceté de bureaucrate ou de vieille dame. [...] On en veut aux autres d'être toujours là. On leur en veut des gueules qu'ils ont, de leurs voix, de leurs goûts et de leurs dégoûts, de la place qu'ils tiennent, de dire ce qu'ils disent, de chanter ce qu'ils chantent, de Nietzsche, de la p'tite Amélie<sup>38</sup>, de renifler, de roter, d'exister. On leur en veut de cette existence immuable, inévitable, où se déchire notre existence»<sup>39</sup>.*

Le titre même *La peau et les os* s'inscrit dans cette optique. Georges Hyvernaud était un homme marié, père de famille. Et son univers bascule soudainement. La captivité et ses douleurs physiques et psychiques déshumanisent bien des prisonniers. C'est dans cet univers fait des autres, ces autres pesants, qui renvoient à Georges Hyvernaud sa nou-

velle condition, qu'il est contraint de vivre. Il vit cette captivité emprunt de dégoût pour l'humanité, emprunt d'incompréhension. C'est un homme tourmenté qui écrit sa captivité avec dureté, tant ses séquelles sont lourdes. Au moment de l'écriture l'auteur n'a pas oublié l'horreur vécue et ces souvenirs atroces lui reviennent en mémoire à tout moment.

«C'est quand je suis seul - dans la foule, dans le métro - que les souvenirs reprennent leur consistance. J'étais bien tranquille, bien vide, comme tout le monde, et tout à coup il y a cette haleine contre mon visage. Je reconnais l'odeur de cuir et de drap de troupe. J'ai à nouveau la main grasse sur ma chair. Je redeviens cet homme nu, ses vêtements à ses pieds, un homme qui a froid, qui a honte de son ventre gonflé et de ses jambes misérables. [...] C'est comme ça qu'ils me tombent dessus, les souvenirs, qu'ils m'attaquent soudain et pèsent sur moi de leur poids atroce»<sup>40</sup>.

### 3. Dédramatiser la captivité

Enfin, la captivité a pu être montrée sous un angle détaché, léger. C'est notamment le cas d'André Gault qui dans *Frieda* donne à lire à ses lecteurs une captivité presque «agréable». Légèreté, insouciance, bonne humeur et espoir en l'avenir sont les maîtres mots de cet auteur.

*Frieda* est un récit dans lequel l'humour tient une place importante. Même lorsque l'auteur décrit des moments d'humiliation,

il fait sourire le lecteur. Ainsi, évoquant l'immatriculation des PG :

«Nom, prénom, date de naissance, tout cela était sans importance. On allait remplacer ce système compliqué par un autre beaucoup plus simple : 28543. Voilà ce que j'étais devenu, ce qui me paraissait une simplification douteuse, étant donné qu'en allemand, cela fait : achtundzwanzigfünfhundertdreißundvierzig, d'un seul tenant. N'insistons pas. Pour eux, c'est simple»<sup>41</sup>.

Cette bonne humeur est à mettre en relation avec la volonté de l'auteur de dédramatiser la situation ou, pour le moins, de ne pas la dramatiser. Ainsi André Gault écrit : «C'est donc ici qu'on m'apportera ma pâtée quotidienne. Je pourrais m'en désoler, mais je n'ai pas l'esprit disposé à dramatiser les événements. Considérés objectivement, ils sont suffisamment dramatiques sans en « rajouter ». [...] Que je prenne mes repas ici ou ailleurs, ça n'a aucune importance»<sup>42</sup>.

Il faut noter qu'André Gault a passé sa captivité dans un kommando agricole. Il travaillait pour une famille allemande dont Frieda était la fille. Il entretenait de bonnes relations avec ses patrons qui le traitaient avec humanité. André Gault parle d'«estime réciproque» : «Herr Schönebeck est bien l'homme que je pensais, doux et débonnaire, et même généreux. Tous les dimanches il me remet un cigare, symbole, je ne dirais pas de notre amitié, mais au moins de notre estime réciproque»<sup>43</sup>.

<sup>40</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, op. cit., p. 29.

<sup>41</sup> André GAULT, op. cit., p. 51.

<sup>42</sup> André GAULT, op. cit., p. 53.

<sup>43</sup> André GAULT, op. cit., p. 55.

<sup>44</sup> André GAULT, op. cit., p. 87.

<sup>45</sup> Josette REY-DEBOVE, Alain REY (sous la direction de), *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1993, p. 2224, sens n° 1.

<sup>46</sup> Annette WIEVIORKA, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, p. 12.

<sup>47</sup> Robert BRUYEZ, «Une histoire d'amour», in *Les KG parlent*, Denoël, 1965, p. 53.

Par ailleurs, s'il souffre de l'éloignement de son épouse et de sa fille, il trouve auprès de Frieda une confidente à qui livrer son chagrin. Il écrit même à la fin de son récit qu'il l'a recherchée après-guerre et qu'il avait appris avec une grande tristesse qu'elle et sa famille avaient été fusillées par les Russes. Aussi, son récit veut rendre hommage à cette famille qui lui a permis de vivre une captivité paisible : «*Dans cette cour de ferme, rien ne me menaçait. La guerre était ailleurs, momentanément ailleurs. Je n'étais plus directement menacé. J'éprouvais même curieusement un sentiment de liberté. Je n'étais pas libre d'aller où j'aurais voulu, bien sûr, mais au moins libre de penser ce qu'il me plaisait, et même de le dire à Frieda*»<sup>44</sup>.

### C. Le témoignage : démarche d'un homme

Il s'agit ici de se poser la question du sens. Qu'est-ce qui motive la démarche de l'auteur ? Et plus encore de considérer cette démarche dans ce qu'elle a de plus personnel, de plus intime.

Avant tout, écrire un récit de captivité a une vertu thérapeutique. Nous avons déjà souligné ô combien il est difficile pour les prisonniers de guerre d'exprimer leur souffrance. Comme pour tout mal-être, l'écrire permet de s'en libérer, ne serait-ce que partiellement. Extérioriser la douleur, l'évacuer par l'écriture, n'est pas forcément l'objectif premier qui motive les auteurs. Il est impossible de dire s'ils ont souhaité écrire pour se débarrasser d'un poids trop lourd, néanmoins, laisser un témoignage écrit a certainement participé à l'acceptation de cet épisode douloureux et par le même coup à leur reconstruction personnelle.

Qu'est-ce qui anime alors intimement l'auteur d'un récit de captivité ? Chacun souhaite laisser un témoignage de cette période, un témoignage de ce qu'il a vécu et vu pendant sa captivité, un témoignage adressé à ses

proches, mais aussi un témoignage pour l'Histoire.

### 1. Le récit de captivité : un témoignage

#### • Le temps du témoignage

Un témoignage est «*une déclaration de ce qu'on a vu, entendu, perçu servant à l'établissement de la vérité*»<sup>45</sup>. Annette Wieviorka écrit que les témoignages peuvent être «*[...] de nature différente les uns des autres, produits à diverses distances de l'événement, inscrits sur des supports multiples : manuscrits ou livres, journaux, bandes magnétiques, cassettes vidéo... Certains proviennent d'un mouvement spontané, d'une nécessité intérieure. D'autres répondent à des demandes d'origines diverses*»<sup>46</sup>.

La question du décalage entre le temps historique et le temps de l'écriture ne fait pas moins de l'ensemble des récits des témoignages. Comme le souligne Annette Wieviorka dans la citation ci-dessus, a valeur de témoignage toute déclaration quelle que soit sa distance avec l'événement. Nous avons déjà étudié le rôle de la mémoire dans l'écriture, le temps faisant évoluer indéniablement le récit vers des souvenirs plus diffus, plutôt tournés vers les sentiments, la réflexion et non vers les faits.

Cet écart entre le temps historique et celui de l'écriture permet par ailleurs d'orienter le témoignage différemment en fonction de ce temps de l'écriture. Ainsi, l'écoulement du temps donne aux auteurs la possibilité d'écrire des choses qui n'auraient pu être dites après guerre. Par exemple, Robert Bruyez écrit : «*Si l'on avait fait le récit de certaines aventures sentimentales dans les mois qui ont immédiatement suivi la Libération, d'aucuns auraient pu être taxés de trahison. Il n'en est pas moins vrai - et il est plus facile de le dire vingt ans après - qu'il y a eu en Allemagne bien des aventures*»<sup>47</sup>.

## • La forme du témoignage

Les prisonniers témoignent pour l'établissement de la vérité, de *leur* vérité de la captivité. Ils veulent raconter ce qui s'est passé pendant cette période, ce que ceux qui n'ont pas été dans leur situation ignorent. La forme que prend le récit devient alors essentielle. Nous pouvons constater que certains récits sont très précis. Nous ne citerons pour exemple que *La clef des champs*<sup>48</sup> de Gilbert Thibaut de Maisières. Il écrit de nombreuses dates, les noms de ses camarades, décrit précisément les techniques d'évasion et notamment la sienne. Il joint même à ce descriptif un schéma explicatif qui indique la situation du camp, les obstacles à franchir et les distances exactes à parcourir.

Outre ce souci de précision qu'ont certains auteurs, la plupart agrémentent le récit d'autant de preuves qu'il leur est possible d'apporter. Tout d'abord des preuves matérielles. Il s'agit de nombreuses photographies, mais aussi de reproductions de documents : une affiche allemande «*S'évader n'est plus un sport*»<sup>49</sup>, une couverture de carte d'identité belge<sup>50</sup>, un faux Ausweis<sup>51</sup>, des fausses cartes d'identité<sup>52</sup>, un programme d'une réunion d'athlétisme<sup>53</sup>, un brevet sportif de l'Oflag XII B<sup>54</sup>, un reçu de versement pour la caisse d'entraide des prisonniers du Stalag VII

A<sup>55</sup>, un mark de prisonnier<sup>56</sup>, une lettre de captivité<sup>57</sup>... Autant de documents qui peuvent prouver que les auteurs disent vrais, qu'ils sont de bonne foi, que leur témoignage a une valeur historique.

Par ailleurs, certains auteurs demandent à des personnes connues et reconnues, sorte de caution morale, de préfacer leur récit ou d'en écrire un avant-propos. C'est par exemple le cas de *Rawa-Ruska* préfacé par le général Giraud, véritable légende pour les prisonniers de guerre s'étant évadé de la forteresse du Königstein en avril 1942. Voir le nom du général Giraud associé à un récit lui confère immédiatement une légitimité certaine, d'autant plus qu'il écrit : «*[...] je suis sûr qu'ils [les souvenirs] sont vrais, simplement et tragiquement vrais*»<sup>58</sup>.

Cette volonté d'être complet, légitime, précis, peut par ailleurs conduire à une certaine dérive. Nous évoquerons ici *Les grandes vacances* de Francis Ambrière. Comme l'écrit Jean Moret-Bailly, Francis Ambrière veut écrire une «*Bible de la captivité*»<sup>59</sup>. Il souhaite être si complet qu'il déborde même de sa propre expérience pour raconter ce qu'était la captivité à Graudenz ou encore à Rawa-Ruska, alors qu'il n'a connu que Kobjercyn. Des passages très précis racontent la vie dans ces deux camps. Comment

<sup>48</sup> Gilbert THIBAUT DE MAISIÈRES, *La clef des champs*, Editions France-Empire, 1968, 314 p.

<sup>49</sup> Gilbert THIBAUT DE MAISIÈRES, *op. cit.* p. 256.

<sup>50</sup> André DASSART, *op. cit.* p. 26.

<sup>51</sup> André DASSART, *op. cit.* p. 216 ; un Ausweis est un papier permettant de sortir du camp.

<sup>52</sup> André DASSART, *op. cit.* p. 222, et, *Les K.G. parlent*, Denoël, 1965, p. non numérotée.

<sup>53</sup> *Les K.G. parlent*, *op. cit.* p. non numérotée.

<sup>54</sup> *Idem.*

<sup>55</sup> *Idem.*

<sup>56</sup> *Idem.*

<sup>57</sup> Maurice VITE, *op. cit.*, pp. 74 -75.

<sup>58</sup> Lucien MERTENS, Jean POINDESSAULT, *op. cit.*, préface du général Giraud, p. 7.

<sup>59</sup> Jean MORET-BAILLY, *op. cit.*, p. 102.

<sup>60</sup> Charles BENDER, *op. cit.*, Albert VIDONNE, *op. cit.*, Maurice VITE, *op. cit.*

<sup>61</sup> Georges HYVERNAUD, *Lettre à une petite fille*, *op. cit.*, p. 242.

a-t-il eu ces informations ? Il ne l'indique pas. Aussi, le lecteur et plus encore l'historien doivent se montrer vigilants et traiter différemment les passages relevant de son expérience de ceux qui lui ont été rapportés. Cela ne signifie en rien que ces passages ne sont pas à étudier, néanmoins il nous semble nécessaire de les considérer comme un témoignage indirect de la captivité.

## 2. La destination du témoignage

A qui sont destinés les récits de captivité ? Cette question peut être abordée par l'analyse du support du récit. Ainsi, s'il s'agit d'un document dactylographié<sup>60</sup>, nous pouvons imaginer que l'auteur le destinait à ses proches, il ne l'a en effet pas fait publier. Néanmoins, n'oublions pas que notre fonds de recherche provient d'un centre de documentation. Si nous ne connaissons pas la provenance exacte du récit d'Albert Vidonne, les deux autres récits dactylographiés étudiés ont été déposés au centre de documentation par les auteurs eux-mêmes : *Souvenirs de ma drôle de guerre* de Maurice Vite et *Ni des héros, ni des lâches et nous étions 1.500.000* de Charles Bender. Nous pouvons donc supposer que ces deux auteurs ont souhaité rendre disponible et accessible leurs ouvrages.

Par ailleurs, Georges Hyvernaud a écrit *Lettre à une petite fille* et l'a fait publier. Pourtant ce texte était clairement destiné à sa fille, comme le montre le passage suivant :

*«De tout le jour nous n'avons à peu près rien mangé. Nous ne nous lavons plus depuis longtemps. Nous n'avons presque plus de linge ni de souliers. Je t'écris pour que plus tard tu saches que j'ai vécu ce dénuement et cette humiliation - plus tard, quand je l'aurai moi-même oublié. Car on oublie. Non pas que je te demande de me plaindre. Pas cela du tout. Il est juste qu'une fois au moins dans sa vie chacun éprouve réellement la cruauté du monde. Qu'il touche le fond»<sup>61</sup>.*

Nous pouvons penser que les auteurs écrivent leur récit de captivité avant tout pour leur famille, leurs proches, pour leur faire partager l'indicible. S'il est difficile de lancer une conversation, de prononcer des paroles dures, il n'en reste pas moins que les prisonniers ont envie de partager ce qu'ils ont vécu, ont envie de faire comprendre à leurs proches ce qu'a été leur calvaire. D'aucun pourrait penser que l'échange de courrier pendant la guerre permettait ce partage. Or, s'il était permis, la censure veillait, si bien que les courriers relataient les faits de manière réductrice. Par ailleurs, les prisonniers souhaitant donner de leurs nouvelles aux leurs afin de les rassurer n'écrivaient pas nécessairement leurs angoisses et leurs tourments. Aussi, de retour de captivité, comment dire l'indicible ? Certains l'ont écrit.

Lorsque le récit est publié, nous pouvons imaginer une toute autre destination. Au-delà de la révélation aux proches de l'horreur vécue, nous pouvons penser que la publication reflète une volonté d'offrir ce témoignage au plus grand nombre, de vulgariser en quelque sorte la captivité, de laisser une trace pour l'Histoire.

Le témoignage de ce que chacun a vécu, vu, constitue une pierre à l'édifice historique. Cette volonté de témoigner est flagrante lorsque les auteurs racontent des faits qui ne les concernaient pas directement, mais auxquels ils ont assisté. Par exemple, différents auteurs ont à plusieurs reprises évoqué l'extermination des Juifs et le traitement réservé aux prisonniers de guerre russes.

Ainsi, Albert Vidonne, étant prisonnier à Rawa-Ruska en Pologne, a été le témoin direct de l'extermination des Juifs. Il évoque «*les trains de bétail humain*»<sup>62</sup> qu'il voyait passer de loin et «*les cadavres en attente*»<sup>63</sup> qu'il voyait depuis le camp. Il écrit aussi qu'il savait qu'il y avait des charniers partout, des camarades d'autres Kommandos lui en ayant parlé. Enfin, il évoque les noms

d'Auschwitz et de Treblinka ; nous pouvons supposer qu'il a eu connaissance de ces noms après-guerre, toutefois nous ne pouvons le certifier, il est possible que des gardiens aient laissé échapper ces mots. Au-delà de ce qu'il a vu, Albert Vidonne veut laisser un témoignage qui s'inscrit dans l'Histoire. Il cherche à être complet, comme nous avons pu le dire précédemment de Francis Ambrière.

Il en est de même pour le traitement réservé aux PG russes. Plusieurs auteurs ayant été des témoins directs de la cruauté que les Allemands avaient à leur égard en témoignent. Les prisonniers russes sont en effet soumis à un « régime spécial » : ils sont « [...] maltraités sans arrêt, très peu nourris avec du pain noir ressemblant à de la sciure de bois, d'un goût affreux. Ils ne recevaient aucun colis, si bien que les plus lourds pesaient entre 32 et 35 kg [...] »<sup>64</sup> explique Maurice Vite.

Ce régime d'une extrême sévérité a fait des prisonniers russes « de vrais spectres »<sup>65</sup>. Les prisonniers français sont alors en proie à « un immense sentiment de pitié »<sup>66</sup> et ils les aident dans la mesure de leurs moyens. Ainsi, ils leur offrent des cigarettes, sorte de dérivatif de la captivité, du chocolat, des épiluchures avec des morceaux de pommes de terre, le tout envoyé par-dessus les barbelés qui séparent les deux camps. Parfois certains prisonniers russes réussissent à se glisser, au péril de leur vie, dans le camp des Français. Mais si ces derniers parviennent à leur donner un peu de nourriture et des

cigarettes, ils restent impuissants face à la violence des gardiens : « *Eux alors prennent quelque chose. A la moindre incartade Césarim [surnom du chef de camp] accompagné de ses hommes de main [...] part rosser quelques Russes. [...] Cela nous révolte et depuis nos fenêtres nous rouspétons, mais hélas que pouvons nous faire* »<sup>67</sup>.

Cette volonté de laisser une trace pour l'Histoire est par ailleurs sans doute exacerbée lorsque le récit est écrit dans les années 80 ou 90. Le temps passant, le nombre des rescapés et donc des témoins diminue. Nous pouvons supposer que les anciens prisonniers se voyant vieillir décident d'écrire pour laisser leur trace, pour que l'Histoire retienne leur témoignage et que la vérité soit dite, leur vérité. « *Je vous livre donc mes « Souvenirs de guerre et de captivité », que je considère comme un témoignage de vérité ; vérité des êtres et des choses [...]* »<sup>68</sup> écrit Michel Daudey dans son avant-propos en 1996. Le témoignage s'inscrit donc dans un enjeu mémoriel fort.

Ainsi, si chaque démarche d'écriture est personnelle, propre à l'auteur, elle s'inscrit néanmoins dans un contexte, dans un mouvement. Le récit de captivité prend ainsi une autre dimension, une dimension collective. Il est le fait d'un homme pour des hommes, en leur nom.

<sup>62</sup> Albert VIDONNE, *op. cit.*, p. 104.

<sup>63</sup> *Idem.*

<sup>64</sup> Maurice VITE, *op. cit.*, p. 56.

<sup>65</sup> Charles BENDER, *op. cit.*, p. 132.

<sup>66</sup> Albert VIDONNE, *op. cit.*, p. 77.

<sup>67</sup> Charles BENDER, *op. cit.*, p. 141.

<sup>68</sup> Michel DAUDEY, *op. cit.*, p. 5.

<sup>69</sup> Charles BENDER, *op. cit.*, avant-propos.

<sup>70</sup> André RINGENBACH, *Six années pour la patrie, 1939-1945*, Rouen, chez l'auteur, 1967, 288 p. avant-propos.

## II. Le récit : un acte collectif

Le récit de captivité, au-delà d'être un témoignage sur une tranche de vie, est un témoignage qui porte sur une tranche de vie partagée. La vie captive est une vie collective, ainsi le récit de captivité est un récit collectif. L'auteur met en scène ses camarades de captivité, écrit les représentations communes des PG, écrit ce destin commun. Il témoigne au nom des PG, pour qu'ils puissent retrouver une place dans la société française, qu'ils soient reconnus et entendus.

### A. Ecrire une histoire collective

Les auteurs écrivent une histoire de la captivité telle qu'ils l'ont vécue entourés d'autres prisonniers. Nous verrons comment ils mettent en œuvre cette histoire collective et comment le glissement du «je» au «nous» en est symptomatique.

#### 1. Mettre en scène un groupe

Chaque auteur étudié met en scène une véritable histoire collective, met en scène le groupe des PG. La tendance à généraliser les propos est ainsi importante dans les récits. Les auteurs mettent en place différents stratagèmes, conscients ou non, pour faire comprendre au lecteur que leur histoire est bien celle des PG.

#### • Autour du récit

Dans leurs dédicace, préface, avant-propos, certains auteurs annoncent clairement leur intention d'écrire non seulement leur captivité, mais aussi la captivité des autres prisonniers. Ils donnent l'impression qu'ils ont tous vécu la même histoire. Par exemple Charles Bender écrit : «*Etant prisonnier, j'avais essayé de relater ce que fut pour moi et pour bien d'autres hélas, les sombres années de 1939-1940 et les suivantes*»<sup>69</sup>. De même, l'expression d'André Ringenbach est significative : «*Mon histoire est la leur*»<sup>70</sup>.

La dimension collective n'apparaît pas que dans les textes ; les images jouent aussi un rôle important dans la forte propension à généraliser la portée du récit. En effet, de nombreuses images montrent des groupes de prisonniers, c'est notamment le cas des photographies. Dans le corpus sélectionné, nous avons dénombré près de 70 photographies de groupes (à partir de deux personnes) contre une dizaine de photographies de prisonniers seuls.

Pourquoi avoir choisi autant de photographies de groupes ? Les auteurs ont décidé d'insérer dans leurs récits des photographies des autres prisonniers ; ils auraient pu considérer leur captivité de manière exclusive et n'insérer que des photographies les représentant. Néanmoins, ils ont choisi de montrer leurs camarades. Ce grand nombre de photographies de groupes n'est pas innocent ; même s'il s'agit d'un acte inconscient, le fait d'avoir sélectionné ces photographies dévoile l'importance que les prisonniers accordaient au groupe. Nous entendons par «importance» le fait que toute la captivité tourne autour des autres prisonniers. Ils vivent ensemble dans un espace délimité et restreint, ce qui place *les autres* au centre de la vie captive. Ils vivent par rapport *aux autres* ; leurs actions sont en relation avec celles *des autres*. Personne ne peut prétendre à une initiative personnelle qui ne serait pas approuvée par *les autres*. La vie en commun le leur interdit. Ainsi les photographies s'inscrivent bien dans cette idée de groupe.

La notion de groupe est déjà très présente dans la vie militaire ; la captivité a développé une conception de la vie que les prisonniers connaissaient avant d'être capturés. En effet, le «groupe» est l'unité de base dans l'organisation des forces armées ; il est constitué d'une dizaine d'hommes. Les soldats qui forment un groupe sont particulièrement soudés : au combat, chacun fait don de

soi pour l'autre. Si un camarade est blessé, les autres font tout pour le ramener à l'arrière. Le principe même de l'armée est la cohésion : un individu seul est vulnérable, un groupe solidaire est plus puissant. L'esprit de corps, la solidarité, deux principes militaires, se retrouvent dans la captivité, où les soldats et officiers faits prisonniers se «serrent les coudes» davantage, étant donnée leur situation de faiblesse.

### • Le mode de narration

Ecrire une histoire collective entraîne quelques questions relatives au mode de narration. Quel sujet choisir ? Le récit de captivité est un récit autobiographique : l'acteur, le narrateur et l'auteur ne font qu'un. Lorsque le genre autobiographique est «pur», le choix du sujet ne pose pas question : la première personne du singulier est une évidence. Mais lorsque l'auteur souhaite ajouter une dimension collective au récit, quel sujet va-t-il choisir ? Nous avons observé différentes techniques. Tout d'abord certains écrivent «je» avec parfois quelques «nous», c'est le cas de André Gault. D'autres oscillent entre les deux en permanence, c'est l'attitude la plus répandue ; nous pouvons citer comme exemple Michel Daudey. Chez certains, le «nous» est particulièrement présent, c'est notamment le cas dans le récit de Gilbert Thibaut de Maisières. D'autres semblent ne pas savoir comment aborder la question et se lancent dans la troisième personne du pluriel mélangée à quelques «je» et

à quelques «nous». Nous citerons René Dufour : «*Mais les PG s'organisèrent de manière incroyable. Il faut dire qu'un esprit d'entraide s'éveilla dès qu'un avantage s'offrait, dérobage de pommes de terre par exemple, dont nous faisons profiter les copains [...]*»<sup>71</sup>. Enfin, il y a le cas du général Le Brigant abordé auparavant où la troisième personne du pluriel prédomine largement.

Cette question du choix entre la première personne du singulier et celle du pluriel peut être étudiée plus avant, et ce, en terme de glissement, puisque le plus souvent le premier pronom utilisé est «je» et peu à peu les auteurs passent au «nous».

### 2. Le glissement du «je» au «nous»

André Dassart illustre parfaitement ce glissement du «je» au «nous». Dans le titre, *J'étais un prisonnier*, il utilise la première personne du singulier ; en revanche à la fin de la première partie lorsqu'il est fait prisonnier, ce n'est pas «je suis prisonnier» qu'il écrit mais «*Nous sommes des prisonniers*»<sup>72</sup>. En outre, les deux premières parties de son récit sont intitulées «un combattant comme les autres» et «un Prisonnier parmi tant d'autres». Il mélange ici les deux dimensions, ce qui reflète bien cette position ambivalente : écrire sur soi, mais soi parmi *les autres* ; les deux dimensions sont intrinsèquement liées.

Nous allons ainsi analyser l'utilisation du pronom «nous», utilisé aussi bien pour

<sup>71</sup> René DUFOUR, *op. cit.*, p. 24.

<sup>72</sup> André DASSART, *op. cit.*, p. 26.

<sup>73</sup> Michel DAUDEY, *op. cit.*, p. 68.

<sup>74</sup> Albert VIDONNE, *op. cit.*, p. 107.

<sup>75</sup> Paul FRAISSE, *Ecrits de captivité : 1940-1943*, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 1991, avant-propos p. VII.

<sup>76</sup> Jacques ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 121.

<sup>77</sup> Jacques ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 209.

<sup>78</sup> Jacques ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 121.

<sup>79</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 49.



décrire des actions collectives que des réflexions, des jugements, des sentiments.

• **«Nous» dans l'action et dans le jugement**

Lorsque la première personne du pluriel est utilisée pour décrire des actions collectives, quoi de plus normal ? «Nous restons sur les voies durant des heures et des heures et puis enfin ordre nous est donné de quitter les wagons et de nous placer en ordre de marche»<sup>73</sup>. Les prisonniers vivant ensemble, sous les mêmes contraintes, agissaient ensemble, par conséquent l'utilisation du «nous» est tout à fait appropriée.

En revanche, lorsque les auteurs évoquent des sentiments, des réflexions, des jugements, la question se pose de savoir dans quelle dimension on se trouve : individuelle ou collective ? A priori, la dimension individuelle semble être une évidence, et le lecteur peut être choqué lorsqu'il lit par exemple : «Notre faculté de compassion était éteinte»<sup>74</sup>. Comment Albert Vidonne peut-il parler au nom de tous les prisonniers ? Sa faculté de compassion était certes éteinte, mais celle de ses camarades ?

Il semblerait qu'il s'identifie aux autres prisonniers et surtout qu'il identifie les autres prisonniers à lui. L'identification a commencé par le fait de faire les mêmes choses, manger les mêmes repas, dormir en même temps, etc. Et cette identification, par une unité d'action, semble se poursuivre jusque dans la dimension réflexive et affective.

• **Un glissement identitaire**

Ce glissement du «je» au «nous» est symptomatique d'un autre glissement : un glissement identitaire. Avant d'être capturés, les prisonniers étaient des hommes intégrés dans la société française, par leur famille, leur travail, leurs amis, leurs loisirs. En captivité, ils n'ont plus rien comme le souligne Paul Fraisse dans son avant-propos : «[...] j'étais complètement coupé [...] de tout ce

*qui avait été ma vie antérieure. Il n'en restait apparemment plus rien. Plus d'occupations ou de préoccupations professionnelles. Plus de radio ou de cinéma pour occuper mes loisirs»*<sup>75</sup>. On les a extirpés de la société dans laquelle ils vivaient. On leur a enlevé ce qui leur était propre. Qui sont-ils désormais ? Il semblerait que la perte de leurs repères se transforme en une perte d'identité. Jacques Zimmermann écrit à ce sujet : «*Nous n'avions personne à qui plaire, après tout. Nous n'étions plus nous*»<sup>76</sup>.

Par rapport à quels repères peuvent-ils à présent se définir ? Plus rien ne leur appartient en captivité. Ils vivent en groupe et l'individu est effacé : «*Pour moi ç'a été comme pour toi, comme pour lui, comme pour tous. Chaque jour pareil pendant des mois et des années, sans jamais rien d'individuel*»<sup>77</sup>.

Georges Hyvernaud écrit cette perte d'identité avec des mots plus forts. Il ne s'arrête pas au «*Nous n'étions plus nous*»<sup>78</sup> de Jacques Zimmermann, il va plus loin en affirmant que les prisonniers ne sont plus qu'un :

*«On parlait de sa dignité. On se figurait qu'on était à part, qu'on était soi. Mais maintenant on est les autres. Des êtres sans frontières, pareils, mêlés, dans l'odeur de leurs déjections. Englués dans une fermentante marmelade d'hommes. Remués, brassés, perdus et fondus là-dedans. Egalité et fraternité de la merde. On avait ses problèmes. On était fier de ses problèmes, de ses angoisses. On n'est plus fier de rien, maintenant. Et il n'y a plus qu'un problème qui est de manger, et ensuite de trouver une place où poser ses fesses sur ces planches maculées. S'emplier, se vider. Et toujours ensemble, en public, en commun. Dans l'indistinction de la merde. On ne s'appartient pas. On appartient à ce monstre collectif et machinal qui toute la journée se reforme autour de la fosse d'aisance»*<sup>79</sup>.

C'est la promiscuité que dénonce ici Georges Hyvernaud, cette promiscuité pesante qui anéantit les individualités, les emprisonne.

«*Ce temps où l'on est livré aux autres. Condamné aux autres. Condamné à Vignoché et à Pochon. Envahi par les autres au point de ne savoir plus ce qu'on est, ni si on est encore quelque chose. De l'homme partout. Le frôlement, le frottement continu de l'homme contre l'homme. Les fesses des autres contre mes fesses. Les chansons des autres dans ma cervelle. L'odeur des autres dans mon odeur. C'est de cela que nous sommes captifs, plus que des sentinelles et des fils barbelés. Captifs des captifs - des autres*»<sup>80</sup>.

La promiscuité fait des prisonniers des êtres indissociables les uns des autres. Dans ces conditions comment pouvoir encore dire «je»? Le sentiment de n'être plus soi mais d'être les autres rend nécessaire l'utilisation du pronom «nous». Les prisonniers ne vivent qu'à travers *les autres*. Ils sont passés de leur identité d'homme libre à «l'identité PG».

## B. Exprimer des représentations communes de la captivité

Cette identité commune de PG est basée avant tout sur une communauté de destin : ils ont été capturés sur une même période (mai-juin 1940), ont enduré des marches de plusieurs dizaines, voire centaines de kilomètres pour rejoindre les camps, ont subi les mêmes vexations. Cette communauté de

destin a incontestablement pour pilier la souffrance. La captivité est ainsi représentée par tous, certes à des degrés différents, comme une période de souffrance, une souffrance à laquelle ils ont su faire face ensemble.

### 1. Une communauté de souffrance

Comme l'écrit François Cochet dans son ouvrage de référence *Soldats sans armes* : «Les syndromes de la captivité tiennent en peu de mots, mais en beaucoup de souffrances : humiliation, absence, anxiété, auxquelles il faut souvent ajouter les épreuves physiques»<sup>81</sup>. Les prisonniers de guerre auteurs des récits abordent tous les mêmes souffrances. Certes certaines sont plus développées chez les uns que chez les autres, en revanche elles sont toutes abordées dans la totalité des récits, qu'il s'agisse des souffrances du corps, comme de celles de l'esprit. La captivité est représentée massivement comme une souffrance partagée par tous.

Les douleurs physiques démarrent dès le début de la captivité. Le voyage conduisant les prisonniers aux camps est narré dans chaque récit comme une rude épreuve. Qu'il s'agisse des longues marches ou des voyages en wagons à bestiaux, ces longs jours de transit sont vécus par tous comme «une des plus rudes étapes de [leur] calvaire»<sup>82</sup> «un véritable supplice»<sup>83</sup>. Les hommes sont épuisés, l'eau et la nourriture manquent. Dans les wagons, rien n'est aménagé pour que les prisonniers puissent faire leurs besoins. Ils se retrouvent alors baignant dans l'urine et les

<sup>80</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, op. cit., p. 60.

<sup>81</sup> François COCHET, *Soldats sans armes*, La captivité de guerre : une approche culturelle, Bruxelles, Bruylant, 1998, p. 4.

<sup>82</sup> Michel DAUDEY, op. cit., p. 76-77.

<sup>83</sup> *Idem*.

<sup>84</sup> André DASSART, op. cit., p. 159.

<sup>85</sup> Georges HYVERNAUD, *Lettre à une petite fille*, op. cit., p. 241.

<sup>86</sup> Roger IKOR, op. cit., pp. 68-69.

<sup>87</sup> Gilbert THIBAUT DE MAISIÈRES, op. cit., p. 149.

excréments. Ces réalités semblent avoir été vécues par tous comme une torture. La souffrance physique devenant alors une souffrance psychique : ces hommes n'étaient pas prêts à vivre ces épreuves.

Dans les camps le degré de difficulté varie selon la nature du camp et l'humeur des gardiens, néanmoins tous les récits évoquent la faim et la pénurie d'eau, le froid, le manque d'hygiène et la vermine qui court sur les corps et les paillasses, les maladies et les séjours répétés à l'infirmerie. Tous les auteurs écrivent être passés par ces épreuves physiques, et tous évoquent la capacité à «tenir le coup». Chaque auteur a trouvé en lui des ressources insoupçonnées. Chacun fait le constat de l'interdépendance entre le physique et le psychique. André Dassart écrit ainsi : «*Le corps et l'esprit sont liés, les influences qui agissent sur l'un trouvent leur résonance sur l'autre. Mais leur interdépendance est encore plus étroite dans les conditions anormales de la captivité*»<sup>84</sup>.

Aussi les souffrances de l'esprit sont elles aussi décrites comme terribles et comme affaiblissant d'autant plus les prisonniers. Tous s'accordent à dire que les souffrances psychiques sont bien plus difficiles que les douleurs du corps. Qu'il s'agisse du choc et de l'humiliation de la défaite, qu'il s'agisse de l'enfermement, de la surveillance constante, et plus encore de la séparation d'avec les siens, de l'exil, du «cafard» qui ronge les prisonniers, ces souffrances les ont accablés bien davantage.

«[...] cinq années se sont étendues, et cette absence, et cette angoisse. [...] Et à présent tu es cette petite fille inconnue habitée de souvenirs, d'amitiés, de contes, de chansons que je ne sais pas. Cette petite fille étrangère : ma fille...»<sup>85</sup>. Ce désespoir conté par Georges Hyvernaud a été vécu par tous les pères de famille. Tous ont connu ce même vide, cette même angoisse et tous l'ont écrit avec leurs mots.

S'ajoutent enfin à ce lot de souffrances morales, deux tourments partagés par tous : l'interminable écoulement du temps et la perte d'humanité.

Le temps a une autre valeur en captivité, autre que celle que l'homme appréhende dans des «conditions normales d'existence». Roger Ikor, dans *La fuite du temps*, essaie d'écrire comment le prisonnier de guerre perçoit le temps :

«*La captivité représente aujourd'hui pour moi cinq années qui se sont écoulées sous une forme interminable. [...] nous trouvions les journées brèves et les années longues. [...] Il y a un phénomène très curieux de distension, de distorsion, aussi, du temps. C'était trop long, et en même temps on n'avait jamais le temps de rien faire. [...] j'avais le sentiment de tirer le temps, comme on tire sur un câble devant soi pour presser, pour essayer d'arriver le plus vite possible au bout de cette épreuve. Et, en même temps, j'avais nettement le sentiment que le temps qui fuyait était irréparable, irremplaçable. C'est cette espèce de mélange très complexe qu'il faudrait essayer de faire sentir*»<sup>86</sup>.

Par ailleurs, l'angoisse principale des prisonniers était de ne pas connaître la date à laquelle ils seraient libérés. Tous auraient préféré être condamnés à une peine précise, même longue, plutôt que d'être dans l'incertitude. Gilbert Thibaut de Maisières écrit : «*Ah ! Si je pouvais savoir ! Qu'ils me condamnent, qu'ils me condamnent durement même, mais vite et que je sache !*»<sup>87</sup>.

Quant à la déshumanisation des prisonniers de guerre, elle prend différentes formes. La première est l'immatriculation des PG. On remplace leur nom, c'est à dire leur identité, par un numéro. Ils ne sont plus que des chiffres, des «Stücke». Francis Ambrière emploie ce terme allemand : «*Nous n'étions rien de plus que des Stücke, terme militaire par quoi le règlement de la Wehrmacht définit ses propres soldats, littéralement «des*

*morceaux», entendez des robots interchangeables, mécaniquement répartis selon les hasards de l'immatriculation»<sup>88</sup>. Jacques Zimmermann écrit également : «Qu'est-ce qu'on était ? Des morceaux - des «Stück», comme ils disaient. Plus des hommes. Un peu des bêtes [...]»<sup>89</sup>.*

En effet, les prisonniers ont été traités dès leur capture comme un troupeau d'animaux. Lors des marches conduisant les prisonniers aux Frontstalags et durant celles faites en Allemagne pour rejoindre les camps, ils ont été menés comme de véritables bêtes. Ces termes de «bêtes» et de «troupeau» apparaissent dans tous les récits, sans exception. De même, les PG sont acheminés en Allemagne dans des wagons à bestiaux «*Nous embarquons dans des wagons à bestiaux : 54 par «palace». Portes fermées et verrouillées. [...] Nos visages remplaceront les mufles des bœufs*»<sup>90</sup> écrit André Dassart.

René Dufour constate quant à lui : «[...] nous sommes traités moins que des bêtes»<sup>91</sup>. Il fait référence aux multiples coups reçus. Les gardiens allemands frappent les prisonniers souvent à coups de crosse. Georges Hyvernaud évoque lui aussi la violence d'un officier allemand. Son propos est bien plus fort tant il souligne la perte d'humanité qu'il ressent alors :

*«Il tapait comme ça, au petit bonheur, sans colère. Il eût été en colère, on admettrait.*

*Sans plaisir non plus : ça ne paraissait vraiment pas l'amuser. Il devait manquer d'imagination. Il tapait avec une grande indifférence, comme on tape sur des bêtes pour les faire avancer. Et c'était là le pire, cette indifférence de vacher. Etre insultés et haïs en hommes, ça va encore. Mais ne plus compter du tout...»<sup>92</sup>.*

## 2. Faire face ensemble

Pour faire face à ces souffrances physiques et morales symbolisant la captivité aux yeux de tous, les prisonniers cherchent du réconfort par tous les moyens. Si correspondre avec leur famille leur apporte un soutien irremplaçable, ils veillent néanmoins à mettre en œuvre différents moyens de se protéger ensemble contre les atteintes de la captivité. Là encore, faire face ensemble est considéré par tous les auteurs comme un emblème de leur captivité commune.

Ainsi, les prisonniers s'organisent, créent une véritable «société» qui leur donne un cadre les aidant à surmonter les épreuves de la captivité. Nous parlons de «société» dans le même sens que Christophe Lewin<sup>93</sup> : les prisonniers de guerre ont bien formé une communauté d'hommes qui s'est institutionnalisée, structurée, organisée à tous les niveaux, tant administratif, que politique, économique, culturel ou encore spirituel.

<sup>88</sup> Francis AMBRIERE, *op. cit.*, p. 49.

<sup>89</sup> Jacques ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 209.

<sup>90</sup> André DASSART, *op. cit.*, p. 46.

<sup>91</sup> René DUFOUR, *op. cit.*, p. 18.

<sup>92</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 32.

<sup>93</sup> Christophe LEWIN, *Le retour des prisonniers de guerre français : naissance et développement de la FNPG combattante 1944-1952*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986, p. 97.

<sup>94</sup> Francis AMBRIERE, *op. cit.*, p. 56.

<sup>95</sup> Christophe LEWIN, *op. cit.*, p. 97.

<sup>96</sup> André DASSART, *op. cit.*, p. 221.

<sup>97</sup> Michel DAUDEY, *op. cit.*, p. 243.

<sup>98</sup> Michel DAUDEY, *op. cit.*, p. 238.

Qu'il s'agisse des «popotes», ces groupes de trois ou quatre prisonniers qui partagent leurs colis, leurs repas et qui partagent surtout des liens amicaux quasi-fraternels, qu'il s'agisse des distractions, des occupations intellectuelles, artistiques, des rencontres sportives ou encore des cercles religieux, tout est bon pour être ensemble et avoir le sentiment d'exister.

Le fait de s'organiser est dépeint dans l'ensemble des récits comme une défense, un moyen de se protéger collectivement, de faire face ensemble aux différentes atteintes, de créer de nouveaux repères vis-à-vis desquels exister. Francis Ambrière explique ainsi : «*Le frottement des caractères, la découverte mutuelle des goûts, des préférences et des manies, tout cela s'opérait petit à petit et nous procurait un plaisir délicieux, car nous avions conscience de redevenir ainsi les membres d'une société réduite mais cohérente, et, si déshéritée fût-elle, raisonnable, du moins pour ce qui dépendait de nous ; une société stable, avec ses ressources et sa chaleur*»<sup>94</sup>.

Les prisonniers ont réalisé «un contrat social» comme le dit Christophe Lewin<sup>95</sup>. Toute société, pour fonctionner, établit un contrat social, c'est à dire des règles de vie commune. En captivité, ces règles sont non seulement l'acceptation de l'organisation énoncée ci-dessus, mais encore l'inscription de chacun dans un «bloc de valeurs», commun à tous.

Certaines valeurs se sont dégagées de la captivité, afin de faciliter la vie en commun et de se défendre contre l'ennemi. Cette notion de «bloc de valeurs» provient du récit d'André Dassart, *J'étais un prisonnier* : «*Le Monde verra quel bloc a été forgé par la captivité, dans la captivité, quel bloc dur et sans fissure des valeurs retrouvées, des valeurs réelles et éternelles, durci de justice, cimenté de fierté, pétrifié de charité, quel bloc inattaquable, imputrescible et inaltérable, auront forgé les*

*millions d'Hommes de la captivité [...]»*<sup>96</sup>. Ce concept de «bloc» montre l'intensité qu'André Dassart accorde aux valeurs de la captivité. Ce «bloc de valeurs» prend des allures de «monstre sacré de la captivité», décrit dans chacun des récits.

Il comprend notamment la valeur qui apparaît dans tous les récits comme essentielle : la solidarité, appelée aussi entraide. Dans les camps, la solidarité s'est manifestée de différentes manières. Par exemple au moment des repas, certains prisonniers ne sachant pas gérer leurs rations alimentaires étaient affamés ; d'autres partageaient alors leurs modestes assiettes. L'ensemble des auteurs insiste sur cette valeur, se la représente comme fondamentale, comme leur ayant permis de survivre. Le partage des colis, le partage des angoisses, le partage des moments plus heureux sont perçus par tous comme salutaires en captivité.

Le bloc des valeurs PG est constitué par ailleurs d'autres principes moraux. Tous les auteurs évoquent ainsi la tolérance, le respect d'autrui et la justice, tels que Michel Daudey :

«*Ayant subi pendant leur captivité : humiliation, et mépris les PG ont été dès le départ, particulièrement sensibles aux différentes exclusions quelle qu'en soit la forme. Ils y ont réagi en développant entre eux, l'esprit de solidarité, de tolérance et de respect d'autrui*»<sup>97</sup>.

«*Toutes ces années d'exil ont en effet ancré en eux des sentiments de justice, de tolérance et de fraternité*»<sup>98</sup>.

Evoquons enfin la notion de dignité. Deux acceptations sont valables la concernant : le sens «commun», que l'on rencontre dans tous les camps, et le sens propre aux camps de représailles. Partout, être digne, c'est ne pas se plaindre, se tenir propre, ne pas s'abaisser à l'état de bête : respecter ce qu'il y a d'humain en soi. Dans les camps de représailles la dignité, c'est refuser toute entente

avec l'ennemi, c'est être patriote et se battre par tous les moyens. Que l'on appréhende la dignité dans le premier sens ou le second, là encore il s'agit d'une valeur essentielle aux yeux de tous, permettant de vivre la captivité en Homme.

Quelle que soit la hiérarchie donnée à ces valeurs - hiérarchie propre à chacun - la solidarité, la tolérance, le respect d'autrui, la justice et la dignité constituent bien un socle commun par lequel les PG existent, grâce auquel ils font face collectivement à la souffrance. Ces valeurs forment «l'esprit prisonnier» tel qu'évoqué par Michel Daudey :

*«Pour surmonter au mieux notre adversité et nos misères, il faut que s'installe entre tous, un esprit de concorde et de fraternité que l'on a appelé «l'esprit prisonnier», expression qui a fait couler beaucoup d'encre. Et pourtant il s'agit bien là d'un état d'âme qui a contribué, derrière les barbelés et dans les kommandos, à former une équipe soudée mettant en commun : joie, peines, lettres, colis, etc... L'esprit PG c'est aussi cette union contre le mal commun : l'exil et l'ennui et qui nous a fait tenir jusqu'au bout. C'est enfin et encore cette entente merveilleuse entre des individus de toutes conditions, de toutes classes et d'horizons politiques différents. Nous avions alors vraiment l'impression de faire partie d'une grande famille»<sup>99</sup>.*

### C. Ecrire au nom des PG

Les auteurs de récits de captivité écrivent au nom des autres prisonniers. Ils font de leur témoignage le témoignage d'un groupe.

Leur récit est selon eux représentatif de la captivité : ce qu'ils ont vécu a été vécu par 1.800.000 hommes. D'où une certaine généralisation comme celle de Michel Daudey : «[...] j'ai voulu relater dans ce livre ce que le prisonnier de guerre a vécu et subi de 1939 à 1945»<sup>100</sup>. De la même façon Paul Fraisse écrit : «J'ai retrouvé l'an dernier, au hasard d'un rangement, des carnets que j'avais rédigés durant ma captivité. Je les ai lus et j'ai estimé qu'ils apportaient un éclairage particulier sur certaines facettes de la vie des prisonniers de guerre»<sup>101</sup>.

Les auteurs écrivent pour rendre hommage à leurs anciens camarades. Ecrire sur la collectivité permet de ne pas oublier ces autres avec lesquels on a vécu la captivité. Ainsi, Albert Vidonne dédicace son récit «Aux chevaliers de l'escampette, à tous les bourricots rétifs à l'ordre nazi, mes vieux compagnons de taule et de camps de représailles»<sup>102</sup>. Chaque auteur s'applique à reprendre les noms de ses camarades de captivité, les mettant en valeur, et parfois même jusqu'à en faire des héros, et ce d'autant plus lorsqu'il s'agit des auteurs prisonniers dans les camps de représailles. Francis Ambrière et Gilbert Thibaut de Maisières par exemple ne tarissent pas d'éloge sur leurs camarades les plus courageux, insistant sur ces valeurs partagées. Les auteurs souhaitent que leurs compagnons d'infortune ne soient pas oubliés.

Cette démarche d'écriture a donc un fondement collectif. L'auteur ne veut pas écrire uniquement pour lui, il se fait l'écho de

<sup>99</sup> Michel DAUDEY, *op. cit.*, p. 118-119.

<sup>100</sup> Michel DAUDEY, *op. cit.*, p. 5.

<sup>101</sup> Paul FRAISSE, *op. cit.*, préface.

<sup>102</sup> Albert VIDONNE, *op. cit.*, p. 2.

<sup>103</sup> Annette WIEVIORKA, *op. cit.*, p. 13.

<sup>104</sup> François COCHET, *Les exclus de la victoire*, Paris, S.P.M. et Kronos, 1992, p. 29.

<sup>105</sup> Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité des Français en Allemagne (1939-1945)*, Gallimard, 1967, p. 308.

<sup>106</sup> Charles BENDER, *op. cit.*, page dactylographiée ajoutée au récit.

toute une communauté. Une question se pose alors : celle du temps de l'écriture. Les enjeux collectifs des PG évoluant, il semble opportun de s'interroger sur le parallèle entre le temps de l'écriture et l'évolution des enjeux du «groupe PG».

Concernant la Shoah, Annette Wiewiorka écrit que l'auteur d'un témoignage, en choisissant les anecdotes, se fait le reflet de la société dans laquelle il vit. Il expose les problématiques de la société française, de son groupe, à un moment donné, celui de l'écriture.

*«Le témoignage [...] exprime, autant que l'expérience individuelle, le ou les discours que la société tient, au moment où le témoin conte son histoire, sur les événements que le témoin a traversés. Il dit, en principe, ce que chaque individu, chaque vie, chaque expérience de la Shoah a d'irréductiblement unique. Mais il le dit avec les mots qui sont ceux de l'époque où il témoigne, à partir d'un questionnement et d'une attente implicites qui sont eux aussi contemporains de son témoignage [...]»<sup>103</sup>.*

Ainsi nous analyserons les enjeux collectifs des PG, ce pour quoi ils écrivent au nom de leurs anciens camarades, de manière chronologique. Nous aborderons ainsi trois enjeux : l'enjeu d'intégration dans la société française, l'enjeu de reconnaissance de leur souffrance et l'enjeu du devoir de mémoire. Nous verrons comment les récits s'inscrivent dans ce mouvement collectif.

### 1. L'enjeu d'intégration dans la société française

Cet enjeu d'intégration dans la société française est le premier enjeu collectif à l'issue de la guerre. Pour retrouver une place dans la société, les PG doivent faire comprendre qu'ils ne sont pas responsables de la défaite et en conséquence de l'Occupation. La population a pour image celle d'une armée lamentable qui n'a pas su se battre. L'armée

française était réputée être une des meilleures au monde, et un mois a suffi pour l'anéantir. La comparaison aux poilus de 1914-1918 est dans tous les esprits. François Cochet parle d'«*implicite référence*»<sup>104</sup>.

A leur retour, «*Les prisonniers représentaient un passé qu'on souhaitait oublier*»<sup>105</sup>. Ils incarnaient la défaite, les erreurs, l'humiliation, face à une jeune génération résistante, qui avait apportée la victoire et rendait au pays son honneur. Pour autant les PG insistent sur le fait qu'ils n'ont pas été des lâches, Charles Bender le premier : *Ni des héros, ni des lâches, et nous étions 1.500.000*. Il a même ajouté à son récit une page dactylographiée dans laquelle il écrit à nouveau : «*[...] vous surtout, chers copains souvenez-vous toujours que nous n'avons été ni des héros ni des lâches*»<sup>106</sup>.

Ainsi, les récits écrits après-guerre insistent lourdement sur les combats. Il s'agit de montrer aux Français que les soldats se sont battus vaillamment. Les auteurs décrivent longuement les batailles auxquelles ils ont participé, parfois en y consacrant plusieurs chapitres. C'est le cas de Francis Ambrière (1946) qui dédie sa première partie «La guerre des eunuques» aux combats. Le premier chapitre de *J'étais un prisonnier* (1945) s'intitule «Un combattant comme les autres». Enfin, je citerai le récit de Jacques Zimmermann qui consacre le deuxième chapitre aux combats ; il s'agit du plus long chapitre de son récit *En revenant des Kommandos* (1945). Tous ces passages sont destinés à prouver que les soldats de 1940 se sont battus avec vigueur, qu'ils se sont montrés valeureux.

Le sentiment d'humiliation des PG était tel que même les récits écrits plus récemment abordent cette question du combat, en insistant sur la loyauté et le courage des soldats de 1940. André Gault (1995) ou encore Michel Daudey (1996) écrivent de longs passages consacrés au combat, soulignant

la bravoure des soldats et la culpabilité de la hiérarchie militaire. Michel Daudey écrit ainsi : «*Les causes de la défaite sont multiples, ni la combativité, ni la défaillance des combattants, ne peuvent être invoquées, mais essentiellement le manque de clairvoyance et d'esprit de décision des stratèges militaires et des hommes politiques de l'époque d'où une insuffisance criante de moyens et de matériels militaires*»<sup>107</sup>.

Jacques Zimmermann est certainement l'auteur qui dénonce le plus la hiérarchie militaire, en parlant de trahison. Il raconte longuement les trop faibles munitions, l'armement vétuste, pour écrire finalement : «*Ce n'était presque pas une guerre, cela, à peine une expédition coloniale. Une partie de chasse*»<sup>108</sup>.

Les auteurs des récits s'inscrivent nettement dans cet enjeu d'intégration dans la société française, mais une fois acceptés en tant qu'ancien combattant, ils cherchent à faire comprendre aux Français ô combien ils ont souffert. Ils demandent à être reconnus comme des victimes.

## 2. L'enjeu de reconnaissance

Il s'agit ici pour les prisonniers de guerre de montrer qu'ils ont souffert et de prouver que leur souffrance est légitime. Face à l'incompréhension de ceux qui n'ont pas connu la captivité, les PG peinent à expliquer la nature des nombreuses souffrances qu'ils ont eu à endurer. Chaque auteur de récit de captivité insiste donc sur cette souffrance commune, pour qu'on la leur reconnaisse.

Nous ne reviendrons pas sur les trop multiples sources de douleurs physiques et de tourment, mais sur l'image que les Français ont de la captivité. Ils ne s'imaginent pas la captivité telle que les PG l'ont vécue. D'une part par ce que les courriers échangés pendant la guerre ne reflétaient pas cette douloureuse réalité. Comme nous avons déjà pu le souligner les PG écrivaient à leurs proches pour les rassurer et par conséquent avaient tendance à dédramatiser les faits. La censure aurait de toute manière empêchée la divulgation d'une réalité trop âpre. D'autre part, les Français ont eux aussi souffert pendant la guerre. L'Occupation, les restrictions, la peur de la Gestapo, des SS, de la Wehrmacht, des bombardements... Et cette souffrance provient de la défaite de 1940, remettant ainsi en cause les soldats.

Enfin, la souffrance des PG est remise en cause étant comparée à celles des déportés. La période d'après-guerre est marquée par la découverte des crimes nazis. L'opinion publique prend connaissance des camps de concentration et d'extermination, apprend l'horreur vécue par des millions de déportés. Que vaut la souffrance d'un PG à côté de celle d'un déporté ? Georges Hyvernaud s'est vu imposer cette distinction d'emblée par ses proches : «*Ils me demandent si j'ai maigri. Ils me disent : « Les prisonniers, ce n'était pas comme les déportés. » Je réponds : « Bien sûr, ce n'était pas la même chose »*»<sup>109</sup>.

Cet auteur écrit, plein d'amertume, le décalage qui existe à nouveau entre les prisonniers et ceux qui n'ont pas connu l'épreuve de la captivité. Eux connaissent la douleur ; les autres sont marqués par celle des déportés,

<sup>107</sup> Michel DAUDEY, *op. cit.*, p. 240.

<sup>108</sup> Jacques ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 22.

<sup>109</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os, op. cit.*, p. 20.

<sup>110</sup> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os, op. cit.*, p. 31.

<sup>111</sup> Christophe LEWIN, *op. cit.*, p. 101.



atroce. Ils ne peuvent comprendre réellement ce qu'a été la souffrance de la captivité.

*«Et puis les gens sont devenus difficiles sur la souffrance des autres. Pour qu'ils la comprennent, et encore, il faut qu'elle saigne et crie à leur tordre les tripes. Nous n'avons à offrir, nous autres, qu'une médiocre souffrance croupissante et avachie. Pas dramatique, pas héroïque du tout. Une souffrance dont on ne peut pas être fier. Quelques coups de pieds au cul, quelques coups de crosse, au bout du compte ce n'est pas grand chose. L'expérience de l'humiliation n'est pas grand chose. Sauf pour celui qui est dedans, bien entendu : celui-là ne s'en débarrassera plus. Quand une fois une certaine confiance qu'on avait en soi et en l'homme a été ruinée, il n'y a pas de remède»<sup>110</sup>.*

Cette souffrance est difficile à assumer. Elle n'est pas «éclatante» ; elle n'est pas une évidence comme celle des déportés. C'est pourquoi les prisonniers ont écrit leur expérience de la captivité : pour faire comprendre aux «non-initiés» qu'ils ont souffert, même si c'est à un moindre degré que les déportés. Ils veulent montrer qu'ils sont, eux aussi, des victimes. Si leur souffrance est moindre, elle n'en est pas moins réelle. Ainsi, écrire un récit de captivité, c'est rendre intelligible la souffrance des PG.

Nous pouvons penser que cet enjeu s'intensifie avec l'accroissement du mouvement mémoriel de la Shoah. En effet, les récits écrits dans les années 1980 et 1990 développent davantage les sentiments des auteurs, et insistent plus lourdement sur la souffrance ressentie. Nous avons déjà évoqué le rôle de la mémoire qui, au fil du temps, rend plus flous les faits et renforce les sentiments. Il nous est difficile de déterminer la part de ces deux phénomènes dans ce constat, en revanche il n'en reste pas moins que les récits écrits plus tardivement sem-

blent accorder plus d'importance au ressenti.

### 3. L'enjeu du devoir de mémoire

*«Il est normal que l'homme qui a souffert, qui a connu la misère, qui a perdu des années de sa vie, aspire à ce que son expérience du malheur ait un sens. Comment donc s'étonner du fait que les PG rentrèrent chez eux persuadés d'être les porteurs d'un message universel ?»<sup>111</sup>.*

Quelque soit le temps de l'écriture, les auteurs souhaitent tous enseigner aux jeunes générations les leçons de la captivité. Il s'agit pour chacun d'une leçon de vie, des valeurs étudiées précédemment mais aussi de la capacité à apprécier le bonheur d'une vie simple. Par ailleurs, avec le temps, les récits écrits dans les années 1980, 1990 se veulent porteur d'un message supplémentaire que nous appellerons «devoir de mémoire».

Les récits qui abordent cette question sont ceux écrits dans les années 1980, 1990. En effet comme l'indique Annette Wiewiorka, le témoin s'inscrit dans son temps. Le mouvement mémoriel de la Shoah et celui des anciens combattants battent alors leur plein. Les PG veulent exister dans la mémoire nationale, ne pas être oubliés, de manière à ce que leurs enseignements soient entendus, et notamment leur message de paix tel que l'entrevoit Michel Daudey :

*«On peut dire que la fin de la guerre signe la victoire du bien contre le mal. Il est important que les générations futures gardent cette idée en mémoire et c'est pourquoi il faut absolument que les témoins racontent ce qu'ils ont vu et subi. [...] Aussi, les anciens combattants doivent-ils perpétuer le souvenir des camarades morts, ils ne doivent pas se replier sur eux-mêmes mais faire passer un message de paix et de liberté. [...] Cette grande tragédie qui a sensibilisé nos vies, dont la cruauté a paru extrême à beaucoup, a coûté la vie à un trop grand nombre. Faisons en*

sorte que de tels drames ne se reproduisent plus»<sup>112</sup>.

C'est ce qu'Emmanuel Kattan<sup>113</sup> appelle «fonction pédagogique» du devoir de mémoire, insistant sur le rôle préventif du souvenir. Jacques Zimmermann est également convaincu de la nécessité de tirer des leçons du passé et déplore le fait que les Français n'aient pas su apprendre de l'expérience des soldats de la Grande Guerre : «[...] comme ceux de l'autre guerre que nous n'avons pas écouté, et alors nous sommes là»<sup>114</sup>.

Par ailleurs, les prisonniers ont une vision des Allemands qui est différente de celle qu'ont les Français qui ont vécu l'Occupation. Les prisonniers voient la population allemande sous un autre regard et tentent d'imposer cette image afin de se rapprocher des Allemands et d'éviter de nouvelles guerres. Christophe Lewin explique comment les prisonniers ont alors contribué au rapprochement avec l'Allemagne :

«La mentalité «prisonnier» implique aussi une certaine idée de l'Allemagne et des Allemands, différente de celle que partageait après la guerre la majorité des Français. [...] Apportant à leur pays la part de connaissances et de compréhension qui sert à balayer les stéréotypes, les PG français allaient contribuer à l'effacement de haine, à l'entente et à la coopération future des deux pays»<sup>115</sup>.

Certains auteurs évoquent la nécessité de se rapprocher de l'Allemagne, tel que René Dufour (1982) : «Aujourd'hui le rapprochement avec le peuple allemand me paraît salutaire et souhaitable»<sup>116</sup>. Michel Daudey

(1996) consacre, à la fin de son récit, un chapitre intitulé «Regard sur l'Allemagne» à l'image qu'il se fait des Allemands et à la nécessité de fonder l'Europe pour éviter de tels drames. Il termine ainsi son chapitre :

«A présent, si nous voulons éviter le renouvellement des conflits, il faut mettre un terme à l'hostilité et les anciens combattants se doivent de contribuer à la paix dans le monde en s'appuyant sur une solidarité internationale. De très nombreux jumelages ont été créés, des semaines « franco-allemandes » de la jeunesse sont organisées chaque année. Quel chemin parcouru depuis 1945 ! Continuons dans le même sens vers l'Europe !»<sup>117</sup>.

Les prisonniers s'attribuent alors un rôle important : celui d'unir les peuples. Ils sont un des liens entre l'Allemagne et la France et veulent le faire savoir en écrivant des récits de captivité dans lesquels ils exposent leur point de vue fort de leur expérience. Les prisonniers entendent bien prendre une place dans la société française. Certes ils ne retrouveront pas la place qu'ils ont laissée en partant en Allemagne, mais ils en ont une autre à construire et les récits participent de cette reconstruction personnelle et collective.

Pour conclure sur le paradoxe du récit de captivité, nous n'évoquerons qu'un récit : *Rawa-Ruska*. Ce récit est le *comble* du récit de captivité. Il a en effet été écrit par Lucien Mertens et Jean Poindessault. Les deux auteurs ne forment plus qu'un. Le récit raconte leur vie, leur expérience de la captivité. La dimension individuelle apparaît à travers le «je» parfois usité, où les deux auteurs témoignent à tour de rôle de certains épisodes. Tous deux ont le sentiment d'avoir

<sup>112</sup> Michel DAUDEY, *op. cit.*, p. 250-251.

<sup>113</sup> Emmanuel KATTAN, *Penser le devoir de mémoire*, PUF, Questions d'éthique, 2002, 153 p., introduction.

<sup>114</sup> Jacques ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 64.

<sup>115</sup> Christophe LEWIN, *op. cit.*, p. 100.

<sup>116</sup> René DUFOUR, *op. cit.*, p. 159 épilogue.

<sup>117</sup> Michel DAUDEY, *op. cit.*, p. 254.

vécu la même expérience et en témoignent ensemble. Le récit de captivité, du genre autobiographique, tolère même la co-écriture. L'histoire d'une captivité est, dans l'esprit PG, l'histoire de la captivité.

## Bibliographie

### Partie 1

#### SOURCES

AMBRIERE (Francis), *Les grandes vacances 1939-1945*, Paris, Les éditions de la nouvelle France, 1946, 423 p.

BENDER (Charles), *Ni des héros, ni des lâches et nous étions 1 500 000, 27 août 1939 - 29 mars 1945*, dactylographié, année non précisée, 230 p.

BRUYEZ (Robert), «Une histoire d'amour», in *Les KG parlent*, Denoël, 1965, pp. 52-59.

DASSART (André), *J'étais un prisonnier*, Alger, Office d'éditions et de publicité, 1945, 222 p.

DAUDEY (Michel), *Souvenirs de guerre et de captivité*, Besançon, Character's, 1996, 254 p.

DUFOUR (René), *Captivité et évasions au pays des Sudètes*, Editions Marque-Maillard, 1982, 162 p.

FRAISSE (Paul), *Ecrits de captivité : 1940-1943*, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 1991, 175 p.

GAULT (André), *Frieda, récit d'un prisonnier de guerre*, Le Mans, Editions Cénomane, 1995, 157 p.

HYVERNAUD (Georges), *La peau et les os*, Paris, Le Dilettante, 1993, 158 p.

HYVERNAUD (Georges), «Lettre à une petite fille», in *Carnets d'oflag*, Paris, Le Dilettante, 1999, pp. 241-250.

IKOR (Roger), «La fuite du temps», in *Les KG parlent*, Denoël, 1965, pp. 68-79.

LE BRIGANT (Général), *Les indomptables*, Paris, Editions Berger-Levrault, 1948, 236 p.

MERTENS (Lucien), POINDESSAULT (Jean), *Rawwa-Ruska le camp de représailles des prisonniers de guerre évadés*, Editions du Cep, 1945, 132 p.

RINGENBACH (André), *Six années pour la patrie, 1939-1945*, Rouen, chez l'auteur, 1967, 288 p.

THIBAUT DE MAISIÈRES (Gilbert), *La clef des champs*, Editions France-Empire, 1968, 314 p.

VIDONNE (Albert), *Le jour de gloire n'est pas arrivé - Le bordel du diable - Survol des années noires*, dactylographié, année non précisée, 137 p.

VITE (Maurice), *Souvenirs de ma drôle de guerre*, dactylographié, 1983 (?), 85 p.

ZIMMERMANN (Jacques), *En revenant des kommandos*, Editions G.P., 1945, 222 p.

### Partie 2

#### ETUDES HISTORIQUES

##### Etudes sur la captivité

BOUDOT (François), «Les prisonniers des Kommandos et l'image de la France», *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n° 71, janvier 1968, pp. 49-76.

BOUDOT (François), «Le retour des prisonniers de guerre», *La Libération de la France : actes du colloque international tenu à Paris du 28 au 31 octobre 1974, comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*,

Centre National de la Recherche Scientifique, 1976, pp. 705-719.

BOUDOT (François), «Sur la psychologie du prisonnier : thèse et souvenirs», *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n° 25, janvier 1957, pp. 88-98.

BRAUDEL (Fernand), «La captivité devant l'histoire», *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n° 25, janvier 1957, pp. 3-6.

CAZENEUVE (Jean), *Essai sur la psychologie du prisonnier de guerre*, PUF, 1944, 155 p.

COCHET (François), *Les exclus de la victoire*, Paris, S.P.M et Kronos, 1992, 272 p.

COCHET (François), «Retours : des retours «décalsés» : les prisonniers de guerre et les requis du travail», *La France de 1945 : résistances, retours, renaissances*, Caen, Presse Universitaire, 1996, pp. 141-152.

COCHET (François), *Soldats sans armes, La captivité de guerre : une approche culturelle*, Bruxelles, Bruylant, 1998, 463 p.

D'HOOP (Jean-Marie), «Les évasions», *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n° 25, janvier 1957, pp. 66-77.

D'HOOP (Jean-Marie), «Propagande et attitudes politiques dans les camps de prisonniers : le cas des Oflags», *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n° 122, avril 1981, pp. 3-26.

D'HOOP (Jean-Marie), «Les prisonniers français et la communauté rurale allemande (1940-1945)», *Revue Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 147, juillet 1987, pp. 31-47.

DURAND (Yves), *Prisonniers de guerre dans les Stalags, les Oflags et les Kommandos, 1939-1945*, Paris, Hachette, 1987, 321 p.

DURAND (Yves), *La captivité - Histoire des prisonniers de guerre français 1939-1945*, Édité par la Fédération Nationale des Combattants Prisonniers de Guerre et

Combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc, 1980, 542 p.

GASCAR (Pierre), *Histoire de la captivité des Français en Allemagne (1939-1945)*, Gallimard, 1967, 317 p.

GUILLIOT (David), *Le camp de réfractaires de Kobierzyn à travers ses journaux : le Crack et l'Étape (1942-1944)*, Mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine sous la direction de Monsieur François Marcot, 2001, 140 p.

LEWIN (Christophe), *Le retour des prisonniers de guerre français : naissance et développement de la FNPG combattante 1944-1952*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986, 335 p.

MOREAU (Jean-Bernard), *Attitudes, moral et opinions des officiers français prisonniers de guerre en Allemagne (1940-1945)*, 3 volumes, thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'Université Paris-Sorbonne, 2001, 788 p.

MORET-BAILLY (Jean), «Grandes vacances et vie de château», *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n°25, janvier 1957, pp. 102-103.

SERRE (Marie-Laure), *Le camp de Rawka-Ruska à travers la mémoire des survivants*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Monsieur Olivier Dumoulin, Université de Rouen, 1996, 147 p.

## 2. Etudes sur la mémoire

AUBRAC (Lucie), «Transmission du savoir historique et mémoire : la vocation pédagogique du témoignage», in *Les images collectives de la Résistance, Territoires contemporains, Cahier de l'IMC*, n° spécial, n° 3, 1996, pp. 73-76.

BARCELLINI (Serge), «Les politiques de la mémoire - Du droit au souvenir au devoir de mémoire», *Cahier français*, n° 303, 2000, p. 24-27.

CANDAU (Joël), *Anthropologie de la mémoire*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1996, 128 p.

DOSSE (François), «La mémoire fragmentée - Paul Ricœur : entre mémoire, histoire et oubli», *Cahier français*, n° 303, 2000, pp. 15-21.

FRANK (Robert), «La mémoire dans tous ses états, La France des années noires : la mémoire empoisonnée», *Cahier français*, n° 303, 2000, pp. 56-65.

HALBWACHS (Maurice), *La mémoire collective*, Albin Michel, 1997, 295 p.

HALBWACHS (Maurice), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Albin Michel, 1994, 367 p.

KATTAN (Emmanuel), *Penser le devoir de mémoire*, PUF, Questions d'éthique, 2002, 153 p.

LAVABRE (Marie-Claire) «La mémoire fragmentée - Peut-on agir sur la mémoire ?», *Cahier français*, n° 303, 2000, pp. 8-13.

LE GOFF (Jacques), *Histoire et mémoire*, Gallimard, Folio histoire, 1988, 406 p.

NORA (Pierre), «Entre mémoire et histoire» in *Les lieux de mémoire I La République*, Paris, Gallimard, 1984, XLII - 74 p.

TODOROV (Tzvetan), *Les abus de la mémoire*, Arléa, 1995, 61 p.

WIEVIORKA (Annette), *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, 187 p.

### 3. Etudes sur les représentations

LABORIE (Pierre), *L'opinion française sous Vichy*, Paris, Seuil, L'univers historique, 1990, 405 p.

PROST (Antoine), «Sociale et culturelle, indissociablement» in RIOUX (Jean-Pierre), SIRINELLI (Jean-François) [dir.], *Pour une histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, 1996, pp. 137-146.

## Synthese :

De gevangenschap van de Franse soldaten tijdens de jaren 1939-1945 is een uniek gegeven rekening houdend met het aantal mannen die gedwongen meegevoerd en opgesloten werden in een vijandelijk land. Van de 1.800.000 Franse soldaten belandden er 1.600.000 in een Duits gevangenenkamp. Zo'n 1.000.000 onder hen verbleven er zelfs gedurende vijf jaar. Het voorliggende artikel geeft een beeld van hun gevangenschap aan de hand van achttien persoonlijke verslagen die tijdens of na de oorlog geschreven zijn en die bewaard worden in het Documentatiecentrum van het Museum van het Verzet te Besançon. Het merendeel van de bestudeerde auteurs zijn gewezen gevangenen van een Oflag (kamp voor officieren), een Stalag (kamp voor onderofficieren en soldaten) of een strafkamp voor ontsnapte officieren. De studie gaat nader in op de intieme dimensie van de verslagen en analyseert de verhalen, die soms zelfs in naam van andere gevangenen werden opgeschreven. De analyse gaat ook nader in op de schrijftuur van de tekst, op de voorstellingsswijze van de gevangenschap en het opzet van de tekst.



**MICHELA ALMERINDA MOSCA\***

*Licenciée en littérature italienne*

## **La parole littéraire contre le silence des Lagers\*\***

Par ce travail, je me propose de rédiger quelques considérations et réflexions sur la manière dont l'expérience vécue par quelques rescapés des Lagers nazis, point zéro de l'éthique et de la morale de l'Histoire, a pu trouver dans la littérature le lieu d'une libération cathartique, d'une sublimation du malheur, d'une atténuation partielle de la souffrance et d'un espace civil où le rescapé recouvre, du moins en partie, une parole

qui ne ravive pas la violence vécue, mais qui devient le vecteur de cette liberté que les camps ont tenté d'anéantir.

Pour les écrivains qui ont voulu affronter la matière concentrationnaire, il leur a été impossible d'échapper au doute que sont les modes de représentation ou de communication d'un événement qualifié à maintes reprises d'ineffable ou d'inexprimable par tant de survivants. Primo Levi, par exemple,

\* La présente contribution a été rédigée dans le prolongement du mémoire de fin d'année de l'auteur intitulé *L'Ebraismo nella letteratura italiana del Novecento esemplificazioni* (Universita' degli studi di Napoli «Federico II», Facolta' di lettere e filosofia, Corso di laurea in lettere moderne, Tesi di laurea in letteratura italiana, 2002-2003). Déposé la même année pour concourir aux «Prix de la Fondation Auschwitz», ce mémoire a été tout particulièrement apprécié par les membres du jury qui ont dès lors accordé à l'auteur le bénéfice de l'article 4 du règlement permettant au Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz de lui allouer un subside pour la poursuite de ses recherches. Le présent article en constitue le résultat.

\*\* Nous tenons à remercier de tout coeur Madame Catherine Petitjean pour sa traduction de l'italien du présent article.

était conscient des limites de sa propre écriture, non seulement parce qu'elle était celle d'un *rescapé*, mais parce qu'elle trouvait sa source dans le deuil, celui de six millions de Juifs et nous retrouvons cette interrogation dans *à la recherche des racines*: «[...] jusqu'à quel point est-ce légitime d'exploiter la violence par la littérature ?»<sup>1</sup>. Une telle question nous plonge dans le débat qui a surgi juste après la guerre, surtout en France, dans les discussions au cours desquelles critiques et écrivains considéraient qu'une littérature qui aurait pour thème la question concentrationnaire devait nécessairement trouver une nouvelle forme de communication et une nouvelle attention vis-à-vis des destinataires pour pouvoir communiquer les éléments de la violence la plus déshumanisante de toute l'Histoire. Jean Cayrol, intellectuel français et ex-déporté qui formula les caractéristiques de cette nouvelle littérature, publia un essai agressif contre «ceux qui pensent donner un aspect romantique à ce qui apparaît comme un monstre impossible à décrire<sup>2</sup>» et il a défini la littérature de fiction comme un «roman lazarien». Au travers de ce qualificatif, Cayrol a voulu donner une image forte de la condition des survivants aux camps d'extermination, des personnes qui ont expérimenté la mort pour tenter, par la suite, de vivre à nouveau avec le fardeau d'une telle expérience.

Nombreux sont les écrivains qui ont écrit une correspondance avec l'événement d'Auschwitz (pour ne citer qu'un des nombreux Lagers), des journaux intimes, des mémoires, des récits de témoignage, des

essais sur l'expérience vécue, mais aussi des romans de fiction qui puisent leurs racines dans la réalité des camps, mais qui y substituent des personnages et des situations totalement fictifs. Tant le récit construit que la fiction, ou que la narration, fondés sur le témoignage direct, contribuent à constituer un corps littéraire à qui l'on demande de raconter la Shoah, pour que la mémoire se perpétue et ne se perde pas, pour qu'une telle horreur ne se reproduise pas. Toutefois, étroitement lié à un tel devoir, on est confronté au risque d'une banalisation de la mémoire, en ce sens que celle-ci pourrait s'immobiliser et se figer à l'instant où se substitue à l'effort de remémoration un véritable condensat d'émotivité. Dans ce cas, ce n'est pas tant la quantité de souvenirs, mais davantage sa représentation qui appelle à la réflexion.

Cet essai veut précisément être une étude comparative sur le type de représentation littéraire de l'expérience des camps de concentration, au travers de l'analyse de quelques œuvres relevant soit du genre souvenir, soit du genre fiction, écrites de la main de quelques survivants. Toutefois, il est intéressant de relever, avant d'entrer dans le vif du sujet qui est notre objectif, à quel point la mystique de la mémoire, qui pourrait avoir une tendance à la spectacularisation, cache le côté humain d'Auschwitz : ici, la mémoire peut s'ériger dangereusement contre l'Histoire. C'est surtout vrai, comme certains ont d'ailleurs tenté de le faire, lorsqu'on présente la Shoah comme un tribut inexorable, aux composants archaïques de notre

<sup>1</sup> LEVI P., *La ricerca delle radici*, Turin, Einaudi, 1981,

<sup>2</sup> CAYROL J., «Témoignage et littérature», dans *Nuit et brouillard*, Paris, Fayard, 1996, p. 575.

<sup>3</sup> BENSOUSSAN G., *L'eredità di Auschwitz*, Torino, Einaudi, 2000. Pour la version française : *Auschwitz en héritage ?* Mille et une nuits, Paris, 2003.

<sup>4</sup> CARPI A., *Il diario di Gusen*, Torino, Einaudi, 1993, Préface de Corrado Stajano.

<sup>5</sup> LEVI P., *Opere*, Vol. II, p. 1006, sous la direction de Marco Belpoliti, introduction de Daniele Del Giudice, Torino, Einaudi, 1997.



Histoire et non comme le produit le plus violent de celle-ci, entièrement historique celui-là, qu'est la modernité : dans ses dimensions bureaucratiques et technocratique, dans ses composantes de rationalité, la programmation, l'organisation systématique du crime comme procédé de production. Lorsqu'on isole l'extermination de l'Histoire, faite d'humanité, de technique et de planification, la mémoire des camps en tant que témoignage pur d'une barbarie irrationnelle revient à être une forme d'oubli coupable. La pitié seule, la compassion pour les victimes, indépendante de toute réflexion sur les conditions qui ont permis l'extermination - c'est l'avertissement de Bensoussan<sup>3</sup> - ne nous met pas à l'abri du risque que le délire du génocide ne puisse pas se répéter. C'est sous cette forme de relativisme que se cache le danger encore plus grave, conclut Bensoussan en poussant à l'extrême, des agressions et des mystifications du négationnisme.

C'est pour de telles raisons que dans le choix des textes de témoignage dans un premier temps, puis dans les textes de fiction dans un deuxième temps, j'ai choisi des écrivains qui, dans leur diversité de sensibilité et d'expression, ont en commun une lucidité de description et un impératif moral toujours très clair : ne pas faire oublier ce qui s'est passé dans les Laggers.

Parmi les écrivains témoins, j'ai voulu dans un premier temps, m'arrêter d'une part sur un texte de style journal intime, *Il diario di Gusen*<sup>4</sup> de Aldo Carpi, pour sa valeur de prise de note directe de l'événement, et d'autre part, sur deux œuvres nées du témoignage de deux déportées italiennes, Giuliana Tedeschi, survivante des camps d'Auschwitz et de Birkenau, et Lidia Beccaria Rolfi, revenue de Ravensbrück et dont le texte apporte un éclairage sur les conséquences dramatiques de la déportation sur l'action de réinsertion des survivants dans la vie sociale.

Ces écrits de mémoire, exprimés avec une dignité et une pudeur extrêmes, décrivent des lieux qui semblent tantôt très similaires, tantôt très différents, pour les survivants dans leur trajet de retour vers l'enfer des camps. Néanmoins, dans la plupart des cas, transparaît une psychologie faite de hâte, de difficulté d'expression et parfois, d'un manque total d'introspection. C'est comme si ce qui est arrivé aux survivants, dès l'instant où ils se mettent à raconter, devenait extérieur à eux, étranger. Leur compte-rendu spirituel, s'il existe, ne concerne pas leur âme. Cela arrive, peut être, parce que tout ce qui a été révélé aux déportés au cours de leur internement était plus grand et dépassait les limites de leur raison et de leur âme : ils se trouvaient dans ces lieux où l'horreur était née, et après les avoir quittés, ils voulaient les voir seulement de loin, comme une maladie dont il leur fallait guérir aussi vite que possible. Toutefois, comme tant de déportés en témoignent, il est impossible de ne pas affirmer que l'acte de raconter est avant tout une recherche de soulagement, un besoin de se libérer de l'horreur et l'instant d'après, cela devient un impératif moral : le devoir de se rappeler pour ne pas tuer, une deuxième fois, les victimes des Laggers par l'oubli et le silence.

L'acte de témoigner, comme l'a si bien enseigné Primo Levi, va au-delà de la mémoire, «instrument merveilleux mais faillible<sup>5</sup>». Témoigner peut en effet consolider la parole volatile jusqu'à la rendre éternelle, mais elle prévoit avant tout un destinataire et cela, parmi les auteurs que nous allons étudier, montre bien qu'ils ne portent pas un regard lointain sur ce qu'ils ont vécu mais ils regardent avec les yeux des absents ce qui a continué à exister dans leur présent, dans le but que le destinataire puisse voir et connaître.

*Il diario di Gusen* de Aldo Carpi, est le fruit de l'effort du fils de l'auteur qui a admirablement pris soin des mémoires de son père,

l'interviewant pendant des jours et des jours pour combler les manques dans un feuillet ou l'autre de son journal. Il l'a interrogé clairement sur des personnages et des endroits qui étaient à peine cités dans le texte de son père qui, de retour à la maison, parla sans s'arrêter pendant deux jours puis ne prononça plus jamais un mot à ce sujet, refusant même de relire les feuillets de ses mémoires, ne fût-ce qu'un seul, «parce qu'il ne se sentait pas la force de le faire».

Carpi fut arrêté par les fascistes au matin du 23 janvier 1944 à Mondonico, un petit village du côté de Brianza, où il avait fui avec sa femme Maria et ses six enfants : Fiorenzo, Pinin, Giovanna, Cioni, Paolo et Piero.

Le texte naît immédiatement au Lager de Gusen (qui dépendait de celui de Mauthausen) où l'auteur avait réussi à se forger un petit espoir de survie grâce à ses talents de peintre. Carpi, en fait, était professeur à l'Académie de Brera au moment de son arrestation, après un acte de délation d'un collègue ; il avait 57 ans. Prévenu de l'arrivée des fascistes, il aurait pu facilement se sauver, mais au lieu de cela, il se dirigea vers sa maison, dans l'espoir que s'il se faisait prendre, il sauverait ses enfants qui devaient encore se trouver à la maison. Aucun d'eux, tous actifs dans la résistance, n'était à la maison. Prévenu par des habitants du village, ils avaient fui. Carpi, lui, fut conduit à San Vittore et déporté ensuite à Mauthausen pour finir à Guzen, une sorte de sous-section de Mauthausen et là, il commença à écrire son journal sur des bouts de papier, d'une écriture minuscule.

Dans le texte, Carpi raconte, avec l'intensité d'une conscience riche d'une humanité et avec la force de l'immédiateté, l'expérience épouvantable du Lager comme s'il la vivait dans la quotidienneté d'une temporalité quasi perdue, dans l'incertitude d'une pré-

carité absolue, constamment sur le fil, à deux doigts de la mort. En plus de cela, il ne faut pas oublier que le texte de Carpi fut un acte d'un courage extrême, car s'il avait été découvert en train d'écrire, ou s'il l'on avait trouvé les feuillets sur lui, il n'aurait eu aucune échappatoire.

L'auteur montre dans le journal à quel point la foi peut être source de force pour la résistance personnelle dans des conditions aussi terribles, mais aussi une formidable stimulation à surpasser le drame, en direction d'une humanité humiliée et violente. Il vit instant après instant l'inquiétude et le désespoir de l'événement tragique, qui met à l'épreuve jusqu'aux convictions religieuses les plus intimes, réussissant pourtant à dénicher la petite étincelle, l'éclat, la minuscule raison qui exhorte l'individu à vivre, qui affirme malgré les conditions extrêmes la valeur intrinsèque de son humanité.

Entre '44 et '47, vingt-huit récits de mémoire apparaissent en Italie : onze en '45, quatorze en '46 et trois en '47. La circulation de ces livres se fait dans un environnement moins restreint ; il fait partie de ces premiers écrits de mémoire composés «à chaud», comme «*si c'est un homme*», soumis à une diffusion tout aussi restreinte. Les mémoires des femmes sont assez rares : en '93, sur cent quarante-neuf écrits de mémoire, on en compte seulement une vingtaine écrits par des femmes. Ces écrits féminins, comme ceux des hommes, naissent dans l'absence la plus totale de public et de réception, jusqu'à ce qu'un mouvement féministe dans les années '70 les fasse parler.

Un livre très important ranima la discussion sur la présence des femmes dans les Lagers et sur la spécificité de leur expérience, c'est le livre *Le donne di Ravensbrück. Testimonianze di deportate politiche italiane*, (Torino, 1978), qui naquit du rapport

<sup>6</sup> TEDESCHI G., *C'è un punto sulla terra...*, Florence, La Giuntina, 1988.

et du travail d'une des deux auteurs de la Résistance passive, Anna Maria Bruzzone (enseignante de profession) et de l'ex-déportée de Mondovi, Lidia Beccaria Rolfi.

Les deux auteurs font parler quelques femmes ex-déportées. Dans leur voix résonne une expérience aussi douloureuse que variée, et il en émerge une spécificité et des faits relevants jusque là peu connus et insoupçonnés.

Les femmes qui oeuvrèrent à la mémoire, combattues par le discrédit total auquel elles furent confrontées à leur retour et par leur féminité tenacement reconstruite, choisirent pour la plupart de se taire, mais pas toutes.

Giuliana Tedeschi, par exemple, se fit témoin d'Auschwitz et de Birkenau, tant dans le texte de 1946 intitulé *Questo povero corpo* que plus tard dans l'œuvre *C'è un punto sulla terra...* Ce dernier texte naquit peu après le premier opuscule de souvenirs sur le Lager, mais il ne fut publié qu'en 1988 parce que le premier texte, publié en 1946, fut accueilli avec distraction et tout aussi vite oublié, mais il influença la sortie du deuxième qui lui, fut lu et apprécié sous sa forme manuscrite par un public restreint de lecteurs.

Giuliana Tedeschi, née en 1914, est une Juive milanaise d'une trentaine d'année lors de son arrestation, elle était professeur de Lettres dans un lycée et mère de deux petites filles. Elle fut déportée à Auschwitz avec son mari et sa belle-sœur, qui eux ne sont jamais revenus. Auschwitz, non loin de Cracovie, fut construit en '40 mais à partir de '42, on y commença l'usage des gaz Zyklon-B comme outil pratique à l'extermination. Il fallait alors équiper le camp avec des locaux adaptés aux chambres à gaz : c'est ainsi que naquit, à côté d'Auschwitz, le camp de Birkenau. Giuliana Tedeschi vécut personnellement cette réalité jusqu'au 17 janvier '45, alors que l'avancée de l'Armée Rouge contraignit les SS à évacuer Auschwitz où

des milliers de prisonniers furent jetés sur les routes, dans le gel, pour ce que l'on a appelé la «marche de la mort». Giuliana Tedeschi arriva à Birkenau le 11 avril 1944 et sa première sensation fut une nausée due au climat à cent lieues de ce qu'elle avait connu, un climat fait de promiscuité et de saleté, au milieu d'une humanité moribonde. Au milieu de tant d'autres femmes, amies et ennemies, Giuliana s'efforce de se détacher de son passé, du climat chaud et accueillant de la chaleur familiale, du monde bourgeois, riche et cultivé, où elle est née. Elle se plonge dans une réalité toute autre à présent : celle des frustrations et des coups des officiers SS. La période où se déroule les faits relatés dans *C'è un punto sulla terra* est celle d'avril 1944 à avril 1945. Les lieux décrits dans le texte sont le Lager des femmes de Birkenau et puis d'Auschwitz, et enfin les régions traversées durant l'évacuation du camp jusqu'à la libération.

L'auteur montre comment le Lager permet de connaître de nombreuses histoires similaires : des apatrides poursuivis depuis leur naissance, des femmes accusées faussement d'avoir fait grève. Mais on trouvait dans les camps aussi un noyau d'affection, comme celui de la vieille Zilly, qui venait embrasser Giulia comme sa fille et lui rendait courage en lui disant que ses filles étaient en sécurité et qu'elles avaient à manger. La première des priorités était de ne pas se souvenir de la réalité d'avant, pour ne pas la regretter et survivre, dans un monde sans aucune rationalité, où tout pouvait arriver sans raison, le bien comme le mal.

L'attitude de la narratrice est celle d'une femme qui n'atténue ni ne masque son identité féminine mais qui, pudiquement, fait en sorte qu'elle devienne la clef pour comprendre la souffrance et les sentiments qu'elle a vécus : tout se rapporte à son physique. Survivre et trouver en soi les énergies vitales pour réagir à l'anéantissement quotidien du

Lager (et à la honte de parler de soi une fois sortie des camps) nécessitait une fameuse vitalité et un courage exemplaire. Le message récurrent du texte de Tedeschi est le suivant : dans les camps, chaque fois que les abysses tentaient de l'enfermer dans un profond désespoir, l'auteur fondait sa résistance quotidienne sur un courageux équilibre entre l'appel à sa mémoire des dons de sa vie passée (la culture, les valeurs morales, les souvenirs familiaux) et la résignation à en être dépossédée et à une vie perdue. Cela permit à l'écrivain de ne pas être assailli par les souvenirs en tant que tels, comme ce fut le cas pour des compagnes de captivité qu'il vit sombrer sous l'assaut des souvenirs. Tedeschi nous enseigne comment survivre à Auschwitz ; survivre au mal suprême signifie apprendre à accepter que la réalité aille à l'encontre de toute logique : chercher dans les faits une quelconque logique est synonyme de folie. Même la vieille « échelle sociale » semble avoir muté : l'environnement dans lequel on apprend le plus et où l'on apprend les nouveautés, dans un fatras de langues différentes, ce sont les douches ; la « classe sociale » qui jouit des plus grands privilèges est composée des prostituées du bordel, ouvert à Auschwitz en 1943, dans un pavillon destiné aux prisonnières aryennes et réservé aux plaisirs des SS, un « travail » qui excluait les juives parce que les lois de Nüremberg de '35 avaient décrété que tout rapport sexuel entre un allemand et une juive était « un crime contre la race » qui portait atteinte à la pureté du sang allemand.

L'écriture de Tedeschi révèle l'énergie vitale de l'auteur. En fait, il est privé des modules figés de défense et ne craint pas de s'abandonner à toute urgence intérieure. Les objets de son discours sont multiples, le « je » et le « nous » de la première personne, la troisième personne du singulier et du pluriel alter-

nent librement. Dans ce discours agité et empreint de la segmentation de la révocation, qui fait s'alterner les moments dans le Lager et les moments qui le précèdent, et qui se fait l'écho d'une réalité psychique que le Lager n'a pas réussi à gommer, et c'est précisément là une des raisons qui fait la force du texte de Giuliana Tedeschi.

Un autre texte de témoignage féminin est *L'esile filo della memoria : un drammatico ritorno alla libertà*<sup>7</sup> de Lidia Beccaria Rolfi. L'auteur, né en '25 à Mondovì dans le Piémont, en plein régime fasciste, est issu d'une famille de villageois, entre à dix-huit ans dans la Résistance comme coursière de la 15<sup>e</sup> brigade Garibaldi « Saluzzo ». Arrêtée en avril '44, elle fut déportée deux mois plus tard au camp d'extermination de Ravensbrück. A son retour du Lager, elle souffre de graves problèmes de communication avec sa propre mère. Sur les femmes ex-déportées se greffait un problème supplémentaire, lié à une forme de désapprobation sociale pour avoir échappé au contrôle familial (qui se traduisait parfois par de la honte) : le retour de ces femmes sont donc différents de ceux des ex-déportés masculin. Il planait sur les rescapées des camps comme un air de viol sexuel, comme si le simple fait « d'avoir fait l'Allemagne », comme on disait alors, leur avait fait perdre toute bonne réputation, qui constituerait pourtant un patrimoine plus que jamais nécessaire pour les biographies féminines des années '40. *L'esile filo della memoria. Ravensbrück, 1945 : un drammatico ritorno alla libertà* est un livre fort douloureux également, qui mérite d'être connu surtout pour ses aspects beaucoup moins explorés propres aux femmes.

Toutes les horreurs de ce livre se déroulent depuis 1925, c'est-à-dire depuis l'année de

<sup>7</sup> BECCARIA ROLFI L., *L'esile filo della memoria : Ravensbrück 1945, un drammatico ritorno alla libertà*, Turin, Einaudi, 1996.

naissance de l'auteur, jusqu'en 1944, année de son retour au foyer. Ravensbrück est le lieu principal : perdu dans la nature, petit, entouré d'arbres séculaires, désert et inhospitalier. Lidia explique que le but du camp, au début, était de «rééduquer» les antinazis. Le matin, dans les blocks, des baraques en bois qui servaient d'habitations pour les prisonnières, toutes les déportées étaient contraintes de passer les lits au peigne, millimètre par millimètre, sans la moindre trace de pli, puis le peigne devait être rangé exactement à la même place après usage, et dans la même position. Elles ne pouvaient pas se laisser prendre à cause de cela. Si la moindre règle était transgressée, les punitions allaient de la simple gifle aux vingt-cinq coups de bâton sur le dos.

Le 26 avril 1945, au soir, un incendie éclata : les armées S.S., soudainement déconfites par l'approche des alliés, veulent détruire les preuves de leurs crimes. Les Kapos rassemblent toutes les déportées et se mettent en chemin, pour neuf jours interminables, sans le moindre arrêt. Tout au long du chemin, des déportées moururent de froid. Lidia et une de ses compagnes de déportation poursuivirent leur chemin. Pendant le trajet, elles rencontrent des personnes qui leur portent secours et au bout de quelques jours, elles furent sur le chemin du retour vers chez elles. Au total, il leur fallut 16 jours. Le 1<sup>er</sup> septembre 1945, elles arrivaient à destination.

Le fil rouge de la mémoire livré dans le petit livre de Lidia Beccaria est celui du retour de Ravensbrück vers chez elle et la lente reprise du cours de la vie quotidienne dans sa province de Cuneo de l'après-guerre qui, dès la fin de celle-ci, afficha une certaine suspicion envers une fille du pays qui tolère peu de contraintes dans une Italie provinciale et bigote, qui fréquente les sièges des partis et qui cherche à raconter tout ce qu'elle a vécu. Comme dans la plupart des

livres à caractère de mémoire sur la déportation, le livre de Beccaria Rolfi met en avant le malaise de celle qui, une fois revenue du Lager, se met à raconter aux siens restés à la maison, et qui se heurte à l'incrédulité, au soupçon de l'exagération. Toutefois, parmi de nombreux écrits similaires - et je pense notamment aux *naufragés et rescapés* de Primo Levi - une telle difficulté à être écouté et cru, à laquelle il a fallu faire face pendant des années, s'est transformée en un mal-être profond et sans échappatoire ; dans le livre de Beccaria Rolfi, tout cela est relaté avec une singulière fraîcheur par un tempérament de jeune fille désormais insensible aux bigoteries paysannes, aux prédications des inspecteurs scolaires qui recommandent aux maîtres d'école de porter des tabliers noirs et de vivre une vie monacale.

Le fil de la mémoire qui conduit l'auteur, dans son pèlerinage en Europe, dans une galerie de personnage inoubliables, n'est pas du tout «négligeable» : l'expérience que le livre raconte, avec retenue et chaleur, n'apparaît pas lointaine, mais bien vivante, palpitante. Le climat de l'époque est décrit avec peu de notes, quelques descriptions d'ambiances, et peu d'adjectifs. Lidia raconte aussi la compréhension des compagnons de déportation, les seuls à avoir fait preuve de volonté pour l'écouter, elle, survivante de Ravensbrück, mais eux aussi qui, avec leurs propres souvenirs, la replongeaient dans le climat des Lagers, la ramenant aux temps obscurs et aux cauchemars qu'elles cherchaient à fuir.

Si la nécessité toujours plus implacable du survivant, une fois reconquise sa liberté tant inespérée et avec elle, une vie qui avait perdu tout sens des valeurs traditionnelles à l'intérieur des camps, est la nécessité de raconter au monde une expérience inimaginable, le temps qui passe détermine un changement décisif dans la nature des œuvres littéraires sur les camps. A l'attitude du témoin,

qui révèle à une communauté d'ignares de nouveaux éléments sur la réalité de son expérience en tant que personne humaine, se substitue petit à petit l'attitude du narrateur ; à la volonté d'apporter de nouvelles preuves, se substitue la volonté de se construire, au travers d'une série de récits et de réflexions sur la nature même de l'offense, une nouvelle identité. Du même coup, on assiste au changement de rapport entre le narrateur et le lecteur : le destinataire de ces nouvelles œuvres littéraires (œuvres de pseudo-fiction en réalité), n'est plus un public ignare et anxieux de savoir, au contraire, il se compose d'un ensemble de personnes informées et conscientes et qui partagent implicitement le même système de valeurs dont il est question.

Le texte narratif de fiction, en outre, a la faculté de franchir les limites de l'histoire, puisqu'il a l'opportunité de construire une adéquation parfaite entre la réalité des faits et la fiction. Les auteurs de romans de fiction, qui se mettent à tenter d'aborder la matière concentrationnaire, montrent qu'ils ont pris conscience du «pouvoir» de l'œuvre littéraire de nouer des relations avec la réalité, avec des moyens et des temps qui lui sont propres. C'est comme si la littérature contemporaine s'étendait lentement en s'appropriant un droit d'expression véhiculé par l'intellectuel en vertu des horreurs qu'il a commises ou laissé commettre dans le passé. Une littérature de fiction de ce genre-là devient par contre le moyen premier par lequel s'exprime la parole de tous ceux qui en furent privés et condamnés au silence.

A ce stade, il m'a semblé intéressant de m'arrêter un instant sur *Transit*<sup>8</sup>, un de ces nombreux romans d'Edith Bruck, écrivaine anglaise qui a survécu aux camps et qui a écrit

une grande partie de ses textes en italien. La protagoniste de *Transit* s'appelle Melinda, c'est une jeune femme ex-déportée des camps de concentration, qui est consultante d'un réalisateur d'un film sur le thème de la déportation tourné en Hongrie au début des années '60. Dans tout le roman, tout au long de la succession d'aventures et des rencontres entre les personnages, plane une atmosphère d'angoisse. Dans la réalité quotidienne, les personnages principaux vont et viennent dans cette inquiétude qui est projetée aussi dans leurs rapports aux objets et aux personnes qui, d'une certaine manière, se repositionnent de façon presque toujours psychologique, comme victime ou persécutée.

Si on analyse le roman de Bruck et si on le confronte à d'autres textes autobiographiques précédemment examinés, il s'en dégage le sentiment que la voix narrative résulte synchroniquement du sujet et de l'objet de la réflexion, mais qu'à la différence des écrits de témoignage, le récit se transforme automatiquement dans l'autre en un registre d'une condition représentée par l'homologie entre introspection autobiographique et portrait pictural dans lequel l'auteur prend tour à tour la place du modèle et du peintre. La narratrice semble en fait devenir l'écrivain de l'existence du personnage qui observe la vie et qui, en même temps, est le soi et le non-soi.

Ce décentrement cognitif devient une sorte de bi-location introspective, un dédoublement qui permet et autorise ouvertement Bruck à examiner attentivement et décrire les parties d'elle-même en qualité de spectatrice, comme si elle observait la vie d'autrui, voire l'existence d'un autre.

<sup>8</sup> BRUCK E., *Transit*, Padova, Marsilio, 1975.

<sup>9</sup> MILLU L., *Il fumo di Birkenau*, Firenze, La Giuntina, 1988.

<sup>10</sup> MILLU L., *I ponti du Schwerin*, Genova, Le Mani, 1978.

La distanciation bi-locative est un acte créatif au sein même du processus narratif qui conduit la narratrice à observer avec une curiosité et une attention insolites, comme si face à elle se trouvait un étranger qui réincarnât toute sa propre vie.

Une telle attitude paradoxale présente un effet positif parce qu'il aide tout à la fois à approcher le soi narrateur et à s'en distancer, rendant par là tout son potentiel au processus narratif et en facilitant le récit.

Ce dédoublement facilite la consolidation des sens du soi au travers de l'acceptation de la réalité subjective qu'ils sont devenus, et peut-être pour cette raison, les mots de Bruck apparaissent plus lucides et plus combattifs.

C'est là que réside une des différences entre un texte de témoignage et un texte de fiction, nés pourtant de la même expérience concentrationnaire : le discriminant est «l'après», c'est-à-dire le moyen selon lequel le survivant essaie de se confronter à l'expérience qu'il a vécue.

En prenant l'exemple du roman *Transit*, de Bruck, qui était notre point de départ, on peut remarquer à quel point la bi-location cognitive du contexte narratif se situe à différents niveaux.

Tout d'abord, comme transposition entre la première personne et la troisième, lui ou elle, ce qui amène à trouver une collocation à l'extérieur de soi (Melinda porte en elle les projections de l'*alter ego* de l'auteur) où le sujet s'auto-contemple comme s'il était un autre individu. Un autre niveau est celui de la capacité à localiser son propre soi dans le passé, pour ensuite se projeter dans le futur par le biais de la dimension projective, stimulée par l'auto-narration, dans une bi-location temporelle du passé au présent et au futur.

Il faut toutefois signaler qu'à la fin du roman, même si l'auteur démontre qu'il a été pos-

sible de tenter la distanciation existentielle à travers l'expédient fictionnel, le message qu'elle confie au personnage principal est bien celui d'une condition de précarité éternelle. Melinda a l'impression d'être au bout d'un tunnel, dont elle visualise bien la fin, mais malgré cela, elle se sent physiquement encore dans un trou noir. Ce que l'écrivain semble souligner est précisément cette sensation, comme celle qu'éprouve tous ceux qui sont sortis physiquement du Lager, mais qui ne peuvent pas le faire entièrement au niveau de leur expérience personnelle, malgré toutes les sublimations et activations psychiques ou les actions tangibles de la vie quotidienne.

Il en va tout autrement pour une autre rescapée, Liana Millu, auteur du recueil de nouvelles *Il fumo di Birkenau*<sup>9</sup> écrit en '47 et *I ponti di Schwerin*<sup>10</sup> écrit bien plus tard.

En 1978, Liana Millu publiera *I ponti di Schwerin*, écrit entre 1972 et 1974, qui est l'histoire du retour de Elmina, *alter ego* de l'auteur, mais qui est aussi une tentative de roman autobiographique désenchanté et partiel, au travers de continuels flash-back sur la vie de prisonnière et sa vie d'enfant, d'adolescente et de jeune adulte avant la guerre. Les plans successifs du présent sont abordés à la première personne, tandis que ceux du passé le sont à la troisième personne, marquant l'espace d'un regard post-traumatique sur un Soi personnel et historique.

Toutefois, il m'a semblé plus intéressant de m'arrêter sur le premier texte de Millu, *Il fumo di Birkenau*, publié aux éditions milanaises La Prora, puisque les nouvelles qu'il contient constituent le premier récit italien et féminin de la Shoah qui ne soit pas strictement lié à une dimension telle que le journal, comme par exemple *Perché gli altri dimenticano* de Bruno Piazza et même chez Levi qui publie la même année, en 1947, *Se questo è un uomo*, chez De Silva.

Ici, la dimension autobiographique fait place au caractère d'objectivité non rhétorique à la sobriété narrative, ainsi qu'à l'absence totale de pathétisme tout au long des nouvelles pourtant très amères. Un sens de solidarité, même physique, entre les internées ; l'affabulation patriarcale sur la Maternité et sur l'Amour, que Levi lui-même semble indiquer comme «trait majeur» qui doit avoir certainement contribué à sauver Millu, et pas seulement sa raison.

La narration se développe autour de six histoires de femmes : Maria, qui cache autant que faire se peut sa grossesse ; Zina, qui meurt pour sauver un homme qui lui rappelle son mari ; Lily, la petite couturière, envoyée à la mort par caprice d'un Kapo ; Bruna, qui se suicide avec son fils encore adolescent ; Lise, partagée entre la possibilité de se sauver et la fidélité à son mari et enfin, les deux sœurs hollandaises que le destin sépare tragiquement en raison de la prostitution. Dans ces récits, l'auteur donne la parole à une série d'expériences féminines marginales qui ont tissé sa propre survie ; outre la prière et l'ancrage des affections, elle met en relief des éléments apparemment banaux, comme une aiguille, des fleurs qui cachent un camp de la mort, un morceau de savon, un fragment de miroir.

Le présent article est né de l'étude de quelques écrits de témoignage et des textes de fiction qui sont l'œuvre de survivants, mais aussi d'une longue analyse détaillée de très nombreuses interviews de déportés, et de l'analyse de leur parcours de vie *après* le Lager. Et ce qui en ressort, c'est une valeur

chorale pudique, un cri sourd et digne qui vibre contre le silence du temps, et qui s'élève, unanime, dans un acte de témoignage, d'expérience vécue par la presque totalité des survivants, soit comme un refuge cathartique, soit comme un impérieux devoir éthique.

Le chemin parcouru tout au long de cette étude m'a permis de me forger la conviction personnelle que la recherche d'un silence volontaire et perpétuel par les survivants autour de l'expérience concentrationnaire, qui naîtrait comme un acte volontaire de réduire à néant tout souvenir, se heurterait à un paradoxe très fort : l'expérience extrême du silence forcé de l'être humain, que nous rejetons - par tant de témoignages - d'avoir été au Lager, trouve presque toujours sa libération dans l'acte de communication<sup>11</sup>.

Ce que l'on veut mettre en évidence est que le rare silence prostré de certains survivants est presque toujours né non pas d'une décision volontaire de réticence, mais bien de causes et d'événements de contingences, de faits sociaux et extérieurs contre lesquels le déporté a été obligé de lutter en retournant dans son pays : la honte pour les femmes violées dans les camps, les sévices contre l'homosexualité pour les déportés au «triangle rose», la honte de ne pas avoir participé jusqu'au bout à la grande guerre pour les déportés partisans. On peut aussi noter que la cause de ces silences trouve son origine dans les limites et les préjudices sociaux non pas du déporté proprement dit, mais de la société qui n'a pas été, du moins au début, prête

<sup>11</sup> «... Je savais que mes espoirs de salut étaient minimes, je savais aussi que, si je survivais, je *devrais* raconter, que je ne pourrais pas m'en empêcher ; mais aussi que le fait de raconter, de témoigner, était un but pour lequel il valait la peine de vivre. Non pas vivre *et* raconter, mais vivre *pour* raconter.», LEVI P., *Itinéraire d'un écrivain juif*, 1982, dans «Primo Levi, *L'asimmetria e la vita*, Turin, Einaudi, 2002. Traduction française de Nathalie Bauer, Robert Laffont, 2004, p. 270.

<sup>12</sup> KOHOUT J., *Gli uomini con il triangolo rosa, testimonianza di un omosessuale deportato in campo di concentramento dal 1939 al 1945*, Torino, Sonda, 1991.

<sup>13</sup> SEEL P., I, *Pierre Seel, Deported Homosexual, A Memoir of Nazi Terror*, New York, Basic books, 1995 ; *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel*, Paris, Calmann-Lévy, 1994.



à les accueillir. Comme l'a affirmé l'historien Klaus Müller, «parler des expériences des survivants homosexuels signifie parler de leur silence : plus de 99% des survivants n'ont jamais témoigné».

Il en va tout autrement pour le cas éditorial de Heinz Heger, pseudonyme pour Josef Kohout : il est le premier à avoir témoigné par écrit<sup>12</sup> sur les expériences du nazisme, et il est resté pendant des décennies, sous son pseudonyme, le seul à avoir témoigné, jusqu'à la publication de l'autobiographie de Pierre Seel en 1994 («Moi, Pierre Seel, Homosexuel déporté»). Heger écrit son texte entre 1967 et 1968, mais ce n'est qu'en 1972 qu'il trouve un éditeur et dans les premières années, le texte est passé sous silence. La crédibilité du témoignage est minée par le manque d'indices clairs sur l'auteur et la possibilité de soumettre ce témoignage à une vérification. L'œuvre de Heger offre un intérêt particulier non seulement parce qu'elle constitue un des rares cas de témoignage direct sur la persécution des homosexuels, mais aussi pour la conscience qu'il avait de constituer un document d'importance tant du point de vue historique que moral, comme le prouvent de nombreuses invitations au public pour qu'il accueille le message d'en perpétuer la mémoire.

L'écriture de Pierre Seel, par contre, est un témoignage capital sur le silence gardé pendant des années par un survivant. Après son retour de Schirmeck, Seel fut à nouveau accepté par sa famille à condition de ne jamais parler des motifs de son incarcération - son homosexualité - et donc, de ne jamais parler du Lager.

*«... après le silence que mon père m'imposa quant à mon homosexualité, celui-ci resta de rigueur après mon retour du camp de Schirmeck dans ma famille : aucune confiance de ma part, aucune discussion de leur part. Tous agissaient de même, comme s'il ne s'était rien passé [...]. Je*

*revins et je restai comme une figure incertaine : de toute évidence, je n'avais pas encore compris que j'étais resté en vie. Les cauchemars m'assaillaient de jour comme de nuit, mais je m'exerçais au silence.»<sup>13</sup>*

Le silence devint son mode de vie. Ce n'est qu'après la séparation d'avec son épouse qu'il décida de briser ce silence qui lui était imposé. Ce fut en particulier un moyen de se souvenir de l'assassinat de son ami Jo qui ne l'abandonna pas.

*«[...] Oublier ? Effacer ? C'est comme si j'avais concentré, dans les griffes des nazis, toute ma volonté sur l'idée de survivre, et non sur celle de me rappeler. Je me suis mis à raconter uniquement des fragments accidentels, dont le désordre me fit douter.»*

Seel décrit des moments de perte totale d'identité, ce qui signifie aussi une perte de la mémoire. Le silence qui en découle, après sa libération, avait entamé son identité. Les annotations plus sereines se retrouvent après qu'il se fût confié à sa mère, peu avant la mort de cette dernière. De toute façon, la récupération de ce sentiment de soi fut aussitôt perdu lors de ce décès.

*«Quand elle fut partie, elle emporta avec elle le souvenir de ma déportation, de mon homosexualité et du meurtre de Jo ; par la suite, il y eut une fracture dans ma vie et ma mémoire resta ensevelie avec celle qui m'avait compris, qui avait rendu le souvenir possible.»*

Son auto-extranéité naît d'un environnement destructeur. Quand le contexte a changé, il a eu le courage d'enfreindre le silence. Ses souvenirs convergent, comme ceux de Kohout, vers une reconnaissance publique des persécutions nazies envers les homosexuels. Ils se démarquent toutefois du témoignage de Kohout parce qu'ils ne se limitent pas aux années 1933-1945. Ils décrivent les «années de la honte», son après-guerre et il va jusqu'en 1993.

Cette réflexion sur la cause du silence de certains déportés est, de toute évidence, uniquement un processus personnel de pensée qui arrête sa démarche face à la décision de tous les déportés qui ont choisi le chemin de la réticence : la perte de parole, l'impossibilité de définir le lien au traumatisme vécu, la diminution des facultés de sentir et de dire les choses chez certains déportés plongés dans le vide existentiel du monde qui les entoure, tout cela constitue des causes d'atténuation de leur réticence. Personnellement, toutefois, je pense que le pouvoir cathartique de l'écriture et l'écoute solidaire d'un civil qui se définit comme tel réussit à briser le mur de ces silences, même s'ils sont dignes d'un respect fraternel.

## Synthese

Dit artikel gaat nader in op de wijze waarop de overlevenden van de nazi-kampen in de literatuur een plaats van een zuiverende bevrijding gevonden hebben. Welke zijn de

grenzen die een schrijver zich oplegt wanneer hij over een gebeurtenis vertelt die door de overlevenden als onuitsprekelijk wordt omschreven? Welke zijn de essentiële vragen die schrijvers oproepen die de hel van de kampen meegemaakt hebben? Primo Levi vraagt zich in *La ricerca delle radici* af of het wel noodzakelijk en legitiem is om het geweld via de literatuur te exploiteren. Van zijn kant meent Jean Cayrol dat de literatuur over de concentratiekampen een nieuwe vorm van communicatie oproept die hij omschrijft als de «lazarische roman», de enige die in staat is om verslag te doen van de ervaring van diegene die de dood in de ogen hebben gezien en die vervolgens geprobeerd hebben om met een dergelijke last verder te leven. Doorheen een vergelijkende studie van de verschillende genres die toelaten de Sjoah te verwoorden - dagboeken, memoires, getuigenverhalen, essays, maar ook fictionele romans - overloopt de auteur de verschillende types van mogelijke literaire voorstellingen van de kampervaring.

**MAGDALENA IZABELLA SACHA**

*Dr. en Philologie*

## **Le chêne de Goethe ou la protection des monuments naturels dans le III<sup>e</sup> Reich \***

### **Note d'introduction**

Le présent article a pour origine les matériaux recueillis au cours des années 2000-2004 en vue de la préparation de ma thèse de doctorat intitulée : «L'image de la culture des *lager* dans les témoignages des déportés du camp de concentration de Buchenwald». La thèse contient trois chapitres (I : Le lieu et le temps du drame - un cursus historique ; II : Les participants aux

événements - un cursus social ; III : La culture au-delà du fil barbelé - les conditions et les formes d'activités culturelles dans le camp de concentration de Buchenwald) et un supplément de 130 poèmes en polonais et en allemand écrits dans le camp de concentration de Buchenwald. La thèse a été soutenue à l'Université de Gdansk en juin 2004 et a reçu la mention *summa cum laude*.

\* Défendue à l'Université de Gdansk en 2004, la thèse de doctorat de Magdalena Izabella SACHA intitulée *Obraz Kultury Lagrowej w Świadectwach Więźniów Obozu Koncentracyjnego Buchenwald* a été déposée pour concourir aux « Prix de la Fondation Auschwitz » 2004-2005. Ayant été tout particulièrement appréciée par les membres du jury, ceux-ci ont accordé à l'auteur le bénéfice de l'article 4 du règlement permettant au Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz de lui allouer un subside pour la poursuite de ses recherches. Le présent article, originellement intitulé *Dàs Goethego, czyli o ochronie pomników przyrody w III Rzeszy*, en constitue le résultat. Nous remercions chaleureusement Monsieur Sebastien Rejak pour sa traduction du polonais de l'article ainsi que Monsieur Hans-Siegfried Lamm pour sa révision de « fond » de celle-ci. Qu'ils trouvent ici l'expression de toute notre gratitude.

Parmi les thèmes les plus intéressants qui, jusqu'ici, n'ont pas été abordés plus profondément au sein du discours scientifique, il y a celui de la proximité de Weimar, et notamment de la présence, pour ainsi dire métaphysique, de Johann Wolfgang Goethe sur l'Ettersberg, un lieu populaire de promenades à l'époque du grand humaniste, qui fut transformé en camp de concentration à l'époque de la folie déchaînée par les nationaux-socialistes. Cette donnée apparaît souvent dans les écritures lyriques des déportés, et, par ailleurs, pas uniquement dans celles des prisonniers de Buchenwald. Imaginez quel fut mon étonnement après avoir lu l'un des romans poétiques de Michał Maksymilian Borwicz, poète et littéraire juif déporté au camp d'extermination de Lwow qui, en 1943, décrivait de la manière suivante une visite imaginaire d'humanistes de Weimar au camp<sup>1</sup> :

*Messieurs, d'où vous êtes-vous éloignés ?*

*(L'un, la tête charmante, fier, grand ;  
l'autre, frêle, au regard magnétique,  
enflammé, répondent doucement).*

*C'est de Weimar que nous venons.*

*Je les reconnais, naturellement : Monsieur  
Schiller, Monsieur Goethe...*

*Si vous vouliez voir le camp...*

*À Goethe : Peut-être trouverez-vous ici le  
but final,*

*Pour dire enfin au moment :*

*- Verweile doch, du bist so schön !*

La question de l'interférence des réalités - celle présente et celle vécue relevant de l'humanisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui semble naïve en regard de la shoah - était un sujet bien pré-

sent dans les pensées de beaucoup de déportés qui connaissaient bien l'importance de Weimar pour la culture allemande et européenne. Les détenus du camp de Buchenwald étaient chaque jour confrontés à son important passé, ou plutôt à sa parodie symbolisée par ce chêne massif cerné d'une palissade qui se trouvait près de la cuisine des prisonniers, connu dans la tradition comme étant «le chêne de Goethe». Le présent article tente de saisir le symbolisme complexe de ce lieu de mémoire pour les deux acteurs du drame de Buchenwald.



Le «chêne de Goethe». Dessin de Georges Despaux publié en p. 181 de l'ouvrage intitulé Georges Despaux, Buchenwald 1944-1945 aux éditions EPO, Berchem, 2006. Nous remercions vivement Monsieur Rik Van Molokot, concepteur de ce livre développé par l'Association «Kunst en Democratie», et les Editions EPO pour nous avoir autorisé à reproduire ce dessin.

## Lieu de mémoire

Un dessin peu connu et au premier regard difficile à déchiffrer de Boris Taslitzky<sup>2</sup> représente un homme mince, voire même rabougri, des lunettes rondes sur le nez et

<sup>1</sup> Michał M. BORWICZ, poème écrit dans le camp de concentration de Lwow-Janowska, publié dans *Pieśń ujdzie cało...* Antologia wierszy o Żydach pod okupacją niemiecką, Warszawa - Łódź - Kraków, 1947.

<sup>2</sup> Dessin de Boris TASLITZKY paru dans : *Konzentrationslager Buchenwald 1937-1945. Begleitband zur ständigen historischen Ausstellung*, hg. von der Gedenkstätte Buchenwald, erstellt von H. STEIN, Göttingen, 1999, p. 226.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 298.

qui, s'appuyant des deux bras sur une table située au premier plan, laisse à un autre personnage, plutôt athlétique et musclé, le soin de changer le bandage entourant avec fantaisie sa tête de malheureux. L'homme à lunettes est nu ; le fin trait du dessinateur révèle la fragilité du corps, ses muscles creux, sa poitrine décharnée et l'emplâtre mise, sous le sein droit, sur ses côtes protubérantes. Les contours de ses cuisses interfèrent avec ceux de la table ; ce n'est presque plus qu'un fantôme au travers de la chair duquel on aperçoit des objets plus solides et plus durables que le corps mortel.



Dessin de Boris Taslitzky sous-titré «Le professeur Halbwachs (du Collège de France) subit les soins, quelques jours avant sa mort» (Maurice Halbwachs, auteur de *La Mémoire collective*, fut un précurseur de la réflexion des historiens sur la mémoire et l'histoire).

Le dessin décrit ci-dessus, esquissé dans le camp de concentration de Buchenwald en début 1945, représente Maurice Halbwachs dans une baraque-hôpital de l'ainsi nommé

«Petit Camp» durant un renouvellement de pansement en papier. Professeur à la Sorbonne, sociologue, économiste et psychologue, déporté avec son fils cadet au camp de concentration de Buchenwald en août 1944, il est décédé le 15 mars 1945, quatre jours après son soixante-huitième anniversaire. Après plusieurs mois de détention passés dans ce camp de tentes et de baraques en bois comme prisonnier n° 77161, il fut reconnu par un *Lagerarzt* allemand «invalide incapable d'être transporté».

Je rappelle la personne du savant français pour deux raisons. Premièrement parce que c'est lui qui, dans l'œuvre de sa vie, a créé la théorie de la «mémoire collective». Deuxièmement en raison d'un événement dont Halbwachs a pu - mais pas dû - être témoin à Buchenwald, le 24 août 1944, quatre jours après son arrivée au camp. Rappelons-nous les apports de Halbwachs : élève de Durkheim, auteur d'ouvrages tels «Les cadres sociaux de la mémoire» (1925)<sup>4</sup> et «La mémoire collective» (1950), il a élaboré une théorie originale de la mémoire «collective», ou «sociale», qui s'écarte, au croisement des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de la compréhension populaire d'une mémoire collective vue comme héréditaire. Selon Halbwachs, le processus de formation de l'homme en tant que membre d'une communauté et d'une culture donnée n'est pas le résultat d'une évolution phylogénétique (ou biologique) mais d'une socialisation et d'une transmission culturelle<sup>5</sup>. Halbwachs conçoit la notion de mémoire collective comme une «mémoire quotidienne» qui se caractérise par un manque de spécialisation, par l'arbitraire et la permutableté des rôles de destinataires et d'auteurs de communiqués, ainsi que par une thématique facultative et une non-organisation. Un tel système de communication interpersonnelle est pour lui la base sur laquelle se crée la mémoire individuelle qui, à son tour, est transmise socialement et

concerne le groupe. Selon Halbwachs, chaque mémoire collective ne naît qu'en communication avec les autres ; ces «autres», par contre, constituent un groupe qui a une idée de soi basée sur la conscience d'un passé commun. Il existe plusieurs types de groupes : familles, voisins, syndicats, partis politiques, sociétés, voire nations. Ce genre de mémoire constitue l'objet de recherche de l'*oral history*. Halbwachs était parmi les premiers à poser la question des cadres sociaux dans lesquels se constitue une mémoire collective du passé. Il aborde l'analyse de cette problématique par une double perspective : d'un côté, il examine les mécanismes qui forment les façons dont on se souvient du passé ; de l'autre, il étudie les phénomènes fondamentaux de diverses pratiques de commémoration<sup>6</sup>.

Les dites pratiques peuvent être focalisées sur des lieux de mémoire spécifiques, nommés ainsi par les successeurs du sociologue qui mourût dans le camp, des lieux qui «possèdent leur propre histoire<sup>7</sup>». De tels lieux - comme les lieux topographiques, symboliques et fonctionnels - peuvent être conçus comme des objets d'ensembles de pratiques

mnémotechniques ou bien comme des *dépositaires de la culture*.

L'objectif de cet article est la description du fonctionnement, dans la mémoire collective, d'un des *lieux de mémoire* liés à la période de la littérature allemande classique, ainsi qu'à l'histoire d'un des plus grands camps de concentration du III<sup>e</sup> Reich. Il s'agira de l'ainsi nommé «chêne de Goethe» qui, au moins depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, se trouvait sur le côté nord du mont Ettersberg. La montagne est située à environ dix kilomètres de Weimar où habitait, de 1775 à 1832, le plus grand poète d'Allemagne. Avant de parvenir à une reconstruction de la manière dont ce lieu fonctionnait dans la «mémoire sociale», je me permets de poser une question qui restera à jamais sans réponse : le 24 août 1944, Maurice Halbwachs, âgé de soixante-sept ans, vêtu de la défroque rayée de nouveau *Zugang* (nouvel arrivé, ndlr), logé avec son fils dans une tente du camp de quarantaine, a-t-il pu observer l'attaque de la 1<sup>ère</sup> division de bombardiers de la 8<sup>ème</sup> flotte aérienne de l'armée des Etats-Unis sur les usines militaires *Gustloffwerke II* et *Deutsche Ausrüstungswerke* localisées dans la zone du camp ? La question peut sembler

<sup>4</sup> Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Librairie Félix Alcan, Paris, 1925.

<sup>5</sup> Cf. J. ASSMANN, *Kollektives Gedächtnis und kulturelle Identität*.

<sup>6</sup> Le professeur Andrzej Szpociński utilise pour les deux notions deux termes différents : la mémoire du passé (*pamięć przeszłości*) et le fait de commémorer le passé (*upamiętnianie przeszłości*). D'après Szpociński, pendant des années la recherche a, en pratique, été dominée par des études sur la «*pamięć przeszłości*», tandis que la question de «*upamiętnianie przeszłości*» est, en revanche, possible surtout par les soi-disant lieux de mémoire, c'est-à-dire - d'après Pierre Nora, le successeur de Halbwachs - «des lieux dans le sens précis de ce mot, ou n'importe quelle communauté - nation, famille, groupe ethnique, partie - garde ses souvenirs ou reconnaît ces souvenirs comme partie inaliénable de son individualité : les lieux topographiques, comme par exemple les archives, les bibliothèques et les musées ; les lieux où se trouvent des monuments, des cimetières, des œuvres d'architectures ; les lieux symboliques comme les anniversaires, les pèlerinages, les commémorations (*upamiętnianie*) ; les lieux fonctionnels ou associations, autobiographies, manuels ». Je cite d'après A. Szpociński, *Miejsca pamięci*, «*Borussia*» n° 29/2003, rocznik XIII, p. 17-23.

<sup>7</sup> A. SZPOCINSKI, «Miejsca pamięci» [*Lieux de mémoire*], *Borussia*, n° 29, 2003, p. 21.

<sup>8</sup> *Konzentrationslager Buchenwald...*, *op. cit.*, p. 27.

<sup>9</sup> Dans le panier, il y avait : des perdrix, du pain blanc frais, une bouteille de vin de qualité que l'on buvait de la tasse en or du poète qui était transportée, au cours des excursions, dans un petit sac en cuir. Cf. F. SCHMIDT-MÖBUS & F. MÖBUS, *Kleine Geschichte Weimars*, unter Mitarbeit von T. DÜNOW, Köln - Weimar - Wien, 1998, p. 296.

<sup>10</sup> *Ibid.*

naïve, car de toute évidence aucun des 31.000 déportés de l'époque n'aurait pu rater ce bombardement de plusieurs heures suite auquel 388 détenus et plus d'une centaine de soldats SS ou membres de leurs familles ont périés. L'éclat de la fournaise flottait au-dessus des usines de munition et de la zone des maisons SS lorsque quelques bombes endommagèrent les bâtiments du crématorium, de la laverie et de la salle de douches (dite de désinfection) dans le Grand camp. Maurice Halbwachs a-t-il su qu'une bombe avait mutilé le chêne séculaire qui se situait entre la cuisine et le dépôt des affaires des prisonniers, condamnant ce *lieu de mémoire* au néant ?

### «Dicke Eiche»

Sur les cartes du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle de la région de Weimar, l'arbre, bombardé par hasard ce jour estival de 1944, est mentionné en tant que monument naturel «Dicke Eiche» (Gros chêne). Le respect montré envers cet arbre relevait peut-être de l'expression de croyances germaniques pour le chêne - arbre du dieu tonnerre et symbole de la pérennité - ou de la volonté des services forestiers de Weimar de protéger la nature. Quoi qu'il en soit, dans la conscience des habitants de Weimar du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, le chêne du mont Ettersberg était un *lieu de mémoire* associé au plus grand poète d'Allemagne - Johann Wolfgang Goethe.

Situé sur une assise de calcaire, le mont Ettersberg était, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, l'endroit de chasse préféré des ducs de Saxe-Weimar. Dans la partie nord de la montagne se trouve le château de chasse Ettersburg. Aujourd'hui abandonné, il fut construit entre 1706 et 1712 et devint, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la résidence estivale de la veuve duchesse Anna Amalia. A cette époque-là, le château fut un des lieux favoris de rencontre de l'élite des salons weimariens. La duchesse invitait à sa résidence

des acteurs, des écrivains, des artistes, des dames de la cour. Le jeune Goethe, âgé de moins de 30 ans, réalisait ses premières pièces de théâtre sur une scène provisoire construite pour les saisons estivales à Ettersburg. Puis, étant conseiller de la cour et ministre ducal responsable de la construction des routes, Goethe obtint, pour les gens «ordinaires», la permission de visiter les parcs ducaux. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, donc après la mort de Goethe, la forêt entourant le château devint pour les habitants de Weimar le lieu favori de leurs promenades du dimanche. Ils se reposaient dans le parc établi par le grand-duc Carl Alexander et, depuis 1901, jouirent de la possibilité d'admirer la vue sur la banlieue weimarienne depuis la hauteur de la *Bismarckturnm* (tour de Bismarck). De même, il leur était permis de déjeuner au restaurant forestier<sup>8</sup>.

Johann Peter Eckermann, dans son livre «Entretiens avec Goethe dans les dernières années de sa vie», présente en date du 26 septembre 1827 le récit idyllique d'une excursion de trois hommes sur l'Ettersberg - le poète lui-même, son secrétaire et son servent Friedrich qui portait un panier de victuailles<sup>9</sup>. Etant assis, le dos tourné vers le chêne et dégustant un petit-déjeuner raffiné, Goethe aurait dit : *Je venais souvent en ce lieu. Ici l'homme se sent comme la grande nature qui s'étend devant nos yeux - grand et libre - ce qu'il devrait toujours être*<sup>10</sup>.

Ce n'était donc pas la première rencontre de Goethe avec ce lieu. Ici, sur la pente de la montagne, allait naître l'un de ses romans poétiques les plus célèbres : «Wanderers Nachtlied», là où poussait le chêne branchu à l'ombre duquel Goethe rencontrait Charlotte von Stein, son amie de longue date. On dit qu'ils ont même gravé leurs initiales dans l'écorce du chêne<sup>11</sup> - ou du moins c'est de cette façon que ce lieu s'est perpétué dans la mémoire des weimariens, pour devenir, après la mort du poète «culte»,

une destination pour leurs excursions du dimanche.

Le chêne est devenu un élément central des histoires qui parlent de l'amour et de la créativité. S'il s'agit de cette dernière, le «Dicke Eiche» est sensé être l'arbre auprès duquel Goethe écrivit «Le chant nocturne du voyageur». Il existe deux textes de Goethe ainsi intitulés ; nous allons donc les citer ci-dessous :

*Der du von dem Himmel bist,  
Alles Leid und Schmerzen stillest,  
Den, der doppelt elend ist,  
Doppelt mit Erquickung füllest,  
Ach, ich bin des Treibens müde !  
Was soll all der Schmerz und Lust ?  
Süßer Friede,  
Komm, ach komm in meine Brust !<sup>12</sup>*

Et voici le second poème (connu aussi sous le titre «Ein gleiches») :

*Über allen Gipfeln  
Ist Ruh',  
In allen Wipfeln  
Spürest du  
Kaum einen Hauch ;  
Die Vögelein schweigen im Walde.  
Warte nur, balde  
Rubest du auch.*

Il y a deux dates d'origine de ce poème : 1780 et 1815. Comme le veut un récit

romantique, en 1780, Goethe, trentenaire, avait écrit au crayon le texte du «Chant» sur le mur d'une maison de chasse en bois aux alentours d'Ilmenau. La maisonnette a brûlé en 1870. La seule photographie documentant l'existence de cette «première édition» de l'œuvre date de 1869 et montre l'état du texte presque 90 ans après sa création : il est «complété» et «décoré» de dessins, de corrections et d'inscriptions dus aux touristes de l'époque qui faisaient des pèlerinages en ce lieu de mémoire de l'époque. En 1815, Goethe, qui approchait de son 60<sup>ème</sup> anniversaire, avait fait éditer un livre de poèmes lyriques qui comprenait le «Chant».

Après la disparition de la maison de chasse, c'est le monument naturel du mont Ettersberg, mentionné par le secrétaire diligent de Goethe, qui devint le dépositaire de la mémoire du poète. La mémoire collective de la société de Weimar attribua au dit chêne, non seulement la fonction de lieu inspirant Goethe, mais également le rôle de lieu de rencontre secret entre le jeune ministre et son amie de toujours, Madame Charlotte von Stein, une amitié que l'on dit être toujours restée platonique<sup>13</sup>. Goethe fit sa connaissance à son arrivée à Weimar en novembre 1775. Il l'avait pourtant «connue» auparavant par une découpe de silhouette (populaire à l'époque) reçue de la part d'un ami qui s'intéressait à la physiognomonie. C'est en analysant ces découpes que Goethe essayait de deviner le caractère des personnes qu'elles représentaient ; il ne prédit

<sup>11</sup> Cf. P. MERSEBURGER, *Mythos Weimar. Zwischen Geist und Macht*, Stuttgart, 1998, p. 358 et suiv.

<sup>12</sup> J. W. GOETHE, *Gedichte und Balladen*, Klagenfurt, 2001, p. 47.

<sup>13</sup> Cf. H. KOOPMANN, *Goethe und Frau von Stein. Geschichte einer Liebe*, München, 2002, et beaucoup d'autres monographies sur les lettres de Goethe à von Stein.

<sup>14</sup> «L'après-midi à partir de 14h30 une troupe militaire sous la croix gammée marche au pas en colonnes et en régiments sur la Place du Théâtre devant le Théâtre National. Deux orchestres près du monument de Goethe et de Schiller sans cesse accompagnent les marches militaires. Tout autour on voit «le peuple» ; sur le balcon du Théâtre National se trouve Ludendorff, entouré des députés patriotiques et des dames. Les détachements sous la croix gammée, environ trois mille soldats, forment un rectangle ; le milieu de la place reste vide.» Cf. H. Graf KESSLER, *Tagebuch eines Weltmannes*, bearbeitet von G. SCHUSTER und M. PEHLE, Marbach 1988, p. 401 et suiv.



cependant pas qu'une de ces silhouettes deviendrait un des plus grands amours de sa vie.

Charlotte von Stein, son aînée de 7 ans, épouse fidèle de l'écuyer ducal Josias von Stein, mère de leur sept enfants à l'âge de trente-trois ans, était aussi tombée amoureuse de Goethe qui mena, pendant douze ans, une vive correspondance qui l'inspirait intellectuellement et l'aidait à comprendre les subtilités de la vie sociale de la cour. L'alliance est probablement restée platonique et Charlotte, qui aspirait au milieu intellectuel, ne s'est jamais décidée à divorcer de son époux. La crise et le début de la fin de cette alliance survinrent en 1786 alors que Goethe, sans dire un mot, disparut pour deux ans sous le soleil d'Italie. Dès son retour, son amie lui demanda de lui rendre ses lettres, qu'elle brûla ensuite. L'amertume de Charlotte fut alimentée par le fait que le poète, de retour d'Italie, avait rapporté avec lui ses «*Epigrammes de Venise*» - des poèmes débordant d'érotisme et de joie de vivre. Ce qui constitua la dernière pierre d'achoppement pour Charlotte fut l'alliance de Goethe avec Christiane Vulpius, «*cette jeune Vulpius*», qui dura jusqu'à la mort de cette dernière en 1812, et de qui il eut cinq enfants (Goethe l'a même épousée, mais seulement en 1806, soit après dix-huit ans de concubinage). Reste de l'ivresse de ce premier grand amour les 1.700 lettres de Goethe à Madame von Stein. Souvent, il convenait avec elle dans ces lettres des promenades dont la destination était en règle générale l'Ettersberg.

La mémoire des habitants de Weimar attribua au chêne sur l'Ettersberg le rôle de toile de fond romantique d'une sublime romance entre une dame de cour et l'auteur des «*souffrances du jeune Werther*», un homme plus jeune qu'elle et rebelle, mais qui connut en même temps des succès matériels et professionnels. Dans la conscience des weima-

riens, ce fut l'un des multiples lieux associés à la vie de Goethe, un lieu qui, comme d'autres de ce type à Weimar ou en Allemagne, étaient vénérés avec piété comme s'ils appartenaient à la sphère du sacré.

## Hitler et Goethe

Dans les années 1930, les nouvelles autorités allemandes décidèrent de s'approprier la mémoire de Goethe et, par la suite, les lieux de mémoire associés au poète. L'un des premiers signes manifestant leur intention de s'emparer de la tradition classique de Weimar fut l'usage qu'ils firent des lieux historiques liés au poète pour les besoins organisationnels du NSDAP. Par exemple, en août 1924, un rassemblement militaire du parti nazi eut lieu devant le monument de Schiller et Goethe en face du Théâtre National<sup>14</sup>. L'augmentation constante et progressive du soutien au NSDAP en Thuringe n'a même pas pu être stoppée par la tradition culturelle spécifique locale et par la bohème des années 1920. C'est pourtant là que la jeune Marlene Dietrich étudia le violon ; et c'est là - dans les écoles du *Bauhaus* - qu'enseignèrent les peintres les plus célèbres de l'avant-garde, en premier lieu Paul Klee et Wassily Kandinsky.

Dietrich, remplie d'admiration pour Goethe, dans son autobiographie écrite bien des années plus tard, s'exaltait comme une jeune fille de dix-huit ans : *Puisque j'avais le bonheur de résider à Weimar, où vécut jadis mon idéal, je sentais que tout mon être, empli d'enthousiasme, se trouvait dans un état d'extase spécifique. A l'époque la sagesse de Goethe dirigeait mon comportement de la même manière qu'elle le fait aujourd'hui. [...] Sa ville devint mon refuge, ses maisons - les miennes. J'étais jalouse des femmes qu'il avait aimées. Tous mes sentiments émergeaient, en quelque sorte, de cette admiration passionnée pour Goethe. A Weimar, tout le monde vivait, d'une manière ou d'une autre, sous le charme de Goethe. Sa maison, Place*

*Frauenplan, sa maison d'été, ainsi que la maison de Charlotte von Stein, tout cela était pour nous plus ou moins ce qu'est Lourdes pour certains catholiques*<sup>15</sup>.

Cette confession sentimentale de Dietrich révèle nettement la sacralisation des lieux historiques associés à Goethe et aussi à Charlotte von Stein. C'est à cette tradition que se référait Adolf Hitler lorsqu'il se rendit à Weimar pour la première fois le 22 mars 1925, au quatre-vingt-troisième anniversaire de la mort du grand poète allemand. C'était peut-être aussi pour des raisons pratiques qu'Hitler choisit souvent, avant d'accéder au pouvoir, de s'arrêter à Weimar, la Thuringe comptant parmi le petit nombre de länders de la République de Weimar où les assemblées du NSDAP n'étaient pas interdites<sup>16</sup>. Outre les questions pratiques, il y avait aussi des raisons psychologiques associées à l'image de Weimar en tant que ville de haute culture. Entre 1925 et 1933, Hitler visita Weimar vingt fois<sup>17</sup>, en faisant de son appartement à l'hôtel «Eléphant» un quasi quartier général du parti. L'atmosphère de la «ville de la culture» eut un impact sur le futur leader des masses : voulant passer, à Weimar, pour une personne exceptionnellement cultivée, Hitler s'inscrivit dans le livre des hôtes comme «écrivain»<sup>18</sup>.

En 1925, après avoir de nouveau enregistré le parti national-socialiste, jusque-là banni par le gouvernement démocratique de la République de Weimar, Hitler prépara l'or-

ganisation du premier congrès pan-allemand du NSDAP dans un lieu particulièrement symbolique : le Théâtre National de Weimar, où, en février 1919, avait siégé l'Assemblée nationale et où, en juin de la même année, fut adopté le projet, tellement haï par les nationaux-socialistes, d'une nouvelle constitution démocratique pour la République de Weimar<sup>19</sup>. Grâce à une politique de propagande dégourdie, les nazis, après leurs premiers échecs, gagnèrent aux élections successives de plus en plus de votes de weimariens, qui étaient majoritairement conservateurs (23,8% des votes aux élections pour le *landtag* en décembre 1929 contre seulement 4,5% en janvier 1927<sup>20</sup>). En 1930, les nazis firent élire un membre du NSDAP, à savoir Wilhelm Frick, au poste de ministre de l'intérieur et de l'instruction publique de la Thuringe. La politique culturelle du nouveau ministre était, en principe, d'organiser des «purges» au sein des musées et des programmes de théâtres, ainsi que de persécuter la culture «racialement étrangère», ce qui, en décembre 1930, suscita une protestation publique signée, entre autres, par Harry Graf Kessler, Kurt Weil, Oskar Schlemmer, Alfred Döblin, Carl Zuckmayer, Erwin Piscator et Hélène von Nostitz. En avril 1931, Frick reçut un vote de méfiance et fut dépourvu de sa fonction de ministre. En même temps, un gouvernement minoritaire fut créé en Thuringe, duquel le NSDAP fut exclu, ce qui dura

<sup>15</sup> Marlene DIETRICH, *Nehmt nur mein Leben*, 1984.

<sup>16</sup> Cf. H. KIRSTEN, «Weimar im Banne des Führers». *Die Besuche Adolf Hitlers 1925-1940*, Köln - Weimar - Wien 2001, pp. 141-142. Cf. F. SCHMIDT-MÖBUS, *op. cit.*, p. 278.

<sup>17</sup> Cf. F. SCHMIDT-MÖBUS & F. MÖBUS, *op. cit.*, p. 278.

<sup>18</sup> V. MAUERSBERGER, *Hitler in Weimar. Der Fall einer deutschen Kulturstadt*, Berlin, 1999, p. 216.

<sup>19</sup> W. CZAPLINSKI, A. GALOS, W. KORTA, *Historia Niemiec*, wyd. II popr., Wrocław-Warszawa-Kraków, 1990, p. 622.

<sup>20</sup> Cf. F. SCHMIDT-MÖBUS & F. MÖBUS, *op. cit.*, p. 278.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>23</sup> *Ibid.*

jusqu'en 1932 où de nouvelles élections aux parlements des lander se déroulèrent.

La lutte entre les différents partis politiques fut observée non seulement au niveau parlementaire mais aussi dans le domaine de la culture. Ce fut le cas de la célébration du centenaire de la mort de Johann Wolfgang Goethe, organisée à Weimar du 20 au 28 mars 1932, dont le programme fut préparé par l'association *Goethe-Gesellschaft*, le Gouvernement de la République, ainsi que par le Gouvernement de la Thuringe. Furent invités des écrivains célèbres et des experts de l'oeuvre de Goethe de l'étranger. Le programme officiel des cérémonies mit en colère les activistes locaux du NSDAP. Le *gauleiter* Fritz Saukel appela à boycotter la fête officielle et à organiser une commémoration par les nazis eux-mêmes : *Si ce sont des juifs et des pacifistes qui peuvent se présenter en public lors du centenaire de la mort de Goethe, nous prenons cela pour une falsification du message de Goethe et de son héritage transmis à la nation allemande. Nous, les nationaux-socialistes, allons donc organiser notre propre célébration à nous à Weimar*<sup>21</sup>.

Ensuite, Saukel encourageait les weimariens à décorer leurs maisons avec des drapeaux nazis et à porter des badges du parti, afin que *«les juifs et les camarades juifs qui arrivent pour célébrer la Semaine de Goethe puissent vraiment goûter Weimar»*. Son appel remporta un certain succès : les autorités locales interdirent toute sorte de décoration et renforcèrent les forces policières. Malgré ces mesures, les hôtes ne ratèrent pas ce qui se cachait derrière la façade officielle. Thomas Mann, l'un des invités du premier rang, nota : *Le mélange de l'hitlérisme et de Goethe est touchant d'une manière extraordinaire. Ô oui, Weimar est central pour l'hitlérisme. Partout dans les journaux on voit des portraits de Hitler; etc. Le type de jeune homme, qui marche résolument à tra-*

*vers la ville et présente le geste du salut romain, a envahi Weimar*<sup>22</sup>.

Dans le cadre de la politique culturelle qu'ils imposaient, les nazis essayaient de dominer «le mythe de Weimar», et surtout de saisir les figures symboliques de Goethe et Schiller pour les intérêts de leur idéologie. Ils renforcèrent ces efforts lors de la prise de pouvoir par Hitler en 1933. Ce qui fut commenté de manière ironique par Kurt Tucholsky dans sa satire *Hitler et Goethe : rédaction d'école : Or entre Hitler et Goethe il y a certains liens. Ils habièrent tous deux à Weimar ; ils sont tous deux écrivains et tous deux montrent un soin énorme envers la nation allemande, ce que les autres nations nous envient. Aussi remportèrent-ils tous deux certains succès, même si celui d'Hitler est beaucoup plus grand. Quand nous aurons le pouvoir nous nous débarrasserons de Goethe*<sup>23</sup>.

## Le premier prisonnier de Buchenwald

Les tentatives de saisir des éléments de la tradition culturelle du Weimar classique dont nous venons de parler, débouchèrent sur un succès partiel du nouveau régime. Cette stratégie eut des effets positifs, tel l'agrandissement du Musée de Goethe à Weimar (construction d'un bâtiment supplémentaire) dont le financement vint, par ordre d'Hitler, du budget de l'Etat. Les lieux liés au poète, eux aussi, furent entretenus, comme auparavant, par l'Etat. Un des exemples les plus intéressants et dramatiques de ce phénomène fut le sort du chêne de Goethe sur l'Ettersberg dont le nom prit une nouvelle signification dans la bouche des weimariens dès juillet 1937, car c'est sur ce mont que fut construit le camp de concentration pour les «rebutés et les bas-fonds», comme le voulut la propagande de Goebbels.

Les premiers camps de concentration du III<sup>e</sup> Reich furent construits peu après la prise de pouvoir par Hitler en janvier 1933 et servirent initialement de lieu d'internement pour ses adversaires politiques, le plus souvent des communistes et des sociaux-démocrates. Dans les années 1935-36, ces lieux de détention, souvent organisés de manière chaotique - dans des marais, des usines, des écoles et des prisons - connurent une réforme organisationnelle. Elle fut menée par Theodor Eicke, le créateur des unités *SS Totenkopf*, qui dès lors se spécialisèrent dans la gestion des camps. Les ambitions d'Eicke allèrent, au-delà du camp «modèle» de Dachau dont il était le commandant, vers le pays entier. En mai 1936, Eicke, aidé par le *gauleiter* de Thuringe, Fritz Sauckel, commença à chercher un terrain convenable pour établir un nouveau camp «au coeur de l'Allemagne». Vers la fin avril 1937, à la demande du Ministère de l'intérieur de la Thuringe, les experts de l'Institut Géologique d'Iéna trouvèrent un terrain qui convint à la SS : *[C'est un terrain] dont la surface est de 75 hectares [...] (la terre de médiocre qualité ou des bois), près duquel se trouvent des gisements d'argile pouvant être exploités. Les détenus devraient s'occuper de la production de briques dans le cadre du plan quadriennuel*<sup>24</sup>.

Le terrain du futur camp se trouva en partie dans les bois gérés par le Service forestier Thuringie-Ettersburg, et en partie sur des terrains privés. Le Ministère de l'intérieur du Reich assigna près de 370.000 RM au total pour le rachat du sol de la direction des forêts et des personnes privées<sup>25</sup>. Le 7 juillet 1937, Théodore Eicke, en tant que chef de l'Inspection des camps de concentration, décida d'en établir un qu'il nomma «Konzentrationslager Ettersberg».

Jusque là, les leaders nazis n'estimèrent pas nécessaire de consulter les autorités de Weimar en ce qui concerne la création du camp. La première réaction des citoyens de Weimar que nous connaissons fut l'objection de la *NS-Kulturgemeinde* (commune culturelle national-socialiste) à laquelle appartenaient plusieurs weimariens respectés, surtout écrivains, philologues et rédacteurs<sup>26</sup>, vis-à-vis du nom «KL Ettersberg» initialement proposé. Theodor Eicke, à qui la plainte fut adressée, dans sa lettre du 24 juillet 1937 à Heinrich Himmler, informa celui-ci du renoncement au nom qu'ils utilisaient provisoirement : *Le terme «K.L. Ettersberg» ne peut pas être utilisé, car la commune culturelle national-socialiste à Weimar s'y est opposée en raison du fait que l'Ettersberg est associé à la vie du poète Goethe*<sup>27</sup>.

<sup>24</sup> Lettre de Hellmuth Gommlich à *Thüringische Geologische Landesuntersuchung Jena* du 27 avril 1937. Publié dans : *Buchenwald. Mahnung und Verpflichtung*, Berlin 1960, p. 35.

<sup>25</sup> J. SCHLEY, *Nachbar Buchenwald. Die Stadt Weimar und ihr Konzentrationslager 1937 - 1945*, Köln, 1999, p. 26.

<sup>26</sup> *Konzentrationslager Buchenwald...*, op. cit., p. 21 ; B. STENZEL, «... die deutsche Kunst zu säubern.» *Die NS-Kulturgemeinde und das Deutsche Nationaltheater in Weimar*, «Weimar-Kultur-Journal» 4/1996, p. 26 et suiv.

<sup>27</sup> Lettre de Theodor Eicke à Himmler du 24 juillet 1937, publiée dans : *Konzentrationslager Buchenwald...*, op. cit., p. 29.

<sup>28</sup> *Nachbar Buchenwald*, op. cit., p. 21.

<sup>29</sup> Kommandantur-Befehl n° 2 du 28 juillet 1937 point 5, microfilm NS4 Bu 33, Buchenwald-Archiv (microfilm copié des collections de la Commission pour la recherche des crimes nazis à Varsovie).

<sup>30</sup> H. HAUPTMANN, *Kunst im Widerstand. Gespräch mit Bruno Apitz*, [dans :] *Bruno Apitz 1900-1979. Biographie + Texte + Bibliographie* élaborée par R. FLORSTEDT, Leipzig - Berlin, 1990, p. 30.

<sup>31</sup> Cf. M. SACHA, *Topos Mazur jako raju utraczonego w literaturze niemieckiej Prus Wschodnich. Ernst Wiechert - Hans Hellmut Kirst - Siegfried Lenz*, Olsztyn, 2001.

<sup>32</sup> E. WIECHERT, *Las umarłych* (Der Totenwald), trad. par E. Martuszewski, Olsztyn, 1985, p. 85.

C'est la seule réaction de la ville sur les plans de la construction du camp que les chercheurs connaissent jusqu'ici. Ce n'était pas l'idée même de bâtir un camp de concentration dans ce lieu qui fut contesté, mais le fait que son nom, associé à la tradition goethéenne, fut vue comme un élément positif<sup>28</sup>. Eicke proposa alors le nom «KL Hochwald, Post Weimar», qui justifierait la nécessité d'incorporer le camp dans le territoire administratif de la commune de Weimar. Les débats sur le nom du camp furent achevés par son nouveau commandant Karl Otto Koch dans son ordre du 29 juillet 1937<sup>29</sup>. Par la décision de Koch le camp serait connu sous l'appellation de «KL Buchenwald» - ou «bois de hêtres».

Les hommes de la SS commencèrent à défricher, avant l'arrivée des détenus, les bois pour préparer le terrain. Ils épargnèrent cependant quelques arbres au centre du futur camp, et parmi ceux-ci le chêne de Goethe, symbole de la culture allemande classique. Le premier groupe de détenus, qui arriva le 15 juillet 1937 du KL Sachsenhausen, fut formé de 149 hommes sélectionnés pour leur transfert du fait qu'ils étaient artisans. Jusqu'en 1945, plus de 250.000 hommes et femmes de toute l'Europe occupée furent envoyés à Buchenwald. Le déporté allemand Bruno Apitz (1900-1979), emprisonné sur l'Ettersberg de novembre 1937 à la libération du camp en avril 1945, raconte que le chêne resta sous protection spéciale : lors d'un défrichage du terrain, les soldats SS entourèrent cet arbre d'une barrière en acier, ce qui convainquit les détenus à l'appeler «le premier prisonnier de Buchenwald»<sup>30</sup>.

## La légende de Buchenwald

Pour les prisonniers allemands, le chêne exprima, en raison de son lien symbolique avec Johann Wolfgang Goethe, un sens positif et consolateur. Il leur permit de se souvenir

de la tradition humaniste de l'Allemagne. L'un des premiers déportés du camp fut Ernst Wiechert (1887-1950), originaire de Prusse Orientale, un écrivain conservateur à l'époque très célèbre et populaire<sup>31</sup>. En 1938, par ordre personnel de Goebbels, Wiechert fut envoyé à Buchenwald pour avoir offert une aide financière à la famille du pasteur Martin Niemöller (persécuté par le régime nazi). Cette mesure fut prise afin de l'intimider car il fut libéré quelques mois plus tard. C'est alors que Wiechert écrivit ses mémoires de Buchenwald, les garda durant la guerre (enterrées dans son jardin) pour les publier en 1945 sous le titre «Der Totenwald», soit «La forêt des morts». Ce fut l'une des premières expressions du vécu des prisonniers des camps de concentration. Le héros de ce récit porte le nom évangélique de Jean ; il est l'*alter ego* littéraire de l'auteur. Dans un passage Wiechert décrit l'émotion ressentie par le héros lorsqu'il aperçut pour la première fois le chêne de Goethe dans le camp : *Il essayait de se souvenir de tous les poèmes qu'il connaissait de l'homme qui se trouvait en ce même lieu il y a 150 ans. Rien de cette grande biographie n'a été gaspillé. Même si, à l'âge de cinquante ans, il était doué à une galère, rien ne serait gaspillé. «Noble, secourable, bon...» Non, de cela rien n'est perdu, tant qu'un seul homme se dit ces mots et essaie de les garder jusqu'à ce que la dernière heure vienne*<sup>32</sup>.

Le chêne de Goethe produit donc des associations positives : dans les conditions inhumaines du camp de concentration, il permit aux déportés originaires du territoire culturel allemand de se souvenir de cette figure du grand humaniste selon lequel la bonté et la noblesse furent des constituants de la nature originaire de l'homme. Par contre, pour les détenus d'autres nationalités, qui virent la tradition weimarienne comme unie à la culture de l'occupant haï, le chêne ne symbolisa aucune valeur humaniste, mais

l'Allemagne en général. Les Polonais par exemple crurent que le chêne symbolisait le Troisième Reich, et comme tel, il fut inséparablement lié à son sort. Ainsi, la chute de l'Etat ennemi ne viendrait pas avant que le chêne ne se dessèche<sup>33</sup>. Edmund Polak (1915-1980), un déporté polonais de Buchenwald, raconte : *Nous regardâmes le chêne de Goethe à maintes reprises et nous comptâmes ses feuilles chaque printemps. En 1944 une branchette fut toujours bien vivante et certaines autres ne furent que partiellement développées. Et enfin survint, le 24 août 1944, le fameux bombardement des usines d'armes avoisinant le camp. Une des bombes incendiaires toucha la menuiserie DAW située tout près du camp. L'incendie s'étendit sur le lager et les flammes attaquèrent le chêne desséché. Il y eut alors un brin de vérité dans la légende goethéenne ou la légende des prisonniers*<sup>34</sup>.

Malgré la «protection» des SS, le chêne commença à se dessécher déjà au début des années 1940. Les causes furent tout à fait prosaïques : les soubassements de la cuisine des prisonniers et de la chambre de désinfection avaient coupé les racines de l'arbre. Cette explication naturelle fut quand même remplacée par une vision magique. Perçu par les déportés comme un symbole de l'Allemagne, le chêne devint l'image de l'état de santé du Troisième Reich. Au moment où il fut détruit, on y vit l'avènement de la fin de l'occupation. Nous pouvons donc imaginer que les prisonniers comptèrent les feuilles et qu'ils se réjouirent vraisemblablement, en août 1944, du dommage créé par une bombe américaine.

Il serait pourtant injuste d'en tirer une conclusion simple - voire même simpliste -

qui consisterait à dire que le chêne de Goethe, pour les déportés allemands, n'exprimait qu'un sens positif, alors que pour les étrangers, il avait un sens uniquement négatif. Encerclé par une barrière en acier et situé au centre du camp, le chêne se trouvait au carrefour de différentes attentes envers la tradition weimarienne classique. Pour les officiers SS cet arbre fut le symbole de la grande culture allemande que le Troisième Reich tenta d'instrumentaliser pour son propre intérêt en soulignant tout ce qui provenait de la philosophie des grands weimariens et qui fut en même temps capable de soutenir l'idéologie nazie. Alors, dans l'oeuvre de Goethe on accentua les passages relatifs à l'éloge de l'esprit chevaleresque, de la force physique, de l'activité, et de la victoire sur les difficultés. D'une manière similaire essaya-t-on de s'approprier l'héritage de Schiller, Fichte et Nietzsche. C'est surtout ce dernier qui en fut victime et qui est toujours vu par le grand public comme le quasi précurseur du national-socialisme, quoique le philosophe - qui, juste avant sa mort, était dans un état d'aliénation mentale - doive principalement cette réputation à sa soeur Elisabeth qui recevait Hitler à plusieurs reprises dans sa villa à Weimar et qui adora vraiment le «Führer».

L'appréciation du grand poète sous les conditions du régime national-socialiste prenait souvent des formes qui s'associaient aux restrictions envers les adversaires politiques et nationaux du III<sup>e</sup> Reich. Après l'éclatement de la guerre, les nazis refusèrent l'accès à la culture supérieure allemande aux nations qu'ils considéraient comme «racialement inférieures» et, dans le même temps, tentèrent de s'approprier les performances

<sup>33</sup> Cf. F. BARTA, *Pod Goethovým dubem a jiné prosy*, Praha, 1946.

<sup>34</sup> E. POLAK, *Moritur*, Warszawa, 1968, p. 150 et suiv.

<sup>35</sup> Cf. F. K. PRIEBERG, *Musik im NS-Staat*, Frankfurt/Main, 1982, p. 408.

<sup>36</sup> J. SEMPRUN, *Quel beau dimanche !*, Grasset, Paris, 1980, pp. 182-183.

<sup>37</sup> Cf. *Konzentrationslager Buchenwald...*, op. cit., p. 309.

d'autres cultures nationales. Un exemple drastique d'un tel comportement sont les mesures prises par les autorités allemandes en Pologne occupée, dans les territoires incorporés dans le Reich aussi bien que dans le Gouvernement général<sup>35</sup>. D'autres exemples exprimèrent également des égards envers des réussites culturelles qui empêchaient les Allemands d'exécuter certaines de leurs restrictions. Une illustration perfide de cette thèse est le sort du chêne de Goethe : d'après les récits des prisonniers le chêne était, parmi le petit nombre d'arbres qui n'avaient pas été abattus pendant le défrichage, le seul arbre où les prisonniers ne furent pas pendus les bras tordus dans le dos...

Des moments drastiques et inattendus se produisaient quand les deux visions et expectations en ce qui concerne la tradition goethéenne - la vision du SS et la vision des prisonniers - se heurtaient l'une à l'autre. Les déportés, surtout ceux qui n'étaient pas allemands, furent surpris par l'existence du chêne de Goethe dans le camp de concentration. Soit ils nièrent sa tradition comme faisant partie de cette culture qu'ils haïssaient - comme l'avait démontré Edmund Polak -, soit ils essayèrent de séparer la culture allemande classique de celle qu'ils voyaient au quotidien. En même temps, ils cherchèrent à ne pas perdre le contact avec la culture de Goethe et Schiller, interdite par l'idéologie du Troisième Reich à ceux qu'ils considéraient comme des «sous-hommes».

On trouve une telle collision de ces deux visions dans le roman autobiographique de l'écrivain franco-espagnol Jorge Semprun (né en 1923) intitulé «Quel beau dimanche!». Semprun fut emprisonné à Buchenwald de 1943 à 1945 pour avoir participé à la Résistance française. Dans une scène du roman, le héros est appelé à se présenter à l'interrogation par le chef du départe-

ment des *Arbeitskommandos*, Albert Schwartz (1905- ?) pour expliquer la raison pour laquelle il avait quitté la colonne qui marchait à travers le camp. Je me permets d'en citer un passage :

*«- Pourquoi t'es-tu écarté de la route ?» me demande-t-il.*

*Je le regarde bien en face. Il faut qu'il voie l'innocence de mon regard.*

*- A cause de l'arbre, Hauptsturmführer ! lui dis-je.*

*Ça aussi, je sais que c'est un bon point pour moi, que je lui donne exactement le grade qu'il a dans la hiérarchie SS. Ils n'aiment pas qu'on s'emmêle les pieds dans la complication de leurs grades, les SS.*

*- «L'arbre ?», dit-il.*

*- Il y avait un arbre un peu isolé, un hêtre, un très bel arbre. J'ai pensé tout à coup que ça pouvait être l'arbre de Goethe. Je me suis approché.*

*Il a l'air très intéressé.*

*- «Goethe», s'exclame-t-il. Vous connaissez l'œuvre de Goethe ?*

*J'incline la tête modestement.*

*Il m'a dit «vous», peut-être sans s'en rendre compte. Le fait que je connaisse l'œuvre de Goethe l'a fait changer de ton, instantanément.*

*C'est beau, la culture quand même»<sup>36</sup>.*

Il y a donc deux personnes qui se trouvent en face à face : un agent allemand de la SS, ancien élève de l'école de commerce à Gdansk et employé de la caisse d'épargne de Gdansk - qui gagna sa vie comme main droite des commandants des camps de concentration de Stutthof et de Buchenwald<sup>37</sup> -, et un fils de réfugiés de l'Espagne franquiste, un homme de vingt ans, combattant de la Résistance, et à ce moment-là habillé d'un uniforme rayé, répondant aux questions du

*Hauptsturmführer*. Le premier fut le fils d'un propriétaire terrien de la région de Kaszuby<sup>38</sup> ; le second, procommuniste, fut descendant d'une famille de la noblesse espagnole. Le premier sera condamné en 1947, au jugement à Dachau, à la peine de mort ; le second deviendra un metteur en scène célèbre, écrivain et ministre de la culture dans le gouvernement de Felipe González. Ils se prennent l'un et l'autre mutuellement pour des barbares, mais c'est Semprun qui se permet une note d'ironie en relevant l'interrogation. Le prisonnier qui révèle sa connaissance de l'oeuvre de Goethe devient un être humain aux yeux de l'officier SS ; il mérite même des égards et quelques explications de la part de l'officier :

*«- J'ai cru que c'était l'arbre de Goethe, Hauptsturmführer, lui dis-je. Je n'ai pas pu résister à la tentation d'y aller voir de plus près.*

*Il hoche la tête, Schwartz, compréhensif.*

*- Vous vous êtes trompé, dit-il. L'arbre de Goethe, celui sur lequel il a inscrit ses initiales, se trouve à l'intérieur du camp, sur l'esplanade entre les cuisines et l'Effektenkammer ! Et puis ce n'est pas un hêtre, mais un chêne !*

*Je le savais déjà, bien entendu, mais je manifeste le plus vif intérêt, par une mimique appropriée, comme si j'étais ravi d'apprendre cette bonne nouvelle à l'instant même.*

*- Ah, c'est celui-là !*

*- Oui, dit Schwartz. Nous l'avons épargné, quand la colline a été déboisée, en souvenir de Goethe !*

*Et le voilà parti dans un long discours sur le respect national-socialiste envers la bonne tradition culturelle allemande<sup>39</sup>.*

## Goethe dans le camp

Un motif relativement fréquent, mais quantitativement plutôt marginal, dans les récits et ouvrages écrits par les déportés est la réflexion sur la proximité de la ville de la tradition classique ainsi que la relation incompréhensible Weimar - Buchenwald. Parmi les oeuvres écrites par des prisonniers qui nous sont restées, il y en a quelques-unes qui ont pour sujet le poète weimarien. Ce qui motiva les auteurs-prisonniers à choisir ce sujet fut sans doute le voisinage de Weimar et la possibilité de regarder le chêne de Goethe. Edmund Polak, déjà mentionné dans le présent article, déporté à Auschwitz et Buchenwald dans les années 1941-1945, évoque dans son ouvrage «Goethe... Über allen Gipfeln herrscht Ruh'» le «Le chant nocturne du voyageur» de Goethe. Plus précisément, dans son ouvrage, il traduit tout le poème de Goethe. L'ouvrage de Polak est divisé en deux parties. La première, construite en rythme classique de douze syllabes, décrit le poète séjournant dans sa maisonnette en bois à Ilmenau, ce qui nous renvoie à l'an 1780. Il s'agit d'une vision romantique qui montre Goethe au milieu de la nature, éloigné de la vie de cour, car à l'époque le «Palais de Weimar» fut abandonné pour la «maisonnette de sapin». La rupture de l'hexamètre apparaît dans la césure agitée dans le dernier vers de la première partie - un vers qui termine directement la manière dont le sujet lyrique se tourne vers

<sup>38</sup> La région de Kaszuby se situe au Nord de la Pologne, vers le Sud et Sud-Ouest de Gdansk (Note du traducteur, S. Rejak).

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>40</sup> Cf. les notes du camp d'Edmund Polak prises dans les années 1943-1945 à Buchenwald, Dział Zbiorów Muzeum Niepodległości w Warszawie, sygn. 154/Dep. et 155/Dep.

<sup>41</sup> Heinrich STEINITZ, *Sonette eines Häftlings in Buchenwald*, [dans :] «Noch mehr», Wien, März 1988.



la personne du poète (ce qui s'exprime dans les formes «regardais», «écrivis-tu»). La seconde partie comprend la traduction du «Chant nocturne du voyageur». Le ton irrégulier, capricieux de la phrase goethéenne - quelle apothéose inquiète de la paix de la nature et d'une conciliation avec le sort - est recréé avec succès par le traducteur français :

EDMUND POLAK

GOETHE... ÜBER ALLEN GIPFELN HERRSCHT RUH<sup>40</sup>

Quand aux vitres du Palais de Weimar

Le crépuscule peignait des vitraux de cent couleurs

En dessinant des panoramas de hêtre, des collines boisées

Tu regardais en avant, vers les montagnes derrière la forêt

De ta petite maisonnette de sapin

A Ilmenau, et le calme descendit des montagnes dans ses murs

La nature en prière quotidienne

Se couchait. - Écrivis-tu sur le châssis :

«Sur tous les sommets le calme s'est assis

Au faite des arbres ne vibrera

Même le moindre souffle de vent.

Les petits oiseaux sont endormis déjà dans les bois lointains.

Dans peu de temps, le moment arrive,

Tu seras endormi.

Un élément qui apparaît assez tôt et qui sera développé après la guerre dans les ouvrages de certains anciens déportés (comme par exemple, dans le roman autobiographique susmentionné de Jorge Semprun) c'est l'idée d'une sorte de clash de deux plans temporaires et historiques se rencontrant en un seul lieu, comme cela fut présenté dans les promenades imaginées de Goethe et Eckerman sur le Mont Ettersberg aux temps de l'existence du camp.

Ce motif est présent dans un poème d'Heinrich Steinitz (1879-1942). Ce prisonnier autrichien d'origine juive, juriste et poète, né à Bielsk, qui vécut à Vienne et est décédé à Auschwitz, se sert de la métaphore du croisement d'espaces temporels. Deux réalités - celle des années 1830 du XIX<sup>e</sup> siècle et celle des années 1940 du XX<sup>e</sup> siècle - se superposent. Cela provoque un choc : le monde de la moralité classique et de la foi en la bonté de l'homme fait place à la brutalité d'un monde incompréhensible.

Le narrateur s'adresse directement à Goethe. L'observateur regarde Goethe, déjà vieilli, montrer le mont et montrer à son fidèle secrétaire le paysage qui s'étend devant leurs yeux. Cette scène, calme et classique, que chaque lycéen allemand connaît, est décrite dans les premières lignes du sonnet. Cette image change dramatiquement : les yeux du poète «glissent» sur le paysage idyllique et se tournent vers «notre camp». Or, la réaction de Goethe découvrant ce lieu inattendu, provoque un choc et un désenchantement de l'observateur qui demande, en phrases courtes et coupées : «Quoi ? Aucun cri ?» Le regard de Goethe passe «doucement» devant «nous». La seule réaction du poète est banale et sentimentale.

Le poème de Steinitz est apparemment l'expression d'un déchirement douloureux du poète et homme intellectuel juif qui se sent trahi et abandonné par les valeurs de la culture allemande classique auxquelles il crut jusque-là, car cette culture n'a pu prévenir l'extermination. L'observateur de la promenade de Goethe espère, peut-être, avoir une rencontre et éprouver de la compassion ; par contre il ressent le rejet des «malheureux» («armen Menschen») de la part du poète, comparé à un dieu impassible.

HEINRICH STEINITZ<sup>41</sup>  
GOETHE

*Auf jenem Pfad seh ich Dich aufwärts  
schreiten,*

*Bedächt'gen Schritts hast Du die  
Höh'erkommen,*

*Die Deine Jugend leicht im Sturm genom-  
men.*

*Jetzt stehst Du da, erfrischt von  
Herrlichkeiten*

*Und deutest Eckermann die fernen Welten*

*Und Bider, die Dir wie im Regen kommen*

*Und die er heilig festhält, mit dem from-  
men*

*Gefühl des Jungen, Deine Augen gleiten*

*Jetzt hin zu unserm Lager. Wie ? Kein  
Schrei ?*

*Nein, nur zu Eckermann ein Flüsterwort ?*

*Und ruhig gehst Dein Aug' an uns vorbei ?*

*Du murmelst nur : «Die armen Menschen  
dort».*

*Da will nun meine schwerste Träne fließen,  
Seh' ich den Gott so gottgleich sich ver-  
schließen.*

Un prisonnier allemand anonyme emploie lui aussi, avec un peu moins de maestria, mais en revanche avec une plus grande emphase en ce qui concerne la réalité brutale et répugnante du camp, une métaphore similaire à celle de Goethe découvrant le camp<sup>42</sup>. Dans un poème écrit selon toute probabilité dans la seconde moitié de l'année 1944<sup>43</sup>, l'auteur introduit une opposition permanente entre la vie quotidienne au camp d'un côté, et le passé idéalisé, personnifié par le grand poète, de l'autre. Ce long texte à nombreuses strophes raconte «ce qui est

maintenant» et «ce qui ne fut pas» quand Goethe se promena sur l'Ettersberg : Il n'y avait alors pas d'usines militaires, de puanteurs d'automobiles, de bordels, de seaux à excréments, de station d'épuration de décharge. La partie centrale de cette satire versifiée démontre une vie «gaie» dans le camp et la réaction prévue de Goethe envers les différents aspects de cette vie : le manque de cigarettes, la soupe de feuilles de betteraves («même pour Goethe elle aurait été trop grasse / il aurait donc dû aller tout le temps aux toilettes»), la pratique de mentir au médecin SS afin de recevoir une dispense de travail. Le poète weimarien n'est pas présenté comme un dieu éloigné et indifférent - comme ce fut le cas dans le sonnet de Steinitz - mais comme un compagnon d'infortune. Comme celui qu'on peut suivre car, dans les conditions du camp, il se comportait comme tous les autres détenus. Le narrateur s'adresse directement à Goethe et ensuite à un déporté anonyme, auquel il recommande de prendre exemple sur un des héros de Goethe - Götz von Berlichingen :

Ô Goethe, calme et grand,

Si tu avais écrit un roman

Sur notre misère,

Tu aurais dû dans peu de temps t'habiller  
en uniforme rayé...

Médite les grandes citations de Goethe,

Quand tu es dans la salle de bain,

Montre à l'ennemi, comme Götz l'autre  
jour,

Ton cul nu.

<sup>42</sup> Texte anonyme, *Goethe und der Buchenwald*, Buchenwald-Archiv, sygn. 95-7.

<sup>43</sup> Cela fait partie de l'information qui dit que le chêne de Goethe «subit la mort d'épouvantail». Le poème a donc pu être écrit après le bombardement par les forces alliées.

<sup>44</sup> *Kunst im Widerstand...*, op. cit., p. 32.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> *Ibid.*

Anonyme, maladroit, mais plein de colère et d'ironie, le poème se termine sur l'espérance que Goethe - en tant que prisonnier imaginaire du camp - aurait tout fait pour survivre et écrire son plus grand oeuvre : sur Buchenwald l'inoubliable.

## Le dernier visage

Le chêne extraordinaire - *dépositaire* aussi bien de la mémoire des dirigeants SS du camp que des déportés - a une histoire *post mortem* extraordinaire. Comme déjà mentionné au début, le chêne souffrit beaucoup pendant le bombardement d'août 1944. Bien que ce bombardement allié avait pour cible une usine militaire située à l'extérieur du camp, plusieurs bombes tombèrent tout de même sur ce dernier. L'une d'entre elles carbonisa une partie de l'arbre desséché, ce qui provoqua la décision de le couper. Le déporté allemand communiste Bruno Apitz, sculpteur et écrivain amateur, se décida à voler la pièce de bois du magasin du camp. Ce bois, qui avait pour lui une signification symbolique, allait devenir un matériau dans les mains du sculpteur : *A quoi pensais-je quand cette pièce de bois s'étalait devant moi ? «L'homme est noble, prêt à aider et bon.» Ou bien : peut-être est-ce sous ce bois que Goethe avait écrit «Le chant nocturne du voyageur» ? «Sur tous les sommets le calme s'est assis...» Cela m'a donné l'idée de sculpter dans cette pièce de bois un masque posthume du compagnon décédé<sup>44</sup>.*

À ce moment-là, Apitz travaillait dans le *kommando* de pathologie ou dans une pièce de l'hôpital pour les prisonniers (bloc n° 2), où l'on faisait des autopsies et où l'on exécutait des préparations anatomiques d'organes des décédés. Cet entourage macabre servit d'excellente couverture pour la résistance dans le camp de Buchenwald et même pour une activité culturelle illégale. Sachant que - par crainte d'une épidémie - les hommes SS devaient obtenir une autorisation

spéciale du commandant du camp pour visiter le bloc de pathologie, les déportés transformèrent presque la pièce lugubre en un centre culturel du camp. C'est là que le quatuor à cordes de Maurice Hévitt (1884-1971) et des groupes théâtraux et littéraires trouvèrent un abri. C'est dans ce lieu que Bruno Apitz établit son atelier de sculpteur : *Durant mon travail, notre Kalfaktor* (le prisonnier qui, entre autres, était responsable de la distribution des repas) *était toujours près de moi avec son balai et sa pelle et balayait la sciure. Dans la pièce du kapo, un de nos copains était veilleur, il voyait toute la place d'appel, voilà comment on avait préparé tout ça. Nous avions aussi une sonnette secrète qui nous avertissait contre des visites inattendues et indésirées<sup>45</sup>.*

Apitz travaillait vite. Après la guerre, il constata que les mouvements de son ciseau étaient trop primitifs. Il avait pour modèles de nombreux masques posthumes en plâtre qu'il trouva dans le bloc de pathologie. Il ne se servit pas que d'un seul masque, mais composa la forme de la face qu'il sculptait sur base de plusieurs masques : *Je veux dire que d'un masque j'ai pris le front ; d'un autre le nez, les lèvres, les joues, les yeux. Bien sûr, je n'ai pas donné à mon masque une forme non naturelle. Pendant que je la sculptais, je m'imaginai : cet homme mort retourne, sauvé, dans le chêne de Goethe : « Qui se verse sur nous du haut des cieux, qui fait alléger toute souffrance et toute peine ». Voilà comment je menais, et non comment Goethe menait, les mouvements de mon ciseau<sup>46</sup>.*

Donc, quand il sculpta le masque intitulé «Le dernier visage», Apitz se prenait seulement pour une incarnation matérielle, une «main» conduite par l'esprit du poète.

## Résumé

L'histoire du chêne de Goethe sur la colline d'Ettersberg montre, de manière très perti-

nente, les tensions qui émergèrent lors du contact de la tradition classique weimarienne avec le concept national-socialiste «d'épuration» de la nation de ses adversaires politiques et raciaux. Après l'établissement à Ettersberg, en juillet 1937, du camp de concentration, le chêne, lié à la tradition goethéenne, se trouva tout à coup au centre du camp. La direction SS du camp ne permit pas le déracinement du chêne et prit soin de l'arbre. Les déportés interprétèrent l'existence du chêne de deux façons différentes : soit comme un symbole de l'humanisme allemand opposé à la «culture» nazie de l'époque, soit comme un symbole du Troisième Reich. La personne de Goethe et le chêne furent des éléments principaux de la poésie du camp et des mémoires de l'après-guerre. Les détenus furent inspirés par la proximité quasi tangible de la «ville de la culture allemande classique». Pour l'ancien déporté Eugen Kogon (1903-1987) la localisation du camp ne fut ni accidentelle, ni provoquée exclusivement par des raisons pratiques. Kogon maintint que le fait que les nazis avaient choisi Weimar portait en soi un sens culturel et symbolique profond : *Le lieu a été choisi de manière hautement symbolique : d'un côté Weimar, un centre culturel national allemand, jadis la ville des créateurs de la culture allemande classique qui, dans leurs oeuvres, exprimèrent la vie émotionnelle et spirituelle la plus sublime, et de l'autre côté Buchenwald, un morceau de terre brute devenu lieu de développement émotionnel néo-allemand. Eh bien, voilà comment la culture muséale, sentimentalement protégée, et le désir de pouvoir dépourvu de toute résistance morale créèrent ensemble une union nouvelle et typique : Weimar-Buchenwald*<sup>47</sup>.

Le combat concernant la signification symbolique du chêne se déroulait au sein du camp entre les «surhommes» SS et les détenus méprisés par eux. La sculpture, faite par un prisonnier-artiste talentueux, qui transforma cette bille de chêne en lui donnant la forme d'un cadavre, créa par là même des *cadres nouveaux de mémoire*. D'une destination d'excursions sentimentales, d'un élément naturel vu comme un *lieu de mémoire* du poète, de son oeuvre et de sa longue histoire d'amour, le chêne devint au XX<sup>e</sup> siècle le témoin tragique de l'époque des camps de concentration, une oeuvre d'art. Il rendit témoignage du fait que la présence muette des morts, elle aussi, peut créer des *cadres sociaux de mémoire*.

## Synthese :

De geschiedenis van de eik van Goethe op de Ettersberg toont op pertinente wijze aan welke de spanningen zijn die naar boven komen wanneer de klassieke traditie van Weimar geconfronteerd wordt met het nationaal-socialistisch concept van de «verwijdering» uit de natie van raciale en politieke tegenstanders. De SS-leiding was gekant tegen de ontworteling van de eik en nam de zorg voor deze boom op zich. De gedeporteerden interpreteerden de aanwezigheid van de eik op twee verschillende manieren : ofwel als een symbool van het Duits humanisme in oppositie met de toenmalige nazi-«cultuur», ofwel als symbool van het Derde Rijk. De persoon van Goethe en de eik vormden de belangrijkste elementen van de kamppoezie en de naoorlogse herinneringen. De gevangenen werden geïnspireerd door de bijna tastbare nabijheid van de «stad van de klassieke Duitse cultuur». Volgens de gewezen gede-

<sup>47</sup> E. KOGON, *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*, Points Histoire, n° 158, Paris, 1993, p. 51.

porteerde Eugen Kogon (1903-1987) was de locatie van het kamp niet toevallig gekozen en ook niet uitsluitend door politieke motieven ingegeven. Kogon houdt staande dat de keuze van Weimar voor de nazi's een diepere culturele en symbolische functie had : *De plaats is gekozen omwille van haar hoge symbolische waarde : enerzijds Weimar, als Duits nationaal cultureel centrum, voorheen de stad van de scheppers van de klassieke Duitse cultuur, die in hun werk uiting gaven van het meest sublieme emotionele en spirituele leven ; en aan de andere kant Buchenwald, een stuk woestijn die de plaats geworden is van een nieuw-Duitse emotionele ontwikkeling. Wel, ziedaar hoe de sentimenteel beschermde museale cultuur en het verlangen naar macht, ontdaan van elke morele weerstand, samen een geheel creëren van*

*een nieuw karakteristiek geheel : Weimar-Buchenwald.*

De strijd over de betekenis van de eik speelde zich af binnen het kamp tussen de *SS-Übermensen* en de door hen misprezen gevangenen. De door een talentrijke kunstenaar-gevangene gemaakte sculptuur, die deze eikenstronk getransformeerd heeft door haar de vorm van een kadaver te geven, heeft op deze wijze ook het *nieuwe memoriële kader* aangegeven. Van een bestemming voor sentimentele uitstapjes, van een natuurlijk element gezien als gedenkplaats voor een dichter, zijn werk en zijn lange liefdesgeschiedenis, is deze eik tijdens de XXe eeuw verworpen tot een tragische getuige van de periode van de nazi-kampen, maar ook tot een kunstwerk. Het geeft aan dat de zwijgende aanwezigheid van de doden eveneens in staat is om aan *de herinnering een sociaal kader* te geven.



GUNDL HERRNSTADT-STEINMETZ

## Jean Améry, combattant de la résistance et écrivain

### Sentiments contradictoires d'un émigré autrichien analysés en fonction de trois problèmes\* Prise de position vis-à-vis du judaïsme

*L'auteur de l'article, décédé en 1998, faisait partie du groupe de résistants juifs autrichiens communistes en Belgique auquel avait participé Hans Mayer alias Jean Améry. Il s'agit d'un rare – et peut-être le seul – témoignage que nous ayons abordant les activités résistantes de ce dernier. Elle a également contribué aux deux ouvrages suivants :*

- *Österreicher im Exil Belgien 1938-1945 : eine Dokumentation. Auswahl und Bearbeitung von Ulrich Weinzierl, Einleitung von Gundl Herrstadt-Steinmetz, Herausgeber : Dokumentationsarchiv des österreichischen Widerstands, Wien, Österreichischer Bundesverlag, 1987.*
- *Susanne Kriss, Hertha Fuchs-Ligeti, Gundl Herrstadt-Steinmetz, Wien - Belgien - retour?, Materialien zur Zeitgeschichte, Band 7, Erinnerungen aus Verfolgung und Widerstand 1938-1945), Wien, Geyer Ed., 1990.*

Ce titre seul n'est pas, dans le traitement de la question, qui est de savoir comment Jean Améry caractérise ses origines et son destin, le titre de l'article n'est pas déterminant, car il fait une différence entre le judaïsme, comme il le définit, et son «être Juif». À cela je voudrais dire que cette différence définie, pour sa propre personne, par Jean Améry, peut être utilisée de manière très générale car c'était effectivement là le vécu de

la persécution juive, qui en a touché beaucoup qui n'avaient eu que peu de rapports avec le judaïsme, comme il existe des chrétiens qui n'ont rien à voir avec le christianisme. La différence existe dans le volontarisme d'être chrétien, tandis que l'être juif fut imposé par les événements politiques.

Avant que je n'aborde les tiraillements de ces questions complexes par la mise en contras-

\* Nous remercions vivement Monsieur Fred Van der Zee qui, pour les éditions Rodopi, nous a autorisé à reproduire le présent article paru originellement sous les références suivantes : « Jean Améry, Widerstandskämpfer und Schriftsteller. Zwiespalt eines österreichischen Emigranten, aufgezeigt an Hand von drei Problemen ». In: Würzner Hans (Hg.), *Österreichische Exilliteratur in den Niederlanden 1934-1940*. Amsterdamer Publikationen zur Sprache und Literatur, éditions Rodopi, Amsterdam, 1986, pp. 97-105. Nous adressons nos chaleureux remerciements à Monsieur Gérard Kahn pour sa traduction de l'allemand du présent article. La plupart des citations issues du livre de Jean Améry *Jenseits von Schuld und Sühne, Bewältigungsversuch eines Überwältigten* sont toutefois empruntées à la traduction française de l'ouvrage réalisée par Françoise Wuilmart (Jean Améry, *Par-delà le crime et le châtiment, essai pour surmonter l'insurmontable*, Actes Sud, 1995).

te de quelques remarques, il convient de mentionner quelques généralités sur l'attitude des Juifs autrichiens assimilés. Les Autrichiens d'origine juive étaient en premier lieu Autrichiens, et essentiellement Viennois, et le rapport à la religion et à la pratique de préceptes religieux étaient pour certains aussi naturels qu'était naturel pour certains autres le refus de ces préceptes. De manière générale la judéité nationale, religieuse, était importante pour les Juifs de l'Est, et plus on s'éloignait du territoire galicien, hongrois ou mahrish, plus on s'éloignait également de la pratique religieuse. La meilleure explication de ce tiraillement se trouve dans l'œuvre d'Arthur Schnitzler et en la personne de Joseph Roth qui balançait entre socialisme, monarchie, chrétienté et judaïsme. Il n'est dès lors pas surprenant si cette ambivalence se manifeste chez Jean Améry qui, né dans le Vorarlberg, a fréquenté l'école en Haute-Autriche et a été élevé comme chrétien autrichien, dont les lois de Nuremberg ont fait un Juif.

Ce n'est que par son style unique, clair et précis que domine l'impression que chacune de ses phrases constitue une réponse définitive à la question qu'il s'est posé à lui-même : «Si un certain malaise m'envahit aujourd'hui dès qu'un juif m'inclut, naturellement et légitimement d'ailleurs, dans sa communauté, ce n'est pas parce que je ne veux pas être juif : c'est parce que je ne parviens pas à l'être. Et qu'il faut que je le sois tout de même [...] Nécessité et impossibilité d'être juif, c'est cela qui provoque en moi un indéfinissable tourment» (*Jenseits*, p. 99). «Comme je n'étais pas un Juif, je ne le suis pas ; et comme je ne le suis pas, je ne pourrai jamais l'être» (*ibid.*, p. 111). «La société, bien clairement inscrite dans l'Etat allemand national-socialiste [...] venait de faire de moi un juif, en bonne et due forme et en toute clarté, mieux encore : elle venait de donner une dimension nouvelle à ma conscience

d'être juif, conscience que je possédais déjà mais sans que cela ait de conséquences» (*ibid.*, p. 102), se dit-il après la lecture des lois de Nuremberg. «Je dois être Juif», dit-il mais il ne devient pas plus Juif par la suite, l'arbre de Noël de son enfance ne se transforma pas en chandelier à sept branches, ses traits ne devinrent pas de type méditerranéen-sémite - et d'un autre côté : «Je ne sais que peu de choses de la culture juive. Je me revois, petit garçon, pataugeant dans la neige qui recouvrait les rues de mon village lorsque j'allais aux matines de Noël ; je ne me revois pas dans une synagogue.» (*ibid.*, p. 99).

Dans le recueil *Mein Judentum* : «Je suis sûr que mon intellect et la sensibilité de mon âme sont juifs - et pas seulement dans le sens d'une éducation ou d'un milieu, les deux pour moi étant aussi peu non juifs que possible, mais de naissance» (p. 83). Cette phrase est particulièrement étonnante du fait que dix à onze ans après la parution de *Jenseits von Schuld und Sühne*, dont sont issues la plupart des citations précédentes, il parle d'«intellect et d'état d'esprit juif». Et malgré cela, il se souvient, dans le même essai (p. 83), qu'une fête de Hanouka vécue au camps de Gurs lui parut très étrangère et qu'il était par ailleurs touché par des chants en yiddish, ce qui ne signifie pas grand-chose car ceux-ci, des mélodies partiellement mélancoliques et partiellement joyeuses, ont touché de nombreux grands compositeurs. Alors il pense que la meilleure réponse à sa position se trouve dans *Réflexion sur la question juive* de Jean-Paul Sartre : «Est Juif celui que les autres désignent comme Juif». Après son émigration l'aide apportée par le comité juif d'Anvers lui a été désagréable, «irritante» et la langue yiddish d'une «pénibilité indicible», car il avait accepté sa judéité en tant que principe, et non pas comme une pratique.

Quoique sa judéité, à Auschwitz, avait pris forme de manière définitive, il considère sa



judéité «au sens de la tradition historique et comme une base positive de vie existentielle qu'il n'avait pas acquise», et malgré cela, dans le passage qui s'ensuit, il exprime sa solidarité avec l'Etat d'Israël. «Ce n'est pas que je voudrais habiter dans ce pays. Il y fait trop chaud, trop bruyant, trop étranger à tout point de vue» (*Mein Judentum*, p. 88), mais il se sent lié avec les gens de ce pays, avec les gens de cette terre «sans salut», même si leurs modes de vie ne pourraient jamais être les siens. Pour terminer, une citation de *Jenseits von Schuld und Sühne* (p. 142) : «Sur mon avant-bras gauche je porte le numéro d'Auschwitz ; il se lit plus vite que le Pentateuque ou que le Talmud mais l'information qu'il livre est plus éloquente. Le lien qu'il trahit est aussi plus engageant que toute autre formule fondamentale de l'existence juive. Quand je me dis, à moi et au monde, y compris à ces juifs religieux et de tendance nationaliste : je suis juif, je me réfère aux réalités et aux possibilités résumées dans le numéro d'Auschwitz que je porte sur l'avant-bras».

## Résistance

La relation de Jean Améry vis-à-vis du groupe de résistance des communistes autrichiens en Belgique est très ambivalente. Il se décrit le plus souvent comme participant à la Résistance belge ou estime n'avoir «jamais été ni participant ni attaché à une idéologie politique», quoiqu'il apparaisse, de l'essentiel de tous ses écrits, qu'il se considère de «gauche». Dans les œuvres citées, je n'ai trouvé qu'un passage, provenant d'une conversation de Christian Schultz-Gerstein avec Jean Améry, *Der Doppelkopf*, dans lequel il dit expressément : «J'ai fait partie d'un mouvement de résistance dirigé par des communistes» (p. 32). Ce groupe était constitué des quelques communistes autrichiens qui restaient après la rafle du 10 mai 1940, et qui très bientôt, avec des moyens

rudimentaires, essayèrent de continuer le combat contre le fascisme. Avant l'invasion de la Wehrmacht allemande les communistes autrichiens étaient très actifs en Belgique et s'étaient trouvés de par leur activité une série d'amis belges. Le premier matériel - les soi-disant «autocollants» («Pickerln», ndlr) qui désigneront plus tard les tracts, a été mis à notre disposition par le célèbre sénateur belge Jean Fonteyne. Bientôt le groupe initialement formé de cinq à six personnes fut complété par des gens dont la fuite devant les Allemands était vaine, la Wehrmacht dépassant les vagues de réfugiés, puis plus tard par beaucoup de ceux qui, arrêtés le 10 mai 1940 et enfermés dans les camps français de Saint-Cyprien et de Gurs, avaient réussi à s'échapper. Le groupe comptait déjà, pour une partie, des communistes et des gens dont le besoin de se défendre devenait de plus en plus brûlant. Le besoin de ne pas s'exposer sans défense aux mesures de l'occupation allemande - qui incluaient des rafles contre les Juifs et les travailleurs étrangers - a également incité Jean Améry à rejoindre le mouvement de résistance.

Hans Mayer était Résistant, longtemps avant que cette dénomination ne fût utilisée pour les combattants contre l'appareil hitlérien. En février 1934, lorsque la «ligue de protection», l'organisation combattante des sociaux-démocrates autrichiens, prit les armes, Hans Mayer fut surpris par la grève ; les tramways ne roulaient plus. Il s'était jusqu'alors peu préoccupé d'organisations politiques mais pense alors qu'on devait «chercher la révolte» et, lorsqu'il l'eut trouvée, il fut chargé de la tâche de mettre à l'abri des armes et des munitions.

Lorsqu'au cours de l'année 1935 il lut, dans un café viennois, ce que l'on écrivait concernant les lois de Nuremberg, et constatant que l'opinion publique acceptait cette législation honteuse, il décida de dépasser cela par un «jugement mondial par la révolte».

Au début de la guerre, en 1939, il voulut s'engager comme volontaire, mais la Belgique avait déclaré sa neutralité. Améry parla d'une préparation fébrile à la guerre afin de se trouver face à face avec l'ennemi qui, une arme à la main, n'avait été jusqu'à présent que chasseur - chasseur de Juifs (*Örtlichkeiten*, p. 47).

Le 10 mai 1940, lorsque l'armée allemande pénétra en Belgique, il fut arrêté en même temps que tous les émigrants allemands et autrichiens, et transportés dans des wagons à bestiaux dans les sinistres camps de Saint-Cyprien ou Gurs. Il chercha à s'évader de Saint-Cyprien, fut arrêté et, ligoté, transporté à Gurs, d'où il s'évada à nouveau avec un camarade en prenant la direction du nord. Il arriva, après quatre mois de fuite, en septembre 1941 à Bruxelles. Une évasion dont il écrit «quand j'y pense, elle ne s'est pas encore terminée à ce jour».

Il serait alors exagéré d'affirmer que notre groupe dut le solliciter comme collaborateur, ce qui en fait n'arrivait pratiquement jamais, car pour cette activité dangereuse il convenait de prévoir d'être totalement volontaire. À l'époque où Hans Mayer se joignit à nous, le groupe comprenait de trente à quarante membres et les devoirs étaient répartis de la manière suivante. Quelques-uns étaient occupés à la rédaction du matériel écrit - il y eut plus tard quelques soldats de l'armée allemande qui participèrent à la rédaction. A l'époque où Jean Améry arriva dans le groupe, il y avait un journal de quatre pages «La Vérité» qui paraissait plus ou moins régulièrement. En plus de cela des tracts furent réalisés pour des événements politiques déterminés, ainsi que d'autres, pour diffusion, avec des paroles courtes et simples. Il fallait trouver un abri sûr pour l'appareil de tirage et le papier pour ceux qui étaient occupés à la préparation de ce matériel. Seules deux ou trois personnes étaient au courant du lieu. C'étaient ceux qui tra-

vailaient à l'«imprimerie», nomination donnée fièrement mais de manière un peu exagérée, à l'appartement. Un groupe plus important s'occupait de la diffusion des tracts. Certains roulèrent en vélo à travers Bruxelles et jetaient ces tracts par-dessus les murs des casernes, dans des endroits fréquentés par des Allemands ou des centres de rassemblement. D'autres se rendirent dans des bistrotts fréquentés par des Allemands et mettaient ce matériel dans des rouleaux de papier toilette ou les posaient de manière discrète sur les tables et appuis de fenêtres. D'autres les glissaient dans les boîtes aux lettres des appartements réquisitionnés par les Allemands. Quinze à vingt jeunes filles et femmes étaient sur ce que nous appelions «plan drague» («Aufriß», ndlr), ce qui veut dire qu'elles devaient essayer de faire connaissance avec des membres de l'armée allemande, de discuter avec eux, de les orienter prudemment vers des lectures et plus tard les convaincre de prendre du matériel écrit. Le plus souvent, pour des raisons de «conspiration», d'autres personnes étaient prévues pour ces dernières discussions. On réussit, beaucoup plus tard, à créer un groupe de partisans autrichiens. Voilà en gros ce qu'a été la construction de notre organisation.

Hans Mayer avait fait la connaissance de Marianne Brand, une jeune fille allemande de bonne famille dont le père avait épousé une jeune femme dont l'autorité fit beaucoup souffrir Marianne. Le groupe de jeunes de notre organisation avait déjà généré avant la guerre une grande force d'attraction et Marianne Brand s'est très rapidement affiliée à ce joyeux groupe car elle était désespérée en raison de ses conditions familiales. Elle resta avec nous lorsque notre activité politique entra dans l'illégalité après l'occupation de la Belgique. C'est elle qui fit entrer Hans Mayer dans notre organisation politique. Et c'est avec elle qu'il a travaillé à la prépa-

ration des tracts dans un quartier qui paraissait très sûr car la maison était également habitée, entre autres, par des gens de la SS. Jean Améry est très discret sur sa prise de contact avec nous dans tous les livres dans lesquels il parle de sa résistance. Plus fréquents sont ses jugements concernant notre activité qui très souvent apparaît comme très défavorable. Ainsi écrit-il dans *Jenseits von Schuld und Sühne* (p. 36) : «J'ai été arrêté par la Gestapo en 1943. Affaire de tracts [...] nous établissions du matériel d'agitation assez primitif grâce auquel nous nous imaginions pouvoir convaincre les soldats allemands de la folie cruelle d'Hitler et de sa guerre [...] Sur l'un des tracts, que j'avais sur moi au moment de mon arrestation, il était écrit aussi clairement que maladroitement en terme de propagande : «Mort aux bandits SS et aux bourreaux de la Gestapo !». Et dans le recueil *Mein Judentum*, il dit : «Ainsi je distribuais des tracts sans effet au péril de ma vie, mais en conscience erronément fière, je [...] n'appartenais pas à ceux qui passivement comme des moutons se laissaient conduire à l'abattoir» (p. 86).

Dans ce contexte, la confrontation de «péril de ma vie» et de «sans effet» est digne d'intérêt car nous ne savions que très peu de choses à cette époque au sujet de l'impact de nos tracts mais en ce qui concerne le danger de mort, beaucoup plus. Il était présent de manière constante, pour nous tous comme pour Jean Améry qui pouvait être arrêté à tout moment comme Juif ou comme réfractaire, qu'il fabriquaît ou non des tracts sans effets. Lorsqu'il décrit une rencontre qui devait être sans danger dans cette maison avec un soldat autrichien appartenant à la Wehrmacht, il énonce, dans sa seule référence à Marianne Brand : «Notre groupe de résistance avait alors son point de chute dans l'appartement d'une jeune femme ; c'est là que se trouvait le duplicateur sur lequel nous polycopions nos tracts illégaux.

Au cours d'une conversation la jeune personne, de nature plutôt téméraire (ce qu'elle allait d'ailleurs payer de sa vie) ...» (*Jenseits*, p. 63).

Cette personne sans peur n'a pas, à cause de son absence de crainte soi-disant inconsciente, payé de sa vie, elle a été comme des millions d'autres emmenée dans un camp de concentration où elle mourut de faim et de maladie, comme des millions d'autres également, dont l'absence de peur n'était constituée que par l'impossibilité de pouvoir fournir un certificat d'aryanité. Concernant son arrestation et ses auditions Hans Mayer dit très honnêtement qu'il ne pouvait rien dire car il ne savait rien. Il existait des règles très strictes faisant qu'aucun des activistes ne savait plus que ce qu'il devait savoir. «Si tu parles, me dirent les hommes aux visages insignifiants, on t'enverra dans les cachots de la police de la Wehrmacht. Si tu refuses d'avouer, tu te retrouveras à Breendonk, et tu sais ce que cela veut dire.» [...] C'est très volontiers que j'échapperais au Fort de Breendonk que je ne connaissais que trop bien, en disant ce que l'on souhaitait apprendre de moi. Mais malheureusement je ne savais rien ou presque rien» (pp. 36-38). Et plus loin «Ils continuèrent donc à me poser des questions, toujours les mêmes : complices, adresses, points de rencontre. Avouons-le tout de suite : j'ai eu beaucoup de chance du seul fait que notre groupe, en prévision justement d'éventuelles extorsions d'informations, avait tout parfaitement bien organisé. Ce que l'on voulait apprendre de ma bouche à Breendonk, je l'ignorais tout bonnement moi-même. Si au lieu des noms d'emprunt j'avais pu citer les noms réels, peut-être, fort probablement même, un malheur se serait-il produit, et je ferais aujourd'hui figure d'homme pusillanime, ce que je suis sans aucun doute, et de traître, que j'étais déjà en puissance». Ces passages (pp. 49-50) se trouvent dans la partie dans laquelle

le il parle de la torture. A mon avis ceci représente le meilleur parmi tout ce qui a été écrit sur la torture dans l'abondante littérature des camps de concentration.

Lorsque Jean Améry, dans *Jenseits von Schuld und Sühne*, pense que c'est parce que les soldats remettaient à leurs supérieurs aussitôt les écrits ronéotypés que les services de sécurité allemands ont vite retrouvé notre piste, il se trompe. Il n'y eut qu'une seule arrestation au cours d'une action de diffusion avant la sienne et celle de Marianne Brand. De même il se trompait lorsqu'il aurait apparemment exprimé, après son internement à Malines, un soupçon sur d'autres prisonniers, estimant qu'il aurait été dénoncé par nos propres gens. Ni l'une ni l'autre de ces raisons n'étaient la cause de son arrestation car ce n'est qu'à l'occasion de cette arrestation que la police allemande apprit que le journal était fait par des émigrés autrichiens. Avec satisfaction nous pouvons affirmer que dans notre groupe aucune arrestation n'était due à une dénonciation.

L'activité de résistance de Jean Améry, en dehors de sa remarque lapidaire évoquant le fait d'avoir été membre de la résistance belge, et en dehors de remarques plutôt négatives sur le contenu de nos tracts, a à peine été mentionnées dans ses œuvres. Malgré tout, dans la description de l'atmosphère à Vienne après la prise de pouvoir d'Hitler et avant l'annexion de l'Autriche «alors que lui, l'élève jésuite, se limitait à une résistance spirituelle», il reconnaît que «sans aucun doute les communistes contre lesquels tu t'es opposé, à cause uniquement d'un orgueil bourgeois et en raison d'une ignorance inexcusable, ont agi, si pas de façon plus prudente, en tout cas plus authentiquement que toi» (*Unmeisterliche Wanderjahre*, p. 51). Que lui-même ait résisté dans un groupe dirigé par les communistes lui a causé une «peine indicible», semble-t-il.

À peine un des survivants de ce groupe est aujourd'hui encore membre du parti communiste, mais aucun n'a honte ou ne cache cette partie de son passé. Jean Améry semble ici, comme pour son judaïsme, balancer entre fierté et rejet.

## Dans quelle mesure a-t-on besoin de sa terre natale ?

Ceci constitue le titre de l'une des parties les plus bouleversantes de son livre *Jenseits von Schuld und Sühne*. Hans Mayer est né en 1912 à Hohenems, Vorarlberg. Son père, «Volljude», est tombé comme chasseur de l'Empereur deux ans après le début de la Première Guerre mondiale. Sa mère était chrétienne. Il a été élevé comme catholique, fréquenta l'école en Haute-Autriche et vint comme étudiant à Vienne. Entrée des troupes allemandes en mars 1938. Sa mère aurait pu trouver un certificat d'aryanité pour demi-juif, mais Hans Mayer refusa cette exigence, en raison notamment du fait que sa femme était juive. Il décida d'émigrer. Sa fuite vers la Belgique, son arrêt à Cologne avant de traverser la frontière illégalement, son arrivée à Anvers, sont partout où il en parle, décrits de manière si remarquable qu'à ma connaissance il n'existe rien de comparable. Une phrase : il apprend qu'à l'adresse indiquée aucun logement n'était disponible «ce qui produisit un effondrement considérable chez l'arrivant». La sincérité de la situation ne peut être imaginé que par celui qui a vécu une telle situation. Anvers et le bourgmestre de l'époque Camille Huysmans sont décrits avec tendresse. Arrivée à Anvers «Nous changeâmes l'argent qui nous restait, en tout et pour tout, si je me souviens bien quinze marks et quinze pfennigs. Tel était tout l'avoir avec lequel nous allions, comme on dit, commencer une nouvelle vie. L'ancienne nous avait laissés tomber. Pour toujours ? Pour toujours» (*Jenseits*,

p. 55). Et c'était ainsi. Pour Jean Améry la France devint sa patrie spirituelle et la Belgique sa patrie de résidence.

Lorsqu'on lui posait des questions sur son retour il répondait «d'un bistrot dont on est foutu à la porte on ne rentre plus», une chanson ou une expression de sa jeunesse. On part mais on ne loue plus, pense-t-il. Les gens de cette génération avaient une certaine méfiance envers le terme «pays natal» car il avait été trop utilisé à de mauvaises fins politiques. L'Autriche de la première république avait une démocratie sociale qui s'appuyait sur de nombreuses voix. Elle prônait en premier lieu le rattachement à l'Allemagne et au-delà l'internationalisme. Les sentiments et pensées nationaux étaient refusés comme des points de vue bourgeois dépassés. Le second parti, social-chrétien, doté d'une forte représentativité, avait rendu compte du terme de «pays natal» par des vêtements folkloriques, des chants du pays natal et des danses, le teintant de traits légèrement antisémites, et devant cacher la misère matérielle. Il était alors difficile de s'approprier un sentiment de pays natal. Hans Mayer appartenait en premier à ceux qui portaient les habits folkloriques, «il y a des décennies, lorsque je portais des chaussettes blanches», écrit-il (*Jenseits*, p. 99). Il ne se souvenait de son père qu'en uniforme des chasseurs de l'Empereur. Mais avec la perte du sol sur lequel on a été élevé et avec le sentiment d'avoir été repoussé commence une réflexion. «Mon mal du pays, notre mal du pays, c'était l'*aliénisation de soi*. (...) Mon identité était liée à un nom tout ce qu'il y a de plus allemand et aussi au dialecte de mon pays d'origine. J'ai décidé de ne plus utiliser ce dialecte à partir du jour où une disposition officielle m'interdit de porter le costume national dont je m'étais vêtu presque sans discontinuer depuis ma plus tendre enfance» (*Jenseits*, p. 57).

Chaque fois qu'il se confronte à son «être-juif», il met en avant son origine autrichienne, les mœurs de sa terre natale, les émotions qui naissent de ses origines et dit ensuite «que ceci a dû mourir en lui», sa judéité ayant pris le dessus. Comme déjà dit, son pays spirituel devint la France et son pays résidentiel Bruxelles. Pourtant il répéta que son pays natal était celui de l'enfance et de la jeunesse, et arriva à la conclusion qu'il ne pouvait y avoir de retour car celui-ci, dans cet espace, ne signifie pas retrouver le temps perdu (une phrase que je dois réfuter de par mon expérience personnelle). Il raconte le célèbre épisode de Erich Maria Remarque, l'envoyé du Reich qui voulait l'inciter à revenir, et la question qu'il lui posa pour savoir s'il n'éprouvait pas de mal du pays. «Le mal du pays, comment cela, aurait rétorqué Remarque, vous me prenez donc pour un juif ? [...] En ce qui me concernait, j'étais bel et bien juif [...] et c'est pour cette raison que j'avais et que j'ai toujours le mal du pays, un mal qui ronge et qui mine...» (*Jenseits*, p. 57). Dans l'un de ses derniers écrits qu'il avait rédigé pour son recueil *Mein Judentum*, il dit «l'exil éternel que j'ai choisi était la seule authenticité dont je pouvais m'approprier ; la judéité repousse toutes les autres issues» (p. 88).

L'issue qu'il choisit en fin de compte fut le suicide. Ce n'était pas un hasard qu'il eût choisi comme endroit de son suicide Salzbourg en Autriche, une ville entre son lieu de naissance, près du lieu de son enfance et Vienne la ville dont il a été chassé. «On vieillit mal en exil, car l'homme a besoin d'un pays natal» (*Jenseits*, p. 76).

## Les œuvres à la base de cet article de ou sur Jean Améry sont :

1. *Jenseits von Schuld und Sühne, Bewältigungsversuch eines Überwältigten*, DTV, 1970.
2. *Unmeisterliche Wanderjahre*, Ernst Klett, 1971.
3. *Örtlichkeiten*, Ernst Klett, 1971.
4. Christian Schultz-Gerstein : *Der Doppelkopf*, d'après une conversation avec Jean Améry, «März bei Zweitausend», 1979.
5. *Mein Judentum*, édité par Hans Jürgen Schultz après une série d'émissions du Süddeutschen Rundfunks, Kreuz Verlag, 1978.
6. Marbacher Magazin 24/1982 : Jean Améry.

### Synthese

Dit artikel gaat nader in op de houding van Jean Améry tegenover het jodendom en evocert tevens de verzetsbeweging waarin hij actief geweest is. Hoe karakteriseert Jean Améry zijn oorsprong en zijn bestaan terwijl hij een onderscheid maakt tussen joden-

dom en zijn «Jood zijn»? Als christelijk opgevoede Oostenrijker zijn het de wetten van Nuremberg geweest die van hem als het ware een Jood gemaakt hebben. Zoals zo vele Duitse of Oostenrijkse vluchtelingen werd hij tijdens de Duitse inval op 10 mei 1940 in België gearresteerd. Na zijn deportatie naar de kampen van Saint-Cyprien en Gurs wist hij uit deze laatste te ontsnappen en in september 1941 naar Brussel terug te keren. Hij sloot er zich aan bij een verzetsgroep, werkte mee aan de redactie van een clandestien blad en hielp ook bij de vervaardiging van pamfletten. Jean Améry werd in 1943 door de Gestapo gearresteerd en gedeporteerd naar Auschwitz. Zijn jodendom kreeg zijn definitieve vorm als een positieve basis voor een na te streven existentieel leven. In *Mon Judaïsme* haalt Jean Améry de «eeuwige ballingschap» aan als de «enige authenticiteit» die hij zich kan herinneren, tegelijk legt hij er de nadruk op «dat de joodsheid alle andere pistes wegdrukt». Maar de uitweg die hij uiteindelijk voor zichzelf kiest is deze van een zelfmoord in Salzburg (Oostenrijk), een stad niet zo ver verwijderd van de plaats van zijn kinderjaren en van Wenen, waar hij weggejaagd werd. «Als banneling veroudert men slecht, want een mens heeft nood aan een vaderland» schrijft hij in *Jenseits*.

**PAUL MORREN\****Ere-rijksinspecteur Gemeenschapsonderwijs*

## Het proces van Nürnberg 60 jaar geleden

*«...Sinds 1934 ben ik zonder onderbreking werkzaam geweest bij het beheer van concentratiekampen en in Dachau deed ik dienst tot 1938 ; vervolgens als adjudant in Sachsenhausen van 1938 tot 1 mei 1940, op welk tijdstip ik tot commandant van Auschwitz werd benoemd. Ik had in Auschwitz het bevel tot 1 december 1943 en naar mijn schatting zijn er daar ten minste 2.500.000 slachtoffers door vergassing en verbranding terechtgesteld en uitgeroeid. Ten minste nog eens een half miljoen stierven door honger en door ziekte, wat een totaal van ongeveer drie miljoen doden betekent. Dit getal betekent ongeveer 70 à 80 percent van alle personen die als gevangenen naar Auschwitz zijn gestuurd ; de overigen werden geselecteerd en voor slavenarbeid in de industrieën van het concentratiekamp ingezet...»*

(Rudolf Höss, 1946)

### International Military Tribunal

Wat voorafgaat is een uittreksel uit de getuigenis van Rudolf Franz Höss op het proces van Nürnberg. De bedoeling van dit proces was de onmenselijke wreedheden van het nazi-regime te openbaren en de schuldigen te straffen. Tijdens de oorlog was in Londen de *'Commissie van de Verenigde Naties voor oorlogsmisdaden'* werkzaam. De term *'Verenigde Naties'* slaat uiteraard niet op de organisatie met die naam die pas na afloop van de oorlog van start is gegaan op 24 oktober

1945<sup>1</sup>, maar duidt op de naties die verenigd waren in de strijd tegen de Asmogendheden. Vertegenwoordigers van de Commissie vergezelden de geallieerde troepen in hun opmars op het Europese continent, waarbij onder meer de ongelooflijke en mensonterende gruwel van de concentratie- en uitroeiingskampen aan het licht kwam. Deze en andere schendingen van de oorlogsconventies versterkten de betrachting om de schuldigen te berechten.

De ministers van de geallieerde landen, die in Londen in ballingschap vertoefden, hadden zich in januari 1942 formeel uitgespro-

\* Laureaat van de Internationale prijs van de UNESCO voor het onderwijs van de rechten van de mens. Lid van de Pedagogische Commissie van de Auschwitzstichting. Auteur van o.m. *'De rechten van de mens'* (Garant, 1999), *'Theodor Herzl'* (Garant, 2004) en *'Het ontstaan van de Verenigde Naties'* (Roularta-Books, 2005).

<sup>1</sup> Zie *Driemaandelijks tijdschrift van de Auschwitz Stichting*, nr. 88, juli-september 2005, pp. 39-49.

ken tegen 'wraakneming' en voor 'bestrafing met de gewone rechtsmiddelen'. In oktober 1943 vergaderden in Moskou de ministers van Buitenlandse Zaken van de Verenigde Staten, Groot-Brittannië en de USSR. Een van de agendapunten was een beraadslaging over een door Churchill ingediende nota met betrekking op het opsporen en voor het gerecht brengen van de Duitse oorlogsmisdadigers. In de eindconclusie van de bijeenkomst (1 november 1943) werd in de 'Verklaring over de gruwelijkheden' gesteld dat de oorlogsmisdadigers zouden berecht worden in het land waarin ze hun misdaden hadden gepleegd. Voor de 'major war criminals' werd beslist dat ze zouden worden berecht op grond van een 'gemeenschappelijk besluit van de geallieerde regeringen'.

Om hieraan een concrete inhoud te geven vergaderden de vertegenwoordigers van de geallieerde landen in juni 1945 in Londen. Op 8 augustus bereikten ze een akkoord over het statuut van het *International Military Tribunal*, dat werd vastgelegd in 'Agreement for the prosecution and punishment of major war criminals of the European axis'. Hierin werd gestipuleerd dat de belangrijkste nazi-oorlogsmisdadigers zouden berecht worden in het Justitiepaleis van Nürnberg. De voorkeur van de Russen ging uit naar Berlijn maar de Britten hielden het bij de stad die met de aldaar gedecreteerde racistische wetten en de massa-bijeenkomsten van de nazi's als een symbool van het Hitler-regime gold. Het Paleis van Justitie en de in de onmiddellijke nabijheid gelegen gevangenis behoorden tot de schaarse gebouwen van de stad die niet door de bombardementen in as waren gelegd.

Aangezien er tussen de regels voor de rechtspraak in de vier geallieerde mogendheden opvallende verschillen bestonden, werd in onderling akkoord een *handvest* van het tribunaal opgesteld. In dit 'Protocol on the

*prosecution and punishment of major war criminal of the European axis*' (6 oktober 1945) werd onder meer bepaald dat de besluiten moesten worden genomen met meerderheid van stemmen van de rechters; in geval van staking van stemmen was de stem van de voorzitter beslissend. Een ander artikel verleent het Hof het recht om doods vonnissen uit te spreken (de terechtstelling als straf was niet meer in alle betrokken landen in voege). Artikel 29 bepaalt dat de Raad van Toezicht van de geallieerden in Berlijn het recht heeft de vonnissen te onderzoeken en te wijzigen, weliswaar zonder ze te verzwaren.

## De beklaagden

In feite moeten we voor het verdere verloop van de gebeurtenissen de meervoudsvorm gebruiken: er zijn immers dertien processen van Nürnberg geweest. Hierin werden 199 personen berecht, wat alles bij elkaar een gering aantal is te noemen. De uitschieter was het eerste proces, waarin 21 kopstukken van het nazi-regime voor de rechtbank werden gebracht. Ze vertegenwoordigden vier geledingen van dat regime, te weten: de partijleiding, de ambtenarij, de legerleiding en het systeem van massamoord en slavenarbeid. Van de eerste groep was de sterfiguur ongetwijfeld Hermann Göring. Zijn wedervaren is een verhaal op zichzelf. Hij werd er immers terecht aanzien als de tweede man in de nazi-structuur: medewerker en vertrouweling van Hitler vanaf het eerste uur, minister, voorzitter van de Rijksdag, maarschalk. Als minister van Binnenlandse Zaken van de deelstaat Pruisen, werd hij de oprichter van de Gestapo. Brutaal en ongenadig trad hij op tegen de communisten. Tijdens de laatste dagen van het nazi-regime viel hij in ongenade, nadat hij, ambitievol als hij was, het had gewaagd in een telegram Hitler te verzoeken hem als diens opvolger aan te duiden.



De meer getrouwe Martin Bormann vertaalde de woede en ontgoocheling van de Führer in een terdoodveroordeling. Göring werd in Berchtesgaden opgesloten. Een Amerikaanse raid op de stad was voor zijn bewakers, die het gezag van Bormann niet erkenden, de gelegenheid om hun illustere gevangene naar Oostenrijk over te brengen. Göring was er niet gerust in dat een of andere aanhanger van Bormann en dus per definitie een fanatiekeling niet zou trachten ter plaatse met hem af te rekenen en verkoos zich over te geven aan de Amerikanen. In een persconferentie verklaarde hij verbaasd te zijn om als oorlogsmisdadiger te worden bestempeld. Zestien vrachtwagens bleken nodig om hem, zijn gezin en zijn merendeels gestolen bezittingen voorlopig naar een bewaakte villa over te brengen.

Bij de andere partijleiders hoorden Alfred Rosenberg, Baldur von Schirach, Joachim von Ribbentrop, Seys-Inquart, Julius Streicher en - *last but not least* - Rudolf Hess. Naar eerstgenoemde werd gerefereerd als de 'filosoof' van de partij en inderdaad, zijn ideeën, hoe waanzinnig ook, logen er niet om : ongelijkwaardigheid van de rassen, Germaanse superioriteit, antisemitisme wetenschappelijk verantwoord. Baldur von Schirach was de inspirator van de jeugdpolitiek van de nazi's, maar was tevens de hoofdverantwoordelijke voor de deportatie van de joden uit de 'rijks-gouw' Wenen, waarvan hij tot gowwleider werd aangesteld. Arthur Seyss-Inquart was zijn evenknie in bezet Nederland. Voordien was hij onder Duitse druk bondskanselier van Oostenrijk geworden, wat het hem in maart 1938 mogelijk maakte Duitsland te verzoeken om zijn troepen in Oostenrijk te laten binnenrukken. De vroegere wijnhandelaar von Ribbentrop werd de marionet van Hitler als minister van Buitenlandse Zaken en was betrokken in het ontwerpen en uit-

voeren van de 'Endlösung'. In jodenhaat werd hij duidelijk overtroffen door Julius Streicher. Deze nazi-aanhanger van het eerste uur werd gowwleider van Frankenland. In 1940 werd hij wegens corruptie uit zijn ambt ontheven maar als '*alte Kämpfer*' werd hem door Hitler de hand boven het hoofd gehouden. Van de uitroeiing van de joden en van persoonlijke verrijking had hij zijn levensdoelen gemaakt.

Rudolf Hess was vanaf het eerste uur van Hitlers politieke optreden diens secretaris en trouwe medewerker, voor een stuk zelfs diens inspiratiebron bij het schrijven van *Mein Kampf*. Na de machtsovername door de nazi's werd hij Rijksminister zonder portefeuille en nadien lid van de geheime kabinetsraad. Hij was het die zijn handtekening plaatste onder de Nürnbergse rassenwetten. In mei 1941 verwekte Hess sensatie door per vliegtuig naar Schotland uit te wijken, vermoedelijk met de bedoeling om op eigen houtje een akkoord met het Verenigd Koninkrijk te bedisselen. Hij werd geïnterneerd en in 1945 naar Nürnberg overgevoerd.

Van de toonaangevende militairen in dienst van het nazi-regime die in Nürnberg ter verantwoording werden geroepen, waren er drie lid geweest van de na de zelfmoord van Hitler in Flensburg gevormde regering. Groot-admiraal Karl Dönitz, de man die geloofd had de oorlog met zijn U-boten te kunnen winnen, werd door de Führer in laatste instantie als zijn opvolger aangeduid. Hoewel beslist niet de bekwaamste van de generaals maar allicht de meest volgzaamste uitvoerder van de bevelen van Hitler, werd Wilhelm Keitel chef van het opperbevel van de Wehrmacht en als dusdanig verantwoordelijk voor de wandaden die door de Duitse troepen werden begaan. Hij ondertekende op 9 mei 1945 in Berlijn de onvoorwaardelijke capitulatie van Duitsland. Alfred Gustav Jodl was als legeraanvoerder bekwa-

mer dan zijn chef, bekwaam genoeg om krijgsgevangenen te laten executeren. Een vierde militair die in Nürnberg in de beklagenbank moest plaatsnemen was Erich Raeder, die na meningsverschillen met Hitler, de plaats had moeten ruimen voor Dönitz als hoofd van de zeestrijdkrachten.

Een vooraanstaand maar betwist Rijksambtenaar was Hjalmar Schacht. In de beginjaren van de jaren dertig was hij president van de Reichsbank en minister van Economische Zaken maar hij had het ongeluk in conflict te komen met Göring en verdween van de voorgrond. Verdacht van connecties met samenzweerders tegen Hitler, werd hij in juli 1944 gevangen gezet in het concentratiekamp Dachau. Hij werd er door de Amerikanen bevrijd maar tevens overgebracht naar het Internationaal Militair Tribunaal. Franz Joseph van Papen had in 1932-1933 een belangrijk aandeel gehad om de machtsovername van Hitler in goede banen te leiden. Als ambassadeur in Ankara lukte het hem niet om Turkije de zijde van de As-mogendheden te doen kiezen. In de zomer van 1944 keerde hij terug naar Duitsland, waarna hij door de geallieerden werd gearresteerd en naar Nürnberg getransfereerd.

Wie waren er verder op de beklagenbank te vinden? Ernst Kaltenbrunner, de leider van de Oostenrijkse SS, was in 1943 Reinhard Heydrich opgevolgd als hoofd van het Reichssicherheitshauptamt, wat hem verantwoordelijk maakte voor de uitroeiingsbedrijvigheid in de concentratiekampen. Hans Frank werd in 1942, na meningsverschil met Hitler en Himmler, uit een deel van zijn functies ontheven maar kon als gouverneur-generaal voortgaan met de opbouw van zijn reputatie als 'de beul van Polen'. Wilhelm Frick was als minister van Binnenlandse Zaken de man die de gehele nazi-greep op het politieke en administratieve leven in Duitsland uitbouwde.

Walter Funk verdiende zijn nazi-sporen eerst als Reichspressechef in de propagandamachine van Goebbels en later als voorzitter van de Reichsbank. Fritz Sauckel kon het treurige palmares voorleggen circa vijf miljoen arbeiders uit de bezette landen naar Duitsland te hebben gedeporteerd, waar velen onder hen de dood vonden.

In Nürnberg kon Albert Speer terugdenken aan de inmiddels platgebombardeerde gebouwen die hij er voor de partijdagen van de nazi's had ontworpen, zoals hij ook in Berlijn zijn talenten als architect had kunnen ontplooiën. Zijn aandeel in het regime ging heel wat verder, vermits hij minister werd voor bewapening en oorlogsproductie met de totale overschakeling op oorlogseconomie als doelstelling. Wel durfde hij het aan in februari 1945 afstand te nemen van Hitler toen die bevel gaf tot algehele toepassing van de 'verschroeiende aarde'-tactiek. Constantin von Neurath was van Ribbentrop voorafgegaan als minister van Buitenlandse Zaken en had aldus zijn aandeel in de ontwikkeling van een aanvalspolitiek. Hans Fritzsche was de rechtstreekse medewerker van Goebbels en als dusdanig verantwoordelijk voor pers en radio; in niet nazi-kringen bekend als *'het grootste leugenvaleis ter wereld'*. Hij was het die aan maarschalk Joekow de overgave van Berlijn aanbood.

Het is zonder meer duidelijk dat de 21 slechts een onderdeel vormden van de leidende figuren van het nazisme. In werkelijkheid waren 24 personen gedaagd. Een 22ste beschuldigde, en niet van de minste, werd bij verstek berecht. Martin Bormann werd verondersteld op de vlucht te zijn en kon nog niet worden gearresteerd. Hij was als het ware de identificatie zelve met het nazisme: dictatuur en vervolging van de Kerk en van de joden. Binnen het nazi-apparaat moest zijn invloed en besluitvorming nauwelijks voor die van Hitler

onderdoen. Het is pas in 1972 dat formeel, bij de opgraving van skeletten en essentieel aan het onderzoek van het gebit, kon worden vastgesteld dat Bormann in de nacht van 1 op 2 mei 1945 was omgekomen bij een ontsnappingspoging uit de Führerbunker. Robert Ley, vertegenwoordiger van de uiterst radicale vleugel binnen de NSDAP en hoofd van het Deutsche Arbeitsfront, dat zich had opgedrongen als plaatsvervanger van de vrije syndicaten, werd door de Amerikanen gevangen genomen maar beroofde zich in zijn cel door ophanging van het leven. Friedrich Krupp von Bohlen, de man die de Duitse industrie dienstbaar aan de nazi's en hun oorlogsvoorbereiding had gemaakt en daarbij schandelijk misbruik had gemaakt van gedeporteerde arbeiders, was stervende.

De grote kopstukken Adolf Hitler, Joseph Goebbels en Heinrich Himmler hadden zelfmoord gepleegd en konden niet meer ter verantwoording worden geroepen. Hun voorbeeld werd door anderen gevolgd. Een aantal vooraanstaanden werd in andere processen veroordeeld (wat het totaal aantal in Nürnberg uitgesproken vonnissen op 199 bracht); sommigen waren op de vlucht en konden niet altijd worden gegrepen. Toch is de beklagdenbank van de 21 zonder meer representatief te noemen voor de politieke, de militaire, de sociaal-economische leiding van het nazi-regime en als verantwoordelijken voor een ontstellende reeks van met cynisme bedreven misdaden.

Naast de hierboven vermelde personen werden ook de nazistische organisaties in beschuldiging gesteld, met name :

- de regering van het Duitse Rijk ;
- het korps van de politieke leiders van de NSDAP (Nazionalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei) ;
- de SS (Schutz-Staffeln) en de SD (Sicherheitsdienst) ;

- de Gestapo (Geheime Staatspolizei) ;
- de SA (Sturmabteilung) ;
- de Generale Staf en het opperbevel van het Duitse leger.

De verdachten werden ter verantwoording geroepen voor vier soorten van aanklachten :

- samenzwering tegen de vrede ;
- misdaden tegen de vrede : voorbereiden, ontketenen en voeren van agressieve oorlogen ;
- misdaden tegen de menselijkheid : vervolgen en uitroeien van volksgroepen ;
- oorlogsmisdaden : brutale schendingen van het oorlogsrecht.

## Het Hof

Als rechters traden op : Francis Biddle en John Parker (VSA), Norman Birkett en Geoffrey Lawrence (Verenigd Koninkrijk), A.F. Volchoff en J.T. Nikitsjenko (USSR), Henri Donnedieu de Vabres en Robert Falco (Frankrijk). Sir Lawrence werd tot voorzitter verkozen en Willey werd belast met het secretariaat-generaal.

De procureurs-generaal, die het rekwisitor voor hun rekening moesten nemen, waren : Robert H. Jackson (VSA), Hartley W. Shawcross (Verenigde Koninkrijk), Roman Roedenko (USSR) en François de Menthon (Frankrijk). De procureurs-generaal werden in hun taak bijgestaan door meer dan dertig assistenten. Tot de Franse schare behoorde de Belg Mr. Goldstein, advocaat bij het Beroepshof van Brussel en toegevoegd afgevaardigde bij de Intergeallieerde Commissie voor Oorlogsmisdaden.

De landen waarin de hierboven gemelde misdaden werden gepleegd mochten hierover getuigenis uitbrengen. Voor België werd deze in een striemend betoog geleverd door de Leuvense professor Leon Van

der Essen. De verdediging trachtte tevergeefs deze getuigenis te doen schrappen.

De rechtbank kwam voor de eerste keer bijeen in Berlijn op 18 oktober 1945 met Nikitsjenko als voorzitter. Ze boog zich over de beschuldigingsakte die door de vier grote mogendheden was ingediend, nam de eed af van de geselecteerde rechters en besliste dat de rechtszaak een maand later in Nürnberg zou worden geopend. De eerste zitting van het proces had plaats op 20 november 1945. De hele zitting nam vervolgens bijna een jaar in beslag.

## 20 november 1945

Klokslag tien uur doet het Hof zijn intrede. De beschuldigden werden vooraf vanuit de naburige gevangenis naar de zittingszaal gevoerd langs een gang die in de kelders van het gerechtshof werd aangelegd. De belangstelling van journalisten en publiek is ongemeen groot. Voorzitter Sir Geoffrey Lawrence heeft weinig woorden nodig om het belang te onderstrepen van een rechtszitting die tot dan toe uniek is in de geschiedenis.

*« Vermits deze zaak van het grootste belang is voor het toekomstig leven van miljoenen mensen over de hele aardbol verspreid, moet eenieder hier volkomen zijn plicht doen, zonder vrees en zonder vooroordeel. De debatten zijn publiek. Elke beschuldigde beschikt over een raadgever. De rechtbank zal erover waken dat de orde en de waarheid niet worden gestoord. »*

Daarop komen de procureurs van de vier grote geallieerde mogendheden aan het woord om voorlezing te geven van de algemene akte van beschuldiging, een document dat 34 bladzijden in beslag nam. Na voorlezing hiervan contesteert Dr. Stahmer, de verdediger van Göring, in naam van zijn collega's de bevoegdheid van de rechtbank op grond van het feit dat strafwetten niet met

terugwerkende kracht kunnen worden toegepast. Bij de aanvang van de zitting van 21 november wordt deze stelling door het Hof verworpen. Inleidend tot de debatten wordt aan de beklaagden gevraagd of ze schuldig of onschuldig pleiten. Allen antwoorden: *Nicht schuldig!*; Niet schuldig!

## De procureurs aan het woord

Tijdens de daaropvolgende dagen en weken kwamen de procureurs van de vier grote geallieerde mogendheden aan bod met specifieke beschuldigingen. De spits werd afgebeten door de Amerikaan Robert H. Jackson en zijn medewerkers, waarvan het optreden uitliep tot begin december. Van 4 december 1945 tot 16 januari 1946 was het de beurt aan de Brit Sir Hartley Shawcross en zijn ploeg. Vervolgens kwam de Franse afvaardiging, geleid door François de Menthon aan bod. Ze verwerkte in haar tussenkomsten ook de belangen van België, Nederland, Luxemburg, Denemarken en Noorwegen. Het was tijdens deze fase dat Leon Van der Essen op 4 februari zijn getuigenis aflegde. Ook het Russische rekwisitoor, geleid door generaal Roman Roedenko, had een grensoverschrijdende inhoud en handelde in feite over gans Oost-Europa: de USSR, Polen, Tsjecho-Slowakije, Zuid-Slavië, Griekenland, Roemenië en Hongarije werden er in betrokken als medeplichtigen van Duitsland. Dit laatste rekwisitoor werd afgesloten op 7 maart 1946. 138 zittingen hebben de beschuldigingen in beslag genomen.

Deze achtereenvolgende akten van beschuldiging, uitgesmeerd over 34 bladzijden, waren een aaneenschakeling van opsommingen van mensonterende praktijken, waarvan het verloop in de rechtszaal en het verslag in de media op verstomming en afschuw werden onthaald. Een massa docu-

menten, ten dele buitgemaakt tijdens de zegevierende opmars van de geallieerde troepen, werd als verpletterend bewijsmateriaal aangevoerd. Deze geschreven bronnen werden aangevuld met getuigenissen en foto- en filmmateriaal, waaronder de reportage over de concentratiekampen van Erica Mann, jawel, de dochter van Thomas. Het geheel mondde uit op een gruwelverhaal zoals de fantasierijkste schrijver het niet had kunnen bedenken. Maar hier ging het om harde werkelijkheid : agressie, moorden, wegvoeringen, vernielingen, diefstal, geestesvergiftiging met allicht als summum de onthulling van de waarheid over de concentratie- en uitroeiingskampen.

De beschuldigten hadden afgewisseld aandachtig geluisterd, nota's genomen (vooral Göring en Ribbentrop), het hoofd neergebogen. Van 8 maart tot 1 juli 1946 kwam de ondervraging van de beschuldigten en het verhoor van de getuigen ter ontlasting aan bod. Achtereenvolgens verlieten de beschuldigten de beklagdenbank om plaats te nemen in de getuigenstoel.

Göring en Hess waren zowat de 'vedetten' onder de beklagden. Laatstgenoemde was dat door het ter sprake brengen van zijn vlucht naar het Verenigd Koninkrijk en meer nog door zijn blijkbaar geveinsde geheugenverlies en zijn vaak apathische houding op de beklagdenbank. Göring was in de aanvangsfase van het proces arrogant tegenover de rechtbank en opdringerig tegenover zijn medebeklaagden. Geleidelijk aan moest hij die houding laten varen om gebukt onder de onweerlegbare argumentatie die tegen hem werd aangewend als een verslagen man het verdere verloop van de gebeurtenissen te ondergaan.

Tijdens zijn ondervraging liet Keitel zich onder meer ontvallen : *«U zal me zeggen dat ik de zwakte had de Führer te volgen, want het strookt met de waarheid dat ik bevelen heb ondertekend die strijdig zijn*

*met het volkenrecht.»* Die Führer werd door de opperbevelhebber bestempeld als *«een groot militair genie»*. Het was tijdens de ondervraging van Kaltenbrunner dat de bij de aanvang van deze bijdrage geciteerde Rudolf Hoess getuigenis aflegde. Opgeroepen als getuige ter ontlasting, was zijn verklaring verpletterend voor de beschuldigde. Hetzelfde gebeurde met de verklaring van politiemann Grivesius, door Frick als getuige opgeroepen maar die van zijn getuigenis een striemende aanklacht maakte tegen Göring, de Gestapo en het blok van de beschuldigten. Opvallend was de getuigenis van Frank, waarin de passus die volgt voorkwam : *«Na vijf maanden lang het proces te hebben gevolgd, besef ik dat ik in geweten niet kan toelaten dat de verantwoordelijkheid voor al deze misdaden op de schouders van de ondergeschikten zou worden geladen... We hebben vreselijke dingen gedaan en over duizend jaar zal deze schande nog niet van Duitsland zijn afgewenteld.»*

Streicher volhardde in zijn jodenhaat en sleurde er zelfs een tekst van Luther bij om zijn gedachtegoed te rechtvaardigen. Schacht wilde een appreciatie van Hitler kwijt : *«Hitler was ongetwijfeld in verschillende opzichten een genie... Maar hij had erge ondengden. Hitler heeft de wereld, Duitsland en mij bedrogen...»*. De voormalige directeur van de Reichsbank was al evenmin vriendelijk voor Göring, die hij *«een misdadiger, in alle zaken onbekwaam»* noemde. Funck had de brutaliteit om te verklaren dat hij in de mening verkeerde dat de juwelen, tanden en andere voorwerpen in goud die in de kelders van de Reichsbank werden opgestapeld in werkelijkheid gouden munten waren ! Von Schirach bleek op het proces tot inkeer te zijn gekomen. *«Voor God en voor de mensen verklaar ik schuldig te zijn aan het aansporen van de jeugd om in Hitler te geloven... Het is ongelukkig dat*

*ik de Duitse jeugd heb aangezet om te geloven in de grootste moordenaar aller tijden. Dit is mijn schuld, alleen mijn schuld.»* Jodl bleef erbij: *«De nazi-beweging is een kracht geweest die Duitsland tussen de twee wereldoorlogen heeft doen herboren worden. Dit is niet mijn persoonlijke opvatting maar de historische waarheid.»* Hans Fritsche poogde te doen geloven dat hij naïef was geweest door te geloven dat al de aantijgingen tegen het nazi-regime onwaar waren. *«Hitler heeft de Duitse eer bezoedeld door misdaden die niet te rechtvaardigen zijn.»*

## De verdediging

Van 1 tot 25 juli 1946 kwam de verdediging aan het woord. Vooraleer met de pleidooien aan te vangen, betwistte ze bij monde van een van de advocaten nogmaals de rechtsgeldigheid van het proces. Elke betichtheid werd bijgestaan door een raadgever. De algemene draagwijdte van hun verdediging was deze die bij voorbaat kon worden vermoed en die ook al bij de ondervraging van de beklaagden was aangewend: ze hadden alleen maar de bevelen uitgevoerd van de man aan wie ze trouw hadden gezworen; ze waren niet op de hoogte van de gruweldaden die in de concentratie- en uitroeiingskampen plaatsvonden; een niet te rechtvaardigen optreden moest niet in de schoenen worden geschoven van de Wehrmacht, die het volkenrecht niet had geschonden maar wel in deze van Gestapo en SS; de herbewapening en de aanvalsoorlogen waren in feite preventieve verdedigingsoorlogen waartoe Duitsland werd gedwongen. In de pleidooien namen de verdedigers hun toevlucht tot het loochenen van een aantal feiten die hun cliënt ten laste werden gelegd en van het uitsluitend toeschrijven van de verantwoordelijkheid voor wat werd aangeklaagd van Hitler, Himmler en Bormann, die inmiddels overleden waren. Tijdens het getuigenverhoor bevestigde

Göring nog maar eens zijn status van nummer één van de beklaagden door tien dagen na elkaar aan de tand te worden gevoeld.

## Rekwisitoren

De volgende fase van het proces bestond uit de rekwisitoren van de procureurs. De bewijzenlast was zo verpletterend dat het de aanklagers geen moeite kostte de stellingen van de verdediging tot op het bot te ontzenuwen. In de eerste tussenkomst maakte Robert H. Jackson de stelling onmiddellijk duidelijk: de schuld van Hitler is de schuld van alle andere beklaagden. *«Als dezen die voor ons staan niet schuldig zijn, wie is het dan wel?»*, vroeg Sir Hartley Shawcross aan het Hof. De Franse procureur Dubost, adjunct van François de Menthon, stelde dezelfde vraag in een andere vorm: *«Hoe zouden we de doodstraf kunnen eisen voor een Kramer, een Höss, voor de kampcommandanten die op bevel miljoenen mensen hebben terechtgesteld, indien we vandaag zouden aarzelen om de doodstraf te eisen voor dezen die hun de bevelen hebben gegeven?»* Generaal Roedenko bevestigde dit uitgangspunt: *«Beslist, ze hebben zelf deze misdaden niet bedreven, ze hebben zich ertoe beperkt bevelen te geven aan hun ondergeschikten.»*

## De nazistische organisaties

De zittingen van juli en augustus 1946 werden voorbehouden aan het onderzoek van de nazistische organisaties. Opnieuw werden vele getuigen opgeroepen en vele documenten geciteerd. De advocaten van de verdediging konden slechts in herhaling vallen en ontwikkelden geen nieuwe argumenten. In hun rekwisitoren verzochten de procureurs het Hof de nazi-organisaties als schuldig te verklaren aan samenzwering tegen de vrede, misdaden tegen de vrede, misdaden

tegen de menselijkheid en oorlogsmisdaden.

## Het laatste woord

Zoals het hoort in een rechtszaak kwam het laatste woord toe aan de beschuldigen. Göring beet scherp, ja uitdagend van zich af : *«De geschiedenis zal eens bewijzen dat niet wij de oorlog hebben gewild. Het Duitse volk is niet schuldig... Ik betwist en ik ontken met klem dat wij het inzicht koesterden de volken in slavernij te voeren... Ik verloochen geen enkele van mijn daden. Al wat ik heb gedaan werd ingegeven door de liefde voor het Duitse volk. Ik beroep me op de Almachtige en op mijn volk.»* Deze uitroepen, af en toe met stemverheffing geuit, werden doorspekt met aanvallen op de gevolgde rechtsprocedure.

Ook Hess weigerde de wetmatigheid van de rechtbank te erkennen. Hij betwistte het waarheidsgehalte van de uitgebrachte getuigenissen en beschimpde een aantal medebeschuldigen, die het gewaagd hadden een schandelijk oordeel te vellen over Hitler. *«Moest ik kunnen opnieuw beginnen, ik zou het doen... Het was een geluk voor mij een deel van mijn leven te kunnen slijten in dienst van de schitterendste zon die sinds duizend jaar in de geschiedenis van mijn volk is opgerezen.»*

Von Ribbentrop besloot zijn tussenkomst met het uitdrukken van de hoop dat Amerika en Engeland meer succes zouden kennen dan Duitsland in het in toom houden van de Sovjet-Unie. Keitel bleef uitsluitend Hitler verantwoordelijk stellen. *«Indien dezelfde omstandigheden zich zouden herhalen, zou ik liever sterven dan me met dergelijke methoden in te laten.»* Rosenberg verklaarde een gerust geweten te hebben omdat hij niet de onderdrukking had beoogd van de nationale en culturele waarden van de Europese volken maar wel

de toename van hun materiële en morele welvaart. *«Hitler heeft zich omringd met personen die geen kameraden maar vijanden waren. Hun verderfelijke optreden is geen aanklacht tegen het nationaal-socialisme waarvoor miljoenen mannen en vrouwen die erin geloofden hebben gestreden.»* Frank bevestigde zijn vroeger ingenomen standpunt. *«Het hele proces werd overheerst door de naam van Hitler en het Duitse volk wacht nog steeds op zijn laatste boodschap. Maar hij is ten ondergegaan in de duisternis van de zelfmoord met de woorden : Na mijn dood zal Duitsland in de afgrond worden gestort !»*

Schacht herinnerde nogmaals aan het feit dat hij bij Hitler in ongenade was gevallen. *«Mijn politieke vergissing school in het feit dat ik niet tijdig het misdadige karakter van Hitler heb doorzien. Maar door geen enkele immorele of onwettelijke daad word ik bezoedeld.»* Funck voelde zich verongelijkt. *«Nu besef ik waaraan ik schuld heb : ik was te goedmoedig maar rechtskundig ben ik niet verantwoordelijk en is mijn geweten zuiver.»* Dönitz betreurde dat de idealen van eerlijkheid en toewijding van het Duitse volk hadden geleid tot de ellende waarin het zich thans bevond. *«Ik heb mijn soldatenplicht gedaan voor de Duitse natie, waarvoor ik geleefd heb en waarvoor ik bereid ben te sterven»,* besloot Raeder. Jodl ging nog een stap verder : *«De Wehrmacht stond voor een onmogelijke opgave ; ze heeft een oorlog moeten voeren die ze niet wilde met als leider een aanvoerder waarin ze geen vertrouwen had.»* Speer meende heil te zien in het oproepen van het spookbeeld van een nieuwe oorlog die deze, die pas was beëindigd, in vreselijkheid zal overtreffen.

*«Het is misschien moeilijk om uit te maken»,* meende Fritzsche, *«of de Duitse leiders misdadigers of idealisten waren.»* Van Baldur von Schirach kwam de verklaring die kon verwacht worden : *«Niemand beter dan ik*

*weet dat de Duitse jeugd, zo lang ik haar leider was, niets heeft ondernomen waarover ze zich hoeft te schamen.»* Von Papen bekende zijn geweten te hebben onderzocht en daarbij geen schuld te hebben ontdekt. Voor het overige : *«Hoe kan de beschuldiging volhouden dat het Duitse volk de oorlog wilde ; louter door in 1932 voor Hitler te stemmen ?»* Sauckel erkende dat hij mogelijk gezondigd had door zijn grote verering voor Hitler maar bleef er bij dat hij zich had ingezet voor het welzijn van de vreemde arbeiders. En besloot met : *«Ik ben bereid mijn lot te ondergaan, zoals mijn zoon die in de oorlog is gesneuveld.»* Seys-Inquart betreurde slechts één zaak : niet als vriend in Nederland te zijn ontvangen ! En bevestigde nog maar eens : *«Voor mij blijft Hitler de man die Groot-Duitsland heeft verwezenlijkt, wat een uiterst belangrijke feit is in de Duitse geschiedenis.»* De kortste verklaring werd afgelegd door von Neurath, die daarin bevestigde zijn geweten in orde te bevinden tegenover het Duitse volk en tegenover de geschiedenis.

## Beraadslagingen en vonnis

Het eigenlijke proces werd met dit 'laatste woord' van de beschuldigen afgesloten. De beschuldigen werden terug naar hun cellen afgevoerd. De rechters trokken zich terug in gesloten beraadslaging. Geresumeerd komen hun bevindingen, die omstandig werden toegelicht, hierop neer. Werden schuldig bevonden aan de vier aanklachten : 1. samenzwering tegen de vrede, 2. misdaden tegen de vrede, 3. misdaden tegen de oorlogscodes, 4. misdaden tegen de mensheid : Göring, Bormann, von Ribbentrop, Rosenberg, Frick, Funk, Jodl, Seyss-Inquart, von Neurath. Werden schuldig bevonden aan drie van de vier aanklachten : Keitel (min 3), Frank (min 3) Streicher (min 3), Schacht (min 3 en 4), Dönitz (min 4), Raeder (min 4), von Schirach (min 2 en 3), Sauckel

(min 3), von Papen (min 3 en 4), Speer (min 3) Fritzsche (min 2).

Op 1 oktober 1946 had de laatste zitting van het tribunaal van Nürnberg plaats. Achtereenvolgens kwamen de acht rechters aan het woord om uitvoerig uitspraak te doen over de persoonlijke verantwoordelijkheid van elk der beschuldigen, zoals hierboven toegelicht. In de namiddag werd, onder een haast ondragelijke spanning van de aanwezigen, lezing gegeven van het vonnis. Eén na één werden de beschuldigen binnengeleid om hun vonnis te aanhoren. Voor elke beschuldigde werd het vonnis uitvoerig verantwoord. Werden veroordeeld tot de dood door ophanging : Hermann Göring, Joachim von Ribbentrop, Wilhelm Keitel, Ernst Kaltenbrunner, Alfred Rosenberg, Hans Frank, Fritz Sauckel, Wilhelm Frick, Julius Streicher, Alfred Jodl, Arthur Seyss-Inquart en, bij verstek, Martin Bormann.

Rudolf Hess, Walter Funck en Erich Raeder kregen levenslang, Baldur von Schirach en Albert Speer hoorden zich veroordelen tot twintig, Constantin von Neurath tot vijftien en Karl Dönitz tot tien jaar hechtenis. Franz von Papen, Hjalmar Schacht en Hans Fritzsche werden vrijgesproken. (Fritzsche werd nadien door een Duits tribunaal veroordeeld).

Hoe luidde het vonnis van de nazistische organisaties ? Het korps van de politieke leiders van de NSDAP, de Gestapo, de SD, de SS en de SA werden door het tribunaal als misdadige organisaties bestempeld maar niet de regering, de Generale Staf en het opperbevel van het leger. Uit het vonnis lichten we een paar passages.

*«De Gestapo en de SD werden voor doeleinden gebruikt, die krachtens de geldende bepalingen misdadig waren. Daartoe behooren de vervolging en de uitroeiing van de Joden, wreedheden en moorden in de concentratiekampen, buitensporigheden in het*



*bestuur van de bezette gebieden, uitvoering van het programma van dwangarbeid en mishandeling en moord op krijgsgevangenen ...»*

*De SS werd voor doeleinden gebruikt, die volgens het statuut misdadig waren. Zij bestonden uit vervolging en uitroeiing van de joden, brutaliteit en moord in de concentratiekampen, uitspattingen bij het bestuur van de bezette gebieden, uitvoering van het programma voor dwangarbeid en mishandeling en moord van krijgsgevangenen...»*

Op hun verzoek werd het woord verleend aan de Russische rechters. Ze betuigden dat volgens hen de drie vrijgesprokenen hadden moeten veroordeeld worden, dat Hess de doodstraf had moeten krijgen en dat de Rijksregering en de Wehrmacht even schuldig waren als de andere nazi-organisaties. Hun geschreven verklaring werd bij het vonnis gevoegd. (Men zal zich herinneren wat in het handvest was overeengekomen).

1 oktober 1946, 15u45. Het doek valt over het proces van Nürnberg. In feite nog niet helemaal. Franck, von Ribbentrop, Sauckel en Seyss-Inquart dienden een genadeverzoek in ; Hess eiste herziening van zijn proces en de vrijspraak ; Göring, Keitel en Jodl verzochten om gefusilleerd te worden in plaats van opgehangen ; Raeder vroeg om op dezelfde wijze te worden geëxecuteerd, liever dan levenslang te worden opgesloten. Op 13 oktober wordt bericht dat al deze verzoeken door de Toezichtsraad van de geallieerden waren afgewezen. In de aanvangsuren van 16 oktober 1946, tussen één en drie uur, werden de terechtstellingen uitgevoerd. Göring, die als eerste had moeten aan bod komen, had enkele uren voordien zelfmoord gepleegd door heimelijk verborgen vergif in te nemen. Zijn lijk werd op een draagbaar naar de executiezaal gevoerd om er door de getuigen als overledenen te worden herkend. De lichamen van de

overledenen werden gecremeerd en de as werd in de wind verspreid. Men wilde verhinderen dat begraafplaatsen achteraf tot verering en manifestaties zouden worden gebruikt. Feitelijk waren het proces en de uitvoering van het vonnis voorbij, maar nog lang bleven deze unieke gebeurtenissen nazinderen in de media en de publieke opinie.

## Kanttekeningen

Zoals kon worden verwacht, heeft het proces van Nürnberg (gelijk ook de analoge rechtsgedingen die in Hamburg, Lüneburg, Warschau en Tokio hun beslag kregen) in de rechtsliteratuur en in de media een enorm aantal commentaren, analyses, beschouwingen, stellingnamen uitgelokt. Laten we even ingaan op enkele aspecten hiervan.

## Was het proces van Nürnberg een wraakneming van de overwinnaar op de overwonnenen ?

Nee, dat was het niet. We verwijzen naar het uitgangspunt dat werd ingenomen en dat we hierboven hebben toegelicht. Het verloop van de gevoerde rechtspraak, waaruit onder meer blijkt dat alle rechten van de verdediging ruimschoots werden geëerbiedigd en het verwijzen naar vonnissen, die door velen als 'mild' werden beoordeeld, staan verder borg voor het overtuigend weerleggen van de aantijging als zou het proces van Nürnberg een wraakoefening zijn geweest. Het geding wilde een 'Lemprozess' zijn.

## Was het proces van Nürnberg rechtsgeldig ?

Dezen die dat betwisten roepen het geëikte beginsel in *'nullum crimen, nulla poena sine lege'* (geen overtreding, geen straf buiten de wet). Ze doen gelden dat het ging om een ad-hoc tribunaal, in het leven geroepen voor een welbepaalde aangelegenheid. Ze betogen dat de delictomschrijvingen en de strafbepaling retroactief tot stand zijn gekomen, met andere woorden : dat er op het ogenblik dat de aangeklaagde feiten werden gepleegd geen juridische bepalingen bestonden van misdaden tegen de vrede, oorlogsmisdaden, misdaden tegen de menselijkheid en de wijze waarop die moesten worden bestraft.

Wat bij een eerste benadering onomstootbaar lijkt, kan nochtans overtuigend worden ontkracht. Om te beginnen kan men verwijzen naar de Conventie van Genève (1865), de twee vredesconferenties van Den Haag (1899 en 1907), het Volkenbondverdrag en het optreden van de Volkenbond, de verdragen van Locarno (1925), het Briand-Kellogg-pact of Pact van Parijs (1928) om aan te tonen dat er op zijn minst een embryo van oorlogsrecht en veroordeling van oorlogsmisdaden bestond. Vervolgens is er de sluitende overweging dat het collectief optreden van een staat de individuele verantwoordelijkheid niet uitsluit. *'We hebben slechts bevelen uitgevoerd'* kan niet als excuus worden ingeroepen, laat staan als argument voor vrijpleiting voor de misdadige en mensonterende gevolgen waartoe het individuele optreden in de uitvoering van de bevelen heeft geleid. En voor de individuele overtredingen van wet en gerechtigheid bestonden er al lang delictomschrijvingen en strafbepalingen.

Voor al de hogere militairen onder de beklaagden beriepen zich op de gehoorzaamheidsplicht aan bevelen. De

Amerikaanse aanklager Robert H. Jackson deed hun argumentatie af in de bewoordingen die volgen : *«De militairen zitten niet in de beklaagdenbank omdat ze hun vaderland hebben gediend. Ze zitten hier omdat ze er de heerschappij over hebben uitgeoefend en samen met anderen hun land naar de oorlog hebben geleid. Ze zitten hier niet omdat ze de oorlog verloren hebben maar omdat ze die begonnen zijn. Voor politici mogen ze enkel militairen zijn maar die militairen wisten dat ze politici waren».*

## De pot verwijt de ketel

Hoe kan de ene partij de andere aanklagen voor oorlogsmisdaden en misdaden tegen de menselijkheid terwijl ze die zelf ook heeft bedreven ? Dresden en andere luchtbombardementen van steden, de inzet van de atoombom moeten alvast daartoe worden gerekend. Laten we zonder meer toegeven dat terzake de tegenargumentatie veeleer zwak, maar daarom niet verwerpelijk, overkomt wanneer ze zich beperkt tot *'Ja, maar wie is ermee begonnen ?'* Meer overtuigend lijkt ons het argument dat de luchtbombardementen slechts een onderdeel zijn van de weerhouden klachten en dat de nazi's hun toevlucht hebben genomen tot vele andere vormen van oorlogsmisdaden en misdaden tegen de menselijkheid.

## Rechtvaardiging en betekenis

Het proces van Nürnberg put zijn rechtvaardiging en betekenis uit de ruimere context waarin het moet worden geplaatst, namelijk die van een aanklacht tegen de beschaving en een oproep om herhaling te voorkomen. Dit werd in de aanvangsfase van het proces duidelijk gemaakt door de Amerikaanse aanklager, die we hierbij nogmaals citeren.

*«Zij hebben het Duitse volk beroofd van de waardigheid en van de vrijheden die wij begroeten als de natuurlijke en onvervreemdbare rechten van elke mens. In plaats daarvan hebben zij bij het volk hevige en gemakkelijk overtuigende haatgevoelens opgewekt tegen dezen die als zondebok werden aangewezen. De nazi's hebben hun tegenstanders, onder wie Joden, katholieken en vrije arbeiders, bestreden met een overgave, een wreedheid en een uitschakelingsdrang die de wereld sinds oeroude tijden niet meer heeft beleefd. Zij hebben een beroep gedaan op de Duitsers om zich uit eerzucht als een superieur ras te beschouwen, wat meteen anderen herleid tot slavernij. Zij hebben hun volk opgehuist tot een waanzinnig streven naar de heerschappij. Zij hebben de sociale krachten en middelen aangewend om een in hun ogen onoverwinnelijke oorlogsmachinerie in het leven te roepen ...*

*De misdaden die we willen veroordelen en bestraffen waren zo voorbedacht, zo wreed-aardig en zo destructief, dat de beschaving niet mag dulden dat ze onopgemerkt zouden blijven. De beschaving zou het niet overleven indien ze zich ooit zouden herhalen.»*

## Internationaal recht

Het proces van Nürnberg is een mijlpaal geweest in de evolutie van theorie en praktijk van het internationaal recht. Het was de eerste maal dat een groot internationaal gerechtshof werd opgericht om oorlogsmisdadigers te vonnissen. Het precedent kreeg navolging en heden ten dage komt de werking van de internationale tribunalen in Den Haag in de behandeling van de kwesties ex-Joegoslavië en Rwanda als een normale rechtsprocedure over.

In de Beierse stad werd overeenkomst bereikt inzake de procedure van de rechtstelsels met uiteenlopend karakter van de

vier grote mogendheden Kern van de zaak is dat tot dan toe de regeringen over soevereine macht beschikten om oorlogen voor te bereiden, te ontketenen en te voeren en dat ze voortaan ter verantwoording kunnen worden geroepen voor hun daden.

In Nürnberg werd een begin gemaakt met de codificering van een aantal misdaden. Misdaad tegen de vrede : samenzwering tegen de vrede en voorbereiding van een aanvalsoorlog. Oorlogsmisdaden : verkrachting van de overeengekomen wetten en gebruiken om de wreedheid van de oorlog te beperken (verbod op moord, slechte behandeling, wegvoering, gedwongen arbeid, vermoorden of mishandelen van krijgsgevangenen of passagiers, executeren van gijzelaars, inbeslagname van publiek of particulier eigendom, begaan van oorlogsdaden als het redeloos bombarderen van steden en dorpen zonder dat strategische noodzaak kan worden ingeroepen). Misdaden tegen de menselijkheid : moorden, daden die de dood als gevolg hebben in vredes- of in oorlogstijd begaan tegen enkelingen of gemeenschappen omwille van hun ras, hun nationaliteit, hun godsdienst, hun overtuiging.

Indien we de rechtvaardiging van het proces van Nürnberg putten uit 1° de flagrante, de beestachtige manier waarop dat soort misdaden door de nazi's werden begaan en 2° de noodzaak om aan een ontredderde wereld hoop op de toekomst te brengen, moeten wij met verbittering vaststellen dat sindsdien deze overwegingen al talrijke keren niet blijken te zijn doorgedrongen en met verderfelijke wellust met de voeten werden getreden. Toch blijven we ons vastklampen aan de betekenis en de idealen die ze vertegenwoordigen. ...

PS. Deze bijdrage was op een paar regels na voltooid vooraleer we inzage kregen van de voortreffelijke publicatie : Steffen Radlmaier (red.), *Het proces van*

*Neurenberg*, Leuven, uitg. Van Halewyck, 2005, 350 pp., waarvan de oorspronkelijke uitgave in het Duits in 2001 is verschenen. Het boek groepeerd een groot aantal getuigenissen, niet van de actoren in het proces, maar van een groot aantal waarnemers en commentatoren, waaronder heel wat bekende namen. Hun teksten zijn verhelderend voor het gebeuren, maar vooral tekenend voor de sfeer die heerste in de rechtszaal en daarbuiten.

### Bibliografische wegwijzer

De notulen van de in Nürnberg gevoerde processen werden in extenso gepubliceerd in : *De Nürnberger Prozess. Das Protokoll des Prozesses gegen die Hauptkriegsverbrecher, 1945-1946*, 42 dln., Nürnberg, 1947-1949.

De Engelstalige versie verscheen onder de titel :

*Trial of the Major War Criminals before the International Military Tribunal*, 42 dln., Nürnberg, 1947-1949 (Wordt vermeld onder de afkorting TMWC).

Een analoge versie werd gepubliceerd in de VSA onder de titel :

*Trials of War Criminals before the Nuremberg Military Tribunal*, 15 dln., US Government Printing Office, Washington, 1951-1952 (Wordt vermeld als TWC).

Verder verwijzen we naar :

- D'ADDARIO, Ray, & KESTNER Klaus, *Der Nürnberger Prozess. Das Verfahren gegen die Hauptkriegsverbrecher, 1945-1946*, Nürnberg, Edelman, 1994, 160 p.
- COOPER, Robert W., *The Nuremberg Trial*, New York, Penguin, 1947, 176 p.
- CROUQUET, Roger, «Het proces van Neurenberg», in : LIEBRECHT Henri, *Geschiedenis van de oorlog van de*

*Verenigde Naties, 1939-1945*, dl. II, Brussel, 1949, p. 223-268.

- CASAMAYOR, *Nuremberg 1945, La Guerre en procès*, Paris, Stock, 1985, 201 p.
- MANN, John, «Het proces van Neurenberg», in : *Standaard Geschiedenis van de 20ste eeuw*, dl. 5, pp. 263-270
- PERSICO, Joseph E., *Nuremberg. Infamy on Trial*, New York, Viking Press, 1994, 520 p.
- RADLMAIER, Stefan (red.), *Het proces van Neurenberg*, Leuven, Van Halewijck, 2005, 350 p.
- SHIRER, William L., *Opkomst en ondergang van het Derde Rijk*, 2 dln., Amsterdam, Becht, 1961, 1298 p.
- SCHUMANN, Heinz en KÜHNRIECH, Heinz (red.), *SS in actie, Een documentatie over de misdaden van de SS*, Amsterdam, Pegasus, 1966, 598 p.
- WIEVIORKA, Annette, *Le procès de Nuremberg*, Rennes, Ouest France, 1995, 200 p.
- WINKLER, Heinrich-August, *Histoire de l'Allemagne XIXe-XXe siècle. Le long chemin vers l'Occident*, Paris, Fayard, 2005, 1154 p.

### Synthèse :

De novembre 1945 à octobre 1946 le procès de Nuremberg a mené les dirigeants les plus importants du Troisième Reich devant un Tribunal Militaire International. Dans cet article Paul Morren nous donne un aperçu synthétique du cours de ce célèbre procès. Les inculpés les plus en vue sont présentés, les accusations expliquées et le verdict final analysé. Selon l'auteur, le procès de Nuremberg a été une étape fondamentale dans l'évolution du droit international. Un précédent en somme aux tribunaux internationaux de La Haye qui traitèrent des crimes de guerre et des génocides en ex-Yougoslavie et au Rwanda.

**HEDWIG VOSSEN \****Licentiate geschiedenis*

## Sebastian Haffner : zijn visie op het Duitsland van 1918-1945

### 1. Sebastian Haffner, zijn leven en werk

Sebastian Haffner is eigenlijk de schrijversnaam van de op 27 december 1907 in Berlijn geboren Raimund Pretzel. Als jongste in een gezin van vier groeide hij op in een wel bemiddelde familie - zijn vader was leerkracht die het intellectuele en culturele erfgoed van Duitsland hoog in het vaandel droeg. Vanaf 1926 ging Pretzel rechten studeren en vanaf 1930 begon hij een stage aan het gerechtshof in Berlijn-Schöneberg. Tegelijk hield hij zich in zijn vrije tijd bezig

met het schrijven van twee romans waarvan er één zelfs in verkorte versie werd uitgegeven in de *Hamburger Nachrichten*. Als «Ariër»<sup>1</sup> had Pretzel makkelijk aan de zijlijn kunnen blijven staan, maar door omstandigheden is dit niet gebeurd. Hij distancierde zich vrij snel van Hitler-Duitsland en koos er voor om zijn ambt als rechter niet meer uit te oefenen. Hij ging daarop op zoek naar 'neutrale' jobs, zoals het schrijven voor ontspanningstijdschriften zoals *Die Kleine Zeitung*. Deze job gaf hem nog min of meer de mogelijkheid om de andere kant op te kijken bij de toestanden die zich in

\* Licentiate geschiedenis Katholieke Universiteit Leuven. Auteur van de licentiaatsverhandeling : *Perceptie van een Duitse intellectueel op de eigentijdse Geschiedenis : Sebastian Haffner*, Vakgroep Geschiedenis KUL, 2003-2004. Promotor : Prof. dr. G. Verbeek.

Duitsland voordeden sinds de machtsovername van Hitler.

Een gebeurtenis die zijn leven een andere wending zou geven was zijn ontmoeting met Erika Landry omstreeks 1935. Landry was afkomstig uit een sinds generaties geassimileerde joodse familie die tot het protestantisme was toegetreden. Haar joodse achtergrond had er voor gezorgd dat zij in 1933, toen de ‘Wet op het Herstel van het Ambtenaarschap’ in voege kwam, haar baan als bibliothecaresse in de Duitse Hogeschool voor Politiek was verloren. Zij was getrouwd geweest met Harald Schmidt en had een zoon, Peter. Door zijn relatie met Landry was Pretzel in één klap vader en kostwinner van een kleine familie die door het Hitlerbewind met onwil werd bejegend. Met de zwangerschap van Erika in 1938 werd het onmogelijk om nog langer in Duitsland te blijven aangezien ze nu in ‘Rassenschande’ leefden. Met de ‘Rassenschandgesetze’ van september 1935 waren betrekkingen tussen joden en Duitsers immers verboden. Om zich aan een gewisse vervolging te onttrekken besloot het jonge gezin in 1938 naar Engeland te vluchten, Erika had er immers familie wonen. Het is daar dat Raimund Pretzel als schuil- en schrijversnaam de naam van Sebastian Haffner is beginnen gebruiken. Hij koos voor Sebastian, naar Johan Sebastian Bach, en voor Haffner, naar de Haffner-symfonie van Mozart.

De aanwezigheid van deze Duitse staatsburger op Brits grondgebied was aanvankelijk zeker niet evident. Hij was namelijk een ‘Ariër’, wat betekende dat hij voor de Britten een wel zeer vreemde ‘vluchtred’ had. Haffner werd zelfs enkele keren geïn-

terneerd op verdenking van spionage. Zijn schrijverschap zou hem evenwel boven elke verdenking plaatsen. Het eerste boek dat hem enige bekendheid bezorgde was het in 1940 uitgegeven *Germany: Jekyll & Hyde* waarin hij aan de hand van zijn persoonlijke belevenissen een realistisch beeld gaf van het Duitsland dat op het punt stond een oorlog te beginnen. Haffners analyse kon onder meer rekenen op de instemming van Thomas Mann.

Haffner's werk uit de periode 1938 - 1945 kan in de exil-literatuur geplaatst worden. Evenals Stefan Zweig, Bertolt Brecht en Thomas Mann had hij immers zijn vaderland verlaten omwille van de onhoudbare politieke situatie. Niet iedereen vluchtte echter uit Duitsland om zijn leven te redden. Velen konden zich niet verzoenen met de daden en beslissingen van hun vaderland en besloten zelf of werden gedwongen Duitsland te verlaten. Hieronder bevonden zich onder andere kunstenaars, schrijvers en acteurs. Velen hiervan besloten zich in het buitenland in te zetten in de strijd tegen Hitler. ‘Exil-literatuur’ is de naam die men later aan het werk van de gevluchte of verbannen schrijvers heeft gegeven. Een opmerkelijk kenmerk van deze exil-literatuur was de verdediging van de Duitse cultuur, zoals ze was toen deze nog niet was aangetast door het nazisme. Ook Haffner vertoonde deze trek en bleef herhalen dat het Duitsland waartegen gevochten moest worden niet het hele Duitsland mocht zijn, maar enkel het door nazisme aangetaste deel. Veel kunstenaars uitten in hun literatuur hun verscheurdheid en verdriet om het verloren vaderland. Dit aspect is niet echt terug te vinden in het werk van Haffner. Hij voerde meer de toon

<sup>1</sup> De term ‘ariër’ doelde op personen die tot in de derde graad geen joden in zijn familie had.

<sup>2</sup> SOUKUP Uwe, *Ich bin nun mal Deutscher, Sebastian Haffner. Eine Biografie*, Berlin, Aufbau Verlag, 2001, p. 146.

<sup>3</sup> HAFFNER, Sebastian, *Schreiben für die Freiheit. 1942-1949: Als Journalist im Sturm der Ereignisse*, Berlin, Transit Buchverlag, 2001, 231 p.

<sup>4</sup> «Paris, die Perspektive» (6/7/1947), uit: HAFFNER (S.), *Schreiben für die Freiheit*, op. cit., p. 162.

van strijd en levenslust aan en wilde vooral niet opgeven te vechten voor het 'goede' deel van Duitsland, het deel dat volgens Haffners eigen zeggen het eerste door Hitler veroverde volk was.

Het was voor Sebastian Haffner moeilijk om in Groot-Brittannië werk te vinden, aangezien hij aanvankelijk maar moeilijk Engels sprak en hij verdacht werd van spionage-activiteiten. In die omstandigheden kon hij maar beter aantonen dat hij tegen Hitler vocht. Het is in die zin dat zijn werk voor *Die Zeitung*, *The Searchlight Books* en de boeken over anti-nazi-propaganda, zoals *Offensive against Germany*, moet begrepen worden.

*Die Zeitung* wilde een forum zijn voor de verschillende groeperingen van Duitse emigranten die op het Britse grondgebied aanwezig waren. Men wilde een gemeenschappelijk front tegen Hitler op de been brengen, maar door de verdeeldheid onder de verschillende Duitse groeperingen schoot Haffners initiatief zijn doel voorbij. Daarnaast begon Haffner samen met George Orwell en Tosco R. Fyvell met de uitgave van *The Searchlight Books*. Het hoofddoel van de reeks was propaganda te voeren tegen nazi-Duitsland - een ander, niet te onderschatten onderdeel van de exil-literatuur. Voor deze reeks schreef Haffner *Offensive against Germany* (1941), een boek dat zeer sterk pleitte voor een totale oorlog tegen Duitsland. In dezelfde reeks publiceerden George Orwell zijn *Animal Farm* en *1984*, en Tosco R. Fyvell *No ease in Zion*, een boek over het zionisme en de problematiek van het Palestijnse grondgebied.

Met zijn geschriften was Sebastian Haffner in de smaak gevallen bij David Astor, de uitgever van de toonaangevende Engelse krant, *The Observer*. Hij was het eens met Haffners visie op het gedifferentieerde Duitsland en zijn overtuiging dat er naast de overtuigde nazi-aanhangers, ook andere

Duitsers waarmee na de overwinning over Hitler een dialoog mogelijk moest zijn.

Tijdens zijn jaren op de redactie van *The Observer* affirmeerde Haffner zich duidelijk als de drijvende kracht. Cyril Dunn, één van de medewerkers van de krant, beschreef hem als volgt : «*Haffner stieß mir sofort als der grösste in der Redaktion auf. Ein typischer Herr Doktor mit hoher Stirn, der auf den Redaktionskonferenzen mit gottähnlicher Autorität die Zusammenhänge beschrieb*»<sup>2</sup>.

Tijdens de oorlogsjaren had de familie Haffner zich zodanig geïntegreerd in de Britse maatschappij, dat ze na de oorlog in eerste instantie niet geneigd waren naar Duitsland terug te keren. Het ging zelfs zo ver dat ze zich in 1948 de Britse nationaliteit aannamen. Hieruit bleek duidelijk dat ze er echt van overtuigd waren in Groot-Brittannië te blijven. Haffner bleef voor *The Observer* schrijven en zou zich in die naoorlogse jaren een hele reputatie bijeen-schrijven als politiek criticus. Zijn artikels over de Koude Oorlog werden later zelfs gebundeld in boekvorm<sup>3</sup>. In deze naoorlogse periode groeide zijn idee dat het voor West-Europa belangrijker was dat Duitsland met het Westen meedeed dan dat het de kant van de Sovjet-Unie zou kiezen. Het Westen moest Duitsland niet meer zien als een potentiële vijand, maar «*als Partner in einer grossen, dauerhaften, neuen Union*»<sup>4</sup>.

Haffner zou evenwel gebrouilleerd raken met David Astor toen deze na zijn legerdienst in 1948 opnieuw naar de redactie van *The Observer* was teruggekeerd en er meer en meer de touwtjes naar zich toetrok. Haffner, die altijd gewend was aan een grote autonomie in zijn werk, had het daar zeer moeilijk mee. Het uiteindelijke gevolg was dat hij begin 1954 naar Duitsland terugkeerde om er in Berlijn correspondent te worden voor *The Observer*. Aanvankelijk stond het niet vast of deze beslissing van

blijvende aard zou zijn, maar de knoop werd in 1957 definitief doorgehakt met de terugkeer van de hele familie Haffner naar West-Duitsland. Vooral voor zijn vrouw Erika was deze terugkeer geen vanzelfsprekendheid. Zij heeft het zeer moeilijk gehad om zich aan te passen aan het leven in Berlijn, waar zij haar baan en vrienden onder het nazi-regime verloren had. Ze sloot er zich steeds meer in huis op - heeft zelfs met de idee gespeeld om naar Londen terug te keren - maar is uiteindelijk in Berlijn in 1969 overleden. Na dertien jaar is Haffner er hertrouwd met Christa Rotzoll, een journaliste, die hij ook zou overleven.

Na een boeiende journalistieke carrière zou Haffner zich op latere leeftijd opnieuw affirmeren als publicist. Zo publiceerde hij in 1978 zijn *Anmerkungen zu Hitler*, een instant bestseller. Dit korte boekje was in herkenbare boutades geschreven, waarin Hitler als een man van vlees en bloed werd voorgesteld, niet als een duivels figuur, zoals in die tijd wel meer gebeurde. Het was tot stand gekomen nadat bleek dat de jeugd in die dagen (slechts 34 jaar na Hitlers dood!) reeds niet meer wist wie deze man juist geweest was. Omdat het dus meer voor de jeugd geschreven was, maar ook omdat Haffner tot dan bijna niets anders dan journalistieke werken had geschreven, was het boek zo kort en met scherpe pennestreken geschreven. Het succes ging in 1979 verder met de publicatie in het tijdschrift *Stern* van *Preussen ohne Legende* (1980/81), een serie over Pruisen. Volgens Ian Kershaw behoorden deze essays tot Haffners meesterwerken. Dat zelfde jaar kwam er ook een heruitga-

ve van het in 1969 voor het eerst verschenen boek *Die verratene Revolution*. In mei 1980 schreef Haffner een essay over het parlementaire bestel in de Bondsrepubliek: *Überlegungen eines Wechselwählers*. Daarin affineerde hij zich als een voorstander van een regelmatige verandering van de wacht in de politiek; volgens hem de beste manier om de democratie in ere te houden.

In de jaren '80 ging het min of meer bergaf met Haffner. Hij kreeg ernstige gezondheidsklachten en trok zich steeds verder terug. Ondanks vele herdrukken van zijn werk en de verhoogde interesse in zijn visie als criticus, verscheen er niets nieuws meer van zijn hand. Enkel in interviews (zoals dat met Jutta Krug) of via bandopnames (zoals bij het boek *Von Bismarck zu Hitler* (1987/89)) verscheen er nog iets van hem.

Sebastian Haffner stierf op 2 januari 1999. Het na zijn dood teruggevonden manuscript van zijn autobiografie werd in 2000 uitgegeven als *Geschichte eines Deutschen*. Het werd eveneens een bestseller omwille van Haffners bekende, heldere en vrij directe manier van schrijven in het verhalen van de gebeurtenissen van de Tweede Wereldoorlog. Dit was meteen het begin van een nieuwe *Historikerstreit* en een hernieuwde interesse in zijn werk.

De reputatie van Haffner had ondertussen legendarische proporties aangenomen. In *Die Zeit* werd hij door Volker Ullrich geroemd omwille van zijn pretentieloze en polemiserende stijl<sup>5</sup>. Raimund Mohr van *Der Spiegel* schreef over zijn gevoel voor rechtvaardigheid, dat hem deed schrijven

<sup>5</sup> ULLRICH (V.), «Der helle Klang»: Ein Nachruf auf Sebastian Haffner, den grossen Stilisten und begnadeten Geschichtserzähler», in: *Die Zeit*, 54<sup>e</sup> jrg, nr. 2, 7 januari 1999, p. 2.

<sup>6</sup> MOHR (R.), «Mirakel der Erinnerung», in: *Der Spiegel*, nr. 48, 27 november 2000, p. 30.

<sup>7</sup> ASCHERSON Neal, «In the name of Haffner, give us back our talking heads», in: *The Observer*, 10 januari 1999, p. 27.

<sup>8</sup> Eigen vertaling. Uit: HAFFNER, Sebastian, *Germany: Jekyll & Hyde, 1939 - Deutschland von innen betrachtet*, Berlin, Verlag 1900, 1996, p. 32.



alsof hij zelf het slachtoffer was van het onrecht dat hij beschreef<sup>6</sup>. In *The Observer* schreef Neal Ascherson als volgt : « *Yes, Haffner was authoritarian. Yes, he was a terrible exaggerator (journalism, to him, was the art of dramatising humdrum events into gigantic fate-conflicts of the human spirit). But there was never a time when this country had so many young intellectuals bursting with political imagination, or needed them so badly. Look at the new historians : Simon Schama, Mark Mazower, Linda Colley, Niall Ferguson and the rest. Right to left, they should be haranguing us* »<sup>7</sup>. Over het algemeen werden zijn kunde om de gecompliceerde netwerken van gebeurtenissen helder weer te geven en een uitdagende, stimulerende stelling in te nemen als zijn belangrijkste handelsmerk gezien.

## 2. De inhoud van zijn werken

Uit Haffners werken komt een enorme eerbied tot uiting voor de Duitse cultuur en de historische rijkdom aan gedachtegoed dat dit land met zich meedroeg. Dit is duidelijk merkbaar in zijn pleidooi voor wat hij de privé-sfeer noemt. Volgens Haffner waren de Duitsers in regeringszaken heel gehoorzaam, maar in de plaats kregen ze een zekere private vrijheid, waardoor hun denkwereld zich enorm heeft kunnen ontplooiën. Hitlers machtsvertoon had alleen in Duitsland voor zoveel succes kunnen zorgen. Want in de visie van Haffner waren de Duitsers door de eeuwen heen gewend geraakt aan het neerbuigen voor macht, omdat ze door al die eeuwen heen geen succesvolle revoluties gekend hadden en geen problemen hadden gekend met de mogelijkheid om hun eigen leven zo in te richten als ze zelf wilden. Ze hadden onder leiding van keizers, kerkvorsten en verschillende dynastieën bijna alleen maar lange, glorierijke

tijden gekend en zij hadden dit leren koppelen aan het gehoorzamen aan een machtige figuur of machtige instelling. Volgens Haffner was absolute macht voor hen geen verfoeilijk fenomeen, maar juist een garantie voor persoonlijke vrijheid : « *In de loop van vele eeuwen, heeft de Duitser geleerd dat het afzien van politieke medezeggenschap, waarvoor hij ten andere niet begaafd genoeg is, niet betekent dat ze moeten afzien van hun menselijke waardigheid, (...); dat hij niet eens wordt beroofd van een vrijheid, die hij zich wérkelijk wenst, namelijk de vrijheid van zijn privé-sfeer, en tenslotte, dat hij daarbij over het algemeen goed vaart* »<sup>8</sup>.

Volgens Haffner was men in Duitsland er dus aan gewend om te vertrouwen in hetgeen van bovenaf beslist werd. Dit was één van de redenen waarom men tijdens de verkiezingen van 14 september 1930 voor Hitler had kunnen stemmen, precies omdat men ervan uitging dat de machthebbers Hitler wel in toom zouden houden : de NSDAP had toen nog altijd maar 18,3 % van de stemmen. Voor Haffner was Hitler doorgewoone een misbaksel, een met psychologische problemen opgegroeide persoonlijkheid, die zijn grootheidswaanzin enkel tot een resultaat kon brengen doordat hij mee kon reizen met de winden die in die tijd waaiden. Zijn succes lag volgens Haffner geenszins aan zijn persoonlijke kwaliteiten, maar aan het doorzettingsvermogen en de macht van de anderen die hem omringden en aan de omstandigheden van die tijd. De beurscrash van 1929 had voor veel ongenoegen tegenover de inconsistente aanpak van de Weimarregering gezorgd.

Maar de historicus Ian Kershaw haalt nog een andere reden aan voor het succes van Hitler, met name dat de Weimarregering niet meer de taal sprak van de bevolking die zij geacht werd te vertegenwoordigen : « *Hitler sprak de taal die steeds meer Duitsers*

*begrepen - een taal van verbitterde protesten tegen het in opspraak geraakte systeem, een taal van nationale vernieuwing en wedergeboorte. Degenen die geen stevige banden hadden met hetzij een andere politieke ideologie, hetzij een ander sociaal of confessioneel milieu, raakten allengs meer in de ban van deze taals<sup>9</sup>.*

Volgens Haffner was Hitlers eerste bekommernis er voor te zorgen dat vorm en taal goed verzorgd werden, de propaganda dus, maar daarbij werd er grotendeels voorbij gegaan aan het opstellen van concrete plannen en oplossingen. Het gevolg hiervan was dat Brüning, die op 30 mei 1930 tot kanselier was benoemd, na de verkiezingen van 14 september, een *Notstandsmehrheit* kreeg. Met andere woorden, hij kon alleen nog regeren dankzij de gedoogsteun van de SPD, die in die tijd nog de grootste partij was. Hitler besefte ondertussen dat hij van dit eerste succes moest gebruik maken om van zijn NSDAP een groeiende partij te maken en geen ééndagsvlieg. Eind september 1931 lag de regering-Brüning onder vuur en diende via nooddecreten verder te regeren. Ook de economie verviel in een neerwaartse spiraal omdat het beleid erop gericht was geweest aan te tonen dat Duitsland de herstelbetalingen onmogelijk aan zou kunnen. Het werd nu duidelijk dat de nazi's bij de regering zouden moeten betrokken worden om tot een rechtse oplossing te komen.

Een derde oorzaak voor het aan de macht komen van Hitler was volgens Haffner dat geen enkele democratische partij feitelijk wilde regeren en dat de partijen die het wél wilden - de communistische en de nationaal-socialistische - meteen van de gelegenheid zouden gebruik om de democratie, die hen aan de macht zou brengen, af te schaffen. Zij zouden elke mogelijkheid om hen weer weg te stemmen teniet doen. De SPD, de enige democratische partij die tijdens het bewind van Wilhelm II steeds beweerd had het beter te kunnen doen, bleek toen het nodig was geen duidelijk standpunt in te nemen. Indien de democratische partijen een twijfelachtige opstelling hadden, hoe moest de kiezer dan reageren? Het was dit dilemma dat zich stelde bij de verkiezingen van 1930 en waarover Haffner in *Überlegungen eines Wechselwählers*<sup>10</sup> uitweidde. Volgens hem hadden de kiezers van toen niet veel keuze, precies omdat geen enkele partij echt wou regeren. De democratische minderheden stonden in de jaren '30 voor een onmogelijke keuze: hoe moesten zij reageren op een politieke meerderheid, die op democratische wijze de democratie wilde afschaffen? Door met deze meerderheid in te stemmen, of tegen haar in te gaan? Zoals reeds gezegd, er kon geen sprake zijn van een eerlijke keuze.

Haffner legde de oorzaak van deze onbestendigheid in de periode vóór de val van het

<sup>9</sup> KERSHAW Ian, *Hitler, 1889-1936: Hoogmoed*, Utrecht, Het Spectrum, 1999 p. 439.

<sup>10</sup> HAFNER Sebastian, *Überlegungen eines Wechselwählers*, Berlin, Kindler Verlag, 2002, 140 p. In dit boek legde Haffner uit hoe een democratie moest werken: de kiezers moesten afwisselend, naargelang de aangeboden kandidaten, kiezen tussen nu eens de ene, dan weer de andere partij. Dit zou de democratische partijen op hun quivive houden en de kiezers kregen zo de welomschreven taak mee om de politiek in het oog te houden.

<sup>11</sup> Eigen vertaling. Uit: HAFNER (S.), *Überlegungen eines Wechselwählers*, op. cit., p. 75.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 77.

<sup>13</sup> Uwe Soukup typeerde Haffner ooit als een 'historicus' die uit het hoofd had leren schrijven. Uit: HAFNER (S.), *De zeven doodzonden van Duitsland tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Amsterdam, Mets en Schilt, 2002, p. 155.

<sup>14</sup> Siegfriedlinie of Westwall. Dit was een verdedigingslijn die tussen 1936 en 1940 werd gebouwd tussen Kleve (bij Nijmegen) en Basel aan de grens met Zwitserland. De bouwwerken gingen van simpele anti-tankhindernissen tot complete bunkersystemen.

keizerrijk (dus vóór 1918) toen er zes partijen waren geweest. Alle zes vertegenwoordigden ze zes klassen die elk hun politieke visie vertegenwoordigden en zich niet verantwoordelijk voelden voor de eigenlijke regering. Die werd immers door de keizer en de Rijkskanselier vertegenwoordigd. Toen in het Duitsland van 1918 de monarchie wegviel, was er eigenlijk geen regering die het kon overnemen. De partijen waren ingesteld op het geven van kritiek en oppositie, maar niet op het regeren: *«In de constitutionele monarchie waren de Rijksdag en de partijen zogezegd de rem in de auto geweest. Nu zou de rem plots de motor moeten vervangen, en dat kon ze natuurlijk niet»*<sup>11</sup>. Bij de verkiezingen van 1930 en volgende wilde men weg van het veelpartijstelsysteem en de onwil van de verschillende partijen om te regeren. Het volk wilde rust na de woelige jaren van wisselende regeringen en de economische crisis: *«Eerst en vooral moet er maar eens een regering komen, die regeert en brood op de plank brengt! Wat later komt, zullen we later wel zien»*<sup>12</sup>.

En zo kwam Hitler aan de macht. Zoals we gezien hebben heeft Haffner hierop gereageerd door zich aanvankelijk gedeisd te houden en in 1938 uit te wijken naar Groot-Brittannië waar hij zich affineerde als schrijver en ontpopte tot een tegenstander van Hitler.

### 3. Haffner en zijn visie op de Tweede Wereldoorlog

De Tweede Wereldoorlog werd door Haffner voornamelijk behandeld in de boeken die hij schreef toen hij in Groot-Brittannië woonde én in zijn *Anmerkingen zu Hitler*, dat in 1978 verscheen. Haffners belangrijkste stelling over de oorlog was dat er een gedifferentieerd beeld moest gevormd worden van Duitsland: Duitsland

was Hitler niet en men moest alleen vechten tegen Hitler en zijn aanhangers. Haffner wilde aan de Britten en de andere geallieerden uitleggen wat er in Duitsland was gebeurd, voor wie men Hitler van de macht moest stoten en wat er dan met Duitsland moest gebeuren. Hij legde dit uit aan de hand van zijn herinneringen aan wat er in Duitsland was gebeurd in de jaren vóór hij naar Groot-Brittannië was uitgeweken. In zijn boek *Germany: Jekyll & Hyde* (1940) gaf hij toe zich niet verdiept te hebben in de literatuur, maar zich alleen op zijn eigen geheugen te baseren<sup>13</sup>. Het was hem er eerst en vooral om te doen zo snel mogelijk aan de geallieerden uit te leggen hoe hun vijand eruit zag en gezien de kritieke situatie van een brutaal oprukkende Hitler in Europa, mocht hier geen tijd verloren gaan met aangeven van de juiste voetnoten of met het opzoeken van argumenten voor hetgeen hij te vertellen had. Vooreerst moest duidelijk gemaakt worden dat Hitler het Duitse volk niet was en dat het wél de moeite waard was om alles op alles te zetten om Hitler opzij te zetten en het Duitse volk een kans te geven mee te doen aan de Europese politiek. Hiertoe was het belangrijk dat de Britten zouden beseffen met wat voor 'vijand' ze te maken hadden. Haffner wilde daarom de psychologische landkaart van de Duitsers voor de Britten blootleggen:

*«Propaganda kan alleen dan haar maximale effect (...) hebben, als ze op een nauwkeurige voorstelling steunt van hetgeen waarop ze doelt. Ze moet de psychologische achtergrond kennen, met dewelke ze moet rekening houden, en ze moet duidelijkheid hebben over de gedachten en de gewoontelijke reacties die zich in de hoofden van haar doelgroepen voordoen (...). Dit boek doet een poging, om de Britse en Franse propaganda juist zo behulpzaam te zijn, als de luchtbeelden van de Siegfriedlinie<sup>14</sup> en de*

*achterliggende landen ze voor de Britse en Franse artillerie zouden zijn»<sup>15</sup>.*

Voor de geallieerden werd namelijk langzamerhand élk Duitsland als gesprekspartner van de hand gewezen. In *Germany: Jekyll & Hyde* gaf Haffner toe dat er inderdaad redenen waren te geloven dat Hitler Duitsland was. Hij noemde de revanche voor het Verdrag van Versailles, maar ook, vroeger nog, in zijn autobiografie, *Verhaal van een Duitser*, het verlies van de slag aan de Marne. Bij deze slag waren er enkele mogelijks te vermijden blunders geweest waardoor de oorlog misschien een andere wending genomen had. De wrevel over deze op het nippertje verloren oorlog, waarvoor de Duitsers zo hard werden afgestraft in het Verdrag van Versailles, werd volledig door Hitler belichaamd. Hijzelf had na de Eerste Wereldoorlog zodanig geleden onder de nederlaag en hiervoor konden de meeste Duitsers veel begrip opbrengen.

Maar Haffner stelde duidelijk dat Hitler Duitsland niet was. Hitler was de vijand van Duitsland, net zo zeer als hij de vijand van de geallieerden was. Hij formuleerde het in *Offensive against Germany* aldus :

*«(de Duitsers) voelen dat wat er in hun naam en zelfs met hun medewerking aan het gebeuren is, hen niet echt aangaat, en dat ze niet alleen maar een steeds hogere prijs gaan moeten betalen op het einde, maar dat ze die prijs gaan moeten betalen voor een vermaak dat ze niet besteld hebben en waarvan ze ook niet genoten hebben (...). Konden ze*

*maar een praktische uitweg vinden, weg van dit verschrikkelijke pad dat ze aan het bewandelen zijn, terug naar de goede dingen die ze verloren hebben, hoe enthousiast zou de massa daar niet naartoe drummen !»<sup>16</sup>.*

Hitler had dus niet zomaar aanhang. De generatie Duitsers die hem steunde en bijviel was eenvoudigweg te onmachtig om uit zichzelf de juiste weg in te slaan. De generatie van de nazi's waren in hun jeugd opgegroeid onder de spanningen van de Eerste Wereldoorlog en hadden kort daarna de gebeurtenissen van de Weimar-revolutie en de Weimar-regering meegemaakt. Zij waren het niet meer gewend om vrede te kennen, waar men voor zijn eigen geluk en bezigheden moest zorgen en niet meer kon terugvallen op wat voor 'entertainment' de staat weer had gezorgd. Hitler had de mensen weer wat te beleven gegeven en velen zouden daar volgens Haffner hun leven voor gegeven hebben, om toch maar bezig gehouden te worden. Haffner stelt dit zeer hard, zonder het goed te praten :

*«(De nazi's) waren eigenlijk mensen van de generatie die tussen 1900 en 1910 waren geboren. Als kinderen hadden ze de Eerste Wereldoorlog, als schooljongens hadden ze het mislukken van de linkse revolutie, en als jongere de inflatie van 1923 beleefd. Ze hadden de oorlog niet als een soldaat aan het front als een realiteit meebeleefd, maar als het grandioze sportieve gebeuren, dat de oorlogspropaganda eruit gemaakt had. (...) De daaropvolgende jaren, waarin het leven tij-*

<sup>15</sup> Eigen vertaling. Uit : HAFFNER, (S.), *Germany: Jekyll & Hyde*, op. cit., p. 11.

<sup>16</sup> Eigen vertaling. Uit : HAFFNER, (S.), *Offensive Against Germany*, London, Seeker & Warburg, 1941, pp. 33-34.

<sup>17</sup> Eigen vertaling. Uit : HAFFNER (S.), *Germany: Jekyll & Hyde*, op. cit., pp. 81-83, p. 89.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 149.

<sup>19</sup> Haffner heeft het hier over de Eerste Wereldoorlog.

<sup>20</sup> Hiermee bedoelt hij de opsplitsing van het Duitse Rijk in de oorspronkelijke *Länder*, zoals we reeds in het vorige punt besproken hebben.

<sup>21</sup> Eigen vertaling. Uit : HAFFNER (S.), *Zwischen den Kriegen, Essays zur Zeitgeschichte*, Berlin, Verlag 1900, 1997, pp. 256-257.

*delijk normaal schein te worden, maakten duidelijk wat er aan deze generatie scheelde. (...) Eerst en vooral ontbrak het hen aan het talent om een privéleven te leiden met privé geluk. (...) Maar wat kon dan voor een bevredigend, 'spannend', 'waardevol' leven zorgen? Enkel en alleen diezelfde ophijsende, onvergetelijke pleziertjes, die overgebleven waren uit de kindertijd en jeugd: het oorlogje spelen (...) Als de mensen zich de moeite getroost zouden hebben, om de nazi's te bestuderen en hun psychische mogelijkheden en grenzen te onderzoeken, dan hadden ze al lang begrepen dat Hitlers beloften tot vrede gelogen moesten zijn. (...) Met zulke aanhangers kón er gewoonweg geen vrede komen, omdat ze de vrede oersaai vonden»<sup>17</sup>.*

Tot dan toe had Engeland onder Chamberlain de vrede willen bewaren. Maar, zoals aangehaald, Hitler wilde geen vrede. Chamberlain zou dus met zijn vredesonderhandelingen enkel minachting krijgen van Hitler. Pas toen Chamberlain vervangen werd door Churchill, de oorlogskenner, werd het zaak in de oorlog tegen Duitsland.

Om te beginnen stelde Haffner in *Germany: Jekyll & Hyde* (1940) dat er oorlog gevoerd móest worden vooraleer er al tot een oplossing kon gekomen worden<sup>18</sup>. Hij gaf daar toe drie redenen: ten eerste omdat een oorlog die al half begonnen was<sup>19</sup>, niet zomaar kon stopgezet worden zonder een mogelijkheid om eruit te halen wat erin zat. Men kon de oorlog niet beëindigen terwijl men Duitsland even sterk en diplomatisch intact liet als vóór de oorlog, want dan was de Eerste Wereldoorlog uiteindelijk voor niets geweest. Want zo had men nog steeds geen Duitsland dat zich van haar rol in Europa bewust was en die op haar plaats zou blijven. Ten tweede omdat een vrede op dit moment later nog zou kunnen geïnterpreteerd worden als een 'schandelijke vrede', die de Duitsers met een nadeel opgescheept

had, waardoor een derde oorlog niet uit te sluiten was. Ten derde, omdat een Duitsland, dat enkel in stand gehouden werd om de communistische Russen buiten te houden, niet erg realistisch was. Een dergelijk Duitsland zou nog steeds expansionistisch zijn en zou Rusland nog steeds zien als een te veroveren land. Dit zou uiteraard niet bijdragen tot het buitenhouden en weghouden van de Russen. Maar er was één mogelijkheid waarop vrede toch mogelijk zou zijn, en dat was door de geëmigreerde Duitsers in te schakelen in het proces met als resultaat het werk van Bismarck in feite teniet doen en de Duitse 'landen' weer los te weken van het Duitse Rijk. Dit Duitse Rijk had er namelijk voor gezorgd dat de nu nationalistische Duitsers een doel hadden om Duitsland te verenigen en dit Duitsland te laten heersen over de rest van Europa. Dit Duitsland had zichzelf tot twee keer toe onmogelijk gemaakt en daardoor zag Haffner het opbreken van het Duitse Rijk als enige duurzame oplossing opdat de verschillende landen weer volwaardig tot hun recht zouden komen<sup>20</sup>. In een artikel van maart 1970 ging Haffner in op deze idee. Hij meende dat Adenauer in zijn politiek uit was op het ongedaan maken van het een-gemaakte Duitsland van Bismarck:

*«Wat Adenauer werkelijk won is heel duidelijk: niet zo zeer een nieuw hoofdstuk in de ongeluksgeschiedenis van het Duitse Rijk, maar - waarom het woord vermijden? - veeleer een nieuwe Rijnbond; een westelijk Duitsland zonder de ongepaste overgrootte van het rijk van Bismarck, maar een staat met een 'europese' normale grootte, in dezelfde grootte-orde als Frankrijk, Engeland en Italië, en met een gelijkaardige innerlijke opvatting; daarenboven een staat, die niet steeds twee kanten moet opkijken, maar een staat die zich voor eens en altijd thuis had gemaakt in het Westen...»<sup>21</sup>.*

Hiertoe waren de emigranten nodig, omdat zij niet echt ‘van buitenaf’ kwamen. Door hen dit te laten organiseren, voorkwam men het revanchisme van na de Eerste Wereldoorlog waardoor deze opdeling als een straf zou kunnen gezien worden. Haffner stelde wel duidelijk dat «*Duitsland (...) alleen (kan) worden heropgericht in het kader van een Europa dat economisch en politiek een nieuwe vorm krijgt. (...) een effectieve internationale economie vereist om voor deze staten werk te vinden en hun bestaan veilig te stellen. De organisatie van die economie moet nu al worden aangepakt; de grote internationale projecten die tot taak hebben een economische ontzetting na afloop van de oorlog te voorkomen, moeten nu worden gepland*».

Daarbij vermeldde Haffner dat het van belang was om het nieuwe Duitsland te integreren in een Europa dat min of meer eengemaakt was :

«*Het (zou) niet verstandig zijn de Duitse spoorwegen op te splitsen in acht nationale spoorwegsysteemen. Maar kunnen ze niet worden geïntegreerd in een Europees systeem? Duitsland heeft ook een uniform douanesysteem. Acht douanesysteemen in plaats van één zouden nauwelijks een vooruitgang betekenen. Maar zal de beëindiging van de oorlog op lange duur niet het signaal zijn voor de opbouw van een Europese of in elk geval Midden-Europese douane-unie?*»<sup>22</sup>.

In deze strijd wilde Haffner de geallieerden zo goed mogelijk helpen in hun oorlog tegen Hitler. Dit gebeurde het duidelijkst in het boek *Offensive against Germany* dat ook puur om die reden geschreven was. In die periode was Haffner ervan overtuigd dat de oorlog met propaganda kon gewonnen worden. De moraal van de mensen die vochten én de moraal van de Duitsers moest versterkt worden, zodat men zich van zijn

<sup>22</sup> Dit citaat en het vorige uit : HAFFNER (S.), *Duitsland 1939: Jekyll & Hyde, op. cit.*, pp. 209-210. De originele versie staat in : HAFFNER (S.), *Germany: Jekyll & Hyde*, pp. 294-296.

<sup>23</sup> Over Churchills houding ten opzichte van Hitler en zijn oorlog haalt Haffner in zijn biografie van Churchill diens Bloed, Zweet en Tranenrede aan.

<sup>24</sup> Zo blijkt uit bepaalde passages dat hij het Engelse leger misschien zelfs beter achtte dan het Duitse, wat toch een tamelijk duidelijke overdrijving was. Ookal verdedigt hij zich verderop in het boek onrechtstreeks door de moraal van een leger als belangrijkste onderscheidend element te nemen en niet per sé de materiële sterkte.

<sup>25</sup> Hans Lothar was vóór Hitlers machtsovername mede-uitgever geweest van de *Frankfurter Zeitung*, het vroegere liberale blad in Duitsland. Hij was uiteindelijk naar Londen gevlucht.

<sup>26</sup> Later zou Haffner zijn medewerking aan de oprichting van dit tijdschrift bagatelliseren. Dit kwam omdat hij, zelfs na langere tijd, niet begreep tot wie het tijdschrift zich nu in feite wendde. Zijn doel was geweest om met dit tijdschrift de Duitsers te verenigen, maar uiteindelijk bleek hoe verdeeld de Duitse emigranten waren. Haffner was te hoopvol en een beetje naïef geweest. Haffner nam later ook afstand van zijn boek *Offensive against Germany* om dezelfde naïviteit omtrent de haalbaarheid van het winnen van een oorlog door propaganda.

<sup>27</sup> Haffner maakt dit duidelijk in een citaat uit *Germany: Jekyll & Hyde*: „*Die Aufgabe, den Krieg möglichst bald zu beenden und gleichzeitig eine solide Basis sowie zuverlässige Partner für den künftigen Frieden zu finden, kann natürlich am besten dadurch gelöst werden, dass man jene Deutschen als Verbündete gewinnt und mobilisiert, die den gleichen Feind wie Frankreich und England haben, nämlich die derzeitigen Machthaber Deutschlands*». Uit : HAFFNER (S.), *Germany: Jekyll & Hyde, op. cit.*, p. 145.

<sup>28</sup> Haffner werd in januari 1940 door Warburg aan Tosco R. Fyvel en George Orwell voorgesteld. Fyvel had zich in 1938 in *No Ease in Zion* bezig gehouden met het zionisme en de aanspraken die de joden, de Arabieren en de Engelsen maakten. Orwell schreef het eerste boek van The Searchlight Books, namelijk *The Lion and the Unicorn - Socialism and the English Genius*, dat in 1941 verscheen.

<sup>29</sup> Uit de Nederlandse vertaling : SOUKUP Uwe, *Ik ben nu eenmaal Duitser, Sebastian Haffner: een biografie*, Soesterberg, Aspekt, 2002, p. 88. De door mij gebruikte originele versie is : SOUKUP Uwe, *Ich bin nun mal Deutscher, op. cit.*, p. 98.

goede doel bewust kon worden én zich er capabel toe voelen, waardoor het voor Hitler onmogelijk zou blijken om zich te verzetten tegen zoveel goede wil. Hiertoe pleitte hij voor het uitwerken van de radio, de kranten, de strooibroefjes, het onderwijs, de economie en zo verder. Het moest een *totale* oorlog worden zoals ook Churchill die voorstond<sup>23</sup>.

Haffner wilde dat vooral de Engelsen zich achter de strijd en de overwinning zouden scharen. Dit zou in zijn eerste boeken nog kunnen komen doordat hij niet onmiddellijk zijn gastland tegen de borst wou stoten<sup>24</sup>, maar langzamerhand bleek hij toch overtuigd te raken van Groot-Brittannië unieke mogelijkheden om Duitsland, en later zelfs geheel Europa, te integreren en als het ware te leiden. Hiertoe heeft Haffner als Duitse emigrant het goede voorbeeld willen geven en heeft zodoende meegeholpen aan verschillende projecten, waarbij hij dit doel van een verenigd Europa steeds meer vastere vorm moet gekregen hebben.

Ten eerste heeft hij meegeholpen om het tijdschrift voor Duitse emigranten (*Die Zeitung*) op te richten. De bedoeling was om de Duitsers in Groot-Brittannië te verenigen en een forum te geven, zodat de verschillende emigrantenkranten (namelijk die van Frankrijk, Nederland, Tsjechië, Polen, Noorwegen en Griekenland) nu zouden aangevuld worden met de emigrantenkrant van de Duitsers. Volgens de oprichters van *Die Zeitung* - Hans Lothar<sup>25</sup>, Haffner<sup>26</sup> en andere - was Duitsland het eerste land dat door Hitler bezet was<sup>27</sup>. De emigranten waren de toekomstige gesprekspartners van de grootmachten, móesten het zijn, want volgens Haffner waren dit de enige Duitsers die zich niet konden verzoenen met het perfide karakter dat de Duitsers als het ware ingeboren zat. Het was van belang dat ZIJ zich eens zouden organiseren en een stem geven aan het Duitsland dat nu al jaren

onder het juk van Hitler leefde. Want in Duitsland zelf kon deze stem niet meer gehoord, laat staan geuit worden. Daar had Hitler en zijn repressie-apparaat voor gezorgd.

Ten tweede heeft hij meegewerkt aan de oprichting van *Searchlight Books*. Deze reeks was voortgekomen uit gesprekken tussen Orwell, Fyvel, Warburg en Haffner<sup>28</sup>. Zij beseften allen dat zij, zonder machtspositie, enkel konden gebruik maken van het woord om de mensen in te lichten over Hitlers strijd en het gevaar waarin de rede en de menselijke waardigheid verkeerden. De *Searchlight Books* vormden hun forum. In de aankondiging van deze reeks schreven Fyvel en Orwell :

*«Duitsland kan pas worden verslagen als Engeland zich heeft bevrijd van zijn eigen zwakheden. Met Searchlight-Books willen we al het mogelijke doen om datgene te bekritisieren en teniet te doen wat niet deugt aan de westerse beschaving, en constructieve ideeën aandragen voor de moeilijke tijden die voor ons liggen. De boekenreeks [...] zal Groot-Brittannië's internationale en imperiale verantwoording onder de aandacht brengen en het doel van een zich volgens plan ontwikkelend Groot-Brittannië aan het hoofd van een groter en vrijer British Commonwealth, dat samen met de Verenigde Staten van Amerika en met andere landen de basis van een nieuwe wereldorde zal vormen»<sup>29</sup>.*

De *Searchlight Books* werd in 1941 opgericht en in hetzelfde jaar verscheen het eerste boek in de reeks. Voor deze reeks publiceerde Haffner het boek *Offensive against Germany*, waarin hij nogmaals herhaalde, maar nu specifiek en acuter aangezien de oorlog tegen Hitler begonnen was, dat Hitler van zijn machtspositie in Duitsland moest verwijderd worden.

Daarnaast legde Haffner er ook de nadruk op dat Hitler moest aangepakt worden

omwille van zijn haat tegen de joden. Niet alleen omdat Haffners vrouw een joodse was, en hij daardoor had moeten vluchten uit Duitsland, maar ook omdat hij niet wilde meebouwen aan een staat die deze haat gebruikte om een sfeer van terreur op te bouwen en zo de bevolking in bedwang te houden. Maar het is meer bepaald door zijn persoonlijke contacten met joden dat Haffner is beginnen nadenken over deze kwestie. Hij vond het onmogelijk om zijn rug te keren naar de anti-joodse maatregelen. Toen zijn toekomstige vrouw Erika zwanger werd van hun kind werd emigratie noodzakelijk. Dat het strafbaar was om een relatie te hebben met een joodse, dat intieme relaties zelfs werden opgespoord en beoordeeld als ‘Rassenschande’, deed voor Haffner de deur toe. Hij was geraakt tot in zijn diepste wezen en kon het zonder dat eilandje van rust niet meer houden in Duitsland. Ik ben er al op ingegaan, maar de vrijwaring van zijn persoonlijke levenssfeer was voor Haffner zeer belangrijk. Als het niet meer mogelijk was om ‘privé’ te denken wat men wou en ‘privé’ getrouwd te zijn met wie men wou, dan ging het te ver. Een andere belangrijke gebeurtenis overkwam Haffner in de Staatsbibliotheek van Justitie. Daar werd hem, op klaarlichte dag zomaar op strenge toon gevraagd of hij ariër was. Toen Haffner daar met een ‘ja’ op antwoordde, stortte zijn wereld ineen. Hij was gevraagd naar zijn inwendige overtuiging zonder reden, en het zou hem slecht bekomen zijn als hij niet had willen antwoorden. Ook hier was de schending van de

‘privé’, de doorslaggevende factor, maar ook het feit dat men in bevolkingsgroepen werd opgedeeld en ernaar beoordeeld werd, was perfide.

Na de Rijksdagbrand van 27 februari 1933 werd de persvrijheid door Hindenburg afgeschaft en werd de communistische partij verboden. Dit was het begin van een reeks van arrestaties en intimidaties, waardoor de modale burger steeds meer van zijn vrijheden moest inboeten. Het werd hem niet lang na de Rijksdagbrand op straffe van arrestatie en bij wet verboden om over de terreurdaden te praten. Dit had volgens Haffner juist tot doel, niet dat de misdaden ook effectief verzwegen zouden worden, maar dat ze extra aan gruwel en onoverkoombaarheid wonnen. Dit was volgens hem de meest doeltreffende vorm van verlamming van de bevolking :

*«Uiteindelijk moet men de handhaving en de dosering van de terreur in de eerste zes jaren - eerst angst aanjagen door woeste bedreigingen, dan zware, maar na de bedreigingen toch wat mildere terreurmaatregelen en daarna de overgang tot een quasi-normaliteit, maar zonder af te zien van een beetje terroristische achtergrondmuziek - een psychologisch meesterlijke prestatie van Hitler noemen. Ze zorgde ervoor dat de afwijzend of toch afwachtend gezinden - de meerheid dus - net genoeg geïntimideerd waren, zonder dat ze tot vertwijfelde weerstand gebracht werden; en, nog belangrijker, zonder hen al te zeer van de meer positief beoordeelde prestaties van het regime af te buigen»<sup>30</sup>.*

<sup>30</sup> Eigen vertaling. Uit : HAFFNER (S.), *Anmerkungen zu Hitler*, Frankfurt, Fisher Verlag, 1981, p. 34.

<sup>31</sup> HAFFNER (S.), *Het leven van een Duitser (1914-1933)*, Roeselare, Roularta, 2001, p. 124.

<sup>32</sup> *Ibidem*, pp. 137-138.

<sup>33</sup> HAFFNER (S.), *Germany : Jeekyll & Hyde*, op. cit. p. 272.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 73.

<sup>35</sup> Eigen vertaling. Uit : «Der Versuch der Nazis, die Niederlage zu unterlaufen» (9/7/1944), uit : HAFFNER (S.), *Schreiben für die Freiheit*, op. cit., p. 54.



Al in 1939, bij het schrijven van *Het leven van een Duitser*, had Haffner deze ontwikkeling opgemerkt<sup>31</sup> waarbij de mensen angstig werden gehouden door het gefluister, terwijl een luide stem of een tekst zwart op wit eerder opstand en revolutie zou hebben uitgelokt. Door dit op deze manier uit te leggen, verzachtte Haffner de omstandigheden waarin de Duitsers leefden in die tijd en maakte duidelijk dat het helemaal niet zo gemakkelijk was om zich onder dergelijke psychologisch zware omstandigheden heldhaftig te gedragen.

De joodse boycot van 1 april 1933 was een eerste poging om te zien hoe de reactie van de bevolking zou zijn op een openlijke aanval tegen de joden. De bedoeling was dat alle joodse winkels, alle joodse artspraktijken, advocatenpraktijken en andere instellingen die door joden gerund werden vermeden zouden worden vanaf die datum. In de daaropvolgende dagen werden nog bijkomende maatregelen uitgevaardigd: alle 'arische' zaken moesten hun joods personeel ontslagen, alle joodse zaken moesten gesloten worden, terwijl zij hun 'arisch' personeel moesten blijven doorbetalen. De reactie op deze boycot was voor Haffner zeer vreemd. In plaats van een discussie los te maken over deze maatregel en haar perfide doelstellingen, werd nu de eigenheid van de joden in vraag gesteld. Niet het 'nazi-vraagstuk' werd opgeworpen, maar het 'joodse vraagstuk':

*«Het vreemde en ontmoedigende echter was dat - na die eerste schrik - dit eerste royale bewijs van een nieuwe moorddadige mentaliteit - in heel Duitsland een stroom aan gesprekken en discussies losmaakte, beslist niet over het vraagstuk van het antisemitisme, maar over het 'joodse vraagstuk'. Een truc die de nazi's sindsdien ook bij vele andere 'vraagstukken' en ook op internationale schaal gelukt is: terwijl zij iemand - een land, een volk, een groep mensen - openlijk met de dood bedreigden, wisten*

*ze te bereiken dat niet hùn, maar zijn bestaansgrond plotseling algemeen bediscussieerd - dat wil zeggen in twijfel getrokken - werd»<sup>32</sup>.*

In *Germany: Jekyll & Hyde* ging Haffner hier verder op in: „Warum in aller Welt sollte es seltsam und ungewohnt klingen, von einer Nazifrage' zu sprechen, während jeden die «Judenfrage» dauerend im Munde führt?»<sup>33</sup>.

Of Haffner weet had van de ware dimensie van de nazistische haat tegen de joden is onzeker. Maar in *Germany: Jekyll & Hyde* zei Haffner reeds dat het antisemitisme, en de «permanente sadistische Orgie» die het uitlokte, een duidelijk kenmerk was voor de echte nazi. Voor hen was dit een test van zelfverachting en hardheid: „Das Hauptziel des Antisemitismus besteht erstens darin, eine Art verborgenes Zeichen und wie ein ständiger Ritualmord ein bindendes Geheimnis zu sein, zweitens darin, das Gewissen der zweiten Nazigeneration abzutöten»<sup>34</sup>. Hij vermeldde dus duidelijk het doden van joodse medeburgers, en dit reeds in 1940! In 1944 vermeldde hij zelfs terloops, als was dit door iedereen geweten, het versnellen van de massamoord in Duitsland, nu het einde van de oorlog steeds dichterbij kwam:

*«In de laatste maanden waren alle beslissingen van Hitler erop gericht om Duitsland elke mogelijke uitweg te ontzeggen en Goebbels' steeds maar herhaalde bewering, «dat Duitsland alle bruggen achter zich verbrand heeft», te bevestigen. De concentratie van de krachten in het Westen, de verzwakking van de verdediging tegen de gevreesde Russen; (...); de vernieuwde, opgedreven massavernietiging van de joden; (...) - alles duidt in dezelfde richting»<sup>35</sup>.*

## Besluit : wat is het belang van het werk van Sebastian Haffner ?

Sinds het presidentschap van Bush jr. is de term 'terrorisme' bij ons ingeburgerd geraakt en met veelvuldige voorbeelden ingekleurd. Er is een zekere angst voor het onbekende in onze leefwereld ingeslopen. De vraag is echter of deze manier van denken ons verder zal helpen.

Haffner heeft aangetoond wat er gebeurt als een (extreme) kant van rechtse spectrum het voor het zeggen krijgt. Het enige alternatief is de gulden middenweg. Sebastian Haffner heeft een eigen invulling gegeven aan deze middenweg en het is de moeite waard er kennis van te nemen. Laat ons niet het hoofd verliezen in de mengelmoes van berichtgevingen en de kern van de zaak in het oog houden. Haffner heeft duidelijk gemaakt dat een respect voor de eigen culturele rijkdom en de eerbied voor de culturen van andere volkeren ertoe heeft geleid dat hij de instrumenten waar hij over beschikte aanwendde om de verdringing van een volk door één man, één idee tegen te gaan. De geschiedenis heeft uitgewezen dat dit mogelijk was zonder er het leven bij in te laten.

Haffner pleitte ook voor een vrijheid van meningsuiting om hierdoor tot een opbouwende dialoog te komen en voor een persoonlijke vrijheid, waardoor de privé-sfeer (= de 'cultuur' voor Haffner) en de politiek worden losgekoppeld. Door deze loskoppeling kunnen verschillende hete hangijzers in de politiek weggeschoven worden van het politieke toneel en kan er over de tastbare belangrijke dingen in de wereld gepraat worden, zoals voeding, milieu, huisvesting, enz.

Sebastian Haffners werk is niet het werk van een historicus. Hij schreef meer vanuit een gevoel van morele rechtvaardigheid en

liet daarom na zijn bronnen te vermelden en uitgebreid onderzoek te verrichten. Dit neemt niet weg dat hij een belangrijke bron is voor geschiedkundig onderzoek naar de Tweede Wereldoorlog. Haffner heeft met zijn werk heel veel vragen opgeworpen die de moeite van het onderzoeken waard waren. Ook heeft hij door zijn korte, kernachtige methode om de geschiedenis te beschrijven deze toegankelijk gemaakt voor alle lagen van de bevolking.

Het wordt tijd om onze Haffners nog eens ter hand te nemen en ons het verleden weer eigen maken en te leren uit onze fouten en die van anderen.

## Synthèse :

Sebastien Haffner fut un des plus grands journalistes allemands. Son histoire personnelle fut étroitement liée à la montée du nazisme. Marié à une juive, il s'enfuit en 1938 en Grande Bretagne où il devint journaliste à l'*Observer*. Il se révéla l'un des adversaires les plus éminents du régime nazi mais insista, dans ses articles et ses livres, pour qu'une différentiation soit faite entre l'Allemagne et la figure d'Hitler qu'il ne fallait pas, de son point de vue, confondre. En 1940 déjà il défendit la nécessité d'une guerre totale et d'une défaite militaire du régime nazi. Il plaida également pour que les émigrés allemands puissent jouer un rôle important dans la reconstruction d'une Allemagne démocratique. Son travail journalistique et ses analyses de l'Allemagne nazie sont restés d'un grand intérêt. Son écriture, pointue et synthétique, révéla l'histoire de l'Allemagne nazie à un large public.

**YANNIS THANASSEKOS***Directeur***BARON PAUL HALTER***Président*

## **Lettre ouverte à Sa Sainteté**

# **La visite du pape Benoît XVI à Auschwitz : entre déception et indignation\***

Ces derniers jours, la presse écrite a abondamment commenté la récente visite du nouveau pape Benoît XVI, «fils du peuple allemand», à la terre natale de son prédécesseur, Jean-Paul II et, singulièrement, le discours qu'il tint lors de son passage à Auschwitz-Birkenau. En dépit des formules et des précautions d'usages, les commentaires de la plupart des observateurs n'ont pas manqué de mettre en évidence le caractère décevant et problématique des propos tenus à cette solennelle occasion par Sa Sainteté. Et la déception se mue en indignation lorsqu'on sait que Benoît XVI n'est pas seulement celui qui porte désormais le titre du

plus haut dignitaire de l'appareil ecclésiastique - gardien du dogme et de la foi catholiques -, mais qu'il est aussi cet homme qui, au titre de cardinal Joseph Ratzinger qu'il fut, a su se faire reconnaître comme un théologien d'envergure, un érudit réputé, voire même comme un philosophe - ce qui n'était pas le cas du très «pastoral» et médiatique «fils du peuple polonais», Karol Wojtyła, son prédécesseur. Cette stature intellectuelle pleinement justifiée, fait que Benoît XVI ne peut plaider l'ignorance : il ne pouvait qu'être parfaitement au courant des termes et des enjeux des grands débats, théologiques et historiographiques, qui secouent,

\* La présente «Carte blanche» a été rédigée consécutivement au discours prononcé par le Pape Benoît XVI lors de sa visite du 28 mai 2006 à Auschwitz-Birkenau. Elle a été publiée dans les quotidiens *La Libre Belgique* du 13 juin et dans *Le Soir* du 22 juin 2006.

depuis longtemps, les discussions autour de l'histoire du III<sup>e</sup> Reich, de ses crimes et génocides. Rien donc ne peut justifier et expliquer les affligeantes banalités - «théologiques» et «historiographiques» -, les inadmissibles raccourcis et les maladroites que contenait le discours qu'il a tenu à Auschwitz, si ce n'est, précisément, une *volonté politique* expresse d'*aplatir* et de *réviser* grossièrement l'histoire du III<sup>e</sup> Reich. Car comment expliquer et comprendre autrement ses quelques propos étonnement chétifs sur le prétendu «silence de Dieu à Auschwitz» et notre incapacité de «déciffrer les plans mystérieux de Dieu» quand on sait - et qu'il sait lui aussi - les termes, riches et féconds, des grands débats théologiques sur cette même question ? Car comment expliquer et comprendre autrement sa réduction stupéfiante du régime national-socialiste à une «bande de criminels» qui a su abuser du peuple allemand et s'imposer à lui comme de l'extérieur, quand on sait - et qu'il sait lui aussi - l'ampleur des travaux historiques

qui ont démontré exactement le contraire à savoir l'implication directe de secteurs entiers de la société allemande dans l'avènement et la politique du national-socialisme ? Car comment comprendre autrement aussi sa brève et dogmatique assimilation à l'idéologie nationale-socialiste de tout projet qui fait du «règne de l'homme» son but, quand on sait qu'il a été infiniment plus subtil et ouvert sur cette même question - au sujet de la sécularisation et de l'autonomie de l'homme - lorsqu'il débattait, au titre encore de cardinal Ratzinger, avec le philosophe Habermas<sup>1</sup> ?

Si les propos de Benoît XVI à Auschwitz-Birkenau avaient de quoi décevoir même les observateurs les mieux avertis, ceux en revanche du théologien érudit qu'était Joseph Ratzinger, ont, en raison de leurs objectifs idéologiques, de quoi surprendre et susciter l'indignation car ils atteignent et affectent la rectitude intellectuelle même, tout autant de la fonction que de la personne.

<sup>1</sup> Jürgen HABERMAS et Joseph RATZINGER, «Les fondements prépolitiques de l'Etat démocratique», *Esprit*, juillet 2004, pp. 5-28.

**YANNIS THANASSEKOS**

*Directeur*

**BARON PAUL HALTER**

*Voorzitter*

## Open brief aan Zijne Heiligheid\*

### **Het bezoek van paus Benedictus XVI aan Auschwitz : tussen ontgoocheling en verontwaardiging**

De voorbije dagen heeft de geschreven pers uitvoerig bericht over het recente bezoek van de nieuwe paus Benedictus XVI, «zoon van het Duitse volk», aan het heilige land van zijn voorganger Johannes-Paulus II. Meer bepaald zijn toespraak in Auschwitz-Birkenau heeft reacties uitgelokt. In weerwil van de gebruikelijke formuleringen en gere-

serveerdheid hebben de meeste commentatoren niet nagelaten om het ontoereikende en problematische karakter van het betoog te benadrukken dat bij deze gelegenheid door Zijne Heiligheid werd uitgesproken. Deze ontgoocheling slaat om in verontwaardiging wanneer men weet dat Benedictus XVI niet alleen diegene is die de titel draagt van de hoogste dignitaris van de kerkelijke hiërarchie - bewaarder van het dogma en het katholiek geloof - maar dat hij tevens de man is die zich voorheen, in zijn hoedanigheid van kardinaal Ratzinger, heeft laten kennen als een theoloog van aanzien, een gereputeerd erudiet, ja zelfs als een filo-

\* Dit standpunt werd opgesteld als reactie op de toespraak uitgesproken door paus Benedictus XVI tijdens zijn bezoek aan Auschwitz-Birkenau op 28 mei 2006. Zij werd gepubliceerd in *La Libre Belgique* van 13 juni en in *Le Soir* van 22 juni 2006.

soof - wat niet het geval was met zijn voorganger, de zeer «pastorale» en mediatieke «zoon van het Poolse volk», Karol Wojtyła. Dit volledig gerechtvaardigde intellectuele aanzien maakt dat Benedictus XVI geen onwetendheid kan pleiten : hij kan alleen maar op de hoogte geweest zijn van de inzet van de grote theologische en historiografische debatten die de discussies omtrent de geschiedenis van het IIIe Rijk, zijn misdaden en genocides, sinds vele jaren doorschudden. Er is dus geen verschoning of verklaring mogelijk bij de manifeste banaliteiten - «theologische» en «historiografische» -, bij de onaanvaardbare simplificaties en onhandigheden in de in Auschwitz gehouden toespraak ; tenzij precies deze van een manifeste *politieke wil* om de geschiedenis van het IIIe Rijk op een grove wijze *af te vlakken* en te *herzien*. Hoe kan men anders het merkwaardig zwakke betoog verklaren en begrijpen over de vermeende «stilte van God in Auschwitz» en over onze onmogelijkheid om «de mysterieuze plannen van God te ontcijferen» wanneer men, zoals hij, op de hoogte is van de rijke en vruchtbare termen waarin de grote theologische debatten over deze kwestie gevoerd zijn. Hoe kan men anders zijn verbazende herleiding begrijpen en verklaren van het nationaal-socialistisch regime tot

een «bende criminelen», die misbruik heeft gemaakt van het Duitse volk, en die zich als het ware van buiten uit aan haar heeft opgedrongen, wanneer men, zoals hij, de omvang kent van de historische werken die precies het omgekeerde aangetoond hebben, met name de directe betrokkenheid van brede lagen van de Duitse maatschappij in de opkomst en de politiek van het nationaal-socialisme ? Want hoe kan men anders zijn beknopte en dogmatische gelijkstelling begrijpen van de nationaal-socialistische ideologie met elk project dat van de «heerschappij van de mens» zijn doel maakt, wanneer men weet dat hij over deze zaak - betreffende de secularisatie en de autonomie van de mens - oneindig veel subtieler en opener is geweest wanneer hij, in zijn hoedanigheid van kardinaal, het debat aanging met de filosoof Jürgen Habermas<sup>1</sup> ?

Indien de verklaringen van Benedictus XVI te Auschwitz-Birkenau de meer attente waarnemers ontgoocheld hebben, dan hebben deze van de erudiete theoloog, die Joseph Ratzinger was, alles om verbijstering en verontwaardiging uit te lokken, precies omdat zij door hun ideologische objectieven de intellectuele rechtschapenheid treffen en aantasten, zowel wat de functie als wat de persoon betreft.

<sup>1</sup> Jürgen HABERMAS en Joseph RATZINGER, «Les fondements prépolitiques de l'Etat démocratique», dans : *Esprit*, juli 2004, pp. 5-28.

**LYDIA MANDEL***Psychologue*

## **Transmission inter-générationnelle du souvenir : histoire d'une famille juive précipitée comme tant d'autres sur les routes d'Europe**

*Je suis née en 1965. A partir du témoignage de ma grand-mère, j'ai mené une lente et douloureuse quête pour reconstituer, tant que faire se peut, l'histoire de ma famille pendant la Seconde Guerre mondiale, et rendre ainsi hommage aux disparus.*

Minka ROTMAN et Noé MOSZKOWICZ vel MANDEL sont citoyens polonais résidant en Belgique depuis 1929. En 1940, ils ont 5 enfants : Samuel, âgé de 24 ans, Rosa, 20 ans, Nathan dit le Roux, 18 ans, Simone, 14 ans et Olga, 11 ans. Noé (Noach) est cordonnier, Samuel (Samy) et Nathan sont maroquiniers, Rosa est vendeuse dans un magasin de chaussures.

Suite à l'invasion allemande de la Belgique le 10 mai 1940, la population fuit vers la France.

Samy prend le train avec sa fiancée Hélène et sa famille, les HERSCHLIKOWITZ. A certains arrêts, ils sont nourris par la Croix-Rouge. Ils débarquent à Revel, à 50 km de Toulouse. Les parents d'Hélène, Salomon et Blima, tiennent à marier leur fille religieusement. Ils trouvent un rabbin qui écrit la

kétouba, contrat de mariage religieux, le 18 août 1940.

A Revel, Samy et d'autres polonais reçoivent une convocation de l'armée polonaise qui leur donne l'ordre de se présenter au centre de triage à Bressuire dans le département des Deux-Sèvres, à 540 km de là, pour s'enrôler. Ce centre a été ouvert de 1939 à 1940. En effet, un beau matin, ils constatent que les officiers polonais ont pris la fuite. Ils reviennent alors à Revel à pied et arrivent au bout de quelques jours, épuisés. Samy, Hélène et ses parents retournent en Belgique quelques mois plus tard.

Fin mai 1940, c'est au tour des MOSZKOWICZ de partir en France, du moins les parents et leurs trois filles, car Nathan refuse de s'enfuir et reste à l'appartement

d'Anderlecht. Ils patientent à la frontière belge. Les parents et Olga prennent le train et donnent rendez-vous à Rosa et Simone à Paris, chez des cousins.

Rosa (Ruchla), toujours en Belgique, commence par marcher avec Simone, puis sympathise avec une jeune fille malinoise de son âge et chemine avec la famille de cette amie. Une bombe de l'aviation allemande les atteint. Rosa est touchée. La mère de son amie la traîne sur le côté de la route et place son sac sous la tête. Le sac a été volé. Rosa est transférée à l'hôpital. La commune de Furnes (Veurne) l'a enterrée avec la mention «Rosa inconnue» mais a conservé les boutons de ses vêtements et un collier-chaînette pour identification ultérieure.

Des années plus tard, la dame malinoise est en visite à l'hôpital et entend parler yiddish au lit voisin. Elle demande si une famille juive de Bruxelles recherche une certaine Rosa et laisse son adresse. La nouvelle arrive à Samy qui se rend chez elle avec une photo de Rosa. Plus tard, il décide de faire transférer la dépouille au cimetière israélite de Kraainem. Il donne à Simone l'enveloppe contenant les boutons et la chaînette de Rosa.

Simone, qui a commencé par marcher avec sa sœur Rosa lors de la retraite de Dunkerque, accepte de monter dans une charrette (ou sur le porte-bagages d'un vélo ?) car elle est fatiguée, et ce jusqu'à la ville suivante. Elle perd sa sœur de vue. Elle rencontre des sœurs franciscaines et revient avec elles à Bruxelles. Ces femmes l'ont cachée pendant toute la guerre dans leur couvent rue Berkendael, commune de Forest. Sœur Théodore la prend sous son aile.

Après la guerre, Simone rejoint Samy et Hélène qui vivent rue du Collecteur à Anderlecht, dans la maison de l'oncle Max HERSCHLIKOWITZ déporté à Auschwitz. Cachée pendant cinq ans, elle goûte enfin la liberté et sort tous les soirs

dans des clubs de jeunes sionistes. Mais c'est parmi les voisins qu'elle rencontre son futur mari, Haïm BINDER, soldat de la Brigade Juive. Elle l'épouse à Bruxelles.

Simone émigre en Israël avec un groupe d'épouses de soldats. Elle devient Sima, est artiste-peintre. Après Esther, elle donne naissance à des jumelles, Miri et Dora en référence à Minka et Théodore.

Minka, Noah et leur fille Olga restent en France libre pendant deux ans, dans un village en Ardèche : Salavas. Olga fréquente l'école, les scouts et même l'École du Dimanche au temple protestant. C'est par une carte de la Croix-Rouge qu'ils apprennent que Rosa est décédée. Olga voit alors son père pleurer pour la première fois...

Samy est revenu en Belgique. Il se marie civilement avec Hélène le 11 décembre 1940. Il rend visite à Simone dans son couvent. Il correspond avec ses parents restés en France.

De 1940 à 1942, les mesures antijuives ont été promulguées systématiquement. Le 27 mai 1942, c'est l'instauration de l'étoile jaune. Samy prend conscience de la gravité de la situation et décide de s'enfuir avec son épouse enceinte en Suisse. Ils prennent de faux papiers, changent de nom mais gardent les mêmes initiales. Samy MANDEL devient Sylvain MERTENS, Hélène garde son prénom qui n'est pas juif. Ils envoient une carte postale de chaque ville qu'ils traversent avec un texte anodin pour échapper à la censure, si bien que les parents d'Hélène peuvent suivre leur trajet. Ils passent la frontière avec l'aide de résistants français par le Col de la Faucille qui mène dans la région de Gex proche de Genève.

Une fois à Genève, ils sont placés à l'Hôtel de l'Armée du Salut. L'ambassade de Pologne refuse de les soutenir financièrement et les renvoie au Bureau israélite. Ils sont pris en charge grâce à des dons de par-



ticuliers, un peu par l'Etat et par des dons des protestants du Canada.

Le 8 novembre 1942, Hélène donne naissance à Paul, mon père. A partir de 1943, ils sont placés dans des pensionnats transformés en camps pour réfugiés, Hélène et son bébé avec les femmes à Montana dans le Valais puis à La Rozias près de Lausanne, Samy dans un camp pour hommes non loin de là. Samy réussit à faire venir son diplôme de maroquinier de Belgique pour pouvoir travailler. Il exerce son métier à Zurich. Hélène peut sortir des camps pour réfugiés car son mari travaille, mais pas vivre à Zurich avec lui : cette ville possède déjà son quota d'étrangers. Hélène emménage donc à Winterthur, à 20 minutes en train. Elle y passe un an avec son fils.

Toujours en Belgique, Nathan rend aussi visite à Simone dans son couvent. Il finit par s'enfuir en France. Il a la joie de revoir ses parents et Olga à Salavas pendant quelques heures, une nuit. Il est arrêté et conduit au centre de tri de Drancy. Il a pris le XXV<sup>ème</sup> convoi vers Auschwitz le 28 août 1942.

Mais il sera vraisemblablement descendu à Kozel, un peu avant Auschwitz. En effet, Tobias SCHIFF, déporté dans le même convoi, témoigne dans «Le passage du témoin» que les SS avaient reçu l'ordre de faire sortir des wagons à Kozel les hommes de plus de 18 ans pour les utiliser au travail. Ils étaient 356. Ils ont marché jusqu'à un petit camp qui s'appelait Zakrow. Ils devaient travailler avec des wagonnets de sable pour construire quelque chose. Ils ont ensuite travaillé dans différents endroits, dans les conditions que l'on sait.

Ils n'ont pas tous suivi le même parcours car ils étaient répartis en équipes selon les besoins. Il semble que Nathan ait fini son périple au camp d'Auschwitz. Des témoins ont dit à Hélène après la guerre que Nathan était mort pendant la marche finale. Il a donc survécu presque deux ans et demi.

L'évacuation du camp a eu lieu du 17 au 19 janvier 1945, dans la neige. Il a été abattu au bord de la route d'une balle dans la nuque par un SS comme tous ceux qui étaient trop épuisés pour marcher.

Minka, Noach et Olga sont arrêtés en France en 1942. Minka donne à sa fille Olga deux bagues, dont son alliance. Ils sont chargés dans des cars, les hommes d'abord, puis les femmes, puis les enfants de moins de 16 ans dans les deux derniers bus. Une centaine d'enfants qui voient partir leurs parents pour la dernière fois.

Le chauffeur du bus d'Olga, payé par la Résistance, change de route. L'OSE, l'Oeuvre de Secours aux Enfants, une association d'aide aux populations juives en difficulté, se charge de cacher les enfants dans des familles. Les allemands recherchent les enfants dans un camp de louveteaux.

Olga est placée dans une famille à Lyon quelques jours, puis dans une autre. Elle est finalement cachée dans un couvent qui s'occupe de jeunes orphelines jusqu'en janvier 1943.

L'OSE lui fait traverser la frontière à Annemasse. Elle rejoint son frère Samuel à l'hôtel de l'Armée du Salut à Genève puis est envoyée dans un camp pour jeunes dans le Tessin.

A la Libération, elle doit rester en Suisse car elle est mineure et personne ne vient la chercher. A 19 ans, elle émigre en Israël grâce à un groupe de jeunes sionistes suisses qui se préparent à rejoindre un kibboutz. Au kibboutz, on l'appelle Ophra, prénom qu'elle porte aujourd'hui.

Minka et Noach sont envoyés à Drancy. Ils prennent le convoi du 2 septembre 1942 pour Auschwitz, cinq jours après Nathan. Ce convoi comprend environ 1.000 déportés, dont 877 ont été gazés à l'arrivée. Aucune femme n'a survécu après la guerre, on compte 30 hommes survivants en 1945.

Minka et Noach n'ont pas probablement pas reçu de numéro de prisonnier. Ils ont sans doute été gazés à l'arrivée. Ils avaient tous deux 49 ans, ils étaient donc trop vieux pour être sélectionnés pour le camp de travail.

MOSZKOWICZ vel MANDEL signifie «Fils de Moïse ou MANDEL». C'était l'usage en Pologne de donner le prénom du père puis le nom de famille. Le père de Noach s'appelait bien Mosche. MOSZKOWICZ s'est transmis aux enfants de Noach par une erreur de l'Etat Civil en Belgique. En 1946, Samy fait rectifier le nom de famille au Palais de Justice.



Parcours de la famille Mandel

## Sources :

Témoignage de Hélène HERSCHLIKOWITZ (oral 1980, écrit 1995, précisions 2005)

Témoignage de Ophra BAUM-MANDEL (2005)

## Bibliographie :

*Liste alphabétique des personnes domiciliées au 10 Mai 1940 en Belgique, arrêtées en France par l'autorité occupante en tant qu'Israélites et déportées de France vers les camps d'extermination de Haute Silésie, par des convois partis du camp de rassemblement de Drancy, des camps de Compiègne, Pithiviers, Beaune-La-Rolande et Angers, entre le 8 juin 1942 et le 17 août 1944, Bruxelles, Ministère de la Santé Publique et de la Famille, [s.d.], 603 p.*

André GOLDBERG et Dominique ROZENBERG, *Le Passage du témoin. Portraits et témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*. Introduction de Pierre Nora, préface de Geoffrey H. Hartman, historien de Yannis Thanassekos, Bruxelles, co-édition Fondation Auschwitz, Ante Post / Editions La lettre volée, 1995, 308 p. (témoignage de Tobias SCHIFF).

Serge KLARSFELD, *Le mémorial de la déportation des juifs de France : liste alphabétique par convois de juifs déportés de France, historique des convois de déportation, statistique de la déportation des juifs de France*, Paris, B. et S. Klarsfeld, 1978.

# Informations / Mededelingen

## Colloque International sur la réception de l'œuvre de Primo Levi

La Fondation Auschwitz, en collaboration avec la Haute Ecole de Bruxelles - ISTI, organise les 12, 13 et 14 octobre 2006 un grand Colloque international sur *la réception de l'œuvre de Primo Levi en Europe, aux Etats-Unis, au Canada, en Israël et en Amérique latine*. Des chercheurs venus de différentes institutions universitaires des pays impliqués dans ce vaste projet vont débattre de tous les aspects de la réception et de la diffusion de l'œuvre testimoniale et littéraire de Primo Levi ainsi que de ses usages pédagogiques dans l'enseignement. Les communications des différents confé-

renciers seront suivies de discussions et de débats afin de mieux éclairer l'œuvre de Primo Levi et ses rapports avec d'autres contributions testimoniales des rescapés des camps de concentration et d'extermination.

Le Colloque se tiendra les 12, 13 et 14 octobre 2006 à la Haute Ecole de Bruxelles - Institut Supérieur de Traducteurs et Interprètes. (ISTI), Rue J. Hazard, 34 à 1180 Bruxelles. **Inscription gratuite mais obligatoire.** Pour toute information complémentaire, prière de s'adresser au secrétariat de la Fondation Auschwitz, rue des Tanneurs, 65 à 1000 Bruxelles (Tél. : 02/512.79.98 - Fax : 02/512.58.84 - courriel : info.fr@auschwitz.be).

\*

## *Internationaal Colloquium over de ontvangst van Primo Levi's werk*

Op 12, 13 en 14 oktober 2006 organiseert de Stichting Auschwitz in samenwerking met de Hogeschool van Brussel - ISTI een groot internationaal colloquium over de ontvangst van het werk van Primo Levi in Europa, de Verenigde Staten, Canada en Latijns Amerika. Onderzoekers van de uiteenlopende universitaire instellingen van de betrokken landen zullen nader ingaan op alle aspecten van de ontvangst en de verspreiding van het literaire werk en de getuigenissen van Primo Levi, alsook het pedagogisch gebruik van zijn werk in het onderwijs. De mededelingen van de verschillende sprekers zullen gevolgd worden door discussies en debatten ten einde het werk van Primo Levi te kunnen situeren in het geheel van de andere getuigenissen van de overlevenden van de vernietigings- en uitroeiingskampen.

Het Colloquium gaat door van 12 tot 14 oktober 2006 in de Hogeschool van Brussel - Institut Supérieur de Traducteurs et Interprètes. (ISTI), J. Hazardstr. 34 te 1180 Brussel. *Gratis, doch verplichte inschrijving.* Voor alle bijkomende informatie gelieve u te wenden tot het secretariaat van de Stichting Auschwitz, Huidevettersstr. 65, 1000 Brussel (Tél. : 02 512 79 98 - Fax : 02 512 58 84 - Email : info.nl@auschwitz.be).

\*

## Résultats des délibérations des Prix Fondation Auschwitz 2005-2006

Afin de promouvoir des études et recherches scientifiques pluridisciplinaires sur les multiples aspects de l'histoire et de la mémoire des crimes et génocides nazis ainsi que sur les répercussions de ces événements sur la conscience contemporaine, la Fondation Auschwitz a institué depuis 1986 un «Prix Fondation Auschwitz» de 2.500 €, auquel s'ajouta en 2002 un Prix «Fondation Auschwitz - Jacques Rozenberg»<sup>1</sup> de même valeur.

Seize travaux provenant de Belgique, de France, d'Allemagne, Grande-Bretagne, d'Italie, Suisse et Pologne furent cette année déposés à concourir. Le Conseil scientifique de la Fondation Auschwitz a entériné les résultats des délibérations des jurys pour l'année académique 2005-2006 en décidant :

### I - d'attribuer :

- 1) Le «Prix Fondation Auschwitz» à Sebastian REJAK pour son travail intitulé *Understanding of the Holocaust among the Jews of Poland and America : A study in social concepts and attitudes*, Thèse (Doctor of Philosophy), University of Bialystok, 2004.
- 2) Le «Prix Fondation Auschwitz - Rozenberg» à Koen AERTS pour son travail intitulé *«Persona non grata». Genadeverlening bij ter dood veroordeelden tijdens de repressie na de Tweede Wereldoorlog (1944-1950)*,

<sup>1</sup> Ce Prix, attribué grâce au concours de la «Fondation Rozenberg», est dédié à la mémoire de ce dernier, rescapé d'Auschwitz, par son épouse Andrée Caillet.

<sup>2</sup> L'article 4 nous permet, sous proposition du jury, d'allouer à un ou plusieurs candidat(s) méritant un subside pour la poursuite de sa recherche si le travail soumis à délibération ne se qualifie pas pour le prix mais présente néanmoins des qualités manifestes.

Mémoire de licence, Universiteit Gent, 2005.

Par ailleurs, suivant l'avis des délibérations des jurys, le Conseil scientifique de la Fondation Auschwitz a décidé, selon les disponibilités financières :

## II. - d'attribuer, avec les Félicitations du jury, l'«Application de l'Art. 4»<sup>2</sup> du Règlement à :

- 1) Christel TROUVÉ pour son travail intitulé *Das Klinkerwerk Oranienburg (1938-1945) Ein Außenlager des Konzentrationslagers Sachsenhausen*, Dissertation, Fachbereich Neuere Geschichte, Technische Universität Berlin, 2004.
- 2) Sabrina FRONTERA pour son travail intitulé «*L'altra resistenza*». *I militari italiani internati a Wietzendorf 1943-1945*. Università degli studi di Roma «La Sapienza», Facoltà di Sociologia, 2004.
- 3) Jörg WAßNER pour son travail intitulé «*Der Makel wird schwinden*». *Öffentliche Erinnerung und Erinnerungsverweigerung in Grafeneck*, Magisterarbeit an der Freien Universität Berlin, 2005.
- 4) Konstanze HANITZSCH pour son travail intitulé *Schuld und Geschlecht. Strategien der Feminisierung der Shoah in der Literatur nach 1945*, Magisterarbeit (im Fach Gender Studies / Geschlechterstudien), Institut für Kultur- und Kunstwissenschaft, Humboldt-Universität zu Berlin, 2005.
- 5) Laurent THIERY pour son travail intitulé *Répression, fusillade et déportation dans le Nord - Pas-de-Calais. 1940-1945 : Le cas de la grève des mineurs*, Mémoire de Master 2, Université Lille III, 2005.

## III.- d'attribuer l' «Application de l'Article 4» :

- 1) Geertrui ELAUT pour son travail intitulé *De Consultatieve Commissies (1944-1946) binnen de repressie. Een onderzoek naar de Consultatieve Commissie van Ieper*, Licentieverhandeling, Vakgroep Geschiedenis, Vrije Universiteit Brussel, 2005.
- 2) Yan SCHUBERT pour son travail intitulé *Enjeux politiques et mémoriels du Holocaust-Denkmal de Berlin dans les premières années de l'Allemagne (ré)unifiée (1989-1995)*, Mémoire en Histoire et Politique Internationales, Université de Genève, 2002.

## IV.- Méritent des encouragements, les travaux de :

- 1) Elvezia FAZIO pour son travail intitulé *Il Nazismo : un'analisi criminologica*, Thesis, School of Law, University of Genova, 2004.
- 2) Diego GUZZI pour son travail intitulé *Memoria e Shoah. Il dibattito francese*, Corso di laurea in Filosofia, Università degli Studi di Torino, 2005.
- 3) Denis MONNEUSE pour son travail intitulé *Après la vie, la vie continue : «Les parcours empruntés par les rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis après 1945 ; tentative de typologie»*, Mémoire de maîtrise en Histoire, Université de Cergy-Pontoise, 2005.

Une séance académique de remise des Prix aura lieu sous les auspices des plus hautes autorités académiques et politiques du pays à l'Hôtel de Ville de Bruxelles le 6 décembre 2006 à 18 heures.

\*

## *Resultaten van de deliberaties van de Prijzen Stichting Auschwitz 2005-2006*

Ten einde de studies en het interdisciplinair wetenschappelijk onderzoek te stimuleren naar de uiteenlopende aspecten van de geschiedenis en de herinnering van de nazimisdaden en -genocides, evenals van hun impact op het hedendaags bewustzijn, heeft de Stichting Auschwitz sinds 1986 een «Prijs van de Stichting Auschwitz» van 2.500 € ingesteld, waar in 2002 een Prijs «Stichting Auschwitz - Jacques Rozenberg»<sup>3</sup> van dezelfde waarde aan werd toegevoegd.

Zestien werken afkomstig uit België, Frankrijk, Duitsland, Groot-Britannië, Italië, Zwitserland en Polen werden dit jaar ingediend. De Wetenschappelijke Raad van de Stichting Auschwitz heeft de uitslag van de deliberaties van de jury's voor het academisch jaar 2005-2006 bekrachtigd en besloten :

### **I - toe te kennen :**

- 1) De «Prijs Stichting Auschwitz» aan Sebastian REJAK voor zijn werk *Understanding of the Holocaust among the Jews of Poland and America : A study in social concepts and attitudes*, Thesis (Doctor of Philosophy), University of Bialystok, 2004.
- 2) De «Prijs Stichting Auschwitz - Rozenberg» aan Koen AERTS voor zijn werk *«Persona non grata». Genadeverlening bij ter dood veroordeelden tijdens de repressie na de*

*Tweede Wereldoorlog (1944-1950), Licentiaatsverhandeling, Universiteit Gent, 2005.*

In navolging van het oordeel van de jury's, en volgens de financiële mogelijkheden, heeft de Wetenschappelijke Raad van de Stichting Auschwitz verder besloten :

### **II.- De «toepassing van Artikel 4»<sup>4</sup> van het Reglement, met de Felicitaties van de jury, toe te kennen aan :**

- 1) Christel TROUVÉ voor haar werk *Das Klinkerwerk Oranienburg (1938-1945) Ein Außenlager des Konzentrationslagers Sachsenhausen*, Dissertation, Fachbereich Neuere Geschichte, Technische Universität Berlin, 2004.
- 2) Sabrina FRONTERA voor haar werk *«L'altra resistenza». I militari italiani internati a Wietzenhof 1943-1945*. Università degli studi di Roma «La Sapienza», Facoltà di Sociologia, 2004.
- 3) Jörg WAßNER voor zijn werk *«Der Makel wird schwinden». Öffentliche Erinnerung und Erinnerungsverweigerung in Grafeneck*, Magisterarbeit, Freie Universität Berlin, 2005.
- 4) Konstanze HANITZSCH voor haar werk *Schuld und Geschlecht. Strategien der Feminisierung der Shoah in der Literatur nach 1945*, Magisterarbeit, Humboldt-Universität zu Berlin, 2005.
- 5) Laurent THIERY voor zijn werk *Répression, fusillade et déportation dans le Nord - Pas-de-Calais. 1940-1945 :*

<sup>3</sup> Deze Prijs, uitgereikt door de «Stichting Rozenberg», werd door Andrée Caillet opgedragen aan de herinnering van Jacques Rozenberg, haar vroegere man en overlevende van Auschwitz.

<sup>4</sup> Indien het voorgelegde werk niet in aanmerking komt voor de prijs, maar niettemin blijkt geeft van ontegensprekelijke kwaliteiten laat het Artikel 4 ons toe, om op voorstel van de jury's, aan één of meerdere kandidaten een subsidie toe te kennen ten einde hun werk te kunnen voortzetten.

*Le cas de la grève des mineurs*, Mémoire de Master 2, Université Lille III, 2005.

### III. - «de toepassing van Artikel 4» toe te kennen aan :

- 1) Geertrui ELAUT voor haar werk *De Consultatieve Commissies (1944-1946) binnen de repressie. Een onderzoek naar de Consultatieve Commissie van Ieper*, Licentieverhandeling, Vakgroep Geschiedenis, Vrije Universiteit Brussel, 2005.
- 2) Yan SCHUBERT voor zijn werk *Enjeux politiques et mémoriels du Holocaust-Denkmal de Berlin dans les premières années de l'Allemagne (réunifiée) (1989-1995)*, Mémoire en Histoire et Politique Internationales, Université de Genève, 2002.

### IV.- Verdienen een aanmoediging :

- 1) Elvezia FAZIO voor haar werk *Il Nazismo : un'analisi criminologica*, Thesis, School of Law, University of Genova, 2004.
- 2) Diego GUZZI voor zijn werk *Memoria e Shoah. Il dibattito francese*, Corso di laurea in Filosofia, Università degli Studi di Torino, 2005.
- 3) Denis MONNEUSE voor zijn werk *Après la vie, la vie continue* : «Les parcours empruntés par les rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis après 1945 ; tentative de typologie», Mémoire de maîtrise en Histoire, Université de Cergy-Pontoise, 2005.

De academische zitting voor de uitreiking van de Prijzen zal plaatsgrijpen op 6 december 2006 in het Stadhuis van Brussel om 18u onder auspiciën van de hoogste politieke en academische autoriteiten van het land.

\*

## Les séminaires de la Fondation Auschwitz - Cycle académique 2006- 2007 -

### «Questions approfondies d'histoire et de mémoire des crimes et génocides nazis»

La Fondation Auschwitz organise un cycle de formation destiné aux enseignants du secondaire. Celui-ci est repris dans le Programme de la Formation en Cours de Carrière en Communauté Française - inter-réseaux. Une formation se présente sous forme de deux jours résidentiels (vendredi et samedi en Province - jeudi et vendredi à Bruxelles) et aborde des thématiques différentes. Ils sont animés par des spécialistes des différentes disciplines impliquées. Pour assurer une discussion approfondie, des textes sont préalablement envoyés aux participants inscrits.

#### Séminaire 2006-III/IV

#### «1914-1945 : d'une guerre à l'autre. La Grande Guerre, matrice des pratiques génocidaires du XX<sup>e</sup> siècle ?»

23 & 24 novembre 2006 à Bruxelles

(Haute Ecole Francisco Ferrer - Région de Bruxelles-Capitale)

Animateurs :

Pieter LAGROU - Professeur à l'ULB -  
Faculté de Philosophie et Lettres

Frédéric ROUSSEAU - Professeur  
d'Histoire à l'Université de Montpellier  
(France)

& Yannis THANASSEKOS - Directeur  
de la Fondation Auschwitz,  
Collaborateur scientifique à l'ULB

## Séminaire 2007-I

### «L'antisémitisme : enjeux historiques et politiques»

2 & 3 mars 2007 à La Louvière (Centre de Saint-Vaast - Province du Hainaut)

Animateurs :

Jacques ARON - Architecte, Urbaniste, Critique d'art

Jacques DEOM - Chercheur à la Fondation de la Mémoire Contemporaine  
& Yannis THANASSEKOS - Directeur de la Fondation Auschwitz, Collaborateur scientifique à l'ULB

## Séminaire 2007-II

### «Révisionnisme. Négationnisme»

11 & 12 mai 2007 à Esneux (Domaine du Rond-Chêne - Province de Liège)

Animateurs :

Manuel ABRAMOWICZ - Historien, Responsable du Service de Presse du Centre pour l'Égalité des Chances et Lutte contre le Racisme (Bruxelles)

& Yannis THANASSEKOS - Directeur de la Fondation Auschwitz, Collaborateur scientifique à l'ULB

### Renseignements et inscriptions :

Pour tous renseignements ou inscriptions, prière de prendre contact avec le Secrétariat de la Fondation Auschwitz (Tél. : 02/512.79.98 - Fax : 02/512.58.84 - info.fr@auschwitz.be). Les frais de participation s'élèvent à 24,79 EUR par Séminaire et comprennent le support pédagogique et le séjour en pension complète.

Pour s'inscrire aux Séminaires de la Fondation via l'Institut de la Formation en Cours de Carrière (IFC), les enseignants en Communauté Française doivent s'adresser à leur Direction d'École. Dans ce cas leur inscription est gratuite.

La Fondation signale toutefois que l'IFC n'assure le financement de la formation que si un quota minimum est atteint ; cependant, si tel n'est pas le cas, la Fondation maintient la tenue de ses Séminaires afin de répondre à la sollicitation des enseignants. Dès lors, les frais de participation s'élevant à 24,79 EUR seront à la propre charge des enseignants.

Les non enseignants intéressés à participer aux Séminaires de la Fondation sont les bienvenus aux mêmes conditions que les enseignants inscrits indépendamment.

\*

## Seminaries van de Stichting Auschwitz - *Academische cyclus* 2006-2007 -

Ons Studie- en Documentatiecentrum organiseert een vormingscyclus voor leerkrachten uit het secundair onderwijs. Deze cyclus omvat vier seminaries, telkens een woensdag of zaterdagnamiddag, waarin uiteenlopende thema's betreffende de nazi-misdaden en genocides worden uitgewerkt. Ten einde een meer diepgaande discussie mogelijk te maken worden de begeleidende teksten vooraf aan de ingeschreven leerkrachten opgestuurd.

Woensdag 27 september 2006

**Drs. Wim SMIT, Kon.  
Militaire School Brussel**

**Mevr. Brigitte HERREMANS, Pax  
Christi Vlaanderen**

**Dhr. Osama TANOUS, Baladna Israël**

**Re'ut Sadaka, joods-Arabische jonge-  
renorganisatie Israël**



***De Israëliësch-Palestijnse kwestie***  
***Analyses en getuigenissen***

Dit seminarie gaat door van 19u30 tot 22u bij Pax Christi in Antwerpen (Italiëlei 98a, 2000 Antwerpen, 03/225.10.00). In samenwerking met Pax Christi Vlaanderen en VOEM.

**Woensdag 14 maart 2007**  
**Dr. Katrien VLOEBERGHES,**  
**UAntwerpen**

***Sboab en jengdliteratuur***

Dit seminarie gaat door van 14u tot 17u in het Vredeshuis te Gent (St. Margrietstr. 9, 9000 Gent, 09 / 233.42.95).

**Woensdag 30 mei 2007**  
**Dr. Yves VAN DE STEEN**

***Antisemitisme***

Dit seminarie gaat door van 14u tot 17u in het Trefcentrum Nieuwbeek te Aalst (Nieuwbeekstr. 35, 9300 Aalst, 053/21.13.27). In samenwerking met Vredeshuis Aalst.

Inschrijvingen kunnen gebeuren via het Secretariaat van de Vzw Auschwitz in Gedachtenis (Huidevetterstr. 65, 1000 Brussel, 02/512.79.98, of e-mail: info.nl@auschwitz.be). Voor het toesturen van de teksten wordt een som van 3 € gevraagd.

\*

**Voyage d'Etude à**  
**Auschwitz-Birkenau**

Le voyage d'étude de la Fondation Auschwitz a lieu chaque année durant les vacances scolaires de Pâques et est destiné prioritairement aux enseignants, aux éducateurs et aux animateurs culturels afin que ces derniers transmettent notre message aux plus jeunes générations et que la mémoire des crimes et génocides nazis soit préservée.

Le déplacement se fait en avion et le logement est prévu, en pension complète et chambre commune (deux à six personnes) à l'Auberge M.D.S.M. à Oswiecim. Les visites des camps et les séminaires sur place sont encadrés et animés par des survivants des camps de concentration et d'extermination et des chercheurs scientifiques spécialisés dans ce domaine.

Les frais de participation, sous réserve de modification, s'élèvent à 500,00 € pour les enseignants, éducateurs et animateurs culturels et 620,00 € pour les personnes n'entrant pas dans ce cadre - si des places restent disponibles ! Sont inclus dans ces prix : voyage en avion, tous les transferts en car, le logement en pension complète, visites des camps et diverses visites guidées.

Les personnes intéressées par cette importante activité annuelle de la Fondation peuvent prendre contact avec son Secrétariat pour s'inscrire au prochain voyage qui se déroulera du 2 au 7 avril 2007.

\*

***Studiereis naar***  
***Auschwitz-Birkenau***

De studiereis van de Stichting Auschwitz naar Auschwitz-Birkenau grijpt jaarlijks plaats tijdens de Paasvakantie en is in eerste instantie bedoeld voor leerkrachten, vormingswerkers en culturele animatoren ten einde deze in staat te stellen onze boodschap aan de jongere generaties door te geven.

De reis gebeurt met het vliegtuig en het verblijf ter plaatse is voorzien in de Jeugdherberg M.D.S.M. te Oswiecim in vol pension en met gemeenschappelijke kamers (twee tot zes personen). Naast een bezoek aan de voormalige kampsites en musea van Auschwitz-Birkenau worden er ook films

vertoond en enkele seminaries georganiseerd. Er is tevens ruime gelegenheid tot debat en tot een gesprek met een van de aanwezige overlevenden van de kampen.

Kostprijs : 500,00 € voor leerkrachten, opvoeders en culturele animatoren. 620 € voor diegene die niet behoren tot deze categorieën. In deze prijs zijn inbegrepen : de vliegtuigreis, de verplaatsingen met de bus, het hotelverblijf in vol pension, de toegang tot de kampen en de geleide bezoeken. Het programma voorziet eveneens in een bezoek aan Krakau en Oswiecim.

Geïnteresseerden in deze studiereis, die volgend jaar doorgaat tijdens de paasvakantie van 2 tot 7 april 2007, kunnen contact opnemen met het Secretariaat van de Stichting.

\*

## **Site internet**

Nous informons nos lecteurs du fait que les informations relatives à l'ensemble de nos activités sont consultables sur le site internet de l'asbl Mémoire d'Auschwitz à l'adresse suivante : [www.auschwitz.be](http://www.auschwitz.be)

\*

## **Website**

Wij willen onze lezers ervan op de hoogte brengen dat de mededelingen betreffende onze activiteiten, die tot nog toe gepubliceerd werden in de kolommen van dit tijdschrift, vanaf heden verplaatst werden en consulterbaar zijn op de website van de vzw Auschwitz in Gedachtenis : [www.auschwitz.be](http://www.auschwitz.be)

## Notes de lectures / *Lectuurnota's*

### **Les soldats belges durant la Première Guerre mondiale**

Par Frédéric ROUSSEAU  
Professeur d'Histoire à  
l'Université Paul Valéry -  
Montpellier III

Bruno BENVINDO, *Des Hommes en guerre. Les soldats belges entre ténacité et désillusion, 1914-1918*, Études sur la Première Guerre mondiale, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, 186 pages.

Issu d'un mémoire de licence soutenu à l'Université libre de Bruxelles en 2002, cet ouvrage consacré à la question de la ténacité des soldats belges de la Grande Guerre fait honneur à cette université ; par son ouverture

d'esprit, ce travail d'un jeune chercheur est à plus d'un titre exemplaire.

Dans une introduction solide, l'auteur effectue tout d'abord un état de l'historiographie de la Grande Guerre, notamment française. Il connaît bien, pour l'essentiel, la production historiographique récente. En chercheur véritable, et sans jamais abdiquer son esprit critique, il prend en compte l'ensemble de la production historique ; il ne craint pas de lire et de citer certains livres censurés en France. Doté d'une curiosité de bon aloi, il n'ignore rien des débats, des controverses, et des polémiques qui animent les principaux spécialistes français de la Grande Guerre. Les enjeux historiographiques sont également bien perçus. Fort de ce soubassement solide, Benvindo met à l'épreuve du cas belge, de « la guerre menée

sur l'Yser», l'approche culturelle développée par l'Historial de Péronne qui a inspiré sa problématique ; l'auteur se propose notamment d'interroger «ce présupposé qui sous-tend le concept de *culture de guerre*, à savoir que les représentations du temps de guerre différaient forcément et fortement de celles du temps de paix» (page 12) et veut poser à nouveaux frais la question de l'acceptation de la guerre par les combattants (voir l'examen de cette notion sur ce site).

Suit un court exposé réflexif sur les sources ; pour cette étude consacrée à la ténacité des combattants, sans renoncer aux archives officielles, militaires et ministérielles, l'auteur s'appuie principalement sur des témoignages, et notamment sur les journaux intimes de combattants conservés au Musée Royal de l'Armée, largement sous-exploités jusqu'à maintenant. Fort justement, l'auteur s'est demandé si «ceux qui tiennent un journal intime sont représentatifs de l'ensemble des classes sociales qui font la guerre» (p. 21.) Il a tenté, en vain dans le temps qui lui était imparti, de retrouver tous les dossiers individuels des combattants ayant témoigné. Il faut saluer cette tentative.

Avec les correspondances, non sans prudence encore, l'auteur a pu compléter son corpus en approchant des hommes plus «ordinaires». Benvindo a relevé dans les lettres une forme répandue d'autocensure : «la pudeur face au regard des autres. La peur qui étreint de nombreux soldats lors des bombardements n'est ainsi presque jamais évoquée dans ces lettres, alors qu'ils la mentionnent plus fréquemment dans leurs journaux intimes» (p. 25).

Les apports de ces sources primaires sont également confrontés aux informations contenues dans les rapports mensuels rédigés par la Sûreté militaire sur le moral de la troupe.

La première partie annonce vouloir «cerner» la force de tenir. Pour ce faire, Benvindo

étudie «la manière dont les soldats perçoivent la guerre au fur et à mesure qu'elle s'éternise» sans omettre le recensement des différentes formes de refus. On va voir que le cas belge présente un certain nombre de spécificités...

En août 1914, l'armée belge était en pleine réorganisation : ce n'est qu'en 1913 qu'a été instauré le service militaire personnel, obligatoire et universel ; l'occupation rapide du territoire belge fit que seulement 20% des hommes mobilisables furent incorporés. En définitive, 350.000 hommes firent partie de l'armée belge. Un tiers ne participa pas directement aux combats. Le front fut stabilisé en Flandre orientale d'octobre 1914 à septembre 1918 : c'est le front de l'Yser, large d'environ 30 km, où les lignes sont séparées par un *no man's land* inondé, large d'environ 1 à 3 km. Globalement, sauf à de très rares endroits (le secteur de Dixmude décrit par Max Deauville), il s'agit d'un secteur calme. Ajoutons qu'après les pertes de la guerre de mouvement (la moitié des effectifs d'origine), l'armée belge ne participa à aucune des grandes offensives alliées, jugées inutilement coûteuses en hommes et inutiles au plan militaire par le roi des Belges. Ici, l'ennemi principal des poilus fut l'artillerie qui chaque jour venait faucher quelques vies...

Au total, l'armée belge compte 40.000 tués. Le pourcentage des pertes belges relativement au nombre des mobilisés est un des plus faibles du front occidental : il s'élève à 11% (17,6% pour la France, 14% pour l'Allemagne, 13,4% pour l'Italie, 13% pour le Royaume-Uni).

Les combattants belges ont néanmoins enduré des souffrances spécifiques : la plupart furent en effet séparés durant quatre ans de leur famille demeurée en zone occupée. Les Belges furent les seuls soldats du front occidental à ne jamais rentrer chez eux ; s'y ajoute l'inquiétude des soldats pour leurs

proches. Cette séparation domine l'expérience de guerre belge. «Ceci attise évidemment la souffrance des soldats mais aussi, nous le verrons par la suite, leur obstination à se battre» affirme l'auteur (p. 39).

Ensuite, les conditions de vie dans les tranchées étaient extrêmement difficiles à cause des pluies très fréquentes et des inondations provoquées au début de l'invasion pour stopper l'avance allemande. La boue, la platitude du relief flamand ajoutèrent encore aux souffrances des soldats. A plusieurs reprises, ils souffrirent aussi de pénuries de nourriture ; début 1916 et début 1917 particulièrement. L'eau potable était rare et parfois, les soldats souffrirent aussi de la soif. Benvindo cite à ce propos l'historienne Sophie de Schaepdrijver : «le front belge restait le plus sauvage de tout l'Ouest». Le typhus fit des ravages durant les deux premières années...

### La ténacité des soldats belges

La mobilisation : Benvindo indique qu'en Belgique, la mobilisation générale déclenchée les 29-31 juillet 1914 se déroule sans incident, sans panique. La plupart des mobilisés pensent en effet que la Belgique, protégée par son statut de neutralité, n'aurait pas à faire la guerre. «Les mobilisés rejoignent leur régiment sans esprit guerrier et avec docilité» (p. 41) ; il faut l'ultimatum allemand du 2 août 1914 et le début de l'invasion pour allumer une flambée de patriotisme défensif. «La résolution succède à la résignation»... Benvindo évoque «le consentement initial» des Belges à la guerre : en août 1914, 20.000 hommes se portent volontaires... La connaissance puis le souvenir - sans cesse réanimé par les officiers - des atrocités perpétrées par l'armée allemande en Belgique cristallisent durablement et très largement l'adhésion à la guerre (voir John Horne, Alan Kramer, *Les Atrocités allemandes*). L'initiation à la violence des combats s'effectue très rapide-

ment. Comme certains témoignages l'attestent, cette violence n'est pas cachée, n'est pas niée ; elle semble assumée par de nombreux soldats.

Dans les tranchées, et même si le moral connaît des fluctuations, globalement, les Belges tiennent bon ; les refus de la guerre restent minoritaires affirme Benvindo pour qui le sens d'un devoir à accomplir a guidé le plus grand nombre. Pour autant, l'auteur note avec finesse que le concept de «devoir» peut recouvrir plusieurs acceptions : devoir envers la patrie, évidemment, mais aussi devoir envers ses proches, devoir envers ses propres camarades, devoir envers soi-même, devoir de se conformer aux normes sociales... Les soldats - comment évaluer leur nombre ? - aspirent à l'offensive qui les libérerait des tranchées et mettrait fin à leurs souffrances et notamment à la cruelle séparation d'avec leurs proches (p. 48) ; cet esprit doit évidemment beaucoup au fait que la Belgique est presque en totalité occupée par l'ennemi. La plupart des soldats estiment donc que la libération du territoire passe par la défaite de l'Allemagne. Mais la plupart des passages à l'ennemi ont lieu en mai-juin 1918 et sont compris comme des actes collectifs et prémédités (p. 83)... A 90% les déserteurs à l'ennemi sont des Flamands. Une hypothèse est proposée par l'auteur : contrairement à leurs camarades francophones découragés, les Flamands font une sorte de pari sur l'avenir : «si l'Allemagne l'emporte comme cela semble devoir être le cas, ils ont un futur dans une nouvelle Flandre...» (p. 95). Les Francophones n'ont pour leur part rien à attendre d'une victoire allemande... En dépit du caractère marginal de ces pratiques - Benvindo note à ce propos que «la coercition qui pèse sur les combattants doit également être prise en compte» (p. 101) -, cela signale quelques failles dans le consensus jusqu'au-boutiste ; cette réserve faite, le cas

belge semble tout de même relativement spécifique.

En mai-juin 1917, l'armée belge subit le contrecoup de l'échec franco-britannique d'avril. Les Belges sont profondément déçus... La fatigue de guerre se traduit alors par une remise en cause du consensus qui se manifeste par des désertions plus nombreuses (1.203 en 1916, 5.603 en 1917, 2.778 durant les 5 premiers mois de 1918) et surtout par le mouvement flamand au front (le *Frontbeweging*). Au moment où commence la guerre, les francophones dominent l'armée ; l'avancement, l'incorporation dans les armes nouvelles exigeaient la maîtrise du français. A ces discriminations s'en ajoute une autre : les Flamands étaient surreprésentés sur l'Yser ; leurs pertes sont de 8,9% supérieures à leur représentation au sein de la population belge. Cette discrimination fut à l'origine de la contestation flamande. Pour autant, le mouvement flamand n'est pas globalement un mouvement pacifiste ou défaitiste. En outre, ces manifestations demeurent très minoritaires. L'armée belge ne connaît pas un mouvement comparable aux mutineries de 1917 de l'armée française. «Selon l'historien Luc Schepens, l'absence de mutineries [...] s'explique notamment par l'action des intellectuels flamands qui tout en conscientisant les soldats, canalisèrent leur mécontentement en les focalisant sur le seul problème linguistique» (p. 67-68). Au passage, on peut signaler à Bruno Benvindo que tous les historiens ne relativisent pas les mutineries de l'armée française (voir Denis Rolland, *La grève des soldats. Les mutineries de 1917*, Paris, Imago, 2005).

Peut-être l'auteur aurait-il dû insister davantage sur le fait mentionné en introduction, puis en note (p. 109), selon lequel l'armée belge, entre l'automne 1914 et le printemps 1918, n'a pas pris part aux offensives suicidaires alliées, et est quasiment restée l'arme

au pied, à veiller sur la Flandre inondée... Pas de mutinerie, mais pas d'offensive Nivelles pour l'armée belge... Le choix des autorités belges d'attendre que les Alliés ou les Allemands fassent la décision, et de limiter le plus possible les pertes de leurs hommes, ne sont sans doute pas pour rien dans cette «ténacité» belge...

Dans la seconde partie intitulée «Comprendre», l'auteur passe en revue les différents facteurs de la ténacité des soldats belges. Selon lui, «la force de tenir s'explique par un ensemble de facteurs qui s'additionnent, se superposent, s'entrecroisent. Les représentations sociales des soldats sont fondamentales pour comprendre cette adhésion renouvelée : c'est parce que certaines valeurs, opinions et croyances sont profondément ancrées dans les imaginaires combattants qu'ils supportent l'insupportable. On verra notamment l'influence qu'ont le sentiment national, l'absence des proches, l'acceptation de la répartition sexuée des tâches, la brutalisation ou encore l'attachement aux camarades. Mais les représentations sociales n'expliquent pas tout. La propagande et la coercition mises en place par l'institution militaire jouent également un rôle d'importance dans l'expérience de guerre des soldats» (p. 109). Les soldats, nous dit Benvindo, «tiennent aussi, et peut-être surtout, pour défendre et retrouver leurs proches» (p. 126). Nous ne pouvons qu'abonder dans le sens de l'auteur. Lorsqu'il examine la validité de la notion de «brutalisation», Benvindo remarque encore que sur le front de l'Yser, «la brutalisation est pourtant loin d'être totale. Des périodes et des formes d'autocontention de la violence subsistent durant toute la guerre. Des trêves tacites, limitées, existent. L'anomie n'est jamais absolue sur l'Yser. [...] Le concept de brutalisation est trop monolithique pour appréhender le

rapport de la masse des combattants à la violence. L'idée de «routinisation» de la guerre, s'il fallait absolument un néologisme pour définir ce rapport, nous semble plus adéquate» (p. 148). L'auteur invoque également le poids de l'obéissance intériorisée (p. 158).

Au total, cette étude apporte une contribution forte et solidement argumentée sur le cas de l'armée belge dont les spécificités étaient jusqu'alors peu ou mal connues des lecteurs français. Pour tous ceux, notamment jeunes chercheurs, qui voudront à l'avenir réfléchir à l'expérience combattante, ce travail sera un passage obligé.

Un petit regret, peut-être : l'auteur reprend à son compte (p. 14) sans la commenter, sans la critiquer, l'opposition caricaturale entre «l'école du consentement patriotique» et la prétendue «école de la contrainte» ; redisons-le : cette présentation est largement outrancière ; cette présentation qu'Antoine Prost a largement contribué à fortifier - dans son article «La guerre de 1914 n'est pas perdue» (*Mouvement Social*, 2002, n°199, p. 98), puis à nouveau dans *Penser la Grande Guerre. Essai d'historiographie de la Grande Guerre* (en coll. avec Jay Winter, Le Seuil, 2004) - obscurcit davantage le débat qu'elle ne contribue à l'éclairer. C'est donc l'occasion de lui signaler plusieurs contributions qui ont essayé d'apporter des éléments utiles au débat : tout d'abord ma préface «14-18, continuons le débat !» publiée dans l'édition de poche de *La Guerre censurée* (Point-Seuil), parue en 2003... L'ouvrage collectif dirigé par Nicolas Offenstadt, *Le Chemin des Dames*, Paris, Stock, 2004. Et puis, de Rémy Cazals, Emmanuelle Picard, Denis Rolland (dir.), *La Grande Guerre. Pratiques et expériences*. Actes du colloque de Soissons-Craonne, novembre 2004, Toulouse, Ed. Privat, 2005 ; le rapport de synthèse de la séance consacrée aux expé-

riences combattantes est en ligne sur ce site. Cette dernière remarque n'entache évidemment pas l'appréciation très favorable que nous portons à ce travail d'un historien prometteur.

### Site internet à consulter :

Cet article est mis en ligne sur le site du CRID (Collectif de Recherche International et de Débat sur la guerre de 1914-1918 : [www.crid1418.org](http://www.crid1418.org)), une association de chercheurs visant au progrès et à la diffusion des connaissances sur la Première guerre mondiale.

\*\*\*

## Les relations Judéo-chrétiennes et l'histoire récente : Quatre livres - Benoît XVI à Auschwitz - Un curieux procès

Par Frans C. LEMAIRE \*

François LAPLANCHE, *La crise des origines. La science catholique des Évangiles et l'histoire du XXe siècle*, Albin Michel, 2006.

Georges BENSOUSSAN, *Europe, une passion génocidaire. Essai d'histoire culturelle*, Mille et une nuits / Fayard, 2006.

Marcel POORTHUIS en Theo SALE-MINK, *Een donkere spiegel. Nederlandse katholieken over joden ; Tussen antisemitisme en erkenning*. Valkhof Pers, Nijmegen, 2006.

Jan T. GROSS, *Fear. Anti-semitism in Poland after Auschwitz. An Essay in historical interpretation*, Princeton University Press, 2006. (Nous aurons sans doute l'oc-

casien de revenir sur cet ouvrage qui vient de paraître et fait suite à *Les Voisins, 10 juillet 1941, un massacre de Juifs en Pologne*, Fayard, 2002. La Pologne est certainement l'épicentre de l'ambiguïté dans les relations du catholicisme avec son passé antijudaïque).

Les relations du christianisme avec le judaïsme et le monde juif ont été dominées durant près de deux millénaires par une incompatibilité fondamentale liée aux causes de la mort de Jésus et à la non reconnaissance du Christ comme le Messie attendu. Les fondements de ce désaccord sont donc essentiellement théologiques et exégétiques, les acteurs en sont les évangélistes, surtout Jean, puis les Pères de l'Église<sup>1</sup>, enfin l'Église elle-même s'instaurant comme magistère suprême et infaillible de toute interprétation. Après une première attitude plus bienveillante, la Réforme de Luther s'enferma dans le même antijudaïsme mais la primauté accordée à la lecture et l'étude de la Bible

conduisit dans l'Allemagne du XIXe siècle à un mouvement exégétique tenant compte des développements de la critique historique et de l'analyse littéraire. L'étude synoptique des trois premiers évangiles a mis ainsi en évidence de nombreuses contradictions et différences et mené à la recherche des sources possibles de ces textes grecs tardifs<sup>2</sup> et de leur contenu véritablement historique au-delà des éléments légendaires et mythiques qui les recouvrent<sup>3</sup>. Ceci entraînait inévitablement une révision des relations du christianisme et du judaïsme mais le drame du nazisme a interrompu cette évolution.

Il en sera de même en France mais pour des raisons totalement différentes. Lorsque des intellectuels croyants français ont voulu approcher les évangiles dans une perspective historique et scientifique, ils se sont vus aussitôt condamnés. Ce fut le sort évidemment d'Ernest Renan (1823-1892) à partir de sa *Vie de Jésus* (1863) et d'Alfred Loisy en

<sup>2</sup> Critique et musicologue. Auteur de *La Musique au XX<sup>e</sup> siècle en Russie et dans les anciennes républiques soviétiques*, Fayard, 1994 et de *Le destin juif et la musique. Trois mille ans d'histoire*, Fayard, 2001.

<sup>1</sup> Avant ceux-ci, Meliton de Sardes (env. 130 - env. 190) avait, le premier, introduit la notion de peuple déicide.

<sup>2</sup> Avec, en particulier, la théorie des deux sources : Marc et «Q», c'est-à-dire *Quelle* (*Source* en allemand) qui est une reconstruction des paroles les plus authentiquement vraisemblables de Jésus, approche qui a été renforcée par la découverte en 1946 d'un recueil de 114 paroles de Jésus appelé communément *Évangile de Thomas*. L'édition la plus récente de *Q* et de *Thomas* est parue chez Peeters à Louvain en 2000 (J.M. Robinson, P. Hoffmann and J.S. Kloppenborg, *The Critical Edition of Q*).

<sup>3</sup> Le terme légende vient du latin *legenda* et veut dire les choses qui doivent être lues dans le cadre de certains rituels ou traditions. Ces textes accumulent pour différentes raisons (erreurs ou zèle apologétique des auteurs ou des copistes) des modifications des contenus initiaux. L'étude des textes conduira à ce que le théologien luthérien Rudolf Bultmann (1884-1976), professeur à l'Université de Marburg, n'hésitera pas à appeler la démythologisation du Nouveau Testament. Débutés durant les années vingt en Allemagne, ses travaux ne seront publiés en France (Seuil, Paris) qu'un demi-siècle plus tard.

<sup>4</sup> Comme «légende» ou «mythe», le terme d'«invention» est à prendre en dehors de son sens commun péjoratif. Il désigne un développement socio-culturel et on le retrouve aujourd'hui dans les titres des travaux les plus sérieux comme *L'invention du monothéisme* de Jean Soller (de Fallois, 2002) ou *L'invention du Christ* de Maurice Sachot (Odile Jacob, 1998).

<sup>5</sup> Il paraît au Seuil dès 1970.

<sup>6</sup> Signe des temps, il est édité chez Desclée De Brouwer. Il lui succèdera *The Changing Faces of Jesus* en 2003, paru en français sous le titre, *Enquête sur les identités de Jésus. Nouvelles interprétations*, chez Bayard, autre maison bien catholique.

<sup>7</sup> Tous ces travaux sont publiés aux Éditions du Cerf.

<sup>8</sup> Sans même parler des formes médiatisées qu'en ont tirées Jérôme Prieur et Gérard Mordillat.

<sup>9</sup> Dont *Histoire de la Shoah* en «Que sais-je ?» (3<sup>e</sup> éd., 2006) et *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire* (Mille et une Nuit/Fayard, 2003).



1902 avec son petit livre *L'Évangile et l'Église*. Le courant «moderniste» qui suivit se trouva brutalement condamné en 1907 par le pape Pie X. Par le fait même, toute une orientation œcuménique, englobant nécessairement le judaïsme, se trouvait étouffée dans l'œuf, empêchant toute approche moderne des évangiles durant plus d'un demi-siècle et ce n'est finalement qu'à partir du Concile de Vatican II, c'est-à-dire au dernier tiers du XXe siècle que les exégètes catholiques ont pu sortir de leur soumission résignée ou de leur semi-clandestinité. Un impressionnant livre de 700 pages raconte pour la première fois cette assez lamentable histoire sous le titre : *La crise des origines. La science catholique des Évangiles et l'histoire du XXe siècle* (Albin Michel, 2006). Son auteur, François Laplanche, avait déjà écrit en 1994 un ouvrage sur *La Bible en France entre mythe et critique, XVIe-XIXe siècle*. C'est donc la suite moderne d'une longue histoire, mais axée essentiellement sur le Nouveau Testament et les conséquences du retard imposé par la prudence du Vatican, retard qui ne sera finalement rattrapé qu'aux dernières décennies du siècle.

Ce travail est également important sous l'angle des relations judéo-chrétiennes, puisque l'étude historique et littéraire des textes met en évidence que le rôle messianique et la divinité de Jésus - c'est-à-dire les deux principaux sujets de discordance - sont des inventions<sup>4</sup> postérieures aux évangiles synoptiques. Durant des siècles le christianisme a ignoré sa dimension judaïque, réduisant un Testament qualifié d'«Ancien» et donc périmé, à une préparation prophétique de l'accomplissement du Nouveau. Dans ce contexte qui fait de la *Vulgate* la référence absolue, la connaissance de l'hébreu et des traditions hébraïques n'était même pas jugée nécessaire. Ce n'est qu'en 1968 qu'un historien juif, David Flusser, auteur d'un livre sur *Jésus* publié en Allemagne<sup>5</sup>, fut

invité par des intellectuels catholiques indépendants à participer à un colloque en France. Or, pour Flusser, «le rejet de Jésus par le peuple juif est une calomnie des premières communautés chrétiennes sans fondement historique». Le débat s'élargit en 1969 dans le cadre plus officiel de l'*Association catholique française pour l'Études de la Bible (ACFEB)* avec un congrès qui réunit non seulement des exégètes mais des représentants de la philosophie contemporaine (Paul Ricoeur), de la psychanalyse (le Belge Antoine Vergote), de la sémiologie (Roland Barthes) ainsi que les jésuites Paul Beauchamp et Michel de Certeau. En 1973, un juif hongrois, Géza Vermès, devenu prêtre catholique mais revenu ensuite au judaïsme publie en Angleterre, puis en 1978 en France, *Jésus le juif. Les documents évangéliques à l'épreuve d'un historien*<sup>6</sup>. Désormais le judaïsme fait partie du débat comme le confirmeront deux congrès de l'ACFEB sur *Le Judaïsme hellénistique* en 1983 et *Le Judaïsme à l'aube de l'ère chrétienne* en 1999<sup>7</sup>.

L'ampleur des publications exégétiques modernes<sup>8</sup>, révisant totalement l'immense littérature dogmatique et apologétique antérieure, ne suffit cependant pas à effacer les erreurs auxquelles ce dogmatisme a malencontreusement contribué. En particulier, les drames du XXe siècle ne sont-ils que des accidents de l'histoire sur un parcours discontinu vers le progrès ou, au contraire, sont-ils issus d'un «temps long» qui a permis aux religions de se contruire et de se maintenir en dehors de la vérité et des règles considérées aujourd'hui comme les fondements mêmes de toute civilisation ? C'est ce qu'analyse l'historien Georges Bensoussan dans *Europe, une passion génocidaire. Essai d'histoire culturelle* paru cette année chez Mille et une nuits/Fayard. Auteur de plusieurs livres sur la Shoah<sup>9</sup>, Bensoussan élargit ici le propos en y englobant la guerre

14-18 et les drames africains avant de revenir à une analyse en profondeur des causes possibles : racisme, germanité, héritage religieux. Les théories pseudo-scientifiques de la race et du sang ont été précédées au XVe siècle d'une doctrine espagnole théologique de la *limpieza de sangre* et c'est elle qui suscite les premières lois raciales dans la Tolède de 1449, donnant ainsi, cinq siècles avant Nuremberg, des bases légales à la persécution des Juifs, convertis ou non, assimilés ou non.

Le premier millénaire de l'Europe chrétienne n'a pas vu se réaliser la parousie annoncée durant les premiers siècles, c'est-à-dire le retour glorieux du Christ accompagné de la conversion complète du peuple juif. Le second millénaire s'ouvre par une nouvelle stratégie, celle des Croisades au cri de « Dieu le veut » mais aussi par une démonisation des Juifs qui prend les formes les plus diverses tout au long de celui-ci : les premiers massacres jalonnent la route des croisés, les débats théologiques du XIIIe siècle font des Juifs des fils de Satan, le XIVe siècle les rend responsables de la peste, le XVe multiplie les accusations de meurtres rituels et de profanations d'hostie qui réactualisent le meurtre du Christ. Les expulsions

et les spoliations atteignent en Espagne et au Portugal la dimension de la péninsule. Le XVIe siècle donne avec la Réforme un nouvel ennemi au Saint Empire romain germanique faisant, malgré la paix d'Augsbourg (1555) sombrer l'Europe chrétienne dans le génocide réciproque d'une guerre suicidaire de trente années. Les Juifs ne sont pas oubliés pour autant, en particuliers les médecins qui par leur érudition et leur savoir faire ont conquis une place particulière, notamment dans les cours. En Espagne, la loi de pureté du sang est invoquée pour les écarter de la profession. En Allemagne et en Russie, ils sont accusés de pratiquer l'empoisonnement d'un chrétien sur dix. De toute façon, affirme le clergé, « il vaut mieux mourir avec le Christ que d'être guéri par un allié de Satan ».

L'association au diable fait l'objet durant six siècles d'une immense littérature avec plusieurs centaines de traités théologiques « *Contra* ou *Adversus Judaeos* », depuis le moine catalan Raymond Martini avec son *Pugio Fidei* (1278)<sup>10</sup> jusqu'au chanoine allemand August Rohling avec *Der Talmudjude* (1871).

Une pédagogie parallèle à destination des populations essentiellement analphabètes

<sup>10</sup> Cet ouvrage fondateur de mille pages a fait l'objet d'une étude approfondie de Robert Chazan, *Daggers of Faith. Thirteen-Century Christian Missionizing and Jewish Response*. University of California Press, 1991.

<sup>11</sup> Situé en Bavière, Oberammergau dépend de l'archidiocèse de Munich.

<sup>12</sup> Georges-Elia Sarfati, *Le Vatican et la Shoah ou comment l'Église s'absout de son passé*, Berg International Éditeurs, 2000.

<sup>13</sup> Dr. Hans Jansen, *De paus en de jodenvervolgning. Johannes Paulus II beschrijft de geschiedenis*. Uitgeverij Kok Kampen, 1998.

<sup>14</sup> On se rappellera l'affaire des croix, puis celle du Carmel. Nous avons montré (*Le destin juif et la musique*, Fayard 2001) comment dans les années 60, des œuvres musicales de Penderecki ou Gorecki commémorent uniquement les victimes catholiques ou polonaises d'Auschwitz et rappellent même avec le *Popule meus* des *Improprès* du Vendredi saint l'ingratitude des Juifs vis-à-vis de Jésus.

<sup>15</sup> En oubliant que ce premier programme de « restitution de l'honneur et de perspectives de bien-être » comportait aussi l'humiliation, la spoliation et la persécution des Juifs, promesses bien tenues elles en l'absence de protestations.

<sup>16</sup> Paul Giniewski, *L'antijudaïsme chrétien : la Mutation*, Éditions Salvator, Paris, 2000.

<sup>17</sup> « de nombreux chrétiens ont reconnu que l'anti-judaïsme scripturaire et la doctrine de « l'accomplissement » de l'ancienne par la nouvelle Alliance conduisent à l'antisémitisme et ont formé le terrain ou a germé l'idée et l'accomplissement d'Auschwitz » (*Le Quotidien de Paris*, 4.1.1994)

se répand sous la forme des *Jeux* ou *Mystères de la Passion* qui se multiplient par centaines dans toute l'Europe et dont l'un des plus récents (1634) et le plus connu, celui d'Oberammergau<sup>11</sup>, devra attendre l'an 2000 pour accepter, sous la pression, de corriger ses excès.

Deux années auparavant, le Vatican avait publié sa déclaration *Nous nous souvenons : une réflexion sur la Shoah* (1998) qui oppose «les sentiments d'antijudaïsme dont certains chrétiens se sont rendus coupables» à «l'antisémitisme racial nazi dont les racines se situent en-dehors du christianisme».

Cette première expression relativisée de repentance a suscité la réaction de plusieurs historiens qui ont souligné comment l'Église s'absout ainsi de son passé<sup>12</sup> en réécrivant l'histoire<sup>13</sup>. D'autres remarques adressées directement au Vatican ont conduit aux claires déclarations de mars 2000 que le pape Jean-Paul II a imposées non sans peine et courage à certains de ses cardinaux. Est-ce un hasard si les paroles que son successeur prononce à Auschwitz six ans plus tard, fin mai 2006, retournent au vocabulaire ambigu et aux omissions du premier document ? Après avoir souligné que «des crimes sans équivalence dans l'histoire ont été accumulés contre Dieu et les hommes» et rappelé le nom de Maximilien Kolbe, le peuple juif se trouve mentionné une seule fois pour rappeler qu'«à côté de lui, c'est le peuple polonais qui a souffert le plus dans ce lieu et, en général, pendant la guerre, avec six millions de victimes», chiffre mis systématiquement en avant par l'épiscopat polonais et Jean-Paul II à l'époque où ils s'efforçaient de faire d'Auschwitz un pèlerinage chrétien<sup>14</sup>. Rappelant que Jean-Paul II était venu à Auschwitz comme fils du peuple martyr polonais, Benoit XVI justifie sa présence comme fils du peuple allemand mais il rejette la responsabilité du drame sur «un groupe de criminels qui a pris le pouvoir par de

fausses promesses de restitution de l'honneur de la nation». Aucune trace de la repentance de l'an 2000 : le mot le plus fréquemment utilisé est celui de réconciliation qui revient cinq fois, la réconciliation du peuple polonais et du peuple allemand, présenté comme la victime d'une minorité criminelle qui n'a pas tenu les promesses de son programme<sup>15</sup>.

Est-ce véritablement là le langage du rapprochement des juifs et des chrétiens ou bien celui-ci n'est-il possible qu'en renonçant à évoquer tout lien entre Auschwitz et la tradition antijudaïque du christianisme ? C'est, en tout cas, ce que semble confirmer l'expérience faite par Paul Giniewski, un historien et journaliste, auteur de très nombreux ouvrages qui traitent notamment de cet antijudaïsme<sup>16</sup>. La publication d'un article contenant une phrase le mettant en relation avec Auschwitz<sup>17</sup> a entraîné une action en justice de l'AGRIF (Alliance générale contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne), une association créée en 1984 pour intenter systématiquement des procès contre ce qu'elle appelle elle-même «le racisme français et antichrétien, l'antiracisme de gauche ou le racisme à rebours». Paul Giniewski et *Le Quotidien de Paris* qui l'avait publié furent condamnés par le tribunal correctionnel de Paris le 8 mars 1995 mais s'étant pourvus en appel, ils obtinrent gain de cause le 9 novembre 1995 auprès de la cour d'appel de Paris. Acharnée, l'AGRIF se pourvut en cassation où un arrêt du 28 avril 1998 cassa celui de la cour d'appel pour insuffisance de base légale. Paul Giniewski se pourvut à son tour en cassation, invoquant l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'homme, mais son pourvoi fut rejeté par la cour le 14 juin 2000. Une plainte contre la France à la Cour européenne des Droits de l'Homme fut finalement nécessaire pour obtenir gain de cause le 31 janvier 2006, soit

après douze années de procédures, sans parler des attaques qui les ont accompagnées dans certains milieux.

Heureusement le problème des relations judéo-chrétiennes et de ses aléas ne comporte pas que ces aspects négatifs comme le montre la reconnaissance courageuse du passé dans un ouvrage monumental (plus de 900 pages) paru aux Pays-Bas et intitulé (en néerlandais) : *Un miroir obscur. Les catholiques néerlandais vis-à-vis des Juifs. Entre antisémitisme et reconnaissance*<sup>18</sup>. Le plus remarquable est le fait que les deux auteurs appartiennent à l'Université théologique catholique d'Utrecht qui a, ainsi que de nombreuses organisations religieuses, soutenu leur travail. Il est vrai que les Pays-Bas sont célèbres pour leur tolérance, en particulier depuis leur accueil des Juifs expulsés d'Espagne et du Portugal. La population catholique a-t-elle partagé cette tolérance ou celle-ci doit-elle être mise davantage au crédit du protestantisme ? Comme son titre le précise, l'étude concerne uniquement la communauté catholique, fournissant ainsi un scrupuleux examen de conscience qui n'escamote aucun sujet<sup>19</sup> dans la recherche objective des aspects tant négatifs que positifs, même si ceux-ci ne le sont pas nécessairement pour tout le monde. A propos des courageuses protestations de l'archevêque Jan de Jong contre la déportation des Juifs, le livre rappelle comment Pie XII laissa sans réponse la demande de les soutenir au niveau international.

La période couverte va de 1870 à l'an 2000, ce qui veut dire que l'antisémitisme dont les auteurs donnent de nombreux exemples n'a pas l'excuse d'appartenir «à une autre époque, à un autre monde qu'on ne peut juger avec les critères d'aujourd'hui», argument d'ailleurs fallacieux<sup>20</sup>. Si ce livre s'adresse surtout au public néerlandais, il contient cependant de nombreuses descriptions ou considérations qui illustrent des aspects essentiels des relations judéo-chrétiennes comme l'image (*Beeldvorming*) récurrente du Juif dans la conscience collective catholique et les difficultés à s'en écarter définitivement.

Certains sujets ont d'ailleurs une portée internationale comme l'attitude de la papauté face à la déportation, les controverses autour d'Etty Hillesum et d'Edith Stein, le débat provoqué par le film *Schoah* de Claude Lanzmann, l'influence de l'antisémitisme wagnérien, l'attitude vis-à-vis du sionisme... Autant de sujets qui reçoivent ici des éclairages complémentaires soutenus par un énorme matériel de références documentaires et bibliographiques. Sans doute cette ampleur et cette diversité prêteront le flanc à des contestations sur certains points spécifiques mais l'on doit souhaiter que chaque pays entreprenne un inventaire aussi courageusement exhaustif des relations de la population chrétienne avec la présence juive qui a accompagné son histoire et sa culture.

\*\*\*

<sup>18</sup> Marcel Poorthuis en Theo Salemink, *Een donkere spiegel. Nederlandse katholieken over joden ; Tussen antisemitisme en erkenning*. Valkhof Pers, Nijmegen, 2006.

<sup>19</sup> On trouve, par exemple, parmi les titres de chapitres ou paragraphes : «Flirt catholique avec le nazisme», «Les catholiques bruns»...

<sup>20</sup> Raul Hilberg a montré (*La destruction des Juifs d'Europe*, Fayard 1988, Folio Histoire 1992) la tragique similitude entre les lois raciales de Nuremberg et les dispositions du droit canon accumulées au cours des siècles par les synodes et les conciles. Issu d'une thèse universitaire défendue à New York en 1955, le livre de Hilberg fut refusé par tous les éditeurs approchés tant américains que britanniques et il dut être publié à compte d'auteur en 1961. Il ne parut en Europe qu'à la fin des années 80, soit plus d'un quart de siècle plus tard.

## Antisemitisme in het Midden-Oosten

Door Jef ABBEEL

Hans JANSEN, *Van jodenhaat naar zelfmoordterrorisme. Islamisering van het Europees antisemitisme in het Midden-Oosten*, Mechelen, Heerenveen, Zwaan, Uitgeverij Groen, 2006, 1047 p.

Jodenhaat is een eeuwenoud fenomeen. Het dateert al van in de Oudheid, kwam voor bij Egyptenaren en Assyriërs en was niet het product van één bepaalde godsdienst. Het werd ook dikwijls beschreven, o.a. door Jacqueline C. van Anandel, Konrad Kwiet, Martin Gilbert en ook door Hans Jansen zelf in zijn vorig boek *Christelijke theologie na Auschwitz. Theologische en kerkelijke wortels van het antisemitisme*.

In deze nieuwe, zeer uitgebreide studie focust Jansen zich chronologisch op de laatste eeuw en geografisch op het Midden-Oosten. Hij schetst eerst het ontstaan van de staat Israël en de Arabische vernietigingsoorlogen van 1948, 1967 en 1973. Opmerkelijk is wel dat hij de Sinai-veldtocht van 1956 gewoon weglaat. Blijkbaar past die niet in het schema van Arabische vernietigingsoorlogen, want hier vielen Israël, Engeland en Frankrijk Egypte aan omdat Nasser het Suezkanaal genationaliseerde had. Bij het conflict van 1948 bespreekt hij het probleem van de 670.000 Palestijnen die gevlucht zijn uit de nieuwe staat Israël, maar hij vermeldt terecht dat er ook 800.000 joden uit de Arabische landen op de vlucht sloegen, van wie er 580.000 naar Israël kwamen. Dit is dan weer een feit dat je bij de andere schrijvers bijna niet leest.

Het anti-Israëlische PLO-handvest van 1968 krijgen we van artikel 1 tot artikel 33, maar niettemin verkiezen we een volledige bron boven een halve. Bij de aanvallen van Egypte en Syrië op 6 oktober 1973 stelt Jansen zich

nergens de vraag of de Israëlische soldaten, die de wacht hielden aan het Suezkanaal en op de Golanhoogte, niet zagen dat de vijand oprukte en dat Egypte een brug bouwde over het kanaal. De 16 kaarten uit de atlas van Martin Gilbert zijn welgekomen: zij illustreren het conflict en vermelden ook de wandaden van joodse terroristen in 1946/1948. Hier staat de veldtocht van 1956 tot Suez en Akaba gelukkig wel bij vermeld. Dat geldt ook voor de veroverde gebieden van 1967.

Daarna volgt een verpletterende, bijna eindeloze hoeveelheid documenten uit heel de Arabische wereld, die iedere lezer zullen overtuigen dat de Islamitische politieke en geestelijke leiders gedurende heel de 20e eeuw anti-joods en anti-Israël waren. Hun bewondering voor Hitler was groter dan bij de Europese collaborateurs. *Mein Kampf* werd vertaald in het Arabisch en overall verspreid. Hitler kreeg zelfs gelukwensen voor zijn rassenwetten van Neurenberg (1935) en voor zijn latere anti-joodse wandaden.

Jansen schetst ook het beeld van de joden in de *Koran*: onbelangrijk, onbeduidend, niet relevant in de geschiedenis. Later wijzigt dat beeld van de machteloze jood in dat van trawant van satan. Het beeld van de machteloze jood viel nl. niet meer te rijmen met de zegevierende; vandaar de revolutionaire ommekeer.

Hier ondergraaft de auteur zelf zijn centrale stelling dat de Arabieren hun jodenhaat overnamen van Europese geschriften, want de koran is eeuwen ouder. Die antisemitische teksten passeren dan de revue. Ze beginnen met August Röhling, *Der Talmudjude* en de *Protocollen van de wijzen van Zion* (ca. 1890-1900) tot de complottheorieën over de aanval op de Twin Towers op 11 september 2001.

Na Auschwitz ontwikkelde zich een volstrekt nieuwe vorm van antisemitisme: Israël als land van nieuwe nazi's. Er zou

geen verschil zijn tussen Hitler en Sharon (p. 328) en joden zouden leren dat andere volkeren inferieur zijn (p. 331). Moslims gingen de judeocide ontkennen of minimaliseren. Hun revisionisme sijpelde ook door in wetenschappelijke publicaties, tv-uitzendingen, onderwijs. Dit laatste beklijft het meest : Palestijnse en andere Arabische kinderen krijgen een grote portie indoctrinatie, bewuste desinformatie en militaire training als voorbereiding op de *jihad* tegen Israël. De auteur geeft voldoende bewijzen hiervan. Palestijnse universiteiten zijn broedplaatsen van zelfmoordacties tegen Israël. In Syrië, Saoedi-Arabië, Egypte, Iran etc. is het niet anders : scholen en geestelijke leiders bereiden de leerlingen voor op de vernietiging van Israël.

De Israëliëse schoolboeken echter leren volgens Jansen wel de rijke Arabische cultuur en taal aan en geven volgens hem een objectief beeld zonder indoctrinatie. Ook dit wordt gestaafd met voorbeelden. Toch past hier minstens een vraagteken bij (de Israëliëse studenten die ik jaar na jaar als leerkracht in mijn klassen liet komen spreken, getuigden daar niet van).

Jansen beweert dat zelfmoordacties niet wortelen in de traditie van de islam, maar in de geschiedenis van Europa. Ook hier is de bewijzvoering zwak : het is niet omdat Duitsers in de Eerste en Twee Wereldoorlog tot het uiterste doorvochten, dat je dit uitzonderlijke fanatisme een Europese traditie kunt noemen. Japanse kamikazes deden dat trouwens evenzeer.

De laatste capita handelen over Arabische antisemitische indoctrinatie op tv en internet sinds de Tweede Intifadah, de gevaarlijke minimalisering daarvan door politici en media in Europa en de onverschilligheid van de VN voor het lot van Israël sinds zijn bestaan.

De eerste twee zaken kloppen meer dan het derde : Israël heeft aan de VN zijn ont-

staan te danken en in 1967 een bewust dubbelzinnige resolutie over de terugtrekking uit een deel van of uit alle bezette gebieden, naar gelang je de Engelse of de Franse versie hanteert.

Jansen eindigt met grafieken over Palestijnse terreur in vele gedaanten, inclusief zelfmoordterroristen, in de periode 2000-2005.

De kracht van zijn boek zit in de enorme hoeveelheid bronnenmateriaal : in geen enkel boek vind je zoveel teksten en gegevens bij elkaar als hier en dan nog grotendeels in het Nederlands. De zwakke kant zit in de stellingen. Het Midden-Oosten zou m.i. ook anti-joods zijn geworden zonder het voorbeeld van het Europese antisemitisme. De *Koran* gaf er aanleiding toe, de houding van de Israëli's tegenover de Palestijnen sinds 1948 nog meer. De ondertitel is dus op zijn minst betwistbaar.

Verder beschouwen veel Arabieren de joden als de vertegenwoordigers van het Europese kolonialisme en nog meer van het Amerikaanse imperialisme. Telkens als de Amerikanen iets ondernemen in of tegen een land van het Midden-Oosten, zien de Arabieren en andere islamieten in Israël een door Amerika gesponsord bruggenhoofd. Enige jaloezie op de prestaties van de joden is ook nooit ver weg.

Kortom : dit is een pittige studie, voor een geschoold publiek, dat kritisch kan omgaan met documenten en met het uitgesproken pro-Israëliësch standpunt waar dit boek blijk van geeft.

\*\*\*

## De rechtsorde in nazi-Duitsland. Deel 1 : Algemene beschouwingen

Door Yves VAN DE STEEN\*

Nicolaus WACHSMANN, *Hitlers gevangenis- en rechtsorde in Nazi-Duitsland*, Amsterdam, De Bezige Bij, 2005, 492 p.

### 1. De Duitse strafinrichtingen tussen 1933 en 1945

De meeste mensen denken bij gevangenschap in het Duitsland van Hitler alleen aan concentratiekampen. Deze SS-kampen zijn symbool geworden voor de nazi-onderdrukking en zelfs voor het Derde Rijk in zijn totaliteit. Men beseft nauwelijks dat gevangenen in nazi-Duitsland ook elders waren ondergebracht, in instellingen die onder de verantwoordelijkheid van het traditionele justitiële apparaat vielen, niet van de SS. Tussen 1933 en 1945 zaten enkele miljoenen door de rechterlijke macht veroordeelde mannen en vrouwen in gevangenis, tuchthuizen en gevangenenkampen opgesloten. Dergelijke strafinrichtingen telden ten tijde van het Derde Rijk gewoonlijk nog meer gevangenen dan de concentratiekampen. En deze veroordeelden vormden het brandpunt van deze studie.

De aandacht gaat hoofdzakelijk uit naar volwassen gedetineerden in de grotere strafinrichtingen die onder verantwoordelijkheid van het reguliere justitiële apparaat vielen.<sup>1</sup> In nazi-Duitsland waren er twee hoofdvormen van vrijheidsbeneming die rechters konden opleggen. Het vaakst luidde het vonnis gevangenisstraf (*Gefängnis*), in duur variërend van één dag tot vijf jaar.<sup>2</sup> De meeste gevangenisstraffen duurden in de praktijk korter dan een jaar, althans vóór het uitbreken van de oorlog. De andere hoofdvorm van detentie was het tuchthuis

(*Zuchtbaus*), een straf die expliciet bedoeld was om delinquenten in hun eer aan te tasten en waaraan ze ook na vrijlating een stigma overhielden. Tuchthuisstraf was over het algemeen strenger en veel langduriger dan gevangenisstraf, met een minimum van één jaar (levenslange tuchthuisstraf werd daarentegen maar zeer zelden opgelegd). De grote meerderheid van de gevangenen bevond zich in 'speciale inrichtingen' (*besondere Anstalten*), zo genoemd omdat ze een fulltime directeur hadden. In 1935 waren er in totaal 167 van dergelijke grotere strafinrichtingen, die gemiddeld op ongeveer 450 gevangenen berekend waren. Behalve gevangenis en tuchthuizen waren er ook veel gemengde strafinrichtingen, met aparte vleugels voor verschillende groepen gedetineerden (bijvoorbeeld tot gevangenis- of tuchthuisstraf veroordeelden en personen in voorarrest). Bovendien was er in die tijd een groot gevangenkamp dat ook onder de verantwoordelijkheid van de gerechtelijke autoriteiten viel.<sup>3</sup>

Hitlers gevangenis vormden een belangrijk onderdeel van de nazi-terreur - maar we weten er maar heel weinig van. Algemene studies over de nazi-dictatuur besteden er vrijwel nooit aandacht aan. Het lezen van deze boeken kan de indruk wekken dat ze niet eens bestonden. Zelfs uitgebreide naslagwerken over het Derde Rijk, waarin duizenden feiten bijeen zijn gebracht, maken geen gewag van het gevangenisstelsel. En hetzelfde geldt voor boeken waarin het accent op de nazi-terreur ligt. Zelfs in specialistische studies over het gerechtelijk apparaat wordt het gevangenisstelsel over het hoofd gezien. In het gunstigste geval treft de lezer een bescheiden aantal pagina's met summier informatie aan.<sup>4</sup> Maar vaker beperken boeken over het rechtstelsel van de nazi's zich tot de wereld buiten de muren van de gevangenis. Ondanks zijn bijna 1300 pagina's wordt in het monumentale *Justiz im*

*Dritten Reich* van Lothar Gruchmann, om het meest voor de hand liggende voorbeeld te noemen, met geen woord gerept over het gevangenisstelsel.

Er zijn maar heel weinig studies met het gevangenisstelsel van de nazi's als onderwerp. Buiten Duitsland is er sinds het einde van de oorlog nauwelijks iets over verschenen.<sup>5</sup> En zelfs binnen Duitsland is de nazi-gevangenis een vrijwel onontgonnen terrein gebleven, al is er in de afgelopen jaren wel bescheiden vooruitgang geboekt. De paar studies die tot aan het eind van de jaren tachtig in West-Duitsland zijn verschenen, beperken zich veelal tot het kleine gebied van de geschiedenis van de rechtspraak en bestaan voornamelijk uit gortdroge opsommingen en vergelijkingen van gevangenisregels en -statuten.<sup>6</sup> Afgezien van twee studies over het gevangenkamp Emsland zijn er geen boeken te vinden waarin serieus gepoogd wordt een beeld van het leven binnen de strafinrichtingen te schetsen.<sup>7</sup> In Oost-Duitsland was de belangstelling net iets groter en dat heeft geleid tot een aantal publicaties waarin bruikbaar materiaal is opgenomen.<sup>8</sup> Maar over het algemeen bleef het blikveld in deze studies beperkt. De onkritische aandacht ging volledig uit naar de communistische gevangenen die als martelaren werden bewierookt - typerend voor de manier waarop het communistische verzet uit het verleden in Oost-Duitsland werd benut om de heersende dictatuur een legitiem karakter te geven.<sup>9</sup> Pas in de jaren negentig wierp nieuw historisch onderzoek iets meer licht op het leven in Hitlers gevangenen. Zo verschenen er een paar artikelen met waardevolle analyses van afzonderlijke inrichtingen.<sup>10</sup> Ander onderzoek richtte zich op specifieke aspecten van de nazi-gevangenis, zoals jeugdgevangenen en de rol van gevangenisambtenaren.<sup>11</sup> Sommige historici hebben ook getracht een algemener beeld te schetsen van het gevan-

geniswezen in het Derde Rijk. Een interdisciplinair project van de Universiteit van Saarbrücken heeft de tot nu toe belangrijkste bijdrage geleverd, resulterend in de publicatie van de eerste omvangrijke wetenschappelijke studie door geschiedkundige Rainer Möhler, in 1996.<sup>12</sup> Het onderzoek staat echter nog in de kinderschoenen en onze kennis vertoont nog grote hiaten.

Hoe is dit betrekkelijke stilzwijgen rond Hitlers gevangenen te verklaren? Om te beginnen hebben historici die zich bezighielden met gevangenschap in nazi-Duitsland hun aandacht onvermijdelijk gericht op de concentratiekampen. Dat is heel begrijpelijk. De concentratiekampen waren specifieke uitingsvormen van de naziterreur, anders dan gevangenen, die al eerder bestonden. En tijdens de oorlog waren deze kampen de plek waar de nazi's hun genocide voltrokken. Dit geldt zowel voor de vernietigingskampen met hun gaskamers als voor de concentratiekampen waarin de gevangenen werden vermoord door middel van slaag, verdrinking, geweer vuur, helse leefomstandigheden en slavenarbeid. Na de oorlog kwam het historisch onderzoek naar de organisatie en de realiteit van de concentratiekampen slechts traag op gang. In 1964 schreef de Duitse historicus Martin Broszat in de inleiding tot zijn meesterlijke boek over het kampstelsel dat er in het politiek-historische debat weliswaar veelvuldig melding werd gemaakt van de kampen, maar dat 'er nog altijd maar weinig concrete kennis over voorhanden is'.<sup>13</sup> Sindsdien is er veel veranderd. Vanaf het einde van de jaren zeventig is een groot aantal wetenschappelijke boeken en artikelen verschenen over afzonderlijke kampen en over uiteenlopende aspecten van het kampbestaan. Bovendien zijn er belangrijke boeken geschreven over meer algemene aspecten van de ontwikkeling en de organisatie van de kampen.<sup>14</sup> De concentratiekampen maakten



evenwel veel meer dodelijke slachtoffers dan gevangenen en tuchthuizen. Maar dat betekent nog niet dat deze strafinrichtingen human bestuurd veilige oorden waren die 'niets met de concentratiekampen hadden uit te staan', zoals voormalige gevangenisfunctionarissen na de oorlog hebben verklaard.<sup>15</sup>

Een andere aannemelijke reden voor het ontbreken van onderzoek naar strafinrichtingen is de grote aandacht voor de onschuldige slachtoffers van het nazi-regime. Het historische onderzoek en de herinnering van het grote publiek richtten zich voornamelijk op joden en politieke tegenstanders van het regime en meer recentelijk ook op geestelijk gehandicapten, homoseksuelen en andere vervolgd groepen. Vergeleken bij deze miljoenen mannen, vrouwen en kinderen passen sommige veroordeelden minder goed in de rol van slachtoffer. Natuurlijk is een groot aantal van hen in onze ogen eveneens onschuldig: degenen die om racistische redenen of om hun politieke overtuiging werden vervolgd. Maar veel anderen waren misdadigers die bestraft werden voor daden die ook nu nog strafbaar zijn. De 'gewone' misdaad, zoals diefstallen en geweldpleging, bleef in de nazi-tijd bestaan en de meeste misdadigers belandden in tuchthuizen. Hun verhaal is dus niet eenduidig. Ze kunnen niet simpelweg als onschuldige slachtoffers van rassenaanval of als moedige antifascisten worden afgeschilderd. En ook niet als romantische rebellen of sociaal voelende revolutionairen, zoals sommige schrijvers en historici bandieten en stropers uit het begin van de moderne tijd wel eens willen neerzetten. Hun vervolging mag echter ook niet vergeten worden. Als we voorbijgaan aan het lot van veroordeelde misdadigers ontkennen we een belangrijk element van de onderdrukking in het Derde Rijk. Bovendien werden sommige 'gewone' misdadigers in deze periode onderworpen

aan exorbitante straffen en aan brutaal, illegaal geweld. Dit soort misdaden tegen misdadigers is daarom niet minder misdadig.<sup>16</sup>

Ten slotte hebben geschiedkundigen met interesse voor het Duitse gevangeniswezen hun aandacht niet gericht op het Derde Rijk, maar op eerdere perioden, en dan met name op de 'geboorte' (of preciezer: 'wedergeboorte') van de gevangenis in de achttiende en negentiende eeuw.<sup>17</sup> Vóór die tijd waren andere strafmaatregelen meer in zwang. In het vroegmoderne Europa werden voornamelijk openbare, ritualistische en extreem gewelddadige straffen opgelegd, zoals het schavot, verminking en brandmerken. Maar geleidelijk aan werden deze openlijke en symbolische, op het lichaam gerichte methoden om misdadigers te schandte te zetten en te ontrenten vervangen door gevangenisstraf, ver uit het zicht van de buitenwereld. Halverwege de negentiende eeuw was gevangenisstraf de belangrijkste vorm van straf geworden. Gaandeweg veranderde ook het karakter van de gevangenis. In het begin was de discipline er vaak ver te zoeken en hadden gevangenen vrijelijk contact met elkaar en met familieleden en vrienden van buiten. Maar in de loop van de negentiende eeuw veranderde de gevangenis geleidelijk aan in een strenge instelling waarin strikte regels golden. En terwijl in vroeger tijd de gevangenen aan zeer uiteenlopende groepen individuen onderdak boden, met inbegrip van geestelijk gehandicapten en schuldenaren, kwam de moderne gevangenis geheel binnen de sfeer van het strafrecht. Dit specialisatieproces voltrok zich ook binnen de strafinrichtingen. Er kwamen aparte vleugels of inrichtingen voor jeugdige delinquenten, vrouwen, recidivisten en andere gestraften.<sup>18</sup>

Deze transformatie van straf, die samenviel met de opkomst van de moderne maatschappij, werd onderwerp van verscheidene veelgeprezen studies, waarvan die van

Michel Foucault, *Surveiller et punir (Discipline, toezicht en straf)*, uit 1975 het invloedrijkst was. Foucault beschrijft de gevangenis als een paradigma van de burgermaatschappij, die volgens hem gedreven werd door het verlangen de geringste afwijking van het door haar voorgeschreven normatieve gedrag uit te roeien. Deze disciplinerende maatschappij had ten doel het gedrag van individuen te disciplineren, te domineren en zo nodig te transformeren, met gebruikmaking van strenge gedragsregels en constant toezicht, niet alleen in gevangnissen, maar ook in scholen en fabrieken.<sup>19</sup> Uiteraard zijn veel algemene kenmerken van de gevangenis, zoals die door Foucault en anderen beschreven zijn, in Duitsland terug te vinden. Maar deze moderne gevangenis is natuurlijk een archetype. In werkelijkheid vertoont de geschiedenis van de gevangenis geen rechte lijn en hangt zij van veranderingen, tegenstellingen en onderbrekingen aan elkaar. Dit boek onderzoekt wat de nazi-gevangenis van andere onderscheidt.

## 2. Het gerechtelijk apparaat als onderdeel van de nazi-terreur

Het Derde Rijk is nooit een volledige politiestaat geworden. Natuurlijk was Hitler een groot voorstander van de omvorming van de politie in een apparaat dat in het kader van de repressie zelfstandig opereerde en dat beschikte over concentratiekampen om mensen in op te sluiten. Onder leiding van Himmler werd de politie het instrument dat zonder inmenging van buitenaf de ‘wil van de Führer’ uitvoerde. Tegelijkertijd vonden Hitler en zijn naaste medewerkers de rechterlijke macht nogal slap, bureaucratisch, traag en te mild voor misdadigers. De rechtbanken waren kennelijk niet hun eerste keus als wapen tegen ‘Gemeinschaftsfremde’. Waarom heeft de nazi-leiding het traditionele gerechtelijk apparaat met zijn gevangnissen dan niet

gewoon afgeschaft? Waarom werd het rechtsstelsel in het Derde Rijk tot het laatste moment in stand gehouden?

Om te beginnen zou de ontmanteling van het gerechtelijk apparaat een veel radicalere aanval op de kernstructuren van de Duitse samenleving hebben betekend dan de nazi's wilden of konden uitvoeren. Net als veel andere elementen van de dictatuur maakte de nazi-terreur juist gebruik van een combinatie van bestaande en nieuwe instanties, die soms vergelijkbare doelen nastreefden.<sup>20</sup> Bovendien was het handig om het rechtsstelsel als zondebok te gebruiken voor een aantal in het oog springende gebreken van het regime. Het beeld van het Derde Rijk als misdadervrije maatschappij, zo populair in het naoorlogse Duitsland, was bijvoorbeeld niets anders dan grove nazi-propaganda. Het kwam de nazi-leiding dus goed uit om de schuld voor afwijkend gedrag en misdaad deels op de traditionele rechtbanken en strafinrichtingen te schuiven en niet op de politie, die veel nauwer met Hitler persoonlijk verbonden was. Verder zagen de nazi-leiders het feit dat het rechtsstelsel bleef functioneren vermoedelijk als een manier om de steun te verwerven van grote delen van de bevolking, die van oudsher veel belang hechtten aan de handhaving van recht en orde. In de chaos tegen het einde van de Weimar-republiek was de belofte om de orde te herstellen een essentieel element geweest van de aantrekkingskracht die de nazi-partij op de kiezers uitoefende. Terwijl veel Duitsers accepteerden dat dit doel bij tijden misschien alleen maar kon worden bereikt door daadwerkelijk de wet te overtreden, wilden de meesten ook de traditionele wettelijke structuren behouden, niet in de laatste plaats uit eigenbelang. Met andere woorden, als het nazi-regime zich alleen maar had verlaten op de politie en de concentratiekampen, dan zou het de schijn van handhaving van het recht hebben

weggenomen die onontbeerlijk was voor het behouden van de volksgunst. Nu kon het feit dat de gerechtelijke bureaucratie bleef functioneren als middel worden gebruikt om de terroristische aard van het nazi-regime te ontmaskeren. Dat effect werd nog versterkt door krantenberichten over gevangenis en strafinrichtingen, die vaak een geïdealiseerde voorstelling gaven: de strenge tucht en de productieve arbeid werden opgehemeld, terwijl gezwegen werd over de honger, de ziekten, de overbevolking, het geweld, de sterfte en de moorden. Op die manier werd het rechtsstelsel een onmisbaar element in de beeldvorming van het Derde Rijk. Het verschafte het regime een ‘vernijze van wettigheid’ en vormde het broodnodige tegenwicht tegen de terreur van de politie en de concentratiekampen.<sup>21</sup>

Het gerechtelijk apparaat speelde nog een andere wezenlijke rol. De rechtbanken en strafinrichtingen waren meer dan een overblijfsel uit de tijd van voor de nazi's of een rookgordijn voor de terreur van de politie. In feite speelden ze een hoofdrol bij het criminaliseren van politieke oppositie en het politiseren van de gewone misdaad. Het gerechtelijk apparaat nam deel aan het nazigeweld tegen maatschappelijk, politieke en raciale verschoppelingen, zoals communisten, buitenlandse verzetsstrijders, Jehova's getuigen, joden, homoseksuelen, ‘gevaarlijke gewoontemisdadigers’ en anderen. Ondanks de herhaalde aanvallen van Hitler en andere nazi-leiders op de vermeende incompetentie van de rechterlijke macht toonde deze zich steeds weer bereid met harde hand op te treden tegen ‘vijanden van het volk’. Niet alleen nam de rechterlijke macht actief deel aan de nazi-terreur, maar ook diende hij ter afschrikking, om anderen ervan te weerhouden uit de pas te lopen. Voorts legitimeerde de wettige terreur de parallelle, meer radicale politie maatregelen, door *Gemeinschaftsfremde* te brandmer-

ken als wetsovertreders die het verdienden te worden gestraft - hetzij door de politie, hetzij door de gerechtelijke autoriteiten.<sup>22</sup>

Kennelijk vervulde het gerechtelijk apparaat dus verschillende essentiële functies in het Derde Rijk: het zorgde op sommige gebieden voor een zeker mate van stabiliteit in de rechtshandhaving, het kon de schuld krijgen van het uitblijven van een homogene ‘volksgemeenschap’, het legitimeerde het regime en het hielp bij de wrede onderdrukking van *Gemeinschaftsfremde*. Alle twijfels van de nazi-leiders ten spijt was het gerechtelijk apparaat een fundamentele steunpilaar van de nazi-dictatuur, en de gevangenis waren tot op grote hoogte Hitlers gevangenis. Natuurlijk veranderde de rol die het rechtsstelsel in de nazidictatuur speelde in de loop van de tijd. Maar het heeft altijd zijn belang behouden voor het functioneren van het regime. Als deze bijdrage van het gerechtelijk apparaat over het hoofd wordt gezien, ontstaat er onvermijdelijk een eenzijdig beeld van de nazi-terreur binnen Duitsland.

### 3. Wettige terreur en gevangenschap voor de oorlog

Voor de oorlog bleek het belang van het gerechtelijk apparaat alleen al uit de aantallen gevangenen in de strafinrichtingen. Natuurlijk waren veel van deze gevangenen ‘gewone’ misdadigers, die ook zouden zijn opgesloten als de nazi's niet aan de macht waren gekomen. Maar een groot percentage gevangenen zat vast als direct gevolg van de veranderingen in de strafrechtpleging in het Derde Rijk. Na de ‘machtsovername’ ging het aantal gevangenen scherp omhoog dankzij het grotere aantal arrestaties, strengere straffen en nieuwe wetten. In het vooroorlogse nazi-Duitsland zaten de mensen voornamelijk gevangen in strafinrichtingen. Qua aantallen gevangenen overtroffen deze de concentratiekampen verre;

soms was de verhouding wel vijftig op één. Deze conclusies vormen een duidelijke weerlegging van het recente idee dat de ‘wet in de schaduw werd gesteld door de buitengerechtigde bevoegdheden van de politie’, aangezien het officiële rechtsstelsel in het Derde Rijk ‘te zeer aan regels [was] gebonden om een effectieve vorm van terreur te kunnen zijn’.<sup>23</sup> Integendeel, het rechtsstelsel was voor de oorlog van cruciaal belang voor de nazi-terreur tegen *Gemeinschaftsfremde*. Dit wordt nog duidelijker als we de wettige terreur nader bekijken.

Allereerst speelden de officiële rechtbanken een essentiële rol bij de repressie van - werkelijke of vermeende - politieke tegenstanders. Voor de oorlog hadden politieke verdachten meer kans in een gevangenis of strafinrichting terecht te komen dan in een concentratiekamp. Eind juni 1935 classificeerden de gerechtelijke autoriteiten 22.955 van de 107.162 gevangenen in strafinrichtingen als politieke gevangenen. Hierbij waren degenen inbegrepen die verdacht werden van actief verzet tegen het regime, zoals communisten en Jehova’s getuigen. De rechters bestrafden ook andere vormen van non-conformisme. Tot 1939 veroordeelden ze tienduizenden wegens kritiek op of gemopper over het regime. In die gevallen werd vaak een veel kortere gevangenisstraf gegeven dan in geval van vermeend actief verzet tegen het regime. Maar het aantal veroordelingen bewijst toch dat veel gerechtelijke autoriteiten er op uit waren het totalitaire karakter van het nazi-bewind te versterken.

Het gerechtelijk apparaat trad ook op tegen raciale en maatschappelijke buitenstaanders. Het totale aantal joden dat in een stafinrichting werd opgesloten bleef gering. In hun geval werden de concentratiekampen van de SS belangrijke instrumenten voor het uitoefenen van terreur. Toch speelde het

gerechtelijk apparaat nog altijd een rol in de nazi-kruistocht tegen de joden. De rechtbanken pasten de nieuwe wetgeving toe die veel aspecten van het leven van joden criminaliseerde, zoals het verbod op seksuele betrekkingen met niet-joden, dat was opgenomen in de beruchte Neurenberger-wetten uit 1935. Joden waren niet de enige slachtoffers van rechters die, om de rassenspolitiek kracht bij te zetten, in de slaapkamer neusden. Homoseksualiteit was al lang voordat de nazi’s aan de macht kwamen strafbaar. Maar in de tweede helft van de jaren dertig werden er veel zwaardere straffen opgelegd en nam het aantal aangeklaagden enorm toe: van 1937 tot 1939 werden er zo’n 24.500 mannen veroordeeld wegens homoseksuele vergrijpen. In totaal werden er veel meer homoseksuele mannen in een reguliere gevangenis of strafinrichting opgesloten dan in een concentratiekamp.

Het zou natuurlijk niet juist zijn om de wettige terreur van de nazi’s te beschouwen als de negatie van de strafrechtpleging uit de Weimar-tijd, zonder banden met het verleden. Niet alleen bleef de overgrote meerderheid van de gerechtelijke autoriteiten uit de Weimar-republiek op zijn post, maar ook bleef het Duitse strafrecht grotendeels omdat de nazi’s niet met een nieuw wetboek van strafrecht kwamen.<sup>24</sup> De continuïteit valt vooral op bij de gewone misdaad, die grotendeels nog altijd bestraft werd door de gerechtelijke autoriteiten. Zelfs nieuwe bepalingen die onder de nazi’s werden ingevoerd, waren vaak schatplichtig aan de jaren voor 1933. Het voornaamste staaltje van nieuwe wetgeving was de Gewoontemisdadigerwet van 24 november 1933, die strengere straffen en (naast andere sancties) *Sicherungsverwahrung* voor onbepaalde tijd invoerde. Maar deze wet was geen product van de nazi-ideologie. Al sinds het eind van de negentiende eeuw vroeg de moderne school in het strafrecht

om permanente verwijdering van ‘onverbeterlijke’ misdadigers en anderen uit de samenleving. In de jaren twintig van de twintigste eeuw bestond er inmiddels brede steun voor potentieel levenslange opsluiting van zulke personen, een bepaling die in de Weimar-republiek in alle ontwerpen van een wetboek van strafrecht was opgenomen. De wet van 1933 was dan ook grotendeels gebaseerd op een wetsontwerp uit 1927. Dit kan verklaren waarom de bepaling in het Derde Rijk zonder slag of stoot kon worden ingevoerd en vervolgens enthousiast door de rechtbanken kon worden toegepast. De continuïteit komt ook naar voren als het gaat om de personen die tot *Sicherungsverwahrung* werden veroordeeld, die nogal wat gelijkenis vertoonden met degenen die in de Weimar-republiek vaak ‘onverbeterlijk’ werden genoemd: recidiverende plegers van kruimeldiefstal, wier afwijkende levensstijl door de autoriteiten als iets pathologisch werd beschouwd, zodat men ze ontaard noemde.

In de strafinrichtingen werd het leven in de nazi-tijd harder dan het in de direct daaraan voorafgaande jaren was geweest. Natuurlijk hadden sommige gevangenen in nazi-Duitsland meer te lijden dan andere: gevangenen die als *Gemeinschaftsfremde* waren geclassificeerd, kregen behalve met mishandeling door het personeel ook te maken met een reeks discriminerende maatregelen. Maar ook voor veel andere gevangene werden de omstandigheden harder. Nieuwe voorschriften behelsden een strengere algemene aanpak, beperkingen van privileges en het recht om te klagen en strengere disciplinaire straffen. Het lijkt erop dat de gevangenen een grotere kans hadden om fysiek te worden aangevallen, niet in de laatste plaats omdat honderden nazi-activisten als cipier waren aangesteld.

Ook de levensomstandigheden gingen achteruit. De rantsoenen werden verlaagd en de

sanitaire voorzieningen werden slechter, omdat de inrichtingen overvol waren. Alom heersten ziekten en honger, vaak nog verergerd door nalatige en soms gewelddadige gevangenisartsen. De gevangenen konden niet langer hopen op een betere behandeling door een beroep op de buitenwereld: dat was onmogelijk in de streng gecontroleerde nazi-maatschappij. En enkele in de jaren twintig ingevoerde progressieve maatregelen, werden kort na de machtsovername weer afgeschaft. Het gevangeniswezen was in de Weimar-republiek onderwerp van discussie geweest en sommige beampten en criminologen hadden van de gevangenis een instelling willen maken die meer op reclasering was gericht. Hun ideeën hadden het leven in sommige strafinrichtingen vormgegeven, onder andere in Untermassfeld, waar nieuwe initiatieven waren ontplooid, zoals het inzetten van maatschappelijke werkers - een vernieuwing die onder de nazi's meteen weer was teruggedraaid.

Maar de nazi-gevangenis betekende geen volledige breuk met het verleden. Ook in de Weimar-republiek was het gevangenisleven vaak hard. Vooral in de begintijd van de republiek waren de omstandigheden erbarmelijk: voedsel was schaars, de cellen waren overvol en de disciplinaire maatregelen waren niet zachtzinnig. Hoewel dit eind jaren twintig wel wat was verbeterd, ging het tijdens de depressie in het begin van de jaren dertig weer bergafwaarts. Bovendien waren de progressieve hervormingen van de jaren twintig in de meeste strafinstellingen traag op gang gekomen. De meeste functionarissen bleven vertrouwen op de traditionele methoden: strenge tucht en militaire orde. In de laatste jaren van Weimar-republiek sloten ze zich aan bij de luide protesten tegen ‘sentimentele filantropie’ en vroegen ze om een strengere behandeling van de gevangenen. De strengere maatregelen in de nazi-gevangenis waren dus precies dat wat veel gevan-

genisfunctionarissen hadden gewild. Het is dus geen wonder dat de overgrote meerderheid van hen in 1933 op zijn post bleef.

Tot slot moet er onderscheid worden gemaakt tussen het officiële beeld van de nazi-gevangenis en de realiteit van het gevangenisleven. Staatssecretaris Freislers droom van de strafinrichting als een 'huis van verschrikking' was niet voor elke gevangene uitgekomen, niet alleen omdat de nazi's een strikt onderscheid maakten tussen verschillende soorten misdadigers, maar ook omdat problemen die ze aan zichzelf te danken hadden, zoals ernstige overbevolking, de verwezenlijking van idealen als totale militaire discipline vaak in de weg stonden.

#### 4. Wettige terreur en gevangenschap tijdens de oorlog

Tijdens de oorlog bleef het gerechtelijk apparaat een prominente rol spelen in de nazi-terreur binnen Duitsland. Nieuwe wetten en bepalingen maakten het mogelijk om veel strenger te straffen en creëerden een groot aantal nieuwe overtredingen. De nieuwe rechtbanken die voor de oorlog waren ingesteld, de bijzondere rechtbanken en het *Volksgerichtshof*, kregen nu een grotere rol bij de strafvervolging. Weliswaar waren niet alle rechters totaal verstoken van gevoel voor evenwicht en redelijkheid, maar een aanzienlijk aantal zweepte zich op tot razernij, zodat de toepassing van de doodstraf in de tweede helft van de oorlog aan inflatie onderhevig raakte. De tenuitvoerlegging van de doodstraf vond nog steeds in de strafinrichtingen plaats, en het personeel raakte gauw gewend aan de massamoorden. Toch bleef gevangenisstraf gebruikelijker dan de doodstraf, met veroordelingen die zwaarder waren dan vóór de oorlog. Samen met het feit dat het gerechtelijk apparaat zijn terrein uitbreidde, zorgde dit voor een sterke stijging van het aantal gevangenen, dat tijdens de oorlog praktisch verdubbelde.

Dit betekende dat er nog altijd meer gevangenen in strafinrichtingen zaten dan in de concentratiekampen van de SS (de dodenkampen niet meegerekend). Pas in de laatste oorlogsjaren, toen het concentratiekampstelsel drastisch werd uitgebreid, was er ten slotte sprake van een omgekeerde verhouding.

Na 1939 traden er in de strafinrichtingen aanzienlijke veranderingen op in de samenstelling van de gevangenisbevolking. Ten eerste verschilden de politieke gevangenen, die nog steeds een flinke groep vormden, van die van vroeger. Voor de oorlog behoorden de politieke gevangenen voor een groot gedeelte tot de linkse oppositie in Duitsland. Nu kwamen er steeds meer politieke gevangenen uit het buitenland, omdat het gerechtelijk apparaat betrokken was bij de onderdrukking van het burgerverzet in delen van het door de nazi's bezette Europa. Ten tweede raakten veel rechters door het dolle als het ging om vermogensdelicten en gaven ze straffen die vaak in geen enkele verhouding stonden tot de overtreding. Onder de veroordeelden bevond zich een toenemend aantal 'volksgenoten' zonder strafblad. Ten derde was er na 1939, toen het gerechtelijk apparaat zowel in Duitsland als in het ingelijfde Polen hard begon op te treden tegen Polen, een sterke stijging van het aantal gevangenen dat als *Rassenfremd* werd gediscrimineerd. Waarschijnlijk zaten er, althans tot 1942, nog steeds meer Polen in strafinrichtingen dan in concentratiekampen van de SS. Polen werden in het algemeen strenger gestraft dan Duitsers en in het voorjaar van 1943 was bijna één op de vijf gevangenen Poolse. De Poolse gevangenen werden wreed gediscrimineerd en mishandeld. In de volgende jaren nam hun aantal af, nadat de nieuwe rijksminister van Justitie Thierack had afgesproken de bestraffing van *Rassenfremde* over te laten aan de politie. Maar dat voornemen is nooit volledig gere-

aliseerd en in 1944 veroordeelden de Duitse rechtbanken nog steeds tienduizenden Polen. Tot het eind van de oorlog bleef het rechtstelsel deel uitmaken van de rassenstaat.

Ten dele kregen de strafinrichtingen in de oorlog dezelfde rol toebedeeld als vóór 1939. Ze moesten nog steeds door middel van een streng regime ter afschrikking en vergelding dienen. Globaal genomen werd het leven in de gevangenissen en strafinrichtingen veel harder in de oorlog. De levensomstandigheden gingen achteruit, ziekten grepen om zich heen en veel gevangenen waren uitgehongerd. Dit was niet helemaal aan de gerechtelijk autoriteiten te wijten, al droegen die wel het hunne bij tot het verergeren van de omstandigheden: zware dwangarbeid, doelbewuste verwaarlozing van de gevangenen, te veel personen in één cel, wrede disciplinaire straffen - dit alles vergrootte het lijden van de gevangenen. Vooral in de gevangeniskampen, zoals kamp Emsland en het nieuwe kamp Nord in Noorwegen, heersten erbarmelijke omstandigheden; hier liepen de gevangenen de meeste kans om fysiek te worden mishandeld. Naarmate de oorlog voortschreed, was er ook in andere strafinrichtingen steeds vaker sprake van excessen. In totaal zijn er tijdens de oorlog waarschijnlijk 20.000 gevangenen in strafinrichtingen omgekomen (los van executies). Alleen al in kamp Emsland overleden er tussen 1942 en 1944 meer dan 360 gevangenen per jaar - tweëntwintig maal zoveel als het jaarlijkse sterftecijfer in het kamp voor de oorlog.

De functie van de strafinrichtingen veranderde aanzienlijk tijdens de oorlog, met dien verstande dat ze nog verder werden geïntegreerd in het nazi-regime. Om te beginnen werden de gevangenen steeds vaker ingezet voor de oorlogsinspanning van de nazi's, in gevangenissen en strafinrichtingen, in grote gevangeniskampen en in kleinere satellietkampen, die in heel Duitsland ont-

stonden. Productieve arbeid, voordien meestal over het hoofd gezien, heette nu de voornaamste functie van gevangenschap. Ironisch genoeg was dat ook een ideaal van de liberale gevangenisvormers in het verleden, die hoopten dat het zou bijdragen tot de integratie van de gevangenen in de samenleving na hun vrijlating. Maar dat was niet wat de nazi's in gedachten hadden; zij wilden de werkkraft van de gevangenen gewoon tot het uiterste benutten. Veel gevangenen keerden helemaal niet terug in de samenleving. Het werk was extreem uitputtend en soms zeer gevaarlijk en duizenden gevangenen werden afgebeeld tot ze er dood bij neervielen.

De nazi-gevangenis kreeg ook te maken met grotere politieke, economische en militaire imperatieven. Vaak had dat dodelijke gevolgen. Voor de oorlog zaten de meeste gevangenen vast tot het eind van hun wettelijk bepaalde straf. Daar was in de oorlog minder kans op, omdat andere overwegingen vaak voorgingen. Duizenden misdadigers werden vervroegd vrijgelaten of kwamen om economische redenen niet eens in de gevangenis terecht, aangezien hun bijdrage buiten de gevangenis belangrijker werd geacht voor de oorlogseconomie dan hun werk binnen de gevangenis. Nog eens duizenden werden vervroegd vrijgelaten om in speciale legereenheden aan het front te vechten, eenheden waarin het aantal slachtoffers zeer hoog lag. En veel gevangenen die door de rechtbank slechts tot opsluiting waren veroordeeld, werden gewoonweg afgemaakt. Sommigen werden gedood als onderdeel van grotere genocideprogramma's, zoals de 'euthanasieactie' en de judeocide. Andere moordprogramma's waren op speciale gevangenen gericht. Vanaf november 1942 werden meer dan 20.000 'asociale' gevangenen naar concentratiekampen gestuurd

ter ‘vernietiging door arbeid’. Kort daarop werden geselecteerde ‘asociale’ gevangenen in de strafinrichtingen gedood zonder inmenging van de politie of de SS. De moord op gevangenen ging tot het eind van de oorlog door, waarbij duizenden ‘gevaarlijke’ Duitsers én buitenlanders werden gedood tijdens de ontruiming van gevangenis in de laatste maanden.

Toch hadden de meeste gevangenen in de strafinrichtingen nog steeds een veel grotere kans om te overleven dan degenen die in een concentratiekamp zaten, net als voor de oorlog. In de concentratiekampen waren de omstandigheden in het algemeen slechter en vergeleken bij de aantallen doden in de kampen vielen die in de strafinrichtingen in het niet. Natuurlijk was niet elke concentratiekampbewoner slechter af dan elke gevangene. Bepaalde geprivilegieerde kampbewoners hadden het, althans tijdelijk, beter dan individuele gevangenen die eruit werden gepikt voor een extra wrede behandeling. Dat was bijvoorbeeld het geval met sommige buitenlandse politieke gevangenen. Van de 147 Noren die in 1943 en 1944 in de strafinrichting te Sonnebrug zaten, stierven er zo’n zesendertig achter de tralies. De overlevenden werden in november 1944 naar het concentratiekamp Sachsenhausen gestuurd, waar hun toestand er aanvankelijk aanzienlijk op vooruitging.<sup>25</sup> Maar over het geheel genomen waren dit uitzonderingen en de meeste gevangenen waren beter af dan de mensen in de concentratiekampen. Dit ging vooral op voor joden, die in de concentratiekampen blootstonden aan direct moorddadig geweld, wat in de gevangenis en strafinrichtingen niet het geval was. Maar uiteindelijk kwamen joodse gevangenen toch in het concentratiekamp terecht, net als veel andere *Gemeinschaftsfremde* die in de gevangenis zaten. Hun overplaatsing van de strafin-

richting naar het kamp - vaak met de steun van de gerechtelijke autoriteiten zelf - was slechts een kwestie van tijd.

## 5. Hitler en de gerechtelijke autoriteiten

Hitler speelde bij de totstandkoming van de terreur in Duitsland een essentiële rol. Dat gold vooral voor het politieapparaat en de SS. Hitler steunde hen gedurende het hele Derde Rijk en stond in nauw contact met Himmler over kwesties die de repressie in Duitsland betroffen.<sup>26</sup> Vanzelfsprekend - gezien zijn antipathie voor de gerechtelijke ‘bureaucratie’ en zijn steun voor Himmler - stond hij in een meer gespannen verhouding tot het rechtsstelsel. Maar dat weerhield hem er niet van om ook bij de wettige terreur beslissende invloed uit te oefenen. Hitlers invloed deed zich op veel verschillende manieren gelden. Verschillende van zijn acties en uitspraken gaven een algemene indicatie van zijn visie op het rechtsstelsel. Vanaf het begin maakte Hitler duidelijk dat hij harde straffen verwachtte voor alle ‘vijanden’ van de nazi-staat. En tijdens de oorlog hamerde hij erop dat er aan het thuisfront een strakke discipline moest worden gehandhaafd om een revolutie zoals die van 1918 te voorkomen. Het trauma van 1918, dat zo’n cruciale rol speelde in Hitlers gedachtewereld, rechtvaardigde in zijn ogen de meest harde maatregelen. Wat de gevangenen betreft stond Hitler een wrede behandeling voor, behalve voor mensen die alleen maar ‘een keertje in de fout waren gegaan’. Ook toonde hij zich geïnteresseerd in het inzetten van de werkkraft van de gevangenen voor de ideologische doeleinden van het regime en betuigde hij openlijk steun aan het berucht wrede gevangenenkamp Emsland.

Hitlers acties en zijn in het openbaar gedane uitspraken zetten de lijnen uit voor de activiteiten van de gerechtelijke autoritei-



ten. In heel Duitsland vertaalden ze datgene wat ze als 'de wil' van Hitler beschouwden in concreet beleid; ze zagen er een richtlijn in voor de strafrechtspleging en de wijze van vonnissen. Het resultaat was een verheviging van de wettige terreur. Het was duidelijk een geval van wat door historici wel 'inspelen op de Führer' of 'gehoorzaamheid bij voorbaat' is genoemd.<sup>27</sup> In die tijd begreep men al uitstekend wat dat betekende. Zoals Hans Frank in 1936 op een massacongres van Duitse juristen uitriep: «*Vraag uzelf bij elke beslissing af: wat zou de Führer besluiten als hij in mijn schoenen stond?*»<sup>28</sup>

Op andere momenten deed Hitler meer dan alleen maar een algemene indicatie geven van zijn wensen en obsessies. Zo vroeg hij bijvoorbeeld regelmatig om bepaalde maatregelen die hij min of meer gedetailleerd omschreef en liet hij de praktische uitwerking aan zijn ondergeschikten over, om daarna zijn definitieve goedkeuring eraan te hechten. Dit patroon resulteerde in diverse staaltjes van nieuwe wetgeving, zoals de Neurenberger wetten. Ook in het gevangenisbeleid waren sommige initiatieven van Hitler afkomstig, zoals we hebben gezien. Een goed voorbeeld hiervan is de 'vernietiging door arbeid' van 'asociale' gevangenen. Hitlers persoonlijke betrokkenheid hierbij begon met zijn besluit om de betrouwbare nazi Otto-Georg Thierack, van wie verwacht werd dat hij een radicaal beleid zou voeren, tot Rijksminister van Justitie te benoemen. Vervolgens gaf Hitler hem op de dag van zijn benoeming ondubbelzinnig te verstaan dat het gebruikelijke 'bewaren' van 'doortrapte schurk[en]' in strafinrichtingen rampzalige gevolgen zou hebben. Daarmee werd natuurlijk nog altijd een heleboel aan het initiatief van anderen overgelaten en de details werden uitgewerkt door Thierack en Himmler. Maar waar het om gaat is dat hun plan vervolgens weer

aan Hitler werd voorgelegd. Pas nadat hij het groene licht had gegeven - door te bevestigen dat de voorgestelde massavernietiging van 'asociale' gevangenen inderdaad met zijn wensen overeenkwam - kon het moorden beginnen. De uiteindelijke beslissing berustte bij Hitler.

Tot slot kwam Hitler nogal eens met directe, gedetailleerde aanwijzingen op het gebied van de rechtspleging: hij bemoeide zich met individuele rechtszaken en met gevangenisstraffen. Hij had de bevoegdheid om politieke gevangenen die wegens landverraad waren veroordeeld gratie te verlenen en hij gebruikte zijn gezag ook om vervroegde vrijlating te verkrijgen voor een groot aantal nazi-activisten die achter de tralies zaten. Zelfs terwijl hij bezig was de Duitse legers door Europa te dirigeren, nam hij herhaaldelijk de tijd om te regelen dat individuele misdadigers die volgens hem te lichte straffen hadden gekregen, werden geëxecuteerd. Deze direct interventies hadden natuurlijk verstrekkende gevolgen die niet beperkt bleven tot de individuele gevallen waarmee Hitler zich toevallig bemoeide.

De gerechtelijke autoriteiten waren er door Hitlers acties des te meer op gebrand om in het vervolg nog beter vooruit te lopen op zijn 'wil'. Deze tweeledige functie bleek duidelijk in de zaak-Schlitt uit 1942. Hitlers woedende interventie bracht de gerechtelijke autoriteiten er niet alleen toe om één bepaald vonnis, in casu gevangenisstraf, te wijzigen in de doodstraf, maar ook om in het algemeen op strengere straffen aan te sturen.

Maar als we onze blik slechts op Hitler richten, krijgen we een totaal vertekend beeld. De wettige terreur hield méér in dan het realiseren van Hitlers wensen. De initiatieven van de gerechtelijke autoriteiten zelf, zowel de regionale als die in Berlijn, waren net zo goed van belang. Het is waar dat lang niet alle gerechtelijke autoriteiten bij deze terreur betrokken waren. Vele dui-

zenden waren dat wel. Na de oorlog werd veel ophef gemaakt van de positivistische traditie in de Duitse jurisprudentie, die het rechters en ander gerechtelijk personeel onmogelijk zou hebben gemaakt zich tegen de onrechtvaardigheid van de nazi's te verzetten. Gewend als ze waren om slaafs de letter van de wet te volgen, hoe die ook mocht luiden, hadden ze alleen maar datgene gedaan waarvoor ze waren opgeleid. Hoewel sommige historici dit als excuus hebben aanvaard, toont de actieve steun van de gerechtelijke autoriteiten voor veel verschillende elementen van repressie - soms zelfs in strijd met de wet - dat het 'verhaaltje over het positivisme' hoofdzakelijk in de wereld was gebracht om de betrokkenheid van gerechtelijke autoriteiten bij de misdaden van de nazi's te verontschuldigen.<sup>29</sup> De gerechtelijke autoriteiten hadden heel wat ruimte voor eigen initiatieven, vooral ook omdat Hitlers interventies vaak te onsystematisch en te vaag bleven om als gedetailleerde richtlijnen te kunnen fungeren. Terwijl ze zich inspanden om Hitlers 'wil' te interpreteren, dreven ze ook hun eigen ideeën door.

De beambten op het rijksministerie van Justitie in Berlijn vervulden een sleutelrol bij de totstandkoming van de wettige terreur door wetten te ontwerpen, functionarissen te benoemen, vonnissen te controleren, instructies te geven aan procureurs-generaal enzovoort. De afdeling gevangeniswezen op het ministerie zat ook niet stil en stelde een hele serie regels en richtlijnen op voor het leven in de strafinrichtingen, op de naleving waarvan werd toegezien. Sommige van die activiteiten waren reacties op pressie van Hitler of instanties als de politie. Maar ook de ambtenaren op het ministerie waren pro-actief en joegen hun eigen doelen na. Voorts droegen de regionale en plaatselijke gerechtelijke autoriteiten bij tot de escalatie van de wettige repressie.

Ondanks de verwoede pogingen van het Rijksministerie van Justitie om de afzonderlijke rechters te sturen, hadden deze nog steeds behoorlijk veel macht - niet het minst omdat de formulering van de nieuwe wetten vaak duister was en de rechters veel ruimte liet om naar eigen goeddunken te handelen. Het viel niet te vermijden dat de vonnissen soms niet overeenkwamen met de wensen van de top in Berlijn. Sommige rechtbanken werden niet radicaal genoeg bevonden, hetgeen leidde tot hernieuwde verzoeken van de top om strenger te straffen, maar het kwam ook voor dat afzonderlijke rechters hun bevoegdheden gebruikten om de wet veel verder op te rekken dan de beambten in Berlijn hadden bedoeld.

In de strafinrichtingen hadden de plaatselijke directeuren, artsen, docenten, geestelijken en cipiers opvallend veel macht. De algemene richtlijnen van de afdeling gevangeniswezen lieten veel ruimte voor eigen initiatieven. De behandeling van afzonderlijke groepen gevangenen hing tot op grote hoogte af van de grillen van de functionarissen, maar hun invloed strekte zich ook uit tot buiten de muren. De gevangenisfunctionarissen meldden gevangenen bij de rechtbank aan om te worden gesteriliseerd of om met terugwerkende kracht te worden veroordeeld tot *Sicherungserwahrung* en castratie. In verscheidene gevallen brachten ze ook gevangenen aan wegens het maken van opmerkingen tegen de nazi's, wat tot verdere vonnissen leidde. Bovendien gaven ze details over de gevangenen door aan de politie, waarbij ze soms openlijk de aanbeveling deden dat ze na het uitzitten van hun straf in hechtenis moesten worden genomen door de politie. Tijdens de oorlog nam de macht van de plaatselijke functionarissen nog verder toe. En wat vooral van belang is, velen speelden een voorname rol bij de massamoord op gevangenen.

Gevangenisfunctionarissen waren nauw betrokken bij de omvorming van strafinrichtingen tot plaatsen waar aan de lopende band mensen werden geëxecuteerd die door de rechtbank ter dood waren veroordeeld. Tegelijkertijd namen ze actief deel aan het selecteren van andere gevangenen voor vernietiging. Zonder hun enthousiasme zouden vele duizenden mensen de oorlog hebben overleefd.

De activiteit van de gerechtelijke autoriteiten - rechters, aanklagers, gevangenispersoneel en anderen - was van wezenlijk belang voor de totstandkoming van terreur in het Derde Rijk. Er moet met nadruk op worden gewezen dat velen geen doorgewinterde nazi's waren, maar ervaren vakmensen die al in de Weimar-jaren in het gerechtelijk apparaat werkzaam waren geweest. Het was kennelijk niet nodig om een fanatieke nazi te zijn om je in te zetten voor een wrede bestraffing van communisten, joden of 'asocialen'. Dat gold natuurlijk ook voor veel andere functionarissen, zoals talloze politiemensen, artsen, maatschappelijk werkers, legerofficieren en anderen die het terreurweb van de nazi's in stand hielpen houden.

Waarom raakten zoveel gerechtelijke autoriteiten dan betrokken bij de onderdrukking, door de grondbeginselen van het recht te negeren en op die manier mee te helpen aan de ondermijning ervan? Er was niet één enkele oorzaak. In elk geval speelde druk van andere instanties van de nazi-dictatuur een rol. Hitler was een belangrijke factor, evenals de escalerende acties van de politie. Al even belangrijk was de verdierlijking die het gevolg was van de uitroeiingspolitiek, die speciaal op joden en geesteszieken was gericht. Maar de wettige terreur was niet alleen maar een reactie op deze ontwikkelingen. Veel gerechtelijke autoriteiten geloofden oprecht dat genadeloos optreden tegen *Gemeinschaftsfremde* geboden was; en wilden dolgraag gebruik

maken van de nieuwe bevoegdheden waarover ze in het nazi-tijdperk beschikten. In zekere zin betekende het regime voor deze functionarissen een bevrijding, omdat de vroegere beperkingen niet meer bestonden en de deur was opengezet voor meer radicale initiatieven. Vóór de oorlog bestond er op het gebied van de rechtshandhaving al een aanzienlijke overlapping tussen de bredere oogmerken van de nazi-leiding en die van de grotendeels nationaal-conservatieve gerechtelijke autoriteiten. Ze waren het bijvoorbeeld eens over de autoritaire aanpak van 'gewoontemisdadigers' en de noodzaak om politiek links te vernietigen. Tijdens de oorlog leek het veel gerechtelijke autoriteiten alleen maar terecht om nog meedogenlozer te straffen. Vaak waren het veteranen uit de Eerste Wereldoorlog, die niets liever wilden dan een bijdrage leveren aan de Duitse oorlogsinspanning. Zoals twee historici onlangs hebben geconcludeerd, wilden de functionarissen 'thuis vechten met wetsartikelen als wapens'.<sup>30</sup> Ambtenaren van het ministerie, rechters, aanklagers en gevangenisfunctionarissen waren het met Hitler eens dat er harde maatregelen nodig waren om een nieuwe 'dolkstoot in de rug' aan het thuisfront te voorkomen. Het schrikbeeld van 1918 vormde een brandpunt voor een hele reeks raciale, politieke en maatschappelijke vooroordelen en angsten. Terwijl de oorlog zich langzaam aan tegen Duitsland keerde, zagen deze functionarissen steeds meer tekenen die hun vrees voor een nieuwe evolutie versterkten: het moreel van de bevolking ging bijvoorbeeld zinderogen achteruit en er was een scherpe stijging van het aantal vermogensdelicten. Dit stijfde velen alleen maar in hun overtuiging dat aan het thuisfront met harde hand moest worden opgetreden. Het rechtsstelsel bleef tot het eind toe terreur uitoefenen en hield het nazi-regime overeind tot zijn uiteindelijke val.

## Notes

- <sup>9</sup> Yves Van de Steen (° Ukkel, 1946), dr. Juris (VUB 1969), lic. Crim. Wetenschappen (VUB 1970) is thans ere-directeur van het Vlaams Parlement. Hij publiceert in eigen beheer een studie over het antisemitisme, vroeger en nu, in zestien delen en artikelen en boekbesprekingen over hetzelfde onderwerp.
- <sup>1</sup> In sommige Duitse staten had het gerechtelijk apparaat nog niet zo lang volledige zeggenschap over het gevangeniswezen. Zo werd de bestuurlijk macht over de Pruisische strafinrichtingen tot 1 april 1918 gedeeld door het Ministerie van Justitie en het Ministerie van Binnenlandse Zaken; SCHWANDNER, 'Das Ende des Dualismus im preussischen Gefängniswesen', in: *BlGefK 52* (1918), pp. 47-60.
- <sup>2</sup> Algemene aanduidingen als 'gevangenis', 'gevangenen', 'veroordeelden' en 'gevangenisfunctionarissen' in de tekst verwijzen meestal naar strafinrichtingen in het algemeen (met andere woorden naar gevangenis, tuchthuizen en gevangenenkampen). Uitzonderingen worden vermeld. Gevangenen die onder het gezag van andere organen dan het justitieel apparaat vielen, worden duidelijk onderscheiden door aanduidingen als 'gevangenen in *Schutzhaft*', 'gevangenen in *polizistische Vorbeugungshaft*' of 'concentratiekampgevangenen'. Voor de fundamentele wettelijke regelingen zie: *Strafgesetzbuch für das Deutsche Reich*, 31<sup>ste</sup> druk (Leipzig, 1926). Voor een korte inleiding in de rechtspraak in Duitsland zie: G. WILKE, 'The German Criminal Law', in: H.C.B. SCOTT (red.), *German Prisons in 1934* (Maidstone, 1936), pp. 11-13.
- <sup>3</sup> De gedetineerden in gevangenenkamp Emsland zijn niet meegeteld bij de vermelde aantallen gevangenen. Alle statistische gegevens zijn ontleend aan de cijfers in: Reichsjustizministerium (red.), *Das Gefängniswesen in Deutschland* (Berlijn, 1935), pp. 35-42. Van de 167 'besondere Anstalten' waren 77 een combinatie van gevangenis en huis van bewaring, 37 waren gevangenis, 22 tuchthuizen (acht met extra vleugels voor gevangenen die *Sicherungsverwahrung* opgelegd hadden gekregen), en nog eens 31 waren gemengde inrichtingen. In sommige, zoals Fuhlsbüttel in Hamburg, zaten zowel gewone gevangenen als tuchthuisgevangenen, gevangenen in voorlopige hechtenis en gevangenen in *Sicherungsverwahrung*. Naast de *besondere Anstalten* waren er nog een 982 kleinere strafinrichtingen, voornamelijk huizen van bewaring behorend bij plaatselijke gerechtshoven. Deze hadden geen fulltime directeur omdat ze daarvoor te klein waren (de meeste waren berekend op niet meer dan 50 gevangenen).
- <sup>4</sup> Zie bijvoorbeeld I. MÜLLER, *Furchtbare Juristen. Die unbewältigte Vergangenheit unsere Justiz* (München, 1989), pp. 93-97.
- <sup>5</sup> Enige informatie over rechtspraak en gevangenisstraf is wel te vinden in boeken die voor en tijdens de oorlog door Duitse emigrés gepubliceerd zijn. Zie bijvoorbeeld G. RUSCHE en O. KIRCHHEIMER, *Sozialstruktur und Strafvollzug* (Frankfurt am Main, 1981), voor het eerst verschenen in het Engels in 1939.
- <sup>6</sup> Zie bijvoorbeeld H.D. QUEDENFELD, *Der Strafvollzug in der Gesetzgebung des Reiches, des Bundes und der Länder* (Tübingen, 1971); H. SCHATTKE, *Die Geschichte der Progression im Strafvollzug und der damit zusammenhängenden Vollzugsziele in Deutschland* (Frankfurt am Main, 1979).
- <sup>7</sup> E. KOSTHORST en B. WALTER (red.), *Konzentrations- und Strafgefangenenlager im Dritten Reich: Beispiel Emsland*, 3 dln. (Düsseldorf, 1983); E. SUHR, *Die Emslandlager. Die politische und wirtschaftliche Bedeutung der emsländische Konzentrations- und Strafgefangenenlager 1933-1945* (Bremen, 1985).
- <sup>8</sup> Zie bijvoorbeeld M. HABICHT, *Zuchthaus Waldheim 1933-45. Haftbedingungen und antifaschistischer Kampf* (Oost-Berlijn, 1988).
- <sup>9</sup> Zie voor een voorbeeld M. FRENZEL, W. THIELE en A. MANNBAR, *Gesprengte Fesseln* (Oost-Berlijn, 1975).
- <sup>10</sup> W. SARODNICH, «Dieses Haus muss ein Haus des Schreckens werden...». Strafvollzug in Hamburg 1933 bis 1945', in: Justizbehörde Hamburg (red.), 'Für Führer, Volk und Vaterland...' *Hamburger Justiz im Nationalsozialismus* (Hamburg 1992), pp. 332-381; K. DROBISCH, 'Alltag im Zuchthaus Luckau 1933 bis 1939', in: D. EINCHHOLTZ (red.), *Brandenburg in der NS-Zeit* (Berlijn 1993), pp. 247-272; F. MAIER, 'Strafvollzug im Gebiet des nördlichen Teiles von Rheinland-Pfalz im Dritten Reich', in: Ministerium der Justiz Rheinland-Pfalz (red.), *Justiz im Dritten Reich*, 2 dln. (Frankfurt am Main, 1995), dl. 2, pp. 841-945, pp. 970-1006; E. SCHARE, 'Strafvollzug in der Pfalz unter besondere Berücksichtigung der JVA Zweibrücken', *ibid.*, pp. 757-849; K. FRICKE, *Die Justizvollzugsanstalt 'Roter Ochse' Halle/Saale 1933-1945. Eine Dokumentation* (Magdeburg, 1997).
- <sup>11</sup> C. DÖRNER, *Erziehung durch Strafe. Die Geschichte des Jugendstrafvollzugs von 1871-1945* (Weinheim, 1991); B. OLESCHINSKI, '«Ein letzter stärkender Gottesdienst...». Die Deutsche Gefängniseseorge zwischen Republik und Diktatur 1918-1945' (proefschrift Freie Universität Berlin, 1993).
- <sup>12</sup> R. MÖHLER, 'Strafvollzug im «Dritten Reich». Nationale Politik und regionale Strafvollzug im 'Dritten Reich'. *Am Beispiel des Saarlandes* (Baden-Baden 1996), pp. 9-301. Een veel korter overzicht biedt C. HOTTES, 'Grauen und Normalität. Zum Strafvollzug im Dritten Reich', in: Oberstadtdirektor der Stadt Hamm (red.), *Ortstermin Hamm. Zur Justiz im Dritten Reich* (Hamm 1991), pp. 63-70. Zie ook de documentenverzameling van de Justizakademie

des Landes Nordrhein-Westfalen (red.), *Zum Strafvollzug 1933-1945 und seiner Vorgeschichte in der Weimarer Republik* (Recklinghausen z.j.).

- <sup>13</sup> M. BROSZAT, 'Nationalsozialistische Konzentrationslager 1933-1945', in : H. Buchheim e.a. (red.), *Anatomie des SS-Staates* (München 1994), pp. 323-445, citaat op p. 323.
- <sup>14</sup> Een overzicht van de literatuur is te vinden in A. HERBERT e.a. (red.), *Die nationalsozialistischen Konzentrationslager* (Göttingen 1998), 2 dln. Algemene studies zijn o.a. F. PINGEL, *Häftlinge unter SS-Herrschaft* (Hamburg, 1978); J. TUCHEL, *Konzentrationslager: Organisationsgeschichte und Funktion der 'Inspektion der Konzentrationslager' 1934-1938* (Boppard, 1991); W. SOFSKY, *Die Ordnung des Terrors : Dans Konzentrationslager* (Frankfurt am Main, 1997); K. ORTH, *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager* (Hamburg, 1999).
- <sup>15</sup> Geciteerd in J. MUNTAU, *Strafvollzug und Gefangenenfürsorge im Wandel der Zeit* (Bonn, 1962), p. 74.
- <sup>16</sup> Een van de weinige geschiedkundigen die zich bezighouden met misdadigers en de recherche in Duitsland is Patrick WAGNER. Zie zijn uitstekende studie *Volksgemeinschaft ohne Verbrecher. Konzeptionen und Praxis der Kriminalpolizei in der Zeit der Weimarer Republik und des Nationalsozialismus* (Hamburg, 1996). Zie voor een goed lokaal onderzoek naar de politie van Keulen I. ROTH, 'Die Kölner Kriminalpolizei', in : H. BUHLAN en W. JUNG (red.), *Wessen Freund und wessen Helfer ? : die Kölner Polizei im Nationalsozialismus* (Keulen, 2000), pp. 299-366.
- <sup>17</sup> Zie bijvoorbeeld T. BERGER, *Die konstante Repression. Zur Geschichte des Strafvollzugs in Preussen nach 1850* (Frankfurt am Main, 1974); F. MECKLENBURG, *Die Ordnung der Gefängnisse : Grundlinien der Gefängnisreform und Gefängniswissenschaft in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts in Deutschland* (Berlijn, 1983); T. NUTZ, *Strafanstalt als Besserungsmaschine. Reformdiskurs und Gefängniswissenschaft 1775-1848* (München, 2001). Zie voor een bespreking van de term 'wedergeboorte' N. FINZSCH, 'Elias, Foucault, Oestreich : on a Historical theory of Confinement', in : N. FINZSCH en R. JÜTTE (red.), *Institutions of Confinement* (Cambridge, 1996), pp. 3-16, met name pp. 8-13.
- <sup>18</sup> Een goede inleiding tot de geschiedenis van straf en het gevangeniswezen bieden o.a. P. SPIERENBURG, 'Four Centuries of Prison History', in : FINZSCH en JÜTTE (red.), *Institutions*, pp. 17-38; N. MORRIS en D.J. ROTHMAN (red.), *The Oxford History of the Prison* (New York, 1995).
- <sup>19</sup> M. FOUCAULT, *Discipline and Punish. The Birth of the Prison* (Londen, 1991). Andere belangrijke studies zijn o.a. M. JGNATIEFF, *A Just Measure of Pain. The Penitentiary in the Industrial Revolution 1750-1850* (Londen, 1978); D.J. ROTHMAN, *The Discovery of the Asylum. Social Order and Disorder in the New Republic* (Boston, 1971).
- <sup>20</sup> M. BROSZAT, *Staat Hitlers*, pp. 403-404.
- <sup>21</sup> Geciteerd in JOHNSON, *Nazi Terror*, p. 219.
- <sup>22</sup> Dit laatste punt wordt ook benadrukt in Noam KROPAT, *Justiz*, deel 1, p. 283.
- <sup>23</sup> BURLEIGH, *Third Reich*, p. 162, p. 199.
- <sup>24</sup> Meer in het algemeen zie : W. NAUCKE, 'NS Strafrecht : Perversion oder Anwendungsfall moderner Kriminalpolitik?', *Rechtshistorisches Journal II* (1992), pp. 279-292.
- <sup>25</sup> JENNER, 'Norwegische Gefangene', pp. 273-274.
- <sup>26</sup> Zie hiervoor : TUCHEL, *Konzentrationslager*, p. 357, noot 30.
- <sup>27</sup> Zie : I. KERSHAW, «Working towards the Führer'. Reflections on the Nature of the Hitler Dictatorship», in : *Contemporary European History*, 2 (1993), pp. 103-118; D. REBENTISCH, *Führerstaat und Verwaltung im Zweiten Weltkrieg* (Stuttgart 1989), voor het citaat p. 550.
- <sup>28</sup> Geciteerd in GRUCHMANN, *Rechtssystem*, p. 91.
- <sup>29</sup> Zie voor een vernietigende aanval op het 'verhaaltje over het positivisme', MÜLLER, *Furchtbare Juristen*, pp. 221-226, aanhaling op p. 224.
- <sup>30</sup> LUDEWIG en KUESSNER, *Sondergericht Braunschweig*, p. 303.
- (\*) voor de volledige en duidelijke vermeldingen verwijs ik naar N. WACHSMANN, *op.cit.*, bibliografie pp. 451-487



## Recensions / *Recensies*

*Les Cahiers de la Mémoire contemporaine - Bijdragen tot de eigentijdse Herinnering*, Bruxelles - Brussel, Fondation de la Mémoire Contemporaine - Stichting voor de eigentijdse Herinnering, 2005, n° 6, 312 p. (n° P 1024)

Les *Cahiers de la Mémoire contemporaine* publient pour la sixième fois leur série d'études remarquables sur l'histoire des Juifs et du judaïsme en Belgique. Dans ce volume, on trouve notamment un dossier consacré «Au temps de l'oppression», avec une analyse par Thierry Delplancq de l'attitude de l'administration ostendaise face à la législation antisémite, trois études sur des institutions sociales juives : les homes Bernheim et Speyer (1938-1940), la ferme-école juive de La Ramée (1940-1942) et le home juif de Linkebeek (1943-

1951) respectivement de Simon Collignon, Barbara Dickschen et Catherine Massange et, enfin, un article d'Insa Meinen qui se penche sur la traque et l'arrestation des Juifs en Belgique. Dans le dossier «Patrimoine», toujours riche et varié, relevons l'étude de Jean-Philippe Schreiber sur l'enseignement juif en Belgique entre 1820 et 1914, ainsi que celle d'Agnès Bensimon sur la célèbre famille du cirque Pauwels. Un article sur l'action du Joint américain après la guerre et quelques notes de lecture complètent ces *Cahiers*.

Emmanuel Verschueren

BENSOUSSAN Georges, *Europe. Une passion génocidaire. Essai d'histoire cultu-*

relle, Paris, Editions Mille et une nuits, 2006, 463 p. (ISBN 2 842 05 936 0) (n° 8374)

Voir la note de lecture «Les relations Judéo-chrétiennes et l'histoire récente. Quatre livres - Benoît XVI à Auschwitz - Un curieux procès» par Frans Lemaire pp. 127-132 et plus particulièrement p. 129-130.

BENVINDO Bruno, *Des hommes en guerre. Les soldats belges entre ténacité et désillusion (1914-1918)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume (AGR), 2005, 185 p. (Collection «Etudes sur la Première Guerre mondiale», n° 12) (n° 8403)

Voir la note de lecture «Les soldats belges durant la Première Guerre mondiale» par Frédéric Rousseau pp. 123-127.

BLUMENTHAL LAZAN Marion, *Vier gelijke stenen. Op de vlucht voor de holocaust*, Laren, Uitgeverij Verbum, 2006, 101 p. («Holocaust Bibliotheek - Memoires») (ISBN 90 74274 02 1) (n° 8437)

Elke gedeporteerde had zo zijn eigen manier om te blijven geloven in de bevrijding. Zo ook Marion Blumenthal, die in februari 1944 als negenjarige met haar ouders en broer in het kamp van Bergen-Belsen terecht kwam. Haar leidende idee was om vier gelijke kiezelsteentjes te vinden, gelukssteentjes, die de vier gezinsleden bij mekaar zouden houden. Doorheen deze memoires vertelt Marion over het familieleven van de Blumenthals in het Duitse Hoya, over de anti-joodse maatregelen en hun vlucht naar Nederland begin 1939, over hun verblijf in het vluchtelingenkamp van Westerbork en deportatie naar Bergen-Belsen, en over de uiteindelijke bevrijding en het naoorlogse leven in de Verenigde Staten. *Vier gelijke stenen* is een eerlijk levensverhaal zonder veel literaire pretenties, maar het is

wel zeer precies gedocumenteerd met reproducties van nagelaten documenten en oude foto's uit het familiealbum.

Rik Hemmerijckx

BOLLE Mirjam, *Je t'écris d'ici... D'Amsterdam aux camps de la mort: janvier 1943 - juillet 1944*, Paris, Editions Denoël, 2006, 352 p. (ISBN 2 207 25722 3) (n° 8438)

En mai 1940, l'armée allemande envahit les Pays-Bas. Très vite, les autorités entreprennent de déporter massivement les Juifs. Mirjam Bolle travaille alors comme secrétaire au Conseil juif d'Amsterdam, une institution mise en place par l'occupant pour contrôler et surveiller la communauté juive. Chaque jour, elle écrit à son fiancé, Leo, parti s'installer en Palestine avant la guerre. Ce sont les lettres que Mirjam Bolle a rédigées - tout d'abord à Amsterdam, puis au camp de transit de Westerbork et enfin à Bergen-Belsen - entre janvier 1943 et juillet 1944, au moment où les rafles sont massives, qui sont réunies dans cet ouvrage. En les lisant, on ressent le climat de violence, on assiste aux brimades, rafles, discriminations dont elle témoigne fidèlement. D'autant plus que son poste la protège dans un premier temps et lui permet de rendre compte - ce qui rend son témoignage capital - du tournant fatal que prend le Conseil juif, devenant peu à peu un îlot de «privilegiés» coupés du reste de la communauté. Grâce à la correspondance de Mirjam, on comprend mieux comment ils ont été instrumentalisés par les nazis.

Emmanuel Verschueren

BRAUMAN Rony, SIVAN Eyal, *Eloge de la désobéissance. A propos d'«un spécialiste» Adolf Eichmann*, Paris, Editions Le Pommier, 2006, 180 p. (Collection «Poche») (ISBN 2 7465 282 8) (n° 8406)



Paru en 1999 dans le sillage de leur film documentaire *Un spécialiste*, l'ouvrage de Rony Brauman, Président de Médecins sans Frontières de 1982 à 1994, et de Eyal Sivan, cinéaste, dresse en sa première partie le portrait du lieutenant-colonel SS Adolf Eichman, le «spécialiste de la question juive», et son profil de carrière. Comment cet employé «modèle» a-t-il accepté de mettre à contribution ses qualités de fonctionnaire au profit de la machine de destruction nazie ? Comment se fait-il qu'il n'ait éprouvé ni doute ni regret s'agissant de ses activités alors qu'il ne pouvait méconnaître l'objectif visé : la déportation et l'anéantissement des Juifs d'Europe. Bien qu'il ait dans un premier temps travaillé à une politique d'émigration accélérée vers Israël, il intégra en toute conscience non seulement l'idée de la «solution finale de la question juive» en tant que telle lorsqu'elle fut décidée, mais accepta de coordonner son organisation pratique. La seconde partie du livre, inspiré de l'ouvrage d'Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal*, présente le script du film. Il s'agit d'un essai politique qui, portant sur la thématique de la responsabilité, est destiné à «montrer les ravages de l'obéissance». Elaboré à partir de la dramaturgie du procès, le récit montre l'abandon d'un être qui, ayant pourtant tout vu des différents modes d'exécution possibles des populations juives, devint un «instrument dans les mains de forces supérieures». Cet homme, qualifié d'ordinaire, démontre que la fidélité et le sens du devoir bien fait dans le cadre de son travail peu mener aux pires aberrations. Dès lors, il devient patent que la conscience de soi et le respect des autres peuvent passer par un refus d'obéissance. Cette position, courageuse dans certains cas, ne fut pas celle que décida la majorité de ceux qui furent mêlés à ces atrocités. Bien au contraire, ce fut par

indifférence, lâcheté ou approbation que les agents de l'Etat nazi révélèrent leur zèle pour les décisions qu'ils avaient à mettre en œuvre. Rappelons que le film *Un spécialiste* fut intégralement réalisé à partir des archives vidéos du procès Eichmann qui se tint à Jérusalem en 1961.

Daniel Weyssow

BRELOER Heinrich, *Speer et Hitler. L'architecte du diable*, Paris, Canal + éditions, 2006, 409 p. (ISBN 2 226 14424 2) (n° 8455)

Les éditions Canal + propose avec ce livre un complément au DVD du même nom publié précédemment (voir sa recension dans le numéro 90 du *Bulletin Trimestriel de la Fondation Auschwitz*). L'auteur, grâce à un abondant travail de recherche, des entretiens avec Albert Speer et ses anciens collaborateurs, et le recueil des témoignages inédits de ses enfants, retrace le parcours de ce personnage controversé, aux multiples facettes. Heinrich Breloer lève une partie du voile sur cet homme, architecte qui connut une carrière fulgurante, ministre de l'armement et de la production de guerre, proche d'Hitler et qui fut condamné à vingt ans de réclusion par le Tribunal de Nuremberg et incarcéré à la forteresse de Spandau à Berlin. Il est libéré en 1966 et rédige alors ses mémoires qui connaîtront un grand succès d'édition. *Speer et Hitler, l'architecte du Diable* est un ouvrage fort bien documenté, intéressant et d'une lecture aisée.

Bruno Della Pietra

CARDOSI Giuliana, Marisa et Gabriella, *A la frontière. La question des mariages mixtes durant la persécution antijuive en Italie et en Europe (1935-1945)*, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 2006, 346 p. (Collection «Histoire») (ISBN 2 251 38078 7) (n° 8404)

Les trois sœurs Cardosi aborde avec cet ouvrage la question rarement étudiée du sort des « mariages mixtes », c'est-à-dire dont l'un des membres était juif ou considéré comme tel. Car tout le problème était là pour les nazis, *A la frontière* entre juif et non juif. Les auteurs étudient donc les diverses législations adoptées en Allemagne, en Italie, dans la France de Vichy et les mesures imposées dans les pays occupés, d'une part. Il en ressort que le terme de « mischling » était très problématique pour les juristes nazis, ce qui les a amenés à créer divers degrés de mixité. Tout ceci non pour protéger le « mischling », mais bien son conjoint non juif, cette tolérance disparaissant au décès du conjoint « aryen ». A l'Est, bien entendu, on ne s'est pas encombré de telles nuances. D'autre part, il ne faut pas oublier le nombre élevé de mariages mixtes qui ont été dissous en Allemagne après 1933 ; ni le caractère très précaire de cette protection, parfois supprimée sans justification. Pour rédiger un ouvrage aussi ambitieux, les auteurs ont utilisé une documentation variée, non seulement les divers textes législatifs, mais également les débats et la correspondance échangée par les administrations qui ont été à la source d'une application très arbitraire de ces mesures.

Emmanuel Verschueren

CHARGUERAUD Marc-André, *Survivre. Français, Belges, Hollandais et Danois face à la Shoah 1940-1945*, Genève / Paris, Editions Labor et Fides / Editions du Cerf, 2006, 337 p. (ISBN 2 8309 1189 X) (n° 8416)

Né en 1924, Marc-André Charguéraud, diplômé de sciences politiques et de droit (Paris), détenteur d'un Master of Business Administration (Harvard), fut engagé volontaire en 1944 dans la Première Armée française. Par la suite, il a dirigé et

présidé plusieurs entreprises, et rédigé plusieurs ouvrages sur la Seconde Guerre mondiale. Dans celui-ci, qui constitue la suite de *Tous coupables ?* (1998) et *Silences meurtriers* (2001), il se livre à une étude comparative des comportements des gouvernements et des populations en France, en Belgique, aux Pays-Bas et au Danemark face à la volonté nazie d'oppression et de destruction des Juifs. Comment les communautés juives réagirent-elles aux exactions nazies ? Dans quelle mesure la collaboration a-t-elle favorisé les déportations ? Quel fut le prix à payer pour le miracle danois ? Pourquoi, en Hollande, si peu de Juifs ont-ils échappés à la déportation ? Quel fut le rôle des organisations caritatives, qu'elles soient confessionnelles ou laïques, dans le sauvetage des Juifs, et plus particulièrement des enfants ? Marc-André Charguéraud nous expose ici une synthèse claire et précise, des premiers mois d'occupation à la fin de la guerre, en passant par les déportations massives de l'année 1942.

Hugues Devos

CURRAT Philippe, *Les crimes contre l'humanité dans le Statut de la Cour pénale internationale*, Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, 2006, 806 p. (ISBN 2 8027 2213 1) (n° 8454)

Docteur en droit de l'Université de Genève, ancien conseiller juridique du Procureur de la *Special Court for Sierra Leone* et membre du Pool d'experts suisse pour la promotion civile de la paix, l'auteur, dans cet ouvrage imposant (sa thèse de doctorat à l'Université de Genève) de plus de 800 pages, passe en revue, par le détail et en présentant des exemples concrets, les multiples composantes des crimes contre l'humanité dans le droit international. Dans son introduction, Philippe Currat décrit d'une façon particulièrement intéressante la place qu'oc-

cupe la Cour pénale internationale dans le cadre de l'ordre juridique moderne, notamment en matière de protection des droits de l'homme. La notion d'humanité, mise ici en exergue par de nombreuses références littéraires et par des écrits de survivants des camps, donne le ton à ce qui sera ensuite développé tout au long de cet excellent ouvrage. Définition et historique précèdent la présentation de la nature des éléments constitutifs, psychologiques et matériels des crimes contre l'humanité qui, depuis juillet 2002, sont définis dans le Statut de la Cour pénale internationale, tels que l'attaque généralisée ou systématique lancée contre une population civile, le meurtre, l'extermination, la réduction en esclavage et l'esclavage sexuel, la déportation et le transfert forcé de population, l'emprisonnement ou toute autre forme de privation grave de liberté physique (dont les camps de concentration [p. 298 à 306], la torture, le viol et les autres formes de violence sexuelle, la persécution, les disparitions forcées de personnes, le crime d'apartheid, et les autres actes inhumains de caractère analogue. La deuxième partie de l'ouvrage traite des différents aspects de la responsabilité pénale pour crimes contre l'humanité dans le Statut de la Cour pénale internationale. De celle de l'individu à celle apparaissant au sein de structures hiérarchiques et de celle des chefs militaires ou des autres supérieurs hiérarchiques à celle de l'exécutant pour crimes contre l'humanité. On relèvera également, en fin d'ouvrage, la qualité de la bibliographie et celle des index (thématiques, textes et conventions cités, éléments de la jurisprudence citée).

Daniel Weyssow

DELAGE Christian, *La Vérité par l'image. De Nuremberg au procès Milosevic*, Paris, Editions Denoël, 2006, 378 p. (ISBN 2 207 25798 3) (n° 8375)

Historien et réalisateur, l'auteur aborde dans ce livre, le thème de l'irruption de la photographie et du film au sein de la justice internationale. Partant d'une analyse fouillée du procès de Nuremberg, Christian Delage nous propose une véritable enquête historique. Ayant eu accès à des archives inédites, il analyse les étapes de ce procès. C'est à cette occasion que furent présentées, pour la première fois comme preuve, des images animées. Dès le début, l'accusation fit projeter les actualités tournées par les Britanniques et les Américains lors de la libération des camps. Un autre élément important fut la décision de filmer les sessions du procès pour en constituer des archives historiques et ainsi aboutir à une prise de conscience par l'opinion publique. Cette expérience aura des suites notamment avec le procès Eichmann et en France avec les procès de Barbie, Touvier et Papon. Les réflexions de l'auteur se portent aussi sur l'actualité avec le procès de Slobodan Milosevic.

Bruno Della Pietra

DESPAUX Georges, *Portrettekeningen en scènes uit het concentratiekamp Buchenwald 1944-1945*, Berchem, Uitgeverij EPO, 2006, 191 p. (ISBN 90 6445 373 X) (n° 8414)

Beelden van de concentratiekampen hebben ons voornamelijk bereikt via foto's genomen door nazi-functionarissen of door geallieerde journalisten bij de bevrijding van de kampen. De impressies die door de kampgevangenen zelf werden vastgelegd op papier of op foto zijn eerder zeldzaam. Georges Despaux, die tijdens de jaren 1944-1945 als Frans verzetstrijder in het concentratiekamp van Buchenwald verbleef, was één onder hen. Hij maakte er schetsen van medegevangenen, alsook tekeningen van het kamp en van de toestanden die er zich voordeden. Deze precieuzer verzameling leidde een enigszins verborgen bestaan

in de bibliotheek van zijn vriend en mede-gevangene, dokter Rik Vanmolkot uit Kortenaeken. Recent werd er omtrent deze collectie een mooie, ontroerende tentoonstelling in Leuven opgezet. Dit boek functioneert als de catalogus bij de tentoonstelling en bevat alle tekeningen uit Buchenwald die van Georges Despaux werden teruggevonden. Rik Vanmolkot jr. schreef de inleidende tekst bij de tekeningen en stond ook in voor de historische situering van de afgebeelde scènes en portretten van kampgevangenen.

Rik Hemmerijckx

*Le Dossier Hitler. Le dossier secret commandé par Staline. D'après les interrogatoires des deux plus proches collaborateurs de Hitler*, Paris, Presses de la Cité, 2006, 508 p. (Collection «Document») (ISBN 2 258 06934 3) (n° 8452)

Récemment, un jeune historien allemand a découvert dans les archives russes un document intitulé *Le Dossier Hitler*, et destiné exclusivement à Staline. Il a été rédigé par le NKVD, entre 1945 à 1949, à partir des interrogatoires de deux officiers SS : Otto Günsche, aide de camp de Hitler, et Heinz Linge, son majordome ; deux témoins de la vie quotidienne de Hitler, de 1933 à 1945. C'est pourquoi, bien qu'il s'agisse d'un document unique, contenant nombre de détails restés ignorés notamment sur la politique et la conduite de la guerre menées par Hitler - et particulièrement sur les dernières semaines de sa vie qui sont analysées avec une grande précision - il faut le soumettre à la plus sévère critique historique. Ce qui est heureusement le cas au vu de la qualité du travail des historiens qui l'ont édité : les notes, préface, postface et le dictionnaire biographique permettent de recontextualiser le tout et d'éclairer certaines zones troubles ou falsifiées.

Emmanuel Verschueren

EINAUDI Jean-Luc, *Traces. Des adolescents en maison de redressement sous l'Occupation*, Paris, Editions du Sextant, 2006, 258 p. (ISBN 2 84978 011 1) (n° 8450)

Auteur de plusieurs ouvrages sur la guerre d'Algérie, Jean-Luc Einaudi est aussi, depuis plus de vingt ans, éducateur spécialisé pour adolescents délinquants et responsable du Centre d'exposition historique de la Protection judiciaire de la jeunesse en France. Ce livre nous est présenté comme une chronique choisie du registre d'écrou du Centre d'Observation pour Mineurs de la rue de Crimée à Paris, ancien Orphelinat maçonnique. Le centre pouvait accueillir, en principe, jusqu'à 110 «délinquants». De l'été 1941 jusqu'à la libération de Paris en août 1944, 2.404 garçons, dont 54 juifs, furent envoyés dans ce centre, sur décision d'un juge d'instruction. Jean-Luc Einaudi, a mené son enquête sur le destin de ces adolescents et a recueilli plusieurs de leurs témoignages : Pour quelle raison ont-ils été envoyés dans ce centre ? Comment cette institution traitait-elle ces jeunes ? Quel a été leur sort après leur libération ? Dédié à la mémoire des dix-neuf adolescents de la rue de Crimée morts en déportation ainsi qu'à Simon Abelansky, pensionnaire du centre qui sera un des douze rescapés sur le millier de déportés du convoi n° 48 à destination d'Auschwitz, ce livre démontre aussi la lourde responsabilité de l'appareil administratif français et sa collaboration avec le régime nazi.

Hugues Devos

ENGEL Vincent, *Le don de Mala-Léa. David Susskind : l'itinéraire d'un Mensch*, Bruxelles, Editions Le Grand Miroir, 2006, 280 p. (ISBN 2 87415 567 5) (n° 8380)

Cette biographie romancée d'un parcours de vie peu commun, celui de David Susskind, est signée Vincent Engel, auteur

entre autres de plusieurs ouvrages sur l'œuvre d'Elie Wiesel. David Susskind est sauvé en 1942 par sa mère Mala-Léa, qui le confie ainsi que sa sœur à une femme pour les faire passer en Suisse. Au moment de partir, elle lui glisse «*Zei a Mensch, David... Sois un homme...*» David Susskind ne reverra plus jamais sa mère qui sera prise dans une rafle et déportée à Auschwitz, mais il n'oubliera jamais ces paroles. Ses engagements politiques et sociaux seront inspirés par la détermination de David à honorer les paroles de Mala-Léa. Engagé dans la résistance armée et politique aux côtés des communistes, «Suss», après s'être occupé de nombreux enfants juifs cachés durant la guerre, deviendra une des figures de proue du judaïsme laïque. En Belgique, il a fondé une communauté juive ouverte, tolérante et pacifiste, porteuse de projets culturels et sociaux (le CCLJ), mais aussi le CCOJB (Conseil consultatif des organisations juives de Belgique), la branche belge de Shalom Archav (La Paix maintenant) et *Regards* (magazine international). Ce livre, offert à David Susskind à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire, retrace l'histoire d'un *Mensch* étonnant, actif et généreux, sans cesse entraîné dans un tourbillon de projets dont il est le centre.

Hugues Devos

FARKH Nadia, LAGROU Pieter, LAPORTE Christian, SUSSKIND Simone, THANASSEKOS Yannis, *Paroles de mémoires, Paroles d'histoire : en jeu*, Bruxelles, Editions Racine / Communauté française de Belgique - Coordination pédagogique Démocratie ou Barbarie, 2006, 79 p. (ISBN 2 87386 450 8) (n° 8378)

A travers les contextes de la Seconde Guerre mondiale d'une part, et du conflit israélo-palestinien de l'autre, ce livre, destiné principalement au corps professoral,

interroge le lecteur sur le rapport entre la (les) mémoire(s) et l'histoire, et plus particulièrement sur le regard que peut porter et transmettre l'enseignant sur le «devoir de mémoire» et sur la multiplication, ces dernières années, des activités mémorielles. Par ailleurs, le choix de ces deux thématiques permet de les cerner distinctement, en rejetant tout amalgame et en facilitant la compréhension de leurs complexités. Il fournit en outre aux pédagogues de précieux outils de connaissance concernant le délicat conflit au Moyen-Orient. Cet ouvrage, qui figure les actes de la journée pédagogique du 18 novembre 2004 organisée par *Démocratie ou Barbarie*, rassemble les interventions de Pieter Lagrou, professeur d'histoire contemporaine à l'ULB, Nadia Farkh, coordinatrice de l'Association belgo-palestinienne, Simone Susskind, Présidente de Actions in the Mediterranean et Christian Laporte, journaliste à *La Libre Belgique*. Y sont également adjoints les débats qui en découlèrent ainsi qu'une mise en perspective de Yannis Thanassekos sur les crimes et génocides nazis dans leur contexte historique.

Hugues Devos

HAULOT Arthur, *Poèmes d'amour*, Charleroi, Couleur livres, 2006, 103 p. (ISBN 2 87003 438 5) (n° 8391)

Avec cet ouvrage, les Editions Couleur livres - qui ont publié en 2005 *Déminons l'extrême droite* de Christian Boucq et Marc Maesschalck et *Matricule 177 310. Jamais je ne vous oublierai* de Félix Gutmacher - complètent le volume de poèmes d'Arthur Haulot *C'était au temps des barbelés* paru également l'an passé, au moment de la disparition de son auteur. Il s'agit ici d'un recueil de ses plus beaux poèmes d'amour, consacrés à la femme, à l'amour, au désir et qui révèlent son for-

midable appétit de vivre. Rappelons qu'Arthur Haulot a longtemps été le directeur du *Journal des poètes* et qu'il a fondé les *Biennales internationales de poésie*. L'ouvrage est orné de dessins de Moussia Haulot qui avait déjà illustré plusieurs de ses recueils.

Emmanuel Verschuere

HERZBERG Helga, *Door het oog van de naald. Maastricht-Luik-Mechelen-Auschwitz*, Laren, Uitgeverij Verbum, 2006, 91 p. («Holocaust Bibliotheek - Herinneringen») (ISBN 90 74274 00 5) (n° 8436)

Vele gewezen gedeporteerden hebben hun kampverleden lange tijd als een afgesloten hoofdstuk beschouwd, als een gebeurtenis waar niet meer werd op teruggekomen. Helga Herzberg-Zilversmit was één van hen tot ze verleden jaar gevraagd werd om haar memoires uit te schrijven op basis van een in 1945 geschreven elf pagina's tellend relaas over haar leven tijdens de oorlogsjaren. Een korte synopsis : de familie Zilversmit had in Maastricht een nieuw leven opgebouwd, maar met de anti-joodse maatregelen zagen ze zich genoodzaakt om onder te duiken in het Luikse, een stad die bekend stond om haar sterke anti-Duitse mentaliteit. Door verraad werd Helga gearresteerd en opgesloten in de citadel van Luik ; haar ouders en broer wisten te ontkomen. Via het doorgangskamp van Mechelen kwam zij in Auschwitz terecht, waar zij in januari 1945 op transport werd gezet naar Duitsland. Zij overleefde de dodenmarsen en keerde in 1945 naar Nederland terug. In tegenstelling tot de meeste andere kon Helga in Maastricht opgevangen worden door haar ouders, waardoor haar een bijkomend traumatisme bespaard werd. Vermelden we o.m. het eerbetoon in het boek aan het ver-

zetswerk van de Luikse familie Binet, die ingestaan heeft voor de opvang van de Zilversmits.

Rik Hemmerijckx

HUBER Gérard, *Mala. Une femme juive héroïque dans le camp d'Auschwitz-Birkenau*, Paris, Editions du Rocher, 2006, 307 p. (ISBN 2 268 05863 8) (n° 8447)

Gérard Huber est psychanalyste et écrivain et cet ouvrage, première biographie en français de Mala Zimetbaum (1918-1944), juive polonaise déportée de Malines en septembre 1942, résulte de cette double appartenance. Il s'agit à la fois du portrait de cette célèbre résistante à Auschwitz qui gagna la confiance de la hiérarchie SS du camp afin de pouvoir aider de nombreuses femmes juives ou non et qui s'évada grâce à son ami Edek Galinski ; et d'un regard de spécialiste sur une personnalité hors du commun, remarquable à plus d'un titre, qui sut transformer sa mort en exemple, puisque, reprise lors de sa fuite et ramenée au camp, elle est morte en insultant ses assassins devant les femmes qu'elle avait aidées. Pour broser ce portrait, l'auteur se base sur de nombreux témoignages inédits, mais également des sources classiques, archives, photos, etc. Il souligne la capacité de cette personnalité exceptionnelle de refuser l'impuissance, la résignation et la soumission, trop souvent associées aux déportés juifs.

Emmanuel Verschuere

KOPPEN Jimmy, *Passer en Davidster. De strijd van de Duitse bezetter en de collaboratie tegen de vermeende samenzwering van vrijmetselaars en joden in België (1940-1945)*, Brussel, VUB Press, 2005, 239 p. («Balans») (ISBN 90 5487 401 5) (n° 8385)

Het zoeken naar zondebokken is in feite zo oud als de mensheid zelf. Steeds opnieuw zien we dat bepaalde groepen in

de maatschappij geïsoleerd worden (de jood, de vrijmetselaar,...) en dat bepaalde stereotiepen een eigen leven gaan leiden. De nazi-propaganda heeft op deze stereotiepen handig ingespeeld om haar vervolgingsbeleid een zekere legitimatie te geven. Tijdens de bezettingsjaren van 1940-1944 werd dit alles op een pijnlijke wijze gedemonstreerd met de anti-maçonieke campagnes, de plundering van tempels en de arrestatie en wegvoering van vooraanstaande logebroeders naar de kampen. In zijn boek, *Passer en Davidster*, gaat Jimmy Koppen nader in op het anti-maçoniek vervolgingsbeleid dat in België tijdens de bezetting gevoerd werd. De anti-maçonnerie wordt er in zijn brede context gesitueerd, de complottheorieën uitgelegd, de anti-maçonieke organisaties in kaart gebracht en de politiek van de bezetter toegelicht. Dit boek vult ongetwijfeld een lacune inzake onze kennis van de Duitse vervolgingspolitiek, maar is tevens een belangrijke bron voor de geschiedenis van de vrijmetselarij in België.

Rik Hemmerijckx

KOVACS Imré, *Le Vengeur. A la poursuite des criminels nazis*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2006, 253 p. (ISBN 2 213 62504 2) (n° 8451)

Couronné du prix du témoignage biographique, ce livre, dont les notes manuscrites furent retrouvées par un des fils d'Imré Kovacs juste après son décès en 2003, relate le destin inouï d'un juif hongrois, qui, suite à la perte de la quasi-totalité de sa famille dans les camps de la mort, a passé sa jeunesse à traquer les nazis. Engagé dans la Waffen SS pour servir de «taupe» à la Résistance juive, il fit partie des 300.000 soldats hongrois qui furent internés, dans des conditions épouvantables, dans les camps d'incarcération soviétiques. Dès son retour en Hongrie, il rejoignit

clandestinement la Palestine afin de participer à la fondation de l'État d'Israël et y affronta d'abord les Anglais, avant de prendre part à la guerre d'indépendance contre les Arabes. Il s'engagea ensuite dans la Légion étrangère, où beaucoup d'anciens SS, sous de fausses identités, portèrent le «képi blanc» pour échapper à la justice. De la guerre d'Indochine à celle d'Algérie, de Diên Biên Phu au Djebel, le «Vengeur» n'aura de cesse de fournir des renseignements sur les anciens nazis aux tueurs du réseau Nakam (Vengeance en hébreu), même si la plupart d'entre eux tomberont dans les batailles, sous ses propres yeux. A trente ans, il se retire de cette vie mouvementée, pour embrasser un dernier nom d'emprunt : «Monsieur Serge» est... serveur à la brasserie Lipp à Paris !

Hugues Devos

LE MANER Yves, *Déportation et génocide, 1939-1945, une tragédie européenne*, Saint-Omer, La Coupole, 2005, 236 p. (ISBN 2 9514152 5 7) (n° 8388)

Le livre de Yves Le Maner : *Déportation et génocide 1939-1945, une tragédie européenne* constitue le catalogue de l'exposition présentée, en mai 2005, à La Coupole, Centre d'Histoire et de Mémoire du Nord-Pas-de-Calais à Saint-Omer. Le système concentrationnaire et la déportation sont analysés globalement dans le temps et l'espace. Cette tragédie européenne s'enracine dans les fondements idéologiques de l'Etat totalitaire nazi, inégalité, racisme, culte exacerbé de la violence, volonté de puissance. Par la déportation et le génocide, il s'agit d'atteindre deux objectifs : d'une part, l'élimination des opposants à Hitler, en Allemagne, entre 1933 et 1939 et ensuite de tous les résistants à l'ordre nazi dans l'Europe occupée, et d'autre part, organiser scien-

tifiquement les industries de la mort pour exterminer les Juifs et les Tsiganes afin de répondre concrètement aux théories énoncées par Hitler dans *Mein Kampf*, publié en 1925. L'ouvrage de Yves Le Maner retrace l'évolution d'une tragédie se déroulant en trois actes : elle est idéologiquement motivée, administrativement réalisée et industriellement exécutée. Des documents, des cartes et de nombreuses photographies permettent de saisir toute l'étendue de la monstruosité d'un projet finalisé avec minutie après la Conférence de Wannsee du 20 janvier 1942 quand l'extermination devient systématique pour toute l'Europe.

Maurice Jaquemyns

von LORINGHOVEN Bernd Freytag, d'ALANCON François, *Dans le bunker de Hitler. 23 juillet 1944 - 29 avril 1945*, Paris, Editions Perrin, 2006, 217 p. (Collection «Tempus», n° 130) (ISBN 2 262 02478 2) (n° 8410)

Les éditions Perrin nous propose le témoignage de Bernd Freytag von Loringhoven, alors jeune officier de la Wehrmacht et aide de camp qui, grâce à ses fonctions, a eu l'occasion durant neuf mois, du 23 juillet 1944 au 29 avril 1945 de côtoyer quasi quotidiennement Hitler. Il se trouve dans son bunker, lorsque l'Armée rouge est aux portes de Berlin. Chargé de collecter à la radio les nouvelles du front, l'auteur nous décrit les derniers instants du régime nazi. Il rend très bien l'atmosphère et le climat de tension qui y règne. Il décrit le comportement des dignitaires nazis tels que Bormann, Goebbels et, bien sûr, Hitler. Le 29 avril 1945 vers 13 heures, il obtient avec deux autres officiers une entrevue avec Hitler afin de lui demander la permission de rejoindre l'armée de Wenck. Ce qu'il obtiendra. Il parviendra à sortir du bunker et sera fait prisonnier

par les Britanniques. Il sera relâché en 1948 et commencera à écrire ses souvenirs sous forme de manuscrit. Près de soixante ans après, suite notamment à sa rencontre avec François d'Alançon, grand reporter au journal *La Croix*, il décide de publier ce livre.

Bruno Della Pietra.

MULLER Klaus, SCHUYF Judith (dir.), *Het begint met nee zeggen. Biografieën rond verzet en homoseksualiteit 1940-1945*, Amsterdam, Schorer Boeken, 2006, 300 p. (ISBN 90 7334 129 9) (n° 8412)

Het aandeel van homoseksuele mannen of vrouwen in het Nederlands verzet is lange tijd een blinde vlek gebleven in onze kennis over de geschiedenis van het verzet in Nederland. Dit had er onder meer mee te maken dat er op homoseksualiteit een taboe rustte en dat de officiële vertegenwoordigers van het verzet liever niet wilden geassocieerd worden met deze groep. In *Het begint met nee zeggen* worden acht gevallen van verzetsstrijders toegelicht, zowel mannen als vrouwen, die als exemplarisch voor deze groep van verzetsstrijders kunnen voorgesteld worden. Op deze wijze weten zij soms vergeten verzetsstrijders voor het voetlicht te halen, die precies omwille van hun geaardheid compleet vergeten werden. De ter dood veroordeelde Willem Arondéus, die in 1943 een sleutelrol speelde in de bekende aanslag op het Amsterdams bevolkingsregister, was één onder hen. Ondanks de nadruk die in dit boek gelegd wordt op de rol van homoseksuelen in het verzet hebben de auteurs toch ook oog gehad voor de bredere context en zijn zij bijvoorbeeld ook ingegaan op de soms mythische verbanden tussen homoseksualiteit en nationaal-socialisme.

Rik Hemmerijckx



NOVODORSQUI-DENIAU Monique (Témoignages recueillis par), *Pithiviers-Auschwitz 17 juillet 1942, 6h15, Convoi 6. Camps de Pithiviers et Beaune-la-Rolande*, Orléans, Editions du Cercil, 2006, 359 p. (ISBN 2 9507561 6 6) (n° 8439)

Le 17 juillet 1942, le convoi numéro 6 quittait avec 928 personnes, le camp français de Pithiviers en direction d'Auschwitz. Seuls 80 en reviendront. *Pithiviers - Auschwitz, 17 juillet 1942, 6 h 15* est un album qui rappelle la mémoire de 101 de ces déportés. Ce livre composé de textes des enfants et de proches, mais aussi des rares rescapés est un album de la mémoire. Il présente les portraits et les parcours de ceux qui ont vécu l'internement et la déportation. On y relate leur vie d'avant-guerre, les premières persécutions... Ces témoignages sont complétés par de nombreuses photographies ainsi que de multiples documents tels que des correspondances clandestines, des pièces administratives, des objets.... Il s'agit d'un véritable travail d'archives. Album du souvenir, album hommage, album d'histoire. Cet ouvrage est précédé de deux intéressants éclairages historiques rédigés par Katy Hazan et Benoît Verny. Notons la préface de Simone Veil.

Bruno Della Pietra.

PLAS Pascal, KIENER Michel C. (dir.), *Enfances juives. Limousin - Dordogne - Berry, Terres de refuge, 1939-1945*, Saint-Paul, Editions Lucien Souny, 2006, 590 p. (ISBN 2 84886 046 4) (n° 8405)

Cet imposant et dense ouvrage est le fruit d'un colloque international intitulé *Enfances juives en R5 1939-1945* qui s'est tenu en 2004 à Château-Chervix et Limoges. C'est dans cette région du Limousin - Dordogne - Berry que des milliers de juifs traqués, de diverses natio-

nalités, purent trouver refuge, grâce à l'aide de la population. De nombreux enfants menacés de déportation par la Gestapo et les forces de Vichy furent accueillis, grâce à diverses œuvres juives, au sein de diverses familles, écoles, institutions... Ce livre est un ouvrage de chercheurs et d'universitaires, français et étrangers, qui propose de multiples articles et communications mais il rassemble aussi près de quatre-vingt témoignages de survivants, d'enfants cachés.... Il s'agit d'un travail d'histoire, de réflexions et aussi un travail de mémoire et d'hommage. Notons la préface de Serge Klarsfeld.

Bruno Della Pietra.

POLAK Jaap, SOEP Ina, *Tussen de barakken... Liefdesbrieven in Westerbork en Bergen-Belsen*, Laren, Uitgeverij Verbum, 2006, 257 p. (ISBN 90 74274 01 3) (n° 8411)

Liefde overwint alles. Het klinkt als een cliché maar doorheen het verhaal van Ina Soep en Jaap Polak kan men dit alleen maar beamen. Hun briefwisseling uit de kampen van Westerbork en Bergen-Belsen getuigt van een intensiteit en een passie die de wrede wereld van de kampen ver overstijgt. Zij vormt tevens een bewijs dat de menselijke waardigheid en de drang naar zuivere gevoelens veel sterker bleek dan de destructieve en perverse wil van de nazi's om aan hun gevangenen een bestiaal, onmenselijk bestaan op te leggen. Via de brieven krijgen we niet alleen een beeld van de amoreuze gevoelens tussen Ina en Jaap, maar ook van de dagelijkse beslommeringen in de kampen, en in die zin vormen ze een interessante bron uit de eerste hand. De brieven werden in 2000 gepubliceerd in de Verenigde Staten en worden nu voor het eerst in de oorspronkelijke Nederlandse versie gepubliceerd door de uitgeverij Verbum. Het boek werd ingeleid door Dirk Mulder van het

Herinneringscentrum Westerbork en de brieven werden uitvoerig geannoteerd en becommentarieerd door Ina Soep of Jaap Polak. *Tussen de barakken...* verdient een aparte plaats in de kampliteratuur.

Rik Hemmerijckx

RASTIER François, *Ulysse à Auschwitz. Primo Levi, le survivant*, Paris, Editions du Cerf, 2005, 207 p. (Collection «Passages») (ISBN 2 204 07617 1) (n° 8309)

Parmi les ouvrages testimoniaux les plus lus portant sur l'univers concentrationnaire, ceux de Primo Levi se situent d'emblée en tête de liste. Le propos de François Rastier, Directeur de recherche au CNRS, ne fut pas de prime abord de chercher à comprendre pourquoi il en est ainsi, mais de donner des clés d'accès pour une meilleure compréhension et interprétation de l'œuvre. Débutant par l'analyse de ses poésies, l'auteur décrypte leurs fondements et les éléments qui les composent et qui seront repris et développés dans les textes en prose. Levi a conçu, par ailleurs, son œuvre à partir de nombreuses sources littéraires, dont notamment *l'Odyssée* d'Homère - et son héros Ulysse auquel il s'identifiera durant son cheminement concentrationnaire et même ensuite - et *l'Enfer* de Dante, «peut-être parce que chaque damné, à la fois témoin et narrateur, pouvait y raconter sa propre mort». Par exemple, la structure même de *Si c'est un homme* renvoie aux étapes du voyage dans *l'Enfer*. Entre la figure du témoin et celle du survivant se profile, pour Levi, ce qui peut être dit de l'expérience concentrationnaire. Il estimait en effet que les seuls «vrais» témoins habilités à parler de l'expérience concentrationnaire auraient été ceux qui, morts exténués, ont été au bout d'eux-mêmes. Cette idée, généreuse dans la mesure où elle aurait voulu déléguer la parole testi-

moniale ultime aux «engloutis» du système concentrationnaire, semble en réalité plutôt exprimer la culpabilité de Levi qui vivait avec le sentiment perpétuel d'avoir survécu à la place d'un autre, moins résistant ou chanceux. Abusant de l'appréciation de Levi sur les limites du témoignage, certains en profitèrent pour conforter leur évocation de la difficulté de témoigner de l'extermination. Ainsi le philosophe Agamben, «confronté à l'irreprésentable de l'expérience et à l'indicible immanent au langage», affirma que le témoignage ne pouvait plus être considéré ni comme un document, ni comme une œuvre. Plus grave encore, le négationniste Garaudy déclara qu'il n'y avait tout simplement pas de témoins de l'extermination. Il importe donc, toujours, d'en revenir aux faits et, en l'occurrence, à la situation existentielle de Levi. En rester à l'écriture pour se demander aussi au nom de qui il s'exprime, puisqu'il fait une différence entre témoin et survivant, et à qui il s'adresse exactement. A nous lecteurs ? Aux naufragés de l'enfer des camps ? Ou à ces morts-vivants qu'il identifie aux rescapés ? Si en définitive l'œuvre concentrationnaire de Levi se donne à lire à l'humanité entière, elle est également dédiée aux disparus, comme l'indique par exemple le poème *il superstite* «en disant les mots que les morts destinent aux vivants». Deux témoins se manifesteraient alors dans le corps d'écriture de Levi, l'auteur lui-même, qui inscrit par ailleurs son œuvre comme une pièce du procès à intenter aux Allemands, et l'«englouti» - le «musulman» - à qui il prêtera sa voix. L'extraordinaire parcours dans lequel nous aura entraînés l'auteur de ce livre éclairant et passionnant aboutit à un terrible constat. Qui signale que seule «l'exigence éthique du témoignage maintint ensemble, pendant 43 ans, du 25 février 1944 au 11 avril 1987, le survivant et le témoin, le

corps et l'âme, unis malgré tout dans cette existence d'écrivain». Notons encore que François Rastier reçut le «Prix de la Fondation Auschwitz» 2005 pour le manuscrit du présent ouvrage.

Daniel Weysow

ROTMAN Patrick, *Les Survivants*, Paris, Editions du Panama, 2005, 216 p. (ISBN 2 7557 0000 9) (n° 8422)

En avril 2005, la chaîne de télévision France 3 diffusait l'excellent documentaire historique de Patrick Rotman, intitulé *Les Survivants*. Ce film, avec l'aide du témoignage d'une dizaine de rescapés, d'images d'archives, de photographies... retrace la dernière année, du printemps 1944 au printemps 1945, des camps de concentration et d'extermination. Images et témoignages de ce que fût cet archipel de la souffrance. Les Editions du Panama nous propose cet album à la fois issu et complément indispensable au film. Il s'agit d'un imposant ouvrage, à la riche iconographie, qui reprend le principe du film en donnant la parole aux témoins de l'indicible. De Dachau à Auschwitz en passant par Buchenwald, Ravensbrück... de l'horreur du quotidien des camps en passant par la libération par les Forces Alliées jusqu'au retour, Patrick Rotman nous propose un document dense, fort, terrible et indispensable. *Les Survivants* est un travail d'histoire, de mémoire et qui suscitera la réflexion.

Bruno Della Pietra

SCHATZMAN Benjamin, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers 12 décembre 1941- 23 septembre 1942*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2006, 736 p. (ISBN 2 213 62939 0) (n° 8417)

Arrêté le 12 décembre 1941 lors de la rafle dite des notables juifs, Benjamin Schatzman sera interné dans les camps de Compiègne, Drancy et Pithiviers. Face

aux conditions de vie inhumaines et pour surmonter cette tragédie, il décide et parvient à tenir un journal jusqu'au 23 septembre 1942 jour de sa déportation vers Auschwitz. Il décédera peut après. Dans ce journal, l'auteur décrit avec soin l'évolution de son état mental et physique, la vie quotidienne des détenus, leurs souffrances morales et physiques, la promiscuité. L'auteur nous livre aussi de multiples réflexions sur l'antisémitisme, les persécutions, la désorganisation de l'Europe... *Journal d'un interné, Compiègne, Drancy, Pithiviers 12 décembre 1941 - 23 septembre 1942* est un texte fort, de grande valeur, publié pour la première fois dans son intégralité. Notons la préface de Serge Klarsfeld.

Bruno Della Pietra

SCHREIBER Marion, *Rebelles silencieux. L'attaque du 20<sup>e</sup> convoi pour Auschwitz*, Bruxelles, Editions Racine, 2006, 316 p. (Collection «Racine en poche») (ISBN 2 87386 453 2) (n° 8407)

Voici enfin édité en poche le remarquable ouvrage, paru en 2002, de Marion Schreiber, journaliste, correspondante du Spiegel à Bruxelles de 1986 à 1998. L'auteur y relate une action unique dans les annales de la Résistance européenne, à savoir l'attaque par trois jeunes résistants d'un convoi de déportés - le 20<sup>e</sup> - parti de Malines pour Auschwitz le 19 avril 1943. Ceux-ci libérèrent 17 prisonniers avant que les Allemands n'ouvrent le feu, mais leur action encouragea 225 autres prisonniers à s'échapper du convoi avant le passage de la frontière. Le récit de Marion Schreiber ne se limite pas à l'attaque du 20<sup>e</sup> convoi, mais tente également de mener l'enquête sur les acteurs - aussi bien résistants que nazis - de cet épisode sur base de documents de particuliers, d'archives, de rapports de police mais aussi de témoi-

gnages dont celui d'un des protagonistes de l'attaque.

Emmanuel Verschueren

SUCARI Yossi, *Emilia et le sel de la terre. Une confession*, Paris, Editions Actes Sud, 2006, 160 p. (Collection «Lettres hébraïques») (ISBN 2 7427 6121 7) (n° 8435)

Une vieille dame séfarade originaire de Libye, survivante de la Shoah, et installée de longue date en Israël décède. Elle s'appelait Emilia. Pourtant, c'est son petit-fils - narrateur tourmenté - que met en scène le récit de Yossi Sucary. En effet, la mort de sa grand-mère à l'écrasante personnalité ne le laisse pas seul face à lui-même. Au contraire, d'outre-tombe elle le contraint à adopter sa lutte pour défendre l'identité séfarade, si longtemps niée dans un Israël dominé par le modèle ashkénaze. Il s'agit donc d'un livre sur la dilution de l'identité et la défense d'une alternative culturelle, ici évoquée au travers du débat contemporain mené en Israël sur le dialogue entre ces deux cultures.

Emmanuel Verschueren

VASSEUR Nadine, *Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre*, Paris, Editions Liana Lévi, 2006, 250 p. (ISBN 2 86746 407 2) (n° 8413)

L'auteur présente, en plus du sien, treize récits - des interviews - d'enfants de survivants. A l'origine de ce livre, le souhait de rendre compte de la passation éventuelle entre générations de traits de caractère ou de comportements liés à la mémoire de la déportation. Dans quelle mesure et comment la mémoire de l'horreur se transmettrait-elle ? Se référant à son exemple personnel, se pourrait-il qu'il y ait une relation entre l'absence de mots que partagent les rescapés au sujet de leur expérience des camps et la douleur de

l'auteur qui, anorexique, s'est isolée à sa façon dans un refus de s'alimenter ? Si les enfants de la seconde génération ont pu grandir en sécurité, des traits communs se révèlent toutefois entre eux au fil des pages, qui ont pour noms le rejet de toute complaisance et de toute plainte et la volonté de compter davantage sur soi-même que sur les autres. Les parents, toujours dotés d'une énergique combativité, apparaissent dans ces récits, forts, fermes, voire parfois durs à leur rencontre. L'auteur pose dès lors la question de la nature de cette force. Relève-t-elle de caractères innés, ou est-elle au contraire la conséquence des camps ? A-t-elle été la condition de leur survie ou l'un de ses effets ? Chacun des récits constitue en soi un témoignage et une leçon de vie. La nature de la transmission s'y révèle à chaque fois par une phrase clé. Relevons le «aide-toi, le ciel t'aidera pas» d'Olivier Jacquet ou le «ce qui est passé est passé» de Marc Perelman ou encore, pour Eliane Corrin, la phrase d'Edmond Jabès qui, dans *Le livre du dialogue* énonce que «les mots ne disent que du silence, le leur, le nôtre. Nous sommes inscrits où ils s'effacent». Yves Kahn relate la façon dont il trouve la force de vivre - dans la parole du Christ - alors qu'il n'y a pas de réponse à la Shoah, en concluant que «notre devoir est de vivre et de jouir de la vie». Jacques Bezborodko affirme que «quand on veut quelque chose, faut vraiment le vouloir» alors que pour sa sœur Elisabeth Aboaf, la question reste de savoir si elle est à la hauteur de ses parents. Pour Agnès Vourc'h, orthophoniste, c'est la phrase de sa mère, qui connut la torture, «je vais te faire parler», qui explique sans doute l'origine du choix de son métier. Pierre-François Veil, le fils de Simone Veil, affirme n'avoir connu d'angoisse que pour ses enfants. Guil Teitler évoque l'excès des mots de ses parents qui répondait au

poids du silence tandis que sa sœur Dany Choukroun se devait d'«Être au top» pour tenter d'arriver à la mesure du courage de sa mère. Pour Brigitte Jaques, c'est une phrase de sa mère, «Qu'est-ce que c'est que ça ? Au nom de quoi, toi, Brigitte Jaques, tu devrais souffrir ?» Pour Jacques Najman, la formule du médecin et biologiste François Xavier Bichat lui semble donner la meilleure définition de la vie : «La vie est la somme totale des fonctions qui résistent à la mort», tout simplement. Pour le journaliste et historien Dominique Vidal, les histoires de son père, Haïm Vidal Sephiha et de son oncle Jacques Sephiha restent, comme pour toutes les autres personnes interrogées dans le cadre de cet ouvrage, terribles. Mais il ne prétend absolument pas se présenter comme une victime, se sentant «davantage l'héritier de combattants que de victimes», alors que Chantal Avram a fait aussi sien la devise de sa mère «On s'en sort toujours dans la vie en travaillant». Pour Daniel Cling, c'est le «qu'est-ce que je vais faire de ça ?» énoncé en réponse à son père Maurice alors qu'il évoquait ses archives et ses souvenirs. Et en effet, voilà bien là la question qui devrait tarauder les passeurs de mémoire. Car «qui pourra raconter lorsque les témoins ne seront plus là ?» Il ne pourra en effet que témoigner de ce que cela signifie pour lui d'être le fils d'un rescapé d'Auschwitz. Par ces mots qui somme toute résumant, indiquent et fixent la limite de la quête envisagée au travers de ce poignant ouvrage : «je n'ai certes pas vécu Auschwitz mais je suis né avec Auschwitz».

Daniel Weyssow

VERGEZ-CHAIGNON Bénédicte, *Vichy en prison. Les épurés à Fresnes après la Libération*, Paris, Editions Gallimard, 2006,

424 p. (Collection «La Suite des temps») (ISBN 2 07 076209 2) (n° 8453)

En France, l'épuration fait encore figure d'épouvantail. Dans la période troublée de l'immédiat après-guerre, la prison de Fresnes accueillit près de vingt mille détenus pour «faits de collaboration». Dans ses murs où promiscuité, nourriture et conditions d'hygiène sont les mêmes pour tous, petites gens, artistes (Sacha Guitry, Arletty ou encore Tino Rossi) et grands notables du régime de Vichy s'y croisent – Viallat, Laval, Brasillach, Bousquet, autant de noms et de procès retentissants. Il faut donc s'organiser : joindre sa famille, nouer de discrètes relations – y compris avec les gardiens, échapper à la morosité, choisir un avocat – mais lequel : un résistant ou un sympathisant ? Un ténor du barreau ou un jeune plein d'avenir ? Choisir une stratégie de défense et préparer le procès. Ensuite, la sentence tombe, étonnante pour certains – René Bousquet, Secrétaire général de la police entre mai 1942 et décembre 1943 et coresponsable de la rafle du Vel d'Hiv ne sera condamné qu'à cinq ans de dégradation nationale, sans surprise pour d'autres – Laval, Brinon ou encore Brasillach seront condamnés à mort. L'ouvrage se clôture sur les amnisties des années cinquante et sur le retour à la vie quotidienne de ceux qui en ont bénéficié.

Hugues Devos

*La vie à en mourir. Lettres de fusillés, 1941-1944*, Paris, Editions Tallandier, 2006, 334 p. (Collection «Points», n° H361) (ISBN 2 7578 0020 5) (n° 8456)

Publié en 2003, *La vie à en mourir; Lettres de fusillés, 1941-1944* a suscité un véritable intérêt de la part des lecteurs. Réédité en format de poche, cette édition remaniée

et augmentée rassemble près de cent trente lettres de condamnés en France pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces dernières lettres de résistants, otages, juifs, communistes... adressées à leur famille avant d'être fusillés ou décapités sont émouvantes, fortes, empreintes d'émotion et dévoilent toute la dimension humaine de leur situation. Mais ce recueil révèle également l'engagement et l'idéalisme de ces hommes victimes de l'occupation allemande et de la répression de Vichy. Ce livre est aussi le fruit d'une démarche d'historiens. Guy Krivopissko historien, spécialiste de la Résistance et conservateur au musée de la Résistance nationale a fait un important travail de recherche, de recensement et de présentation de ces lettres. La préface de François Marcot, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Besançon permet de replacer ces écrits dans le contexte de l'Occupation. En outre chaque lettre est suivie d'une notice biographique.

Bruno Della Pietra

VOGELAAR Jacq, *Over kampliteratuur*, Amsterdam, Uitgeverij De Bezige Bij, 2006, 683 p. (ISBN 90 234 1497 7) (n<sup>o</sup> 8401)

De opdracht die Jacq Vogelaar zich gesteld heeft met zijn boek over kampliteratuur mag zonder meer een krachttoer genoemd worden. Wanneer ze het over de kampliteratuur hebben beperken de meeste auteurs zich doorgaans tot de literatuur over de nazi-kampen, maar Vogelaar wilde zich duidelijk niet laten opsluiten in één vakje en streefde er naar om ook de literatuur over de Sovjet-kampen in zijn overzicht te betrekken. *Over kampliteratuur* is evenwel niet zo maar een alomvattend, exhaustief overzicht van schrijvers en boeken. Het is bovenal een persoonlijke zoektocht van de auteur doorheen het nagenoeg onoverzichtelijk aanbod aan

romans, getuigenissen, documenten en verhalen die met de jaren gegroeid zijn. Zo liet Vogelaar zich vooral leiden doorheen de kampliteratuur van de eerste generatie, een literatuur die zowel gedreven wordt door beschrijving, vertelling en beschouwing. Dit verklaart waarom er geen aparte hoofdstukken gewijd werden aan Primo Levi, Imre Kertész, Jean Améry of Jorge Semprun, maar wel bijvoorbeeld aan Robert Antelme, Tadeusz Borowski, Varlam Sjalamov of Gustav Herling. Het meanderend karakter van dit boek wordt ook nog eens benadrukt door de coda's die tussen de hoofdstukken werden ingebouwd: literaire uittreksels, uitweidingen en kritische beschouwingen omtrent een bepaalde auteur of een specifiek onderwerp. Eén van de revelaties in dit boek is zonder meer de publicatie in het Nederlands van fragmenten uit de nage-laten, in flessen verstopte getuigenissen uit het kamp van Birkenau. *Over Kampliteratuur* brengt ons niet alleen nader tot die wereld van de kampen, het is ook een zoektocht naar de functie en de betekenis van literatuur.

Rik Hemmerijckx